

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

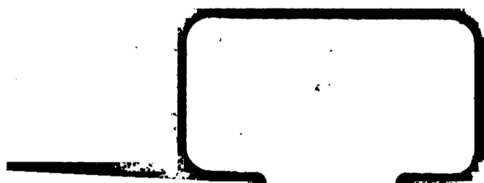
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

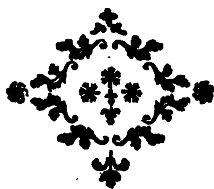
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com



HISTOIRE
DE BERTRAND
DU GUESCLIN,
COMTE DE LONGUEVILLE, CONNÉTABLE DE FRANCE.

Par M. GUYARD DE BERVILLE.

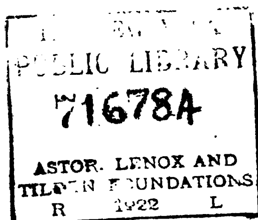
TOME PREMIER.



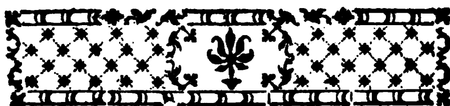
A PARIS,
Chez H. C. DE HANSY, Libraire, rue S. Jacques, près les Mathurins, à Sainte Thérese.

M. DCC. LXVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Du Guescli-



PUBLIC LIBRARY
71678A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1922 L



PRÉFACE.

EN terminant ma Préface de l'Histoire du Chevalier Bayard, j'ai contracté avec le public un engagement qu'il est temps de remplir : j'ai dit : » Si mon zele est récompensé par le suffrage du public, & sur-tout de ceux à qui j'ai eu principalement dessein de plaire & d'être utile, je ne différerai pas long-temps à leur présenter un second ouvrage aussi intéressant & aussi instructif que la vie de Bayard.

Je serois bien ingrat, si je manquois à témoigner ici toute ma reconnoissance au public, aux littérateurs, & sur-tout aux Militaires, de l'accueil dont ils ont honoré ce premier ouvrage : j'ai eu même la satisfaction d'être

invité dans les termes les plus flatteurs, par les Journalistes les plus délicats, à tenir ma parole, & à donner au plutôt le second ouvrage que j'annonçois.

Des occupations indispensables ont arrêté l'empressement que j'avois de satisfaire à mon engagement : j'ai même appréhendé de ne pouvoir y parvenir ; mais enfin j'ai profité d'un intervalle de tranquillité pour travailler à mettre au jour l'Histoire du Connétable du Guesclin, la plus intéressante certainement que puisse fournir à un Ecrivain toute l'Histoire de France.

Son étendue & le mérite du Héros auroient dû m'effrayer, mais le courage l'a emporté sur mes allarmes, & il m'a fallu redoubler de zele & d'attention pour remplir de mon mieux une carriere digne d'une meilleure plume ; & quoique d'habiles

gens, auxquels j'ai communiqué mon Manuſcrit, m'ayent raſſuré ſur ma timidité, je crois cependant devoir reclamer l'indulgence de mes Lecteurs ſur ce qu'ils trouveront de foible dans mon ouvrage, & les prier de le pardonner à un Auteur prêt à terminer ſon quatorzieme luſtre.

J'ai dédié mon Hiſtoire de Bayard à MM. les Eleves de l'Ecole Royale & Militaire, & en leurs perſonnes à toute la jeune Nobleſſe du Royaume, dans l'intention de leur donner un modele capable de leur inſpirer tous leurs devoirs, ſoit comme Gentilshommes, ſoit comme guerriers; ils y trouvent des exemples de valeur, de ſageſſe, de mœurs & d'humanité, & de toutes les vertus Chrétiennes, civiles & militaires; je puis de même offrir l'Hiſtoire de du Gueſclin aux Officiers ſupérieurs, &

à ceux que leurs dignités peuvent conduire au commandement général.

Bayard n'a que très-peu commandé en chef ; l'âge où il est mort (1), le nombre des grands Hommes sous qui il a servi (2), & sur-tout la jalousie de quelques-uns (3), l'ont empêché d'y parvenir. Du Guesclin au contraire a commandé dès l'entrée de sa carriere (4), & les Maréchaux de France même (5), servoient sous lui, & s'en faisoient honneur bien long-temps avant qu'il fût Connétable (6).

Quelques personnes, & même

---

(1) Il mourut en 1724, âgé de 48 ans.

(2) Duc de Nemours, Comte de Lautrec, les deux Trivulces, Chabannes & autres.

(3) Entre autres Bonnivet, Favori de François I.

(4) A peine âgé de 34 ans.

(5) Les Maréchaux de Sancere, de Blainville & d'Andreham.

(6) En 1370, âgé de 50 ans.

quelques Journalistes, ont trouvé le style de mon Histoire de Bayard trop uni & trop peu relevé pour un style d'Histoire : d'autres y ont trouvé des longueurs de narrations. Je répons aux uns & aux autres : 1°. Que quoique le plus grand nombre de mes Lecteurs ayent été contens du style de mon premier Ouvrage, & quo je ne puisse convenir que le style historique doive être trop recherché, je me suis cependant rendu aux reproches, & j'ai tâché de donner à celui que je présente aujourd'hui un peu plus d'élegance & de vivacité, mais sans donner dans le style fleuri qui n'appartient qu'aux harangues & aux panégyriques.

2°. Que j'ai pareillement évité de tomber dans la prolixité. Cependant quelques Lecteurs en trouveront peut-être encore, & je leur répons :

3°. Que comme on n'écrit point la vie des hommes ordinaires, on doit à ceux qui méritent cet honneur-là un détail de tout ce qui tend à leur gloire, & de ce qui exprime la valeur des uns, la sagesse, la science, ou les talens des autres. Il n'en est pas de même d'un Auteur qui écrit l'Histoire d'une Nation ou d'une Province; celui-là pécheroit contre toutes les regles & contre le bon sens, s'il s'appesantissoit sur les détails d'un Héros ou d'un autre Personnage qu'il rencontreroit sur son chemin. Une Histoire générale ne permettroit pas de tels écarts.

4°. Que comme j'écris pour tout le monde, j'ai dû travailler à contenter tous les goûts, & qu'ici telle tirade paroîtra longue à un Lecteur ordinaire, à laquelle j'ai volontairement donné une étendue qui plaira à l'Officier

ſupérieur, & qui fournira des exemples & même des leçons au jeune Militaire intelligent, qui les ſaiſira avec plaiſir, & en fera ſon profit : tel autre endroit paroîtra trop long au Militaire, qui ſera lu agréablement par l'homme de lettres. On trouvera encore deux diſſertations politiques, l'une (p. 35) premier vol. ſur l'état des affaires de Bretagne à l'arrivée de du Gueſclin; l'autre (p. 367.) même vol. ſur celles d'Eſpagne. Quelques longues qu'elles paroiſſent, le Lecteur doit les lire, & même avec la plus grande attention, parce qu'elles ſont néceſſaires pour l'intelligence de ces deux traits d'Hiſtoire, & des événemens très-intéreſſans qui les ſuivent.

Peut-être encore quelqu'un me reprochera-t'il un objet qui paroîtra ſuperflu à quelques Lecteurs : je parle de l'énumération

que je fais des noms des Seigneurs ou Capitaines qui ont part aux opérations que je rapporte ; voici ma réponse : comme la nation Bretonne contribua plus qu'aucune autre, (comme on le verra) aux exploits de du Guesclin, sur-tout avant qu'il fut Connétable, j'ai cru devoir rendre un hommage à cette illustre & belliqueuse Noblesse, & donner aux Seigneurs & Gentilshommes qui en descendent le plaisir de voir les noms & les faits d'armes de leurs ancêtres, marcher avec ceux d'un Héros qui a fait tant d'honneur à leur patrie.

Je ne dois pas obmettre de prévenir mes Lecteurs sur un grand nombre de harangues émanées de la bouche de du Guesclin sans préparation, pour animer ses troupes avant quelque affaire ou bataille : ainsi que ses discours, soit aux Héraults

des Généraux ennemis, soit aux Commandans des places qu'il sommoit de se rendre. On pourroit croire, qu'à l'imitation de Tite-Live, j'ai paré mon ouvrage de pieces d'imagination : on se tromperoit : je n'ai pas ajouté un mot aux Originaux, j'en ai seulement rajeuni le langage. C'est encore un trait du mérite supérieur de du Guesclin, auquel il ne paroît pas que son éducation, telle qu'on la lira, ait fourni le talent de parler *impromptu* avec élégance & dignité, & avec une précision admirable. On est moins étonné de le voir répondre juste, & réfuter (p. 433), le parallele de Cyrus, & la comparaison de César & d'Appius, (p. 126), parce que dans des intervalles de repos ou de trêves, il a pu faire une étude de l'Histoire Ancienne ; ce qui n'est pas même sans difficul-

té, l'art de l'Imprimerie n'étant encore qu'au berceau du vivant de notre Héros.

Quant à lui, je me dispense d'entrer ici, comme font assez odinairement les Ecrivains, dans des éloges excessifs, pour donner une grande idée de leur objet. Il n'y a point de Lecteur assez peu versé dans l'Histoire de notre nation pour n'avoir pas de cet homme merveilleux la plus grande idée : mais je n'hésite point à dire que quelque opinion qu'on en ait, il est impossible que l'exposition toute simple de ses vertus & de ses faits ne donne la plus grande admiration. On verra un homme infatigable qui entreprend tout, & réussit partout : qui voit les plus grands dangers, & les affronte sans les craindre : qui ne trouve ni place trop forte pour balancer à l'attaquer & la prendre, ni armée

trop nombreuſe pour héſiter à la combattre & la défaire : on le verra mettre deux fois un Roi ſur le Thrône & l'y maintenir : faire trembler de ſon nom ſeul une nation juſques-là victorieuſe, déja en poſſeſſion d'une partie de la France, & en état de s'emparer du reſte : on le verra donner ſans relâche la chaſſe aux Anglois, & délivrer le Royaume en général, & en particulier nombre de Provinces & de Villes, de la plus dure domination. On le verra enfin couronné de gloire mourir au milieu de ſes lauriers, pleuré des Anglois mêmes, triompher encore dans le cercueil, recevoir des honneurs funebres ſans exemple avant lui, & la ſépulture Royale.



GÉNEALOGIE.

LA Bretagne a été de tout temps, & de l'aveu de tous les Historiens, l'une des Provinces de France & même de l'Europe les plus abondantes en Noblesse; & comme il est certain que la Noblesse doit son origine à l'état Militaire, il est conséquent que la nation Bretonne a toujours été l'une des plus belliqueuses. Ses diverses situations y ont donné lieu : tantôt possédée par ses Princes particuliers, qui avoient perpétuellement à se défendre des entreprises de leurs voisins, tantôt soumise aux Rois d'Angleterre, ou disputée par nos Rois; il étoit impossible que tous les habitans n'y fussent exercés à la guerre; aussi a-t'elle produit cette multitude innombrable de Nobles & de guerriers, dont elle a toujours été, & est encore une pépiniere.

Dans ce grand nombre plusieurs se sont distingués plus que d'autres, ou ont été plus heureux, & ceux-là ont laissé à leur postérité ces grands noms qui subsistent

encore si glorieusement. D'autres, quoiqu'aussi anciennement nobles & guerriers, contens de jouir de ces deux qualités, ne sont pas parvenus aux grandes dignités, ni aux fortunes éclatantes des premiers; & c'est-là sans contredit le plus grand nombre.

Telle a été la Maison du Guesclin, dont l'origine constamment des plus anciennes, est par-là même impossible à fixer.

J'ai entre les mains un Manuscrit, gros in-quarto très-minuté, qui conduit la filiation jusqu'à la fin du dix-septieme siecle.

Cet Ouvrage s'accorde avec les Historiens, (entre autres avec Hay du Châtelet, auteur d'une vie très détaillée de notre Héros), pour donner à sa Maison une origine qui tient de la fable, ou du roman, suivant le goût des anciens Ecrivains. Ils disent tous que vers l'an 775, sous le regne de Charles-Magne, un Roi de Bugie en Affrique, passa en Europe, se fixa sur la Côte Armorique avec sa famille, y bâtit une place forte, & qu'il fut défait & chassé par cet Empereur; que ce Roi Maure se nommoit Aquin, & qu'il donna le

nom de Glay à son Château ; & que de ces deux mots on a formé le nom de Gléaquin, qui a réellement subsisté jusques dans le seizieme siecle, conjointement avec ceux de Gléasquin, Guéaquin, du Guesclin & autres. Le Prince Maure, ajoute l'Histoire, défait, (non par Charles-Magne, mais par un de ses Lieutenans, car il est constant que cet Empereur n'alla jamais en Bretagne), se sauva si précipitamment dans son vaisseau, lui, sa femme, ses enfans & tout son monde, qu'ils oublierent ou abandonnerent un enfant d'environ un an. Le vainqueur le fit baptiser & lui donna le nom de Glay-acquin ; & telle est, disent les Ecrivains, l'origine du nom & de la Maison du Guesclin, sortie de cet enfant. Tout cela, sans être impossible, paroît trop fabuleux pour que nous nous y attachions.

D'autres prétendent, avec plus d'apparence, que cette Maison est une branche détachée de celle de Dinant, très-ancienne & très-illustre, tombée en quenouille, & fondue avec ses grands biens dans celles d'Avaugour & de Laval. (Du Châtelet certifie cette origine, & dit que les titres en sont au trésor de l'Evêché de Dol).

Quoi qu'il en soit de l'une ou de l'autre opinion, l'Histoire nous apprend quelque chose de plus réel & de plus vraisemblable; c'est que dès l'an 1096. Olivier & Bertrand du Guesclin, dèja qualifiés Chevaliers Bannerets (1), firent le voyage de la Terre-Sainte dans la Croisade de Godefroy de Bouillon qui fut la premiere de toutes. V. Froissard, d'Argentré, Héiss, Histoire de l'Empire, page 21 & suiv.

Pour abréger, nous dirons ici que la Maison du Guesclin s'est divisée en cinq branches, dans lesquelles les générations ont été multipliées à tel point, qu'on comprend à peine, que ces cinq

---

(1) C'étoit la premiere classe de Chevaliers, ainsi nommés, parce qu'ils avoient le droit de faire porter devant eux leur baniere particuliere à la guerre. Ce titre n'appartenoit qu'aux aînés des plus grandes Maisons: ensuite étoient les Chevaliers Bacheliers, dont les cadets ne prenoient que la qualité d'Ecuyers. Les Bacheliers ne paroissent dans l'histoire que Commandans en second, & leur paye étoit moindre que celle des Bannerets. Il y a à la Chambre des Comptes des milliers de quittances qui en font foi. Le titre de Banneret n'est plus d'usage en France, mais les Anglois l'ont conservé.

branches se soient réduites à deux, & que ces deux ne consistent chacune que dans une seule tête, celle d'Anjou ou de Baussé en la personne de Gabriel-Henri-Bertrand, Marquis du Guesclin, Capitaine dans le Régiment de Noailles, Cavalerie : & celle de la Roberie en la personne de Dame Françoise-Marie du Guesclin, épouse de Louis-Joachim-Paris Potier, Marquis de Gêvres, Gouverneur de l'Isle de France, en survivance de N. Potier, Duc de Tresmes, Pair de France, &c. son pere.

On comprend aisément qu'une Maison aussi ancienne, & toujours féconde en guerriers, a contracté dans tous les temps les plus glorieuses alliances : c'est ce que témoigne le Manuscrit que nous avons sous les yeux, où il semble que l'on passe en revue les noms des plus grandes & des plus illustres Maisons de la Bretagne. Cela nous dispense d'entrer dans un détail qui conviendroit plutôt à un Génealogiste qu'à nous : mais nous ferions tort à notre Héros & à la gloire de sa Maison, si nous passions sous silence l'alliance contractée en 1405. entre Catherine, fille unique de Bertrand du Guesclin, (cousin du Connétable), &

d'Isabeau d'Ancenis, (celle-ci fille d'Isabeau de Clisson), & Charles de Rohan-Guemené, fils de Jean II. du nom, Vicomte de Rohan, & de sa seconde femme, Jeanne de Navarre, laquelle étoit fille de Philippe Comte d'Evreux, & de Jeanne de France, Reine de Navarre sa femme.

Cette Jeanne de Navarre, Vicomtesse de Rohan avoit pour frere, Charles II. Roi de Navarre, dit le Mauvais, dont notre Histoire fera de fréquentes mentions, & pour sœurs, Blanche, Reine de France, veuve de Philippe le Long, Marie, Reine d'Arragon, & Agnès, femme du Comte de Foix.

Du mariage de Charles de Rohan, & de Catherine du Guesclin, sortit Louis, Vicomte de Rohan I. du nom, lequel épousa en 1443 Maurice, fille unique & héritiere de Jean de Montauban (1), Amiral de France, dont elle porta les grands biens à son mari; & d'eux sont issus les Princes de Rohan-

(1) Il étoit d'une branche cadette de Rohan, & portoit les mêmes armes, surmontées pour brisure d'un lambel d'azur à quatre pan vers le chef.

Guemené, ceux de Rohan-Montbazon & ceux de Rohan-Soubise.

Tout le monde sçait que la Maison de Rohan ne le cede à aucune autre pour l'ancienneté & l'illustration : que l'Histoire de Bretagne, dans les énumérations des grandes Maisons, la nomme toujours la premiere, & qu'elle jouit du même honneur en France sans contredit ; qu'enfin sa premiere origine se perd dans l'immensité des temps.

Mais notre objet est d'écrire l'Histoire du Connétable Bertrand du Guesclin, & c'est ce qui doit nous occuper.

Nous avons dit que l'opinion la plus vraisemblable est que sa Maison est émanée de celle de Dinant, & voici comme les Chronologistes nous l'expliquent. Un cadet de Dinant nommé Salomon, fut Seigneur du Château de Guarplic, prit le nom de du Guesclin, (sans avoir Maison ni Seigneurie de ce nom), quitta les armes de sa Maison originaire (1), s'en fit de nouvel-

(1) Elle portoit de gueulles à quatre fusées d'hermine en face, accompagnées de six besaces d'hermine rangés, trois en chef, trois en pointes.

les (1), ſuivant le mauvais uſage des cadets de ce temps-là, uſage qui a confondu bien de grandes Maiſons. Ce nom ſe trouve écrit, comme nous l'avons dit, de bien de différentes manieres, mais celui que portoit le Connétable doit nous fixer dans ſon Hiſtoire.

Quoi qu'il en ſoit, ce nom, qui n'a été pendant cinq ou ſix ſiecles connu que dans ſa Province, eſt devenu illuſtre, & l'un des plus illuſtres de l'Europe, par l'éclat que lui a donné l'un des rejettons de la Maiſon, dont les faits ſont ſi beaux, ſi extraordinaires, & en ſi grand nombre, qu'ils ſouffrent à peine que l'on trouve dans toute l'antiquité un Héros à mettre en parallele avec MESSIRE BERTRAND DU GUESCLIN, COMTE DE LONGUEVILLE, CONNÉTABLE DE FRANCE.

Son pere & ſon ayeul avoient nom Robert. L'édition de 1618 dit Regnault,

(1) Les armes qu'il prit & qui n'ont plus changé, ſont d'argent à l'Aigle de ſable, éployée à deux têtes, becquée & membrée de gueulles, à la cotice de gueulle miſe en bande, brochant ſur le tout, ce qui ſemble être une briſure de cadet.

d'après celle 1383. Robert II. fut héritier universel de son pere, suivant la loi de l'Assise (1) : il épousa Jeanne de Malemains, Dame de Sens près Fougeres; la derniere & l'héritiere d'une très-illustre & très-ancienne Maison de Normandie. Ils eurent dix enfans, quatre fils & six filles, dont l'aîné fut le Héros dont nous donnons l'Histoire.

Le second fut Olivier qui le suivit dans toutes ses courses, & approcha beaucoup de sa valeur : il fut en grande partie héritier du Connétable, Comte de Longueville & Connétable de Castille après son frere. Les deux autres furent Guillaume & Robert, dont l'Histoire ni le Manuscrit que j'ai cité ne font aucune mention.

Des six filles, trois furent mariées,

---

(1) Nommée l'Assise au Comte Geoffroy. C'est une Loi de l'année 1185, rendue en son *Parlement*, où assisterent nombre d'Evêques & de Barons : par laquelle il est décidé que les aînés des familles nobles auroient en entier les Baronies & Seigneuries, à charge de faire aux cadets assez de revenu pour vivre & servir avec décence. Voyez l'histoire de Bretagne, année 1185.

la quatrieme fut Abbesse de Saint Georges de Rennes. (Voyez page 79.) La cinquieme fut Abbesse, ou Prieure perpétuelle des Coüets, près Nantes. La sixieme mourut jeune.



Errata du premier Volume.

PAGE 50, *ligne* 12, *ôtez* le.

Pag. 62, *ligne* 27, Edourd, *lisez* Edouard.

Pag. 64, *ligne derniere de la note*, *lisez* de Canolle.

Pag. 92, *ligne* 18, *lis.* de Penhouet.

Pag. 201, *ligne* 11, voulu, *lisez* valu.

Pag. 206, *ligne* 10, à faire, *lis.* affaire.

Pag. 217, *ligne* 2 de la note (1), *ôtez* III.

Pag. 235, *ligne* 14, *lisez* tous.

Pag. 248, *ligne* 10, dans quelques exemplaires, *lisez* présage.

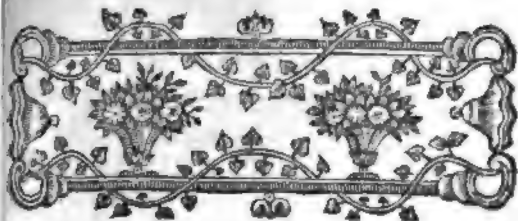
Pag. 252, *ligne* 22, *lisez* d'Albret.

Pag. 257, *ligne derniere*, l'armée, *lisez* les François.

Pag. 260, *ligne* 23, reviendrons, *lisez* retournerons.



HISTOIRE



HISTOIRE DE BERTRAND DU GUESCLIN, CONNÉTABLE DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Naissance de Bertrand du Guesclin. Pronostics qui l'ont précédée. Songe de sa mere. Son enfance, & son caractere indocile. Présages de sa grandeur future. Son changement de caractere. Histoire d'une Religieuse. Son éduca-

tion. Son goût pour les combats. S'échappe de la maison paternelle. Est blessé. Ses bonnes qualités se développent. Fêtes en Bretagne. Tournois, ce que c'étoit. Bertrand y remporte le prix sans être connu. Joie de son pere. Discours sur les affaires de Bretagne & la guerre qui s'en ensuivit. Intrigues du Comte de Montfort & de sa femme. Mort du Duc Jean III. Le Comte de Montfort cité à la Cour des Pairs de France. Vient à Paris. Perd son procès. Est pris dans Nantes. Le Roi d'Angleterre va à son secours. Philippe de Valois marche contre lui. La guerre se continue pendant huit ans, sans que l'Histoire parle de la part que du Guesclin y prit. Le Comte de Blois prisonnier à Londres est délivré, & comment. Bertrand va à Londres avec sept autres Ambassadeurs. Paroles hardies qu'il dit au Roi. Il défait des Anglois en Bretagne. Eloge de la Comtesse de Montfort. Siége de Rennes. Exploits de du Guesclin. Prend le Château de Fougeray par stratagême. Surprend le Gouverneur & le tue. Suite du siége de Rennes. Miracle à ce sujet. Les Assiégés se déter-

minent à se rendre. Trait admirable d'un habitant. Son succès. Bertrand met le désordre & le feu dans le camp Anglois. Il leur enleve un convoi de vivres, & le conduit dans la Ville. Il y entre & rend le courage aux assiégés. Plaisant stratagême par lequel il enleve 2000 porcs aux Angloïs. Le Duc de Lancastre l'invite à le venir voir dans leur camp. Il y est reçu honorablement. Un Anglois l'appelle en duel. Sa générosité, & sa piété. Il combat l'Anglois & le tue. Machine dont on se servoit alors pour les assauts. Bertrand la brûle, & bat les Anglois deux fois dans le même jour. Le Duc de Lancastre se résout à lever le siége. On lui permet de planter son enseigne sur une des portes. Treve de trois ans. Bertrand est appellé en duel par un autre Seigneur Anglois, malgré les défenses du Duc de Lancastre. Cérémonies observées dans les Duels. L'Anglois est vaincu, & paye 100 Florins d'or. Générosité de Bertrand envers un prisonnier de guerre. La guerre recommence en Bretagne, & entre la France & l'Angleterre. Siége de Dinan par les Anglois. Treve. Du Guesclin est insulté

encore par un Anglois, qui lui demande le combat. Bertrand l'accepte, est vainqueur. Est félicité avec éloge par le Duc de Lancastre, qui punit sévérement l'aggresseur, & le condamne à 1000 Florins d'or. Le Roi d'Angleterre fait une descente à Calais, Il ordonne au Duc de Lancastre de quitter la Bretagne, & de le venir joindre avec toutes ses troupes. Le Comte de Montfort est obligé d'abandonner le siége de Dinan.



ERTRAND du Guesclin nâquit vers l'an 1320 (car aucun Historien n'a daté l'année ni le jour de sa naissance) dans le Château de la Motte Broon près de Rennes, où on a conservé pendant plus de trois siecles par respect la chambre où sa mere le mit au monde. Il fut l'aîné de dix enfans. Sa naissance fut précédée & accompagnée de pronostics & de circonstances que l'Histoire a conservées. 1°. Merlin, le fameux Astrologue, (1) avoit annoncé il y avoit long-temps qu'il sortiroit un jour de la Bretagne un Aigle

(1) Il vivoit en 430, *voyez Moréri*.

qui prendroit ſon vol par la France, & paſſeroit les Pyrennées, accompagné d'un nombre infini d'Etourneaux. Les événemens ont donné l'explication de cette centurie, qui s'eſt accomplie en la perſonne de du Gueſclin, avec d'autant plus de juſteſſe, qu'elle ſe rencontre avec le blaſon de ſes armes.

2°. Sa mere, dans les premiers jours de ſon mariage, ſongea la nuit qu'elle tenoit une boëte de bijoux, dans laquelle elle voyoit le portrait de ſon mari & le ſien : que cette boëte étoit couverte par un côté d'une ſeule piece qui lui ſembloit un caillou, tant elle étoit brute ; que de l'autre étoient trois diamans, trois émeraudes, & trois perles, enchaſſées confuſément : qu'elle vouloit faire ôter par un ouvrier cette pierre brute qui lui déplaiſoit, mais que le Lapidaire le refuſoit, & lui conſeilloit au contraire de la conſerver précieuſement, & de la tenir bien propre : que l'ayant eſſuyée elle-même, cette pierre devint un diamant ſi beau, ſi éclatant, ſi précieux, qu'elle n'en avoit jamais vu un pareil ; mais elle s'apperçut tout de ſuite qu'elle avoit perdu une de ſes perles : & elle ſe réveilla.

Cette Dame avoit trop de raison & de piété pour chercher l'explication d'un rêve ; cependant celui-ci lui resta dans l'esprit, malgré sa raison qui s'y opposoit.

Peu de mois après, elle mit au monde Bertrand son fils aîné, qui eut pour parain Bertrand de S. Pern (1) ; lequel lui donna son nom. Jamais un Gentilhomme n'eut une éducation plus dure & plus bisarre que du Guesclin ; il étoit né si difforme & d'une humeur si farouche, qu'il se faisoit haïr de pere & de mere, freres & sœurs, domestiques, & généralement de tout le monde. A peine commença-t-il à marcher, qu'il avoit toujours le bâton à la main, & frappoit sans distinction tous ceux qui l'approchoient. On lui donna ensuite un Précepteur, qui perdit ses peines après lui, & le quitta, rebuté de ne pouvoir adoucir ce caractere féroce, ni lui faire connoître seulement les lettres. Cela le rendoit si odieux à tout le monde, qu'il n'essuyoit que des duretés de ses

(1) Cette Maison très-ancienne & très-illustre en Bretagne, subsiste encore.

parens, & des domestiques mêmes, ce qui le rendoit encore plus farouche; en sorte que maltraité de tous, il se vengeoit de tous avec son bâton, & en revanche recevoit sans cesse autant de coups qu'il en avoit donnés; ce qui faisoit une circulation de coups reçus & rendus, dont il portoit lui seul autant que tous les autres ensemble.

Ce caractere désoloit sa mere, qui ne pouvant croire que cet enfant fut à elle, parvint à se persuader qu'il étoit un enfant changé par sa nourrice, & perdit enfin toute tendresse maternelle pour lui: elle souhaita mille fois que la mort la défit d'un tel monstre, elle ne le souffrit plus à table avec ses autres enfans, & le fit manger à part comme un pestiféré. Ces traitemens, qu'il n'avoit jusques-là que trop mérités, ajouterent encore à sa férocité, & la firent éclater jusqu'à l'excès. Un jour entre autres, voyant ses freres & ses sœurs à table, bien servis & bien caressés, il sortit de son coin comme un furieux, n'ayant encore que six ou sept ans, leur déclara qu'il étoit leur aîné, qu'il ne vouloit pas qu'ils se missent à table avant lui, ni au-dessus de lui, & qu'il prétendoit

qu'ils lui cédassent à l'instant la place qui lui appartenoit, qu'autrement il la prendroit par force. Ces enfans, qu'il avoit accoutumés à le craindre, se rangerent bien vîte, en sorte qu'il se trouva placé auprès de sa mere, qui n'avoit encore fait que rire de cette saillie; mais à peine fut-il à table, qu'il porta la main à tous les plats si grossierement & si mal-proprement qu'elle le fit ôter, le menaçant de ne le plus faire manger qu'à la cuisine. Bertrand irrité, se rapproche, & avec une force que la colere lui donnoit, pousse la table contre les autres enfans, la renverse sur eux avec les plats & tout le service.

(Nous avons rapporté ces minuties avec un peu de détail, en abrégeant même beaucoup le récit des originaux, pour faire contraste de ce caractere indomptable, avec le changement presque surnaturel qui arriva dans ce moment-là même.)

Comme la Dame du Guesclin se disposoit à punir son fils de cette incartade, elle en fut détournée par l'arrivée d'une Religieuse de ses amies qui entra dans la salle. C'étoit la fille d'un savant Médecin Juif, fort instruit dans l'Astro-

logie, la Cabale & la Divination des Hébreux & des Caldéens. Il avoit enseigné à sa fille une grande partie de ses sciences & de ses secrets, & comme elle avoit beaucoup d'esprit & d'intelligence, elle avoit très-bien profité des leçons de son pere, & en avoit fait de fort heureuses expériences. Elle s'étoit convertie à la Foi Catholique, & avoit pris l'habit de Religieuse, comme Sœur donnée, dans une maison où la clôture n'étoit pas un devoir de rigueur : d'ailleurs ses talens & l'exercice qu'elle en faisoit lui donnoient le privilége de sortir librement.

Pendant qu'elle conversoit avec la Dame du Guesclin, elle apperçut Bertrand caché dans un coin, encore ému de ce qui venoit de se passer. S'étant approchée pour le considérer, elle fut tout-à-coup frappée de lui trouver dans la phisionomie quelque chose de grand & d'heureux, le caressa & lui dit quelques douceurs : mais il étoit si peu fait à ce langage, qu'il crut qu'elle se mocquoit de lui & la rebuta, il leva même son bâton pour la frapper, & la menaça de lui casser la tête, si elle continuoit. La Religieuse ne s'en étonna

pas, & le prit par la main pour le considérer avec plus d'attention : après quoi étant sûre de son fait & de son jugement, elle le pria de s'adoucir, & d'entendre une grande nouvelle qu'elle alloit lui annoncer. Elle lui prédit tout de suite qu'il seroit le plus grand personnage de son siecle. Le Maître-d'Hôtel qui l'entendit, se mocqua d'elle, & lui dit qu'elle entendoit bien à endormir des enfans, qu'il n'y en avoit pas un dans le monde plus mauvais & plus incorrigible que celui-là, & qu'il n'y avoit rien de bon à en espérer.

La Religieuse qui ignoroit encore que cet enfant fut le fils de la maison, demanda à la Dame à qui il appartenoit : celle-ci lui répondit, les larmes aux yeux, que c'étoit son fils aîné, qui étoit si méchant, si sauvage, qu'il ne se portoit qu'au mal, & qu'elle craignoit que tôt ou tard il ne deshonorât la famille : qu'il étoit pour son pere un objet odieux, jusques-là que pour ne le voir que le moins qu'il pouvoit, il quittoit souvent la maison, & lui raconta tout ce qui étoit arrivé à Bertrand.

Cette savante fille l'écouta tant qu'elle voulut parler, pour apprendre d'elle,

même tant de circonstances intéressantes sur l'enfant. Ensuite prenant la parole, Madame, lui dit-elle, au lieu de vous plaindre d'être mere d'un tel fils, remerciez le Ciel de vous l'avoir donné, c'est un trésor dont vous ne connoissez pas le prix : voyez en lui dès ce moment le plus grand homme du Royaume, le plus vaillant Capitaine & le plus redoutable Chevalier de toute la Chrétienneté : il sera l'honneur de votre nom, l'appui de ses freres & sœurs, & il élevera votre Maison au rang des plus illustres, des plus puissantes & des plus respectées du Royaume de France. A cela elle ajouta beaucoup de choses à l'avantage du jeune homme, avec tant d'assurance & de bon sens, que la Dame commença à changer d'opinion, & à se flatter de tout ce qui venoit de lui être annoncé.

Le lendemain la Religieuse se trouva à dîner au Château, & l'on apporta un Paon, qui étoit alors un manger à la mode : Bertrand l'ayant apperçu, quitta sa place précipitamment, prit le plat des mains du Maître-d'Hôtel, & vint le présenter à la Religieuse avec une grace qu'il n'avoit pas encore laissé voir, la

priant d'oublier ce qu'il lui avoit dit de désobligeant la veille, & de le lui pardonner, & l'assurant qu'à l'avenir il se comporteroit à la satisfaction de tout le monde : tout de suite il alla au buffet, fit verser du vin dans une coupe, le lui apporta, & la pria de le boire pour l'amour de lui.

La Religieuse charmée d'un si grand changement qui étoit son ouvrage, redoubla ses caresses, & lui répéta ce qu'elle lui avoit prédit, qu'il seroit un jour le plus grand homme de son siecle, qu'il sortoit d'un sang trop noble & trop illustre pour démentir jamais son origine, & que ce qu'elle venoit de voir de sa part confirmoit ses conjectures. Hélas! répondit Bertrand, avec un soupir, je ne l'espere pas, mon éducation est trop négligée, je suis ici le jouet de tout le monde, & le dernier valet de la maison m'insulte impunément!

La mere surprise à l'excès de l'entendre parler si raisonnablement & pour la premiere fois, fit compliment à la Religieuse d'avoir opéré un si grand miracle, lui dit qu'elle ne l'oublieroit jamais, & qu'elle lui en auroit toute sa

vie obligation. Bertrand l'entendit, & lui fit cette réponse que l'on n'attendoit pas d'un enfant de son âge, & encore moins de lui, qui n'avoit jamais parlé sagement, que cependant tous les Ecrivains ont rapportée. » Le fruit, dit-il, » qui ne meurit jamais ne vaut rien, » mais celui qui meurit tard est tou- » jours bon. »

La Dame du Guesclin plus étonnée qu'auparavant, flottoit encore entre l'espérance que la Religieuse venoit de lui donner, que l'action & les paroles de son fils sembloient confirmer, & l'incertitude d'un heureux avenir si éloigné de sa pensée; la tendresse maternelle la faisoit pencher vers la confiance, mais elle n'osoit s'y livrer. D'un autre côté le nombre de ses enfans qui étoit déja de sept, lui faisoit souhaiter que l'horoscope de l'aîné s'accomplît, & qu'il devint le soutien de la maison, & un second pere pour ses cadets; mais elle n'avoit vû jusques-là de sa part rien que de vicieux, en sorte qu'elle ne pouvoit se fier à la prédiction, ni croire qu'un changement si subit pût être durable. Dans cette variation d'idées, elle fit entrer la Religieuse dans un cabinet, & y

mena le jeune Bertrand. Elle avoua à cette fille son incrédulité sur ce qu'elle lui avoit dit de flatteur. Celle-ci recommença à considérer l'enfant, ses traits, ses mains, & dit très-sensément à la mere : » Madame, il est vrai que la » chiromance & la phisionomie sont des » sciences conjecturales ; Dieu s'est ré- » servé à lui seul la connoissance de » l'avenir : tout ce que nous savons, » c'est que le visage est le miroir de » l'ame, & que les traits de la main » ont une grande relation avec les prin- » cipales parties du corps : c'est par-là » que nous jugeons du temperament, » des inclinations & des passions des » hommes : l'expérience confirme sou- » vent nos conjectures, & ce que je » viens d'observer encore se rencontre » tellement avec nos principes, que je » n'hésite point à vous certifier que cet » enfant deviendra un homme d'une » vertu & d'une valeur extraordinaires : » qu'il sera capable de concevoir les » plus grands projets & capable de les » exécuter : qu'il est impossible qu'en- » fin tant de mérite & tant de qualités » excellentes ne le conduisent à la plus » haute fortune. »

La mere commença à ajouter foi à ce dernier discours : elle raconta à la Religieuse le songe singulier qu'elle avoit eu étant grosse de son aîné, (& que nous avons rapporté page 5.) celle-ci lui dit que les circonstances de ce songe ne servoient qu'à confirmer ses bonnes conjectures. Que quoique les rêves ne fussent que l'effet des vapeurs corporelles, & qu'il y ait de la superstition à y donner sa confiance, cependant il étoit constant que quelques-uns ont quelque chose de surnaturel & comme de divin ; qu'ils sont des especes d'avertissement de la Providence sur l'avenir : que l'expérience en étoit journaliere, & que l'Ecriture Sainte même en présentoit des exemples sans nombre : que celui qu'elle venoit de lui raconter devoit être regardé du côté avantageux, & comme un pronostic assuré de l'état futur de sa famille. Ensuite elle le lui expliqua en détail : la boëte, dit-elle, où étoit votre portrait & celui de votre mari, signifie votre Maison & votre famille collectivement, & les pierreries qu'elle contenoit, vos enfans nés & à naître : mais ce grand diamant, qui de brute qu'il paroissoit, est devenu

si éclatant, désigne infailliblement votre fils aîné, que vous devez élever avec tout le soin & l'attention possible, si vous voulez le voir un jour dans tout son brillant. Les trois autres diamans sont ses trois cadets, qui tous auront leur mérite, mais n'approcheront pas du sien : les trois émeraudes vous annoncent que vous aurez trois filles mariées, qui seront des modeles de vertu & de sagesse, dont la couleur de l'émeraude est le symbole : & les trois perles signifient trois autres filles qui vivront dans l'état de virginité, mais celle des trois qui a disparu à vos yeux vous marque que vous aurez la douleur d'en perdre une. Enfin, ajouta-t'elle, je reviens encore à votre aîné, ce que nous venons de voir vous & moi de sa part; ce changement miraculeux de caractere comparé à celui qu'il a laissé voir jusqu'ici, confirme absolument ma bonne opinion de l'avenir.

La Dame déja flattée par la tendresse maternelle, acheva de se persuader, elle se livra avec plaisir aux prédictions avantageuses que la Religieuse lui assuroit si positivement, & pour commencer à les faire réussir, elle défendit à

tous ses domestiques de se comporter vis-à-vis de Bertrand comme ils avoient fait jusqu'à ce jour-là, & leur ordonna de le traiter avec douceur & respect.

Celui-ci commença dès le moment à être un autre enfant : de jour en jour un nouveau caractere se développa : il devint doux, docile & même prévenant avec ceux mêmes qui l'avoient tant de fois offensé, & la mere de sa part se confirmoit avec une satisfaction inexprimable dans des espérances si flatteuses.

Quelques jours après cet événement, le Seigneur du Guesclin qui étoit absent, revint au Château après un voyage assez long, sans penser au plaisir qui l'y attendoit : il trouva son aîné si différent de ce qu'il l'avoit laissé, qu'il le comprenoit à peine. Sa femme lui rendit compte de tout ce qui s'étoit passé depuis peu de jours, & du brillant horoscope que la Religieuse avoit tiré & confirmé : il en fut d'abord peu flatté croyant qu'il y auroit de la superstition & de la petitesse d'esprit à saisir de pareils augures ; & particulierement celui qui promettoit à Bertrand qu'il seroit

le plus grand homme de ſon ſiecle & le plus grand Seigneur : cela révoltoit ſon imagination & ſa raiſon : il y voyoit une impoſſibilité plus décidée que tous les horoſcopes du monde. Cependant ce changement extraordinaire dont il fut témoin, & qui ne varia plus, commença à le perſuader : de jour en jour il en conçut des eſpérances plus flatteuſes, voyant que l'eſprit de Bertrand étoit devenu doux, que ſa conduite n'avoit plus rien de bas, & que ſon jugement ſe développoit de jour en jour très-avantageuſement. Sur ces douces obſervations, il ſe détermina à prendre lui-même le ſoin de ſon éducation, & d'apporter toutes ſes attentions à cultiver l'heureux naturel qu'il découvroit dans ſon fils, joint à des talens qui ſe montroient peu à peu, & qui promettoient les plus grandes ſuites pour l'avenir.

Dès-lors il commença à l'entretenir des guerres où il s'étoit trouvé, des faits qui lui étoient perſonnels, & de ceux dont il avoit été témoin, & qui méritoient d'être racontés : enſuite il lui faiſoit récit des conquêtes d'Alexandre, de Céſar & des autres grands Capitaines anciens & modernes, & il remarquoit

avec plaisir que les yeux de l'enfant s'animoient, & que son attention se fixoit à ses discours, au point de s'écrier quelquefois avec enthousiasme : Ah! que ne suis-je en âge d'imiter de si grands hommes & de si belles actions!

Quand il eut atteint quelques années de plus, & assez de forces pour les exercices, son pere lui apprit à tirer de l'arc, & successivement à se servir de la hache, de l'épée & de la lance, ensuite à monter à cheval, lutter, sauter, jetter la barre, & enfin à ranger des soldats en ordre de bataille, soit infanterie ou cavalerie. Le pere qui présidoit toujours aux exercices du jeune homme étoit transporté de joye du goût qu'il le voyoit y prendre, de son application, & de ses dispositions supérieures à son âge.

A peine Bertrand eut-il quatorze ans, qu'il s'essaya à mettre en pratique les leçons qu'il avoit reçues : il forma un petit régiment de deux ou trois cens enfans de son âge, se fit leur Général, les partagea en compagnies, & leur donna des loix : il leur enseigna les marches & contre-marches, à se ranger en bataille, à combattre & à aller à l'assaut, au moyen de petits forts qu'il avoit fait cons-

truire & qu'il faisoit attaquer & défendre : enfin il leur enseignoit tout ce qu'il avoit appris, à tirer de l'arc, & tous les autres exercices militaires. Il sembloit que la nature en lui avoit prévenu les talens que la pratique seule donne à d'autres : il récompensoit ses soldats & les punissoit avec une autorité de sa part, & une obéissance de la leur, qui avoient quelque chose de singulier, & qui présageoient bien ce qui devoit un jour en résulter : tant cette petite troupe étoit bien instruite, soumise, disciplinée & obéissoit avec respect.

Cependant ces exercices-là ne se faisoient pas sans dangers : il y avoit tous les jours quelqu'un de blessé & même griévement. Le Général lui-même en avoit si souvent sa part, que rarement il sortoit du champ de bataille sans être couvert de sang & de meurtrissures : ses parens ne s'en effrayoient point, au contraire, ils comparoient son tempérament guerrier à celui de Cyrus, à qui on avoit prédit la Monarchie de l'Orient, en conséquence de l'empire qu'il exerçoit sur de jeunes Bergers : de même le Seigneur du Guesclin se con-

firmoit dans les grandes espérances qu'on lui avoit données de son fils, & de sa grandeur future.

Mais comme les parens des enfans blessés lui faisoient tous les jours des plaintes de l'état où on les rapportoit à la maison, & que ce Seigneur jugeoit de-là que son fils y étoit exposé comme les autres, & que quelque accident pourroit renverser ses espérances, non-seulement il lui défendit ces exercices militaires, mais il fit la même défense à tous les Sujets de sa Terre d'y laisser revenir leurs enfans. La Dame avoit encore des allarmes plus vives & plus tendres, par l'assurance dont elle se flattoit que Bertrand seroit infailliblement l'honneur de sa Maison, & une source de fortune pour ses autres enfans, que par conséquent elle & son mari ne pouvoient veiller trop soigneusement à sa conservation.

Bertrand forcé d'obéir, parce que l'occasion de combattre ne subsistoit plus, & par le refus des peres d'y exposer leurs enfans, n'en perdit pas le goût pour cela : il s'étoit bien corrigé de ses anciens défauts, mais son inclination militaire l'emportoit, & n'étoit pas un

vice : auſſi depuis les défenſes de ſon pere d'aſſembler ſa petite armée, quand il rencontroit quelqu'un de ſes anciens ſoldats, il s'en dédommageoit en le forçant à lutter contre lui à coups de poings ou de bâton, & ſouvent il renvoyoit ſon athléte avec un bras caſſé. Les parens firent de nouvelles plaintes, en ſorte que ſon pere, voyant qu'il ne gagneroit rien par des remontrances, prit le parti de le renfermer dans une chambre bien sûre, & dont il ne pût s'échapper, ſans cependant le priver des viſites des Gentilshommes ſes amis ou ſes parens, qu'il chargeoit de lui remontrer qu'il ſe deshonoroit en ſe battant avec des Payſans, nés pour le reſpecter & pour le ſervir : que cela étoit trop au-deſſous d'un Gentilhomme, dont toute la conduite doit avoir l'honneur pour objet ; & on ne manquoit pas de lui rappeller cette belle parole d'Alexandre, dont l'Hiſtoire lui avoit fait tant de plaiſir à entendre : ce Prince étant un jour preſſé par Philippe Roi de Macédoine ſon pere, de ſe mettre en rang avec les jeunes Citoyens d'Athénes pour le prix des Jeux Olympiques, lui répondit qu'il le feroit volontiers, s'il ſe

trouvoit là quelque Roi ou fils de Roi, avec qui il lui convint de disputer le prix. Par cette glorieuse comparaison on lui faisoit sentir combien ses procédés avoient été jusques-là au-dessous de sa naissance, & capable de l'éloigner de la grande élévation que le Ciel lui destinoit, & à laquelle lui-même se flattoit de parvenir.

Bertrand sensiblement pénétré de ces remontrances, promettoit bien d'en faire son profit & de ne plus s'attirer les mêmes reproches, mais son pere ne s'y fioit pas encore, tellement qu'il le tint quatre mois entiers dans cette espece de prison, où il se déplaisoit si fort qu'il saisit la premiere occasion qu'il trouva de s'en échapper : une servante de la maison vint dans sa chambre pour lui rendre quelque service ; Bertrand sortit brusquement, enferma la fille à la clef, & dans un clin d'œil gagna la campagne. Le premier homme qu'il rencontra fut un valet du Château, conduisant une charette attelée de deux jumens, dont l'une étoit sans selle, sans bride & sans fers : Bertrand la prit, & sans autre équipage qu'une corde pour licol, sauta dessus & prit le plus dili-

gemment qu'il put le chemin de Rennes, pour se réfugier chez un oncle, frere de son pere, qui y résidoit, & duquel il savoit être tendrement aimé, & esperoit par son entre-mise faire plus aisément sa paix avec ses parens.

L'oncle ne se trouva pas à la maison quand il arriva, mais seulement sa femme, qui jugea à l'équipage & à l'habillement du jeune homme qu'il ne s'étoit sauvé de la maison paternelle que par libertinage, & se disposoit déja à le renvoyer, lorsque l'oncle rentra de la ville, & trouva son neveu, qui lui conta le sujet de son évasion & lui demanda un azile. Le Gentilhomme l'embrassa, le reçut très-bien, & lui promit de le réconcilier avec son pere.

Bertrand passa trois mois à Rennes, sans qu'il lui arrivât rien de digne de l'Histoire : au bout de ce temps il sut qu'il devoit se faire dans la grande place le Dimanche suivant un combat à la lutte, & se promit bien d'être de la fête. La tante qui connoissoit sa passion pour ce genre d'exercice, résolut de l'en empêcher, & pour cela le mena avec elle à l'Eglise pour l'y arrêter pendant les Vêpres & le Sermon : il l'y accompagna

accompagna en effet, mais bien-tôt il lui échappa, la laissa dans l'Eglise & courut où son goût dominant l'appelloit. Il eut la constance de regarder tranquillement les combattans s'escrimer, sans aucun dessein de se mettre de la partie : mais l'un d'eux avoit déja vaincu douze des plus forts athlétes, & s'attiroit les regards & les applaudissemens des spectateurs, lorsque Bertrand se sentit piqué & jaloux de la gloire de ce vainqueur. Il oublie toutes les promesses faites à son pere de ne se jamais compromettre en de pareils combats, s'avance vers ce combattant & se présente pour lutter. Celui-ci marche à lui d'un air audacieux, comptant qu'un enfant de seize ans ne lui couteroit qu'un tour de main : mais il en fut tout autrement : cet enfant le terrassa après avoir soutenu long-temps le combat, & lui arracha la victoire & le prix de la lutte qu'il croyoit déja tenir, prix qu'il paya bien cher, car en renversant son homme avec tous les efforts dont il étoit capable, il se donna si violemment du genouil contre une pierre, qu'il faillit s'évanouir de la douleur qu'il ressentit, son genouil étant entamé très-profondément, en sorte qu'il fallut le

ce, ou qui tint du jurement ou du blasphême. Aussi s'acquit-il l'amitié, l'estime & le respect de tout le monde, mais sur-tout la tendresse de son pere, qui voyoit de jour en jour se développer ces beaux fruits qui devoient produire un jour son élévation prédite : en un mot, autant son aspect lui avoit été autrefois odieux, autant tout dans cet enfant lui certifioit l'événement de ses espérances. Il le voyoit bâtir sa fortune & sa grandeur future & la gloire de toute sa Maison, sur le fondement de toutes les vertus humaines, avec une joie que rien n'altéra pendant trois années que ce cher fils passa auprès de lui, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il eut atteint sa vingtieme année accomplie.

1338. Dans le temps dont nous venons de parler, toute la Province de Bretagne étoit en fêtes & en magnificences au sujet du mariage de Jeanne héritiere du Duché, Comtesse de Penthievre, surnommée la Boiteuse, avec Charles de Châtillon, Comte de Blois. Le Seigneur du Guesclin & nombre d'autres Chevaliers Bretons firent publier un Tournoi en l'honneur des Dames : ils envoyerent leur cartel par toute la France

& en Angleterre, pour inviter les braves des deux Nations à venir y combattre. Le rendez-vous étoit à Rennes, & le prix étoit un diamant de grande valeur, que le victorieux devoit recevoir de la Dame la plus qualifiée.

Le Seigneur du Guesclin se rendit à Rennes au jour prescrit avec le plus somptueux équipage qu'il lui fut possible, laissant son fils au Château. Il étoit impossible qu'un jeune homme dont la passion de tels exercices s'étoit tant de fois déclarée, pût résister à la tentation de se trouver-là. Le pere ayant emmené tous ses chevaux, Bertrand n'eut d'autre ressource qu'une jument du haras, avec laquelle il se rendit à Rennes dans un équipage pitoyable, que sa difformité ne relevoit pas à beaucoup près: elle lui attira au contraire les regards de tout le monde & les railleries de ceux qui ne connoissoient ni son mérite ni sa naissance, mais ceux qui l'avoient connu pendant le séjour qu'il avoit fait à Rennes, le vengeoient avantageusement, en publiant ses vertus & ses rares qualités.

Dans le mauvais état où nous venons de le représenter, il se mit dans la foule des spectateurs. Là, quand les combat-

tans parurent, montés sur des chevaux superbes & richement harnachés ; les hommes couverts de lambrequins, (1) où l'or & les pierreries éclatoient, & chargés de plumes ; que les trompettes & tous les instrumens sonnerent, le cœur lui tressaillit d'une violente force. Les acclamations des spectateurs à l'arrivée des Champions, acheverent d'agiter ce cœur né pour la gloire, & lui firent sentir durement les obstacles que son état & sa figure lui opposoient : hélas ! disoit-il, pourquoi suis-je né si disgracié que je ne puisse plaire aux Dames ? Ce n'est que pour cela sans doute que mon pere n'a pas voulu me mettre d'une si belle fête, & me donner moyen de montrer dès aujourd'hui ce que je sais faire ?

Bertrand s'occupoit de ces tristes réflexions en regardant les courses & les beaux faits dont il étoit témoin, & ses regrets de n'être que témoin n'en étoient

---

(1) C'étoit de grandes bandes d'étoffe ou de rubans brodés ou tissus d'or & d'argent, qui descendoient de l'armet ou casque du Cavalier jusques sur la croupe du cheval. Les Rois & Princes les garnissoient de pierres précieuses.

que plus vifs, lorsque sa bonne fortune le servit à son gré, & lui procura un moyen inespéré de satisfaire sa passion pour l'honneur, & d'entrer dans la carriere à son tour.

Il vit un Gentilhomme qui ayant fourni les courses d'ordonnance, (1) quittoit les rangs & se retiroit en sa maison: Bertrand le suivit, monta à sa chambre, & se jetta à ses genoux, le conjurant de lui prêter un cheval & des armes pour qu'il eut l'honneur d'entrer dans la lice; il se nomma, & protesta de n'oublier jamais une si grande faveur, & de la reconnoître toute sa vie & en toutes rencontres. Le Gentilhomme, à qui le nom de du Guesclin étoit fort connu, fut fort ravi de voir une si belle émulation dans un si jeune Ecuyer; (2) il l'en applaudit & lui accorda sa demande avec joye,

(1) C'étoit certain nombre de courses que le juge du camp fixoit, tantôt trois, tantôt six, & souvent neuf coups d'épées, de lances, & de hache.

(2) Nous avons déja dit que le titre de Chevalier n'appartenoit qu'aux aînés des grandes Maisons; tant que le pere vivoit, le fils aîné ne prenoit que la qualité d'Ecuyer.

l'arma lui-même, & ordonna qu'on lui équipât un cheval frais le plus lestement qu'il seroit possible.

Il seroit difficile de peindre ici la satisfaction du jeune homme, jamais il n'en avoit goûté une pareille, & sa joye ne pouvoit être égalée que par l'espérance du succès.

Bertrand animé de ces sentimens entre dans la carriere, & se met en rang. A l'instant un Chevalier du parti des tenans se présente à l'autre bout de la carriere, Bertrand hausse la main pour signal qu'il accepte le combat, les trompettes se font entendre, & les deux Champions se joignent à bride abattue, & s'abandonnent l'un contre l'autre. Dès le premier coup de lance Bertrand enleva la visiere à son ennemi, (ce qui étoit le chef-d'œuvre de ce genre de combats, où il étoit d'ordonnance que le casque ne fut pas attaché) : & du même coup heurte si violemment le cheval qu'il le renverse avec son Cavalier, que l'on enleve évanoui de la chûte, & le cheval tellement maltraité qu'il en mourut. L'athléte revenu de son évanouissement veut avoir sa revanche, & n'est pas plus heureux, en sorte qu'il se retire.

Le Seigneur du Guesclin, qui étoit aussi l'un des tenans, sortit alors des rangs, pour fournir la seconde course du vainqueur; Bertrand se présenta pour le soutenir, mais reconnoissant son pere à son Ecu & à sa cotte d'Armes, il s'arrêta tout court, baissa sa lance, & fit une profonde inclination à son adversaire : cette action surprit toute l'assemblée, & l'on pensa que c'étoit un effet de la réputation que le Seigneur du Guesclin s'étoit acquise d'être l'un des plus forts, des plus vaillans & des plus redoutables Chevaliers qu'il y eut au monde.

Un troisieme combattant du même parti se présenta pour venger la défaite du premier, & n'eut que le même succès. Du premier coup le jeune homme lui enleva son casque, qui tomba douze pieds plus loin, & renversa l'homme de dessus son cheval. Enfin Bertrand, toujours inconnu, fournit quinze courses pareilles & avec la même fortune, & donna à toute l'assemblée autant d'admiration que d'impatience de savoir qui il étoit, en sorte qu'on engagea un seizieme athléte à se mettre sur les rangs & à tâcher de lui enlever la visiere. C'étoit

un Chevalier de Normandie, généralement reconnu pour le plus adroit de toute l'Europe. Le Chevalier ſe préſente, demande la courſe, Bertrand l'accepte, & ils s'approchent. Le Normand réuſſit & enleve la viſiere de ce victorieux, qui fut vû & reconnu. (Quelques Ecrivains ont dit que dans la premiere rencontre Bertrand l'avoit ſerré de ſi près que de ſon bras gauche il l'avoit enlevé de la ſelle, & porté ainſi juſqu'au bout de la lice, mais cela n'eſt ni vraiſemblable ni confirmé). Quoi qu'il en ſoit, la victoire du jeune Héros fut conſommée par cette derniere courſe, les applaudiſſemens retentirent de toutes parts, & les plus hardis commencerent à le redouter.

Mais, qui pourroit exprimer la ſurpriſe du Seigneur du Gueſclin, ſa joie, ſon admiration, ſes mouvemens de tendreſſe à la vûe de ſon fils, de cet inconnu dont il avoit vu avec raviſſement les exploits ſans le connoître ? Il courut à lui avec vivacité, le ſerra dans ſes bras, le félicita de la gloire dont il venoit de ſe couronner en préſence des Princes & de toute leur Cour, & l'aſſura qu'en toute occaſion il le mettroit en

état de ſoutenir un ſi glorieux commencement.

Toute la Nobleſſe prit part à la joie du pere & au triomphe du fils, à qui le prix du Tournoi fut adjugé d'une voix unanime & ſans jalouſie. Il fut conduit à la Cathédrale par tous les Chevaliers, ſuivis d'une foule de peuple, il rendit graces à Dieu d'une ſi heureuſe journée, & du même pas ſa reconnoiſſance le conduiſit chez le Gentilhomme ſon bienfaiteur, qui lui avoit procuré tant d'honneurs : ſon pere & lui exprimerent leurs ſentimens dans les termes les plus touchans, & lui-même ſentoit une joie & une ſatisfaction inexprimables d'avoir contribué à leur gloire. De-là toute la compagnie conduiſit Bertrand dans la ſalle du feſtin, où le Duc lui-même joignit ſes applaudiſſemens à ceux des Princes & Seigneurs de ſa Cour, & de tous les Ordres de la Ville.

Peu de temps après ce que nous venons de rapporter, il ſurvint une guerre qui agita toute la Bretágne violemment, & par contre-coup la France & l'Angleterre, parce que ces deux Couronnes prirent intérêt, l'une pour un parti, l'autre pour l'autre. Comme du Gueſclin eut

beaucoup de part dans les opérations de la France, son histoire nous oblige à entrer dans un détail que nos Lecteurs ne nous reprocheront pas, tant parce que ce trait historique intéresse la Monarchie, que parce que notre récit épargnera aux curieux la peine de le chercher ailleurs.

Il s'agissoit de la possession de la Bretagne entre deux concurrens, Charles de Châtillon, Comte de Blois, comme mari de Jeanne la Boiteuse, Comtesse de Penthievre, fille de Guy, & Jean Comte de Montfort-l'Amaury de son chef.

Mais pour l'intelligence d'une question si essentielle, & qui a fait répandre tant de sang, il faut établir la filiation, & la mettre sous les yeux du Lecteur.

On voit par cette filiation que d'Artus second sont issus quatre fils, trois de sa premiere femme & un de la seconde : Jean, mort sans enfans, Guy, mort avant lui, laissant Jeanne qui donne lieu à cet article, Pierre, mort sans alliance, & Jean, Comte de Montfort à cause de sa mere : il eut cinq filles de Jeanne sœur du Comte de Flandres.

Cela posé, il faut remonter à Guy,

Femme

Yolande Comtesse de Montfort.

...de ...rt.

Jeanne de Flandres.

3e. Fille.

4e. Fille.

5e. Fille.

Comte de Penthievre, qui de sa femme Jeanne héritiere d'Avaugour, de Dinan, Fougéres, Mayenne, l'Aigle & Gouello, ne laissa que Jeanne née en 1319, & mourut en 1330, veuf depuis l'an 1327. Jean III son aîné vécut & régna jusqu'en 1341, sous le nom de bon Duc. On voit encore que ce Prince eut un quatrieme frere, né de la seconde femme, & qui lui auroit succédé, si son frere Guy n'eut pas laissé une fille, capable, suivant la coutume de la Province, d'hériter de la Couronne de Bretagne.

Jean III connoissant l'ambition de ce quatrieme frere, & qu'il ne manqueroit pas après sa mort de disputer la Souveraineté à Jeanne héritiere de droit, comme représentant Guy son pere, aîné du Comte de Montfort, dont la femme Jeanne de Flandres sœur du Comte Louis, aussi ambitieuse tout au moins que son mari, & plus capable que lui de concevoir de grands projets & de les faire réussir (1) le sollicitoit déja à

(1) Tous les Historiens qui ont parlé d'elle la, représentent comme douée de tout ce qui

préparer de loin les moyens d'exclure Jeanne, & machinoit elle-même sourdement pour y réussir : Jean crut devoir aussi prendre des précautions pour prévenir les effets de leur envie de régner. Il prévoyoit que sa niece dénuée de forces & de secours ne pourroit résister aux entreprises de son oncle, & aux intrigues de la tante, qui enfin s'établiroient sur ses ruines : ainsi il résolut de la marier de son vivant, & de lui donner un homme assez puissant pour balancer la force de ces concurrens. Il n'étoit plus embarrassé que du choix : il auroit bien voulu trouver ce mari dans les grandes Maisons de la Bretagne, sur-tout dans celles de Laval ou de Rohan, mais deux obstacles s'y opposoient : les deux Chefs de ces Maisons étoient cousins germains de la Princesse, le premier par sa mere Beatrix de Bretagne, sœur de Guy, le second aussi par sa mere, sœur de Jeanne d'Avaugour. (1) D'ailleurs ces deux Sei-

---

fait les grands hommes, prudente, politique, & sur-tout vaillante.

(1) Les dispenses pour des degrés si prochains ne s'accordoient pas alors, aussi aisément qu'elles ont été obtenues depuis.

gneurs étoient déja en paroles & même accordés avec deux perſonnes leurs égales, le Comte de Laval avec l'héritiere de Craon, le Vicomte de Rohan avec celle du Prince de Léon. Quant aux autres grands Seigneurs de Bretagne, ils étoient en trop grand nombre, & trop égaux, pour qu'il pût faire un choix, ſans faire auſſi beaucoup de jaloux, & il penſoit très-prudemment que ces jaloux auroient pû dans la ſuite devenir des ennemis, fortifier conſidérablement le parti du Comte de Montfort, & ſe venger bien cruellement de la préférence. Le Roi d'Angleterre auroit bien voulu obtenir cette riche & puiſſante Princeſſe pour l'un de ſes fils; mais deux raiſons s'y oppoſoient, l'une, que ces Princes étoient encore des enfans en comparaiſon de la Princeſſe, qui étoit alors dans ſa vingtieme année: l'autre, que le meurtre d'Artus premier, Duc de Bretagne, (1) biſayeul de Jeanne aſſaſſiné par Jean

(1) Jean ſans terre poſſedoit la Normandie l'an 1200. Pour y joindre la Bretagne, il ſe ſaiſit de la perſonne d'Artus I. ſon neveu, le tint long-temps en différentes priſons, enfin

ſans Terre ſon oncle, Roi d'Angleterre, étoit auſſi récent dans la mémoire des Bretons que le premier jour, & que la haine & l'indignation des peuples contre les Anglois étoit irréconciliable.

Dans cette incertitude, le Duc Jean jetta les yeux du côté de la France, & trouva de quoi choiſir. Le premier que l'on propoſa, fut Charles de Navarre, fils aîné de Philippe d'Evreux, & de Jeanne de France, Reine de Navarre : (c'eſt celui dont on verra beaucoup de faits & de perfidies innombrables dans le cours de cette Hiſtoire, & qui mérita le nom de Charles le Mauvais) le projet ne réuſſit pas parce que ce Prince ne voulut pas quitter le nom, le cri, ni les armes de Navarre pour ceux de Bretagne, & que le Duc Jean en faiſoit

---

dans la groſſe tour de Rouen, & chercha inutilement des gens capables de l'aſſaſſiner : Il prit le parti de s'en défaire lui-même, l'alla retirer de ſa priſon, le conduiſit en bateau a Moulineaux le 3 Avril 1203, jour du jeudi ſaint, lui paſſa ſon épée au travers du corps, & d'un ſecond coup lui fendit la tête, & le fit jetter à la riviere avec une pierre au col. Le corps fut trouvé quelque temps après, & enterré à Notre-Dame Dupré près l'Abbaye du Bec.

une condition absolue. Ce fut un bonheur pour la France que la rupture de ce mariage, parce que si Charles eut joint la Bretagne aux terres qu'il possédoit déja dans le Royaume, il auroit été capable de troubler toute la Monarchie & de renverser le Thrône. Le Lecteur en jugera par la suite.

Le second prétendant à l'alliance de la Princesse, & qui effectivement obtint sa main, fut Charles de Châtillon-sur-Marne (1) Comte de Guise, frere puîné de Louis Comte de Blois, & depuis lui-même Comte de Blois, après la mort de son frere.

Ce Seigneur avoit personnellement tout ce qui pouvoit lui procurer une si grande alliance, soit du côté de la naissance, soit par ses grandes qualités : sa mere, Marguerite de France, étoit sœur de Philippe de Valois, régnant alors, & par-là proche parent du Duc de Bretagne Jean, dont la premiere femme étoit de la Maison de Valois.

Quand le bon Duc proposa ce ma-

(1) L'une des plus illustres Maisons de l'Europe, éteinte en 1764.

riage aux Etats assemblés, & aux Seigneurs, tous unanimement exprimerent leur répugnance. La crainte que le Prince avoit que son frere ne s'emparât de sa Couronne, lui fit concevoir un projet bien bizarre, qui étoit d'abandonner dès ce moment sa Province au Roi de France, à charge de jouir toute sa vie du Duché d'Orléans, avec des pensions proportionnées à un si grand échange. Les Seigneurs & les Etats en ayant été instruits se raviserent, & préférerent l'alliance de leur Princesse avec le Comte de Blois, à condition qu'il prendroit le nom, les armes & le cri de Bretagne, & qu'il en seroit reconnu & proclamé Duc lors du décès du Duc régnant, expressément du chef de sa femme. Cette condition accordée, le mariage fut arrêté en pleins Etats dans l'année 1338, & célébré peu après avec une magnificence & une solemnité jusques-là sans exemple : & ce fut à l'occasion de de ces nôces que fut fait le Tournoi dont nous avons parlé, & où notre Héros âgé de 18 ans fit son coup d'essai avec tant de bonheur & de gloire.

Le Duc satisfait du succès de son projet, voulut lui donner le dernier dégré

de solidité, en ordonnant aux Seigneurs, aux Barons & aux Etats de rendre leurs hommages aux nouveaux Epoux, ce que tous firent sans exception, & prêterent serment de reconnoître Charles Comte de Blois (en vertu de son mariage avec Jeanne héritiere présomptive) pour leur Prince & Souverain légitime, à l'instant du décès du Duc Jean.

Quand ce Prince eut ainsi mis la derniere main à cette grande & importante opération, & que son esprit fut satisfait, il se contenta d'une vie douce & paisible tant qu'il plairoit à Dieu de le conserver en ce monde.

1341. Cet état de tranquillité tant pour le Prince que pour les Sujets, dura jusqu'au mois d'Avril 1341. Jean avoit l'année précédente accompagné Philippe de Valois en Flandres, (1) & au com-

---

(1) Le sujet de ce voyage étoit la révolte du Comte de Flandres Robert d'Artois, lequel se présenta devant la ville de S. Omer avec son armée, qui ne vouloit pas faire cette entreprise. (Ceux de Furnes & de Bruges le lui refuserent absolument.) Il leur persuada qu'il avoit des intelligences dans la ville, qu'à son arrivée les

mencement de celle-ci, il reprit le chemin de ses Etats par la Normandie, &

---

portes lui en seroient ouvertes, & qu'il feroit prisonniers le Duc de Bourgogne, le Comte d'Armagnac, & tous les Seigneurs François. Mais quand il fut devant la place, la garnison fit une vigoureuse sortie, & lui tua 3000 hommes, mit le reste en fuite, & prit les tentes, vivres, munitions, &c. Ce succès étoit arrivé le 20 Juillet 1340, & Robert se sauva à la course, dénué de tout.

Edouard III, Roi d'Angleterre, qui étoit chef de cette guerre, ayant appris la défaite de ses alliés, vint mettre le siége devant Tournay, & le Roi de France se campa à Ypres, où il reçut une lettre d'Edouard, qui commence par ces mots : De par le Roi de France & d'Angleterre, Seigneur d'Irlande ; Sire, Philippe de Valois....... Il lui dit qu'il y a long-temps qu'il le sollicite de lui rendre le Royaume de France, qui est son héritage...... La Lettre est pleine d'injures & de menaces, & d'un ton de Supérieur à son Vassal, & finit par proposer le combat de Roi à Roi en personne, avec chacun cent combattans, sinon la bataille générale dans 10 jours.

Philippe lui répondit le 30 Juillet, lui reprocha d'être entré sans raisons sur les terres de France, d'y avoir fait tous les maux possibles, & d'avoir par-là manqué à ce que doit un homme lige à son droit Seigneur, à qui il a, comme tel, fait hommage....... ajouta qu'il le

tomba malade à Caën d'une maladie assez précipitée qui en peu de jours le mit au tombeau.

Le Comte de Montfort saisit le moment où ce Prince abandonné des Médecins & sans ressource, étoit déja fort affoibli du côté de l'esprit, pour le prier de l'instituer son succcesseur à son Duché de Bretagne : il lui remontra que s'il persistoit à maintenir ce qu'il avoit fait en faveur de la Comtesse de Penthievre, & de son mari le Comte de Blois, c'étoit deshonorer la gloire de son ayeul Pierre de Dreux, & le lustre de sa postérité ; que certainement la nation Bretonne n'obéiroit pas avec plaisir à une femme, qu'une pareille sujétion lui paroîtroit au-dessous de ce génie belli-

---

chasseroit de ses Terres quand il voudroit.... lui reprocha d'avoir par cette entreprise inique empêché le voyage d'outremer, à l'honneur de Dieu & de la Religion Chrétienne...... Enfin il refusa le combat.

Cependant cette guerre fut terminée par l'entremise de Jeanne de Valois, sœur du Roi, femme de Robert d'Artois, & mere de la Reine d'Angleterre. Elle travailla si bien, qu'elle obtint des deux Rois une trêve qui fut plusieurs fois prolongée,

tranquille, se fiant sur la solidité de ses droits, en sorte que son adversaire étoit déja armé & en campagne avant qu'il eut seulement pensé à prévenir ses desseins ambitieux. Sa ressource fut d'implorer l'autorité souveraine du Roi, comme suzerain, les Ducs de Bretagne étant alors Pairs de France (1), & il fit assigner Jean Comte de Montfort à comparoître en la Cour des Pairs à Paris, pour y voir, le Roi présent, décider leur différend.

Le Comte s'y rendit avec confiance, accompagné de plus de quatre cens Gentilshommes & d'un train magnifique : il fut reçu à la Cour avec toutes les marques possibles de bienveillance : mais pendant l'instruction du procès, il s'apperçut que le crédit de son adversaire prenoit le dessus (2); il prit sur le champ

(1) Cette Pairie avoit été érigée par Philippe-le-Bel.

(2) Le Roi lui avoit dit ces paroles peu de jours après son arrivée : Comte de Montfort, je m'émerveille pourquoi & comment vous avez osé entreprendre le Duché de Bretagne où vous n'avez nul droit, car il y a plus prochain que vous, que vous en voulez déshériter ; & pour son

son parti, & quitta Paris si secretement lui troisieme, & si diligemment, qu'il étoit déja à Nantes, avant que l'on s'apperçut de son évasion. De-là il écrivit au Roi pour s'excuser d'être parti sans avoir pris sa permission. Ces excuses assez malfondées furent reçues comme elles le méritoient. Le Roi ordonna que l'instruction du procès fut continuée, en sorte qu'en peu de jours intervint le fameux Arrêt de Conflans du 7 Septembre 1341, par lequel le Roi en sa Cour de Parlement prononça lui-même l'adjudication du Duché de Bretagne à Charles de Blois, & débouta le Comte de Montfort de toutes prétentions; & l'Arrêt prononcé, le Roi sans déplacer fit ce

mieux vous en efforcer, vous êtes allé à mon adversaire le Roi d'Angleterre, & l'avez de lui relevé, ainsi comme on m'a conté...... Ah! chier Sire, s'écria le Comte, ne le croyez pas, car de ce vous êtes mal informé, & sauf votre grace, m'est avis que vous vous en méprenez, car je ne sçais nul si prochain du Duc mon frere dernierement trépassé que moi...... Le Roi lui répondit, sous quinze jours l'affaire sera jugée par les Pairs de France........ Le Duc fit bonne contenance, mais dès le jour même il prit son parti.

Prince Chevalier ; & celui-ci dans la même séance rendit hommage au Roi qui lui dit : » *Beau neveu, vous avez pour vous jugement de bel héritage. Or, vous hâtez de le conquérir sur celui qui le tient à tort, je ne vous y faudray mie* ».

On ne sait pourquoi quelques Historiens ont parlé de cet Arrêt comme rendu précipitamment, & sans instruction suffisante. Il semble que tant par l'importance de l'affaire, que parce que nous venons de le rapporter, & qu'ils nous ont eux-même fourni, il ne pouvoit en être autrement jugé, soit à cause du droit de succession directe, soit par rapport aux dispositions du dernier Duc, & au serment des Nobles. . . . .

La difficulté n'étoit plus que de faire exécuter l'Arrêt : Montfort prétendoit faire valoir ses droits par sa valeur & par la force des armes ; il avoit des troupes sur pied, & il s'étoit fortifié dans plusieurs des principales places. . . .

1342. Charles de Blois se rendit en Bretagne, muni de l'Arrêt de la Cour des Pairs, au commencement de l'année 1342. (c'est-à-dire après Pâques.) Il avoit eu le temps de lever une puissante armée tant en France qu'en Bretagne, & il

étoit accompagné de ce qu'il y avoit de plus illustre & de plus brave Noblesse des deux Nations. (1) Il débuta par assiéger la ville de Rennes, qu'il soumit à son obéissance. Ce fut à ce siége que Bertrand du Guesclin âgé de 21 à 22 ans commença à donner des preuves d'une valeur héroïque.

Le Comte de Montfort trouvé & fait prisonnier dans Nantes fut conduit à Paris, & enfermé dans le Château du Louvre, où il demeura quatre ans; mais

(1) Aussi-tôt que l'Arrêt fut prononcé, tous les Seigneurs Bretons qui étoient à la Cour, & les Princes & Seigneurs François lui offrirent leurs services, & le rendez-vous fut à Angers, où les Duc de Normandie, de Bourgogne & de Bourbon, le Comte d'Alençon, le Comte de Blois, frere du nouveau Duc, le Comte d'Eu, Connétable de France, le Vicomte de Rohan, se rendirent en diligence. Ils menerent 5000 hommes d'armes, 3000 Génois commandés par les Nobles Doria & Grimaldi, & grand nombre d'Arbalétriers. Ils prirent d'abord Chantoceaux qui étoit une des clefs de la Bretagne, & allerent tout de suite devant Nantes qui résista longtemps, mais que l'on força à ouvrir ses portes en brûlant les maisons de campagne des Habitans. Le Comte de Montfort qui se trouva dans la ville, fut fait prisonnier.

il étoit bien avantageusement remplacé par la Comtesse sa femme, dont le courage & la valeur infatigable la mettoient en parallele avec les Thomiris, les Sémiramis & les autres Héroïnes des siecles passés.

Charles de Blois après la réduction de Rennes conduisit ses troupes devant Vannes (1) pour s'en rendre maître. Les Anglois assemblés en corps d'armée près d'Hennebon, voulurent attaquer son camp pendant une nuit fort obscure & donner du secours aux assiégés : ils surprirent en effet la premiere garde, & la pousserent en désordre jusques dans le camp où elle donna l'allarme : le bonheur des assiégeans voulut que cette attaque se fit justement au quartier de du Guesclin qui fut d'abord sur pieds, prit vingt soldats Bretons, la plûpart Gentilshommes, & à leur tête fondit comme un lion sur les Anglois, les arrêta tout court, & les repoussa eux-mêmes jusques dans

(1) Cette ville est fameuse par la conquête que César en fit, après une victoire qui lui couta si cher, que de son aveu les Bretons vaincus en eurent autant d'honneur que le vainqueur même.

leur camp, & tout cela en si peu de temps qu'avant que les Officiers fussent armés, il n'y avoit plus personne à combattre, & par ce trait de valeur il sauva peut-être la fortune de son parti.

Arnoud ou Raoul d'Andreghem, que l'on prononçoit d'Andrehan (1), étoit à cette armée avec le Vicomte de Rohan Allain septieme : comme ce dernier se faisoit armer pour aller où étoit l'allarme, un des gens de d'Andreghem vint leur annoncer que tout étoit terminé, & leur apprit l'aventure. Tous ces braves Seigneurs & les Capitaines qui se trouverent avec eux ne savoient lequel étoit le plus étonnant, que les Anglois eussent osé attaquer un camp si bien fortifié, où la valeur de ce jeune Gentilhomme qui les avoit chassés avec seulement vingt Soldats, & le Vicomte par un transport d'admiration, s'écria, » voilà un Offi-

(1) Seigneur Breton déja très-distingué par sa valeur. Il s'attacha au service du Roi, devint Maréchal de France, & fut tué en Decembre 1370. On le loue de ce qu'étant plus ancien dans le service, il cédoit par-tout le commandement à du Guesclin, même étant Maréchal de France. Il avoit jadis porté l'oriflamme.

cier qui parviendra bien haut, si sa fortune répond à sa vertu ».

Le Roi d'Angleterre, dont le fils du Comte de Montfort avoit fiancé la troisieme fille, qu'il épousa peu après, fit en personne une descente en Bretagne pour le secourir. Il attaqua Vannes au mois de Septembre, & envoya des coureurs vers Nantes, dont ils brulerent les Fauxbourgs, & firent beaucoup de dégats aux environs. Le Roi Philippe apprenant cette nouvelle passa lui-même en Bretagne, à la tête d'une puissante armée, & alla mettre le siége devant Hennebon, mais la brave & vigilante Comtesse de Montfort étoit dans la place, & la défendit si bien que le Roi fut forcé de lever le siége. Sur ces entrefaites deux Cardinaux que le Pape avoit envoyés dès l'année précédente avec qualité de Légats pour moyenner la paix entre les deux Rois, & qui n'y avoient pas réussi, s'entremirent d'accommoder les affaires de Bretagne, & parvinrent à obtenir une trêve de trois ans, au moyen de laquelle ces deux Princes s'en retournerent chacun chez eux.

L'Histoire du Connétable du Guesclin s'interrompt ici, jusqu'en l'année

1351, c'est-à-dire huit ans. Il est étonnant sur-tout que Hay du Châtelet qui en a composé un très-gros volume, qui a écrit avec tous les renseignemens possibles, qui étoit lui-même Gentilhomme Breton, & qui par toutes ces raisons étoit plus à portée que personne de nous instruire des événemens d'un si long intervalle, ne nous les ait pas transmis, & qu'il ait passé sous silence la part que son Héros doit y avoir prise, & même qu'il ait omis de nous instruire de sa vie privée, s'il étoit possible que du Guesclin eut passé huit ans dans le repos.

Le même Historien nous fournit la preuve du contraire, dès la premiere occasion où il remet Bertrand aux prises avec les Anglois; il dit que si-tôt qu'ils entendirent son cri de guerre, Notre Dame Guesclin, ce cri qui leur étoit redoutable, les effraya tellement, que tout plia, qu'il en fut tué un grand nombre, & presque tout le reste fait prisonnier.

Cela prouve évidemment que du Guesclin a milité pendant ces huit années, & qu'il a milité contre les Anglois dans sa Province même, puisqu'il ne fut présenté

au Roi, & n'entra à son service que dans l'année 1356. Il faut donc conclure que du Guesclin s'étoit fait connoître aux Anglois pour ce qu'il étoit, & qu'il les avoit accoutumé à s'allarmer de son nom, & de ce cri de guerre, contre lequel on verra dans cette Histoire qu'ils ne se rassurerent jamais.

Pour remplir donc ce vuide autant qu'il est en nous, nous dirons ici ce que nous en trouvons de plus intéressant dans l'Histoire.

Pendant la tréve de trois ans dont nous venons de parler, les deux Rois (de France & d'Angleterre) conjointement avec les deux Cardinaux Légats du Pape travaillerent à moyenner une paix solide, mais non-seulement ils n'y réussirent pas, la tréve même fut rompue par les Anglois. (1) Alors les hostilités re-

(1) Leur prétexte fut que le Roi avoit fait trancher la tête à quelques Seigneurs François & Bretons qui avoient favorisé le parti de Montfort & des Anglois, & par-là avoit violé la treve. Ces Seigneurs étoient Olivier de Clisson, dont le fils devint Connétable, Geoffroy de Malestroit & son fils, & plusieurs autres, dont étoit Geoffroy de Harcourt, Seigneur Normand, qui sauva sa tête par la fuite.

commencerent en France plus vivement que jamais. Le Duc de Normandie à la tête de cent mille hommes entra dans la Guyenne, où la guerre se fit avec fureur, & sans avantages décidés de part ni d'autre.

1346. Elle ne fut pas moins vive en Bretagne : le Roi d'Angleterre envoya à Jean de Montfort un secours considérable, le Roi de France y en envoya un autre de douze mille combattans au Comte de Blois, conduits par Galois de la Beaume, & par le Duc de Bourbon, les Vicomtes de Rohan & de Léon, Charles de Blois, (frere cadet du contendant) & trois autres Seigneurs. Cette troupe jointe à celle du Comte de Blois alla droit à Rennes, qu'elle assiégea & prit. Ensuite elle attaqua Saint Aubin du Cormier, prit la place & la brula.

Le Roi d'Angleterre de son côté, fit une descente en Picardie en personne avec une puissante armée : Philippe de Valois en mena lui-même une plus nombreuse à sa rençontre & lui livra bataille près de Crecy, où il périt vingt mille François, tant Seigneurs, que Gentils-hommes & Soldats. Mais cela n'est pas de notre sujet, du Guesclin n'ayant au-

cune part à ce qui se passoit hors de sa Province.

Pendant que la guerre se continuoit avec chaleur en Bretagne, la Comtesse de Montfort, Régente, envoya à Londres Amaury de Clisson demander la protection d'Edouard, & lui faire hommage de la Bretagne.

Le Comte de Blois assiégea tout ensemble Hennebon & Auray, deux des plus fortes places de la Province, & qui tenoient pour Montfort. Les Anglois donnerent du secours à la premiere, & forcerent Charles de Blois d'en lever le siége.

Louis d'Espagne, qui fut depuis Connétable de France, prit Guerrande, la brûla & fit passer au fil de l'épée toute sa garnison, & tous les habitans, hommes, femmes & enfans, & brûler jusqu'aux Eglises.

Il se passa encore en Bretagne quantité d'autres hostilités que les Historiens rapportent très-laconiquement, sans ordre & sans dates; tel fut le siége de Brest par Montfort & sa prise, où Gauthier de Clisson qui y commandoit pour le Comte de Blois, mourut de ses blessures : il s'empara ensuite de Dinant par

ſtratagême : Spineſort qui défendoit la place fut pris dans une ſortie, Montfort l'envoya aux pieds des murs garotté en criminel, & fit ſommer les habitans de lui rendre la place, qu'autrement il alloit faire pendre leur Gouverneur ; & ils obéirent.

Il aſſiégea encore la Roche d'Eriou, dont il leva le ſiége, & alla le mettre devant Auray, défendue par Géoffroy de Maleſtroit & Yves de Tréſiguidi ; la place ſe rendit après dix jours de ſiége & de la plus vaillante réſiſtance.

Le Lecteur comprend aiſément qu'il eſt impoſſible que la Bretagne étant ainſi agitée par deux prétendans qui ne ceſſerent de ſe combattre, du Gueſclin n'ait pris aucune part dans cette guerre ; ſur-tout étant attaché au parti de Charles de Blois & de Jeanne la Boiteuſe ſa femme, par inclination, par devoir & par ſerment, comme on l'a vu, & comme on le verra par la ſuite. Nous ne rapportons ce que l'on vient de lire qu'en chargeant de reproches les Ecrivains qui ont paſſé ſes faits ſous ſilence.

1351. Le Comte de Blois qui avoit été fait priſonnier à la Roche d'Eriou,

(1) & conduit en Angleterre, traita de sa rançon, & donna pour ôtages ses deux fils, moyennant quoi il eut la liberté de revenir en Bretagne, pour y travailler au payement de sa rançon, mais à condition de ne pouvoir s'armer contre le Roi d'Angleterre qu'elle ne fut entierement payée. Les deux jeunes Princes furent conduits à Londres par une Ambassade brillante, dont étoit chef le Seigneur de Beaumanoir, Maréchal de Bretagne, dans le parti du Comte de Blois, avec Yves de Cheruel, Bertrand de Saint Pern, Martin de Fléchieres, Penhoüet, & du Guesclin, tous qualifiés Ambassadeurs. Edouard, qui se piquoit de magnificence, les reçut avec tout l'éclat possible, leur donna des fêtes, & entre autres le plaisir d'un Tournoi dans sa Capitale, mais il en eut un chagrin bien vif. Un Seigneur de sa Cour qu'il aimoit singulierement, fut un des Champions, & combattit contre l'un des Seigneurs de l'Ambassade, dont il reçut un coup si violent, quoique sans

(1) Le vrai nom est la Roche d'Airien.

doute involontaire, qu'il fut tué sur la place. Le Roi Anglois en eut une telle douleur, qu'il cessa de traiter les Bretons comme auparavant, il leur laissoit au contraire voir ouvertement sa mauvaise humeur. Un jour entre autres, il leur fit une proposition sur le projet qu'il avoit de ménager une tréve entre Charles de Blois, & le Comte de Montfort, & leur en présenta les conditions leur ordonnant de les signer, pour parvenir, disoit-il, à une paix définitive. Il savoit bien qu'ils n'avoient pas de pouvoirs pour un pareil traité, mais il commençoit à s'ennuyer d'une guerre étrangere, déja bien longue, & qui lui coutoit trop cher. Il leur demanda donc d'un ton plus altier que de coutume, si ces propositions ne leur paroissoient pas justes, & s'ils n'observeroient pas la tréve. Tous garderent le silence, dans la crainte de l'irriter davantage, mais du Guesclin prit la parole & lui dit, » Sire, nous garderons la tréve, comme vous la garderez, si vous la rompez, nous la romprons ».

Edouard déja chagrin & qui cherchoit peut-être l'occasion de venger la mort de son Favori, s'emporta, & répliqua avec vivacité, quelqu'un veut-il metre-

procher que j'aye violé une tréve que j'aurois signée ou consentie? On ne le peut sans injustice & sans insolence. Je prendrois cela pour une injure irréparable, dont je saurois bien punir les auteurs. » Ces paroles lui échappérent avec un si grand emportement, que les Seigneurs Bretons en furent effrayés, mais Cheruel lui répliqua respectueusement qu'il le prioit de pardonner cette réponse inconsidérée à la vivacité d'un jeune homme qui avoit parlé avant que de penser. Le Roi s'appaisa, & après avoir réfléchi sur cette réponse, il y trouva autant de bon-sens que de liberté, & se tournant vers ses Courtisans, il leur dit: je reconnois bien-là la nation Bretonne, hardie jusqu'à l'intrépidité. Il se trouva par hazard auprès du Roi un Astrologue qui considéra Bertrand avec attention, & dit au Prince, voilà un jeune homme dont la phisionomie a quelque chose d'extraordinaire, & promet de grandes choses! Il y a, dit le Roi, encore quelque chose de plus grand dans ce qu'il vient de faire. Ainsi ce qui avoit offensé Edourd tourna à l'avantage de du Guesclin & de sa patrie.

Les Ambassadeurs, après leur com-

mission faite, prirent congé du Roi & retournerent en Bretagne. A peine y étoient-ils que Bertrand apprit que deux partisans du Comte de Montfort, Robert Richer, Chevalier, du pays de Retz, & Jeannequin la Toigne, Anglois, couroient la campagne & faisoient de grands désordres. Il résolut d'aller les combattre, & pour cela manda à ses deux cousins les Seigneurs de Mauny, à Luc de Maléchat, à Henry & Jean Hongard, au Sire de Coëtquen, & à Olivier de Porcon, de venir le joindre avec ce qu'ils pourroient lui amener de braves hommes : quand ils furent arrivés avec un nombre de gens d'élite, du Guesclin les mena à la rencontre de ces deux coureurs, dont il battit la troupe, & les fit prisonniers tous les deux. La Toigne lui paya pour sa rançon six cens florins en lui disant, gardez bien cet argent-là pour me le rendre dans peu, ce qui arriva en effet : cet Anglois surprit Bertrand quelques mois après proche Dinant, se fit rendre ses florins, & six cens autres pour sa rançon. Peu après Bertrand fit prisonnier un Anglois, & ensuite fut forcé de se rendre à un autre nommé Adas, Officier dans la troupe

commandée par Robert Knolles (1) ; mais il ne tarda pas à en avoir sa revanche. Jeanne de Combourg, Baronne de Tinteniac, donnoit une fête à d'autres Dames dans son Château de Montmuran : du Guesclin en étoit avec Arnould d'Andréham. Ils surent-là que Hue de Caurelée étoit dans les environs avec cent quarante hommes, dévastant tout le pays : ils posterent trente Archers dans un défilé par où l'ennêmi devoit passer nécessairement. Les Archers à la faveur du lieu les arrêterent & en donnerent avis au Château. Les deux Capitaines accoururent avec leurs gens, défirent le parti Anglois, & Caurelée demeura prisonnier.

1356. Les Anglois depuis la malheureuse bataille de Poitiers s'étoient rendus tellement puissans en France, qu'il sembloit que la Monarchie alloit être renversée. Le Duc de Lancastre leur chef, accompagné de Philippe de Navarre,

(1) Knolles, Knowles ou Canolle, grande & illustre Maison d'Angleterre où elle subsiste encore. Elle avoit de grands biens dans la Guyenne, où il en est resté une branche sous le nom du Canolle.

Comte d'Evreux, frere de Charles le Mauvais, (alors prisonnier en France pour raisons d'Etat) tenoit la Normandie. Il crut que les circonstances & les troubles du Royaume lui étoient favorables pour passer en Bretagne, & protéger le parti du jeune Comte de Montfort, qui avoit depuis peu épousé la troisieme fille du Roi d'Angleterre, & par cette alliance avoit acquis une puissante protection. Ce Duc pour effectuer son projet, part avec toutes ses forces, les conduit à Hennebon, où se tenoit la Comtesse de Montfort, cette Héroïne dont nous avons parlé, cette sage, vaillante & politique Princesse; elle reçut ce secours avec toute la joye possible, comme une ressource assurée, pensant que le Dauphin, Régent de France, surchargé d'affaires épineuses, ne pourroit favoriser Charles de Blois. Elles tint sur cela un conseil avec le Prince Anglois & les Capitaines de son armée; il fut résolu que l'on iroit assiéger Rennes, & l'on partit pour exécuter ce projet, avec tous les Bretons du parti de Montfort.

Ceux du Comte de Blois se tenoient sur leurs gardes depuis l'arrivée des An-

glois, & quand ils furent que la Capitale étoit ménacée d'un siége, les principaux Seigneurs se jetterent dans la place pour la défendre. Le Sire de Penhoet, devenu chef de l'armée (parce que Beaumanoir, Maréchal de Bretagne étoit en l'état de prisonnier, quoi que libre sur sa parole, & par conséquent ne pouvoit faire ses fonctions), avoit avec lui Bertrand de Saint Pern, & bon nombre de vaillantes troupes, tant Capitaines que Soldats. On a dit, mais l'Histoire ne le confirme pas, que les Seigneurs de Rohan & de Laval s'y jetterent aussi, mais si cela eut été, les Historiens n'auroient pas oublié les deux plus considérables Seigneurs de la Province.

Du Guesclin n'arriva pas à temps pour s'enfermer dans Rennes, comme les autres, mais il n'en servit pas moins utilement, & peut-être mieux qu'il n'auroit fait dans la ville. Il prit la campagne comme un partisan, côtoyoit perpétuellement les Anglois, défaisoit leurs convois, enlevoit leurs quartiers, détroussoit leurs Vivandiers & leurs Marchands, les battoit aux fourages, & leur faisoit tous les jours des prisonniers,

en un mot, il les incommodoit de toutes ses manieres, mais toujours avec tant de sagesse & de conduite, que jamais les Anglois ne purent l'attaquer à leur avantage : il étoit tout près d'eux au moment qu'ils le croyoient bien loin, & jamais ils ne le trouverent où ils le cherchoient. Un jour entre autres il fit prisonnier le Baron de la Pôolle, l'un des plus considérables d'entre eux, tant par sa naissance, que par l'estime qu'il s'étoit acquise dans les armes : sur quoi les Soldats de du Guesclin disoient un assez bon mot, que l'*Aigle Bretonne avoit plumé la poulle Angloise*. Bertrand lui offrit la remise de sa rançon, à condition qu'il iroit demander au Duc de Lancastre, & qu'il en obtiendroit pour lui & ses gens la permission d'entrer dans Rennes, & que s'il ne l'obtenoit pas, il reviendroit auprès de lui en son état de prisonnier. La Pôolle alla trouver le Duc qui lui répondit : » je me garderai bien d'accepter une pareille condition, & de donner un tel secours aux assiégés : j'aimerois mieux apprendre qu'il seroit entré dans la ville cinq cens Archers, que du Guesclin tout seul. » La Pôolle avec cette réponse revint joindre son vainqueur &

se constituer prisonnier.

Le siége de Rennes fut très-long & dura tout l'hyver qui fut fort rigoureux : malgré cela du Guesclin n'interrompit point ses courses : la plûpart du temps, il n'avoit les nuits lui & les siens que le ciel pour couvert, & les forêts de Rennes & de Châteaubriant pour retraites, ce qui fatiguoit extrêmement les hommes & les chevaux, mais il étoit tellement aimé de ses gens, qu'ils ne se refusoient à rien sous ses ordres.

Il projetta d'attaquer un Château appellé Fougeray, situé dans la forêt de Teillé, & d'en chasser les Anglois. L'entreprise étoit hardie & difficile à exécuter. Ils y étoient au nombre de plus de deux cens, le Château étoit bien fortifié & muni de vivres, d'armes, de machines, &c. Et sur-tout il étoit commandé par un vaillant & expérimenté Capitaine, nommé Robert Brembro. Du Guesclin ne voyant pas d'apparence de l'avoir de vive force, eut recours à un stratagême bien hardi & bien dangereux : il se tint long-temps caché dans les environs du Château, jusqu'à ce qu'un jour il sut que Brembro étoit sorti pour faire une course avec une partie de son mon-

de : Bertrand prit seulement trois de ses hommes des plus déterminés, se travestit avec eux en bucherons, ayant chacun une charge de bois sur le corps, & après avoir mis sa troupe en embuscade & l'avoir instruite de ce qu'elle auroit à faire, il se présenta à la porte du Château, demandant si on vouloit acheter leurs charges, ce que la saison & le froid cruel qu'il faisoit favorisoit. Le Portier les fit entrer, acheta le bois & appella des hommes pour le recevoir : pendant ce marché, le pont étoit resté abattu, les quatre aventuriers déchargerent leur bois au devant de la porte, d'un air si mal adroit qu'elle ne pouvoit plus se fermer. Dans l'instant du Guesclin prend une hache qui étoit pendue sous son habit de paysan & assomme le Portier, deux de ses compagnons en firent autant à deux des soldats qui étoient venus pour prendre le bois, le quatrieme qui ne fut que blessé alla donner l'allarme & attira cent soldats à la porte. Bertrand alors cria NOTRE DAME GUESCLIN, cri si redoutable aux Anglois, & soutint si vigoureusement les cent hommes, avec ses trois compagnons, qu'ils les repousserent en dedans

le Château. Au signal qu'il donna, sa troupe embusquée parut & entra : ensuite elle leva le pont suivant les ordres qu'elle avoit, de peur que Brembro & sa suite ne revinssent pendant l'expédition & n'envelopassent la troupe en devant & en arriere. Quand le pont fut levé, le combat devint sanglant & furieux, il falloit vaincre ou mourir, n'y ayant plus de retraite. Sept Anglois s'acharnerent sur du Guesclin, qui n'avoit pour arme qu'une grande coignée qu'il avoit arrachée à un des leurs, mais il s'en servoit si vigoureusement qu'il en renversa deux à ses pieds : cela rallentit l'ardeur des autres qui ne combattirent plus qu'avec précaution. Cependant il étoit blessé à la tête, & son sang couloit sur son visage & dans ses yeux, ce qui lui offusquoit la vue & le gênoit extrêmement: d'ailleurs la quantité qu'il en perdoit, commençoit à l'affoiblir, outre l'exercice que lui donnoient tant d'agresseurs à la fois; mais ses gens le voyant en si grand danger redoublerent de courage, enfoncerent les ennemis, & le délivrerent. Alors tout ce qui résista fut passé au fil de l'épée, & le reste fait prisonnier, & le Château demeura au pouvoir

des vainqueurs, qui trouverent le dîner prêt, & se firent fête du repas préparé pour Bembro & ses Officiers.

Bertrand, dont la blessure, qui auroit été considérable pour un autre, n'étoit pas capable de retarder les exploits d'un moment, se contenta d'y faire mettre un premier appareil, & visita le Château, les fortifications & les provisions; ensuite, dès que ses hommes & les chevaux furent refaits, il en prit cinquante, & alla s'embusquer sur la route que Bembro devoit naturellement prendre pour rentrer dans sa Forteresse: la chose réussit à son gré, Brembro paroît sans se défier de rien, donne dans l'embuscade: le charger, le défaire & le tuer lui-même fut pour du Guesclin l'affaire d'un moment: ceux qui n'y périrent pas furent mis à rançon, & le butin que ce parti Anglois rapportoit devint la proie des victorieux, qui le conduisirent avec les prisonniers dans le Château même de Fougeray. Les meubles, effets & deniers furent partagés entre les Soldats (car du Guesclin ne se réservoit jamais que la gloire de l'invention & de l'exécution). Après qu'il eut pris les mesures nécessaires pour la conservation de sa

conquête, & qu'il y eut mis une garnison suffisante, il retourna à ses courses contre les Anglois occupés au siége de Rennes.

Il y avoit déja plus de six mois que ce siége duroit : les assiégeans avoient beaucoup souffert de la rigueur de la saison, & avoient été tellement maltraités par ceux de la ville, que le Soldat ne vouloit plus entendre parler ni d'assaut ni d'escalade. Le Duc voyant qu'il ne réussiroit pas dans son premier projet, & qu'il y avoit déja perdu beaucoup de monde, prit le dernier parti qui lui restoit, qui fut de tâcher d'affamer la ville, & il la serra de si près, que rien ne pouvoit plus y entrer ni en sortir, encore moins pouvoit-on la ravituailler.

Mais comme le siége avoit été prévu, la place s'étoit aussi tellement pourvue de vivres, que ce blocus ne l'effrayoit point. D'ailleurs le peuple étoit résolu à souffrir les dernieres extrêmités, partagé entre sa fidélité & son attachement au Comte de Blois, à qui il avoit prêté serment, & son aversion insurmontable pour la domination Angloise. Ces motifs contribuerent à faire traîner le siége en longueur, sans que les assaillans pussent

ſent en appercevoir le terme. Le Duc de Lancaſtre, auſſi fatigué que ſes troupes qui l'étoient à l'excès, tint un conſeil de guerre dans lequel on décida de faire une mine ou galerie ſous terre, que l'on conduiroit juſqu'au milieu de la ville, & par laquelle on feroit couler autant de monde qu'il en faudroit pour la prendre. Le projet s'exécuta, & quoique ce fut une très-grande entrepriſe, on y travailla avec tant d'ardeur & de diligence, qu'en moins de ſix ſemaines cette galerie étoit preſque au moment d'être achevée, lorſque quelques habitans crurent entendre un bruit ſouterrain. L'inquiétude les prit, & pour s'en éclaircir, on fit mettre en divers endroits des baſſins de cuivre, & des balles de plomb dedans à platte-terre, pour découvrir le lieu du travail. On jugea aiſément que les Anglois minoient, mais l'embarras étoit de ſavoir à quel endroit ils tentoient de ſe faire jour. On fit pour cela des prieres publiques, les grands & les petits étoient jour & nuit dans les Egliſes pour demander à Dieu de les délivrer d'un danger ſi preſſant, lorſque la Providence opéra un miracle de ſa miſéricorde à la vûe de ce qu'il y avoit de

plus considérable dans la ville, miracle si évident & si bien constaté, qu'il fut ordonné que l'on entretiendroit, pour mémoire éternelle de la protection du Ciel, un cierge ardent devant l'Image miraculeuse de la Sainte Vierge, qui subsiste encore dans l'Eglise de Saint Sauveur, laquelle étendit un doigt, & enseigna le lieu où les ennemis travailloient, & où par conséquent il falloit fouiller pour les rencontrer. Bertrand de Saint Pern qui avoit été chargé de rechercher le cours de la mine, eut aussi la commission de faire l'ouverture de la terre; il mit des travailleurs à l'œuvre, & se tint prêt avec un nombre d'hommes d'élite à se jetter dans la mine, dès qu'elle seroit découverte suffisamment. A peine eut-on creusé dix ou douze pieds que l'on rencontra les Anglois. Saint Pern, soutenu des Capitaines Dupont & Saint Barthelemy, & de tous ses gens, saute l'épée à la main dans la mine, les Anglois fuyent, on en tue autant qu'on en attrape, on pousse les autres jusqu'au fonds de la galerie, on met le feu aux mairains, ou arcs de bois qui soutenoient les terres, lesquels étant consumés, toute la gallerie se recombla. Notre Bertrand

n'eut aucune part à cet événement, mais nous avons cru devoir le rapporter, tant à cause du prodige, que pour rendre un témoignage avantageux à Saint-Pern & à ceuxqui le suivirent, & comme tenant saplace dans l'histoire d'une guerre où du Guesclin eut tant de part.

Quand cette disgrace fut rapportée au Duc de Lancastre, il entra en fureur, & dans sa colere, il jura de ne point quitter le siége, qu'il n'eût lui-même planté ses enseignes sur l'une des portes.

Cependant la longueur de ce siége, & la multitude de peuple renfermé dans la ville, commencerent à faire appercevoir une prochaine disette de vivres. La consternation saisit d'abord le peuple, & devint si grande, & en peu de jours si générale, que Penhoüet & les Généraux de la garnison sentirent la nécessité de recourir aux expédiens, & furent sur le point, pour derniere ressource, de proposer aux assiégés, habitans ou soldats, de faire une sortie générale; mais après qu'il en eut été mûrement délibéré dans le Conseil de guerre, on abandonna ce projet comme trop dangereux, & d'une trop difficile exécution.

On se détermina à faire assembler tous les habitans dans l'Hôtel-de-Ville à portes ouvertes, & à laisser à chacun la liberté de donner son avis. La salle fut bien-tôt remplie, & Penhoüet ayant fait faire silence, parla le premier, comme Gouverneur, & comme Chef des troupes; il proposa en peu de mots deux objets : l'un, qu'il savoit que les vivres étoient presque entiérement consommés, & que cela exigeoit une prompte résolution : l'autre qu'il étoit très-bien instruit que les Anglois étoient dans le même cas, & ne pouvoient soutenir le siége long-temps. Sur cela il s'éleva un murmure général dans l'assemblée, on délibéra, & le résultat fut qu'il falloit se rendre, en tâchant d'obtenir du Duc de Lancastre une capitulation la plus honorable que l'on pourroit.

La résolution en étoit prise, on alloit l'exécuter & rendre la ville, lorsqu'un Bourgeois très-affectionné au Comte de Blois & à la patrie, se leva & demanda audience, & l'ayant obtenue, dit : » Messieurs, le parti que l'assemblée vient de prendre me paroît un peu précipité, il n'y va de rien moins que de la ruine sans ressource de notre

Prince & de toute la Bretagne. Nous ne devons pas même faire un pareil traité sans sa participation & sans l'en avoir prévenu : voici ce que j'ai à vous proposer : je contreferai l'homme qui s'est sauvé de la ville pour un mécontentement, & me hazarderai à passer dans le camp des Anglois ; je leur dirai en confidence que l'on attend dans la ville à tout moment un renfort de quatre mille hommes d'armes François ou Allemands : j'enseignerai au Duc la route qu'ils doivent prendre, & que s'il veut aller à leur rencontre & les combattre, il les défera infailliblement, & qu'aussitôt la ville sera forcée de se rendre. En un mot, j'espere réussir dans mon projet, m'évader ensuite secretement & me rendre à Nantes pour instruire notre Prince de l'état de la ville. Je sais bien que je cours risque de la vie, & que le Duc me fera mourir, si je ne le persuade pas : mais j'en fais de bon cœur le sacrifice à Dieu, à mon Prince & à vous : je n'ai qu'une grace à demander à l'assemblée, c'est que si je péris dans mon entreprise, elle veuille bien pourvoir aux besoins de ma femme, & à l'éducation de mes enfans ».

On conçoit bien qu'une telle proposition fut reçue avec un applaudissement général, & pour commencer à la mettre en exécution, on sonna toutes les cloches en signe de réjouissance publique, & la nuit suivante retentit du son des trompettes & hautbois. Le lendemain on fait une sortie, le brave Bourgeois se met parmi les soldats, se laisse prendre prisonnier & demande à parler au Duc de Lancastre, à qui il débita ses plaintes contre ses concitoyens, & fit tout le reste de son projet, avec une naïveté qui trompa le Duc, en sorte qu'il se détermina à partir la nuit suivante pour aller au devant des quatre mille hommes prétendus & les combatre, & pour réussir plus sûrement, il prit avec lui l'élite de ses troupes.

Le Bourgeois pour comble de bonheur, trouva le moyen d'échapper à ses gardes & de prendre en diligence le chemin de Nantes. Il fut rencontré par les gens de du Guesclin, qui le conduisirent devant lui : le Bourgeois lui raconta son stratagême, & le succès qu'il avoit eu. Bertrand le reconnut pour l'avoir vu autrefois à Rennes, & dans le transport de sa joie, il se retourna vers ses gens :

marchons hardiment, leur dit-il, nous entrerons aujourd'hui dans la ville; & par précaution & de peur de surprise, il se fit accompagner par le Bourgeois, & envoya à sa place un des siens au Comte de Blois.

Du Guesclin arrivé au point du jour près du camp des Anglois, fait faire halte d'une heure, pour laisser prendre haleine à sa troupe, fatiguée d'avoir marché toute la nuit; ensuite il va droit vers le camp, où on ne l'attendoit pas, charge la garde avancée, la met en fuite, & la suit de si près qu'il entre dans le camp pêle-mêle avec les fuyards. Ce fut alors que lui & ses compagnons déployerent toute leur valeur. Ils mettent le feu aux tentes & aux logemens, massacrent tout ce qui se présente, en un mot font du camp un spectacle de meurtres, de feu & de sang.

De-là la troupe victorieuse prend le chemin de Rennes, & rencontre sur sa route deux cens chariots de farines & de viandes que les paysans conduisoient aux Anglois; Bertrand les fait tous défiler vers la ville, & y entre lui-même & les siens à la tête de ce convoi, avec les prisonniers & le butin qu'il

avoit faits dans le camp ennemi.

Pour concevoir la joie qu'un secours si considérable donna aux assiégés, il faudroit pouvoir se représenter la désolation d'une grande ville réduite à la famine, ou s'y être trouvé soi-même. Du Guesclin fut reçu en triomphe & aux acclamations de la garnison & du peuple; tous lui prodignoient les noms de sauveur de leur patrie, de leur honneur & de leur liberté.

Cette vigoureuse opération eut tout son effet; les Anglois dépêcherent aussitôt un courier au Duc de Lancastre, pour l'en instruire, & lui apprendre que le secours attendu par les assiégés étoit entré dans Rennes. Il crut d'abord que les quatre mille hommes qu'il étoit allé chercher avoient pris un autre chemin que celui qu'on lui avoit indiqué : il retourna à son camp où il trouva tout en feu ou en cendres, & la terre jonchée de morts & de blessés, avec une allarme générale & un dégât inestimable. (Ce qui bien-tôt opéra la levée du siége).

Du Guesclin fut à peine entré dans la ville, qu'il commença par faire payer aux paysans la valeur de leurs marchandises, leur disant qu'il vouloit bien pour

cette fois seulement leur faire cette grace, mais qu'ils se gardassent bien d'y retourner, parce qu'autant qu'il lui en tomberoit à l'avenir entre les mains, autant il en feroit pendre. Il leur ordonna ensuite d'aller trouver le Duc de Lancastre, de lui remettre de sa part cent bouteilles d'excellent vin, dont il les chargea, de lui dire que tant qu'il en souhaiteroit encore, il en auroit toujours à son service, mais sur-tout de lui dire que s'il lui avoit permis d'entrer dans la ville quand il le lui avoit demandé comme une grace, il lui auroit épargné la peine de s'y introduire au prix de tant de sang Anglois : qu'enfin il l'assuroit de son respect, & le supplioit de le mettre au rang de ses plus dévoués serviteurs.

Les paysans s'acquitterent de leur commission, rendirent compte au Duc de ce qu'ils avoient vu, de la grace que du Guesclin leur avoit faite, & qu'il n'avoit avec lui que soixante hommes. Le Prince tomba dans un tel étonnement qu'il prit pour un songe ce qu'il voyoit de ses yeux; d'un autre côté il admiroit la générosité d'un ennemi si estimable, en un mot toute cette aventure ensemble passoit son imagination.

Du Guesclin après avoir congédié les paysans, se fit instruire par les Capitaines de tout ce qui s'étoit passé depuis le commencement du siége, des assauts que l'on avoit soutenus, & des sorties qu'ils avoient faites. On lui fit voir les fortifications & les machines de guerre, & on le promena par toute la ville. En faisant cette ronde, il apperçut de dessus les remparts un troupeau de plus de deux mille porcs, appartenans aux Anglois, paissans dans une prairie nommée le pré. Raoul tout proche du fossé : il imagina aussi-tôt le projet de les avoir & de priver les ennemis d'une provision si considérable, & il l'exécuta sans déplacer.

Vis-à-vis de ce pré, & de la riviere qui le séparoit de la ville, il y avoit une fausse-porte que l'on tenoit toujours fermée : Bertrand la fit ouvrir, & fit amener là une truye, & plaça deux cens hommes pour empêcher les Anglois de traverser son opération : alors il fit tenailler bien fort les oreilles de cet animal pour le faire crier de toutes ses forces : à ses cris, tous les cochons se mirent à la nâge, passerent la riviere & étoient déja entrés par la porte au nombre de

plus de douze cens, avant que les Anglois s'en apperçussent assez à temps pour sauver le reste. Quelques-uns accoururent, mais les soldats placés pour protéger l'opération en tuerent une trentaine & en prirent autant. Les assiégés réjouis de ce nouveau renfort monterent sur les murailles pour insulter les Anglois en les appellans *beaux gardeurs de cochons*; & en contrefaisant le cri de ces animaux. De si heureux commencemens & ces rafraîchissemens inespérés sauverent la ville toute prête à tomber dans les mains des Anglois, & rehausserent le courage abattu des habitans. (Quelle différence qu'un homme de plus dans leur ville)!

Ce jour-là même au soir, toute la Cour du Duc de Lancastre & ses Capitaines étant chez lui, il fut question de Bertrand du Guesclin : le Baron de la Pôolle, qui avoit été quelque temps son prisonnier, & témoin de sa conduite, raconta ce qu'il avoit vu, comment il se gouvernoit avec les troupes sous ses ordres, sa sagesse pour se préparer à quelque action, & les bons traitemens qu'il faisoit aux ennemis vaincus. Le Prince resta un moment comme en extase, & dit : si Dieu conserve un tel Capitaine

jusqu'à l'âge d'homme (1), je ne désespere pas de le voir sur un Thrône. Un si beau témoignage dans la bouche d'un Prince de grand mérite attira à Bertrand de la part des Anglois autant destime, qu'ils en avoient de crainte.

Je voudrois bien, continua le Duc, avoir le plaisir de voir de près un homme si extraordinaire : je ne crois pas, répondit le Comte de Pembroc, que cela soit bien difficile, & à juger de lui par tout ce que j'en ai oui-dire, & par sa grandeur d'ame, je suis assuré que si Votre Altesse l'en fait prier & lui envoye un sauf-conduit, il se rendra auprès d'elle à la premiere invitation. Sur cette parole, le Prince fit à l'instant expédier par son secretaire un sauf-conduit, pour du Guesclin, & le lui envoya par un Hérault pour lui & trois Officiers.

Le lendemain matin le Hérault se présenta à la porte de la ville, & demanda à être introduit pour parler au Capitaine en Chef de la part du Duc; Penhoüet vint & reçut le message avec le sauf-

(1) Il avoit alors trente-cinq ou trente-six ans.

conduit ; le Hérault le pria de le faire conduire au logis du Capitaine du Guefclin, pour le lui rendre lui-même. Tu n'iras pas loin pour cela, dit Penhoüet en le lui montrant, le voilà qui vient à nous, accompagné de quelques Gentilshommes, vêtu d'un jupon noir, & fa hache pendue à fon col. Il n'eft pas poffible, répondit le Hérault, que ce foit là cet homme dont on raconte de fi grandes chofes, celui-là a plutôt l'air d'un voleur de grands chemins que d'un Capitaine. C'eft pourtant lui, reprit Penhoüet, mais garde-toi bien de lui rien dire de femblable, il t'abattroit bientôt la tête avec fa hache.

Le Hérault profita de l'avis, il s'approcha de du Guefclin, & fe jettant devant lui à deux genoux, lui dit : *Sire*, le Duc de Lancaftre, mon maître, m'envoye de fa part vers vous, pour vous prier de le venir voir en fon camp, & vous préfenter lẽ fauf-conduit, dont il m'a chargé. Bertrand fit lire tout haut le fauf-conduit, & répondit au Hérault que le Prince lui faifoit trop d'honneur, pour qu'il n'eût pas celui d'aller lui baifer les mains. Cela dit, il retourna à fon logis, pour fe préparer à cette vifite, choifit

trois Chevaliers pour l'accompagner, & commanda à ſon *Chambellan* de donner au Hérault cent florins d'or (1), & un jupon de velours.

Après ſon dîner, il partit lui quatrieme, aux termes du ſauf-conduit, & précédé du Hérault, & en ſortant de la ville, il trouva quatre Seigneurs Anglois que le Duc avoit envoyés au devant de lui pour l'accompagner & lui faire honneur.

Le bruit de ſa venue étoit répandu dans le camp des Anglois, & en avoit attiré un grand nombre ſur la route que du Gueſclin devoit prendre, tant ils avoient envie de voir ce guerrier ſi redoutable : mais les diſcours qu'il entendoit tout en marchant le divertiſſoient : l'un le trouvoit laid & bourſoufflé, un autre le trouvoit noir; d'autres diſoient

(1) C'étoit une monnoie d'or frappée par Ordonnance de Philippe de Valois, du *6* Mai 1349, du poids de *64* au marc à 21 k. au prix de 52 l. 1 ſ. *6* d. le marc. Au temps dont nous parlons, ces florins étoient augmentés juſqu'à 30 ſ. tournois, c'eſt-à-dire *96* l. le marc, & ils vaudroient au prix de l'or monnoyé actuel au prix de 720 l. le marc, 11 l. 4 ſ. Ainſi 100 florins d'or vaudroient aujourd'hui 1120 l.

qu'il avoit les poings carrés, cependant tous le regardoient avec admiration.

Enfin il arriva chez le Prince qui l'attendoit avec empressement, & qu'il trouva environné de toute sa Cour; il avoit été reçu à la porte par Jean Chandos & le Baron de la Pôolle : introduit dans la salle, il mit un genou en terre, suivant l'usage de ce temps-là. Le Duc le releva promptement, & lui dit : » Soyez le bien-venu, je suis très-sensible à la peine que vous avez bien voulu prendre de venir jusqu'ici à ma priere. J'ai oui parler de vous si avantageusement que je désirois avec ardeur le plaisir de vous voir, & de vous assurer en personne de toute mon estime & de toute ma bienveillance ».

Bertrand répondit respectueusement qu'il se trouvoit trop honoré de l'occasion de baiser les mains d'un si grand Prince, que son invitation étoit un ordre pour lui auquel il s'étoit fait un devoir d'obéir, qu'il seroit toujous prêt à lui rendre ses respects & lui offrir ses services contre qui que ce fût, sauf le Prince dont il étoit engagé par son serment à suivre le parti. Le Duc fut sans doute piqué de l'exception, & demanda

qui étoit ce Chef de parti, laiſſant voir un peu d'humeur dans ſa queſtion : mais Bertrand lui répondit très-librement que ce Chef de parti n'étoit pas ſi peu connu, que ſon Alteſſe ne ſut que c'étoit le Comte de Blois, à qui le Duché de Bretagne appartenoit légitimement : le Duc ſe radoucit, & quoique ſurpris de la hardieſſe de la réponſe, il lui dit aſſez doucement, brave Bertrand, avant que cette queſtion ſe décide dans le ſens que vous l'entendez, elle coutera la vie à cent mille hommes. Du Gueſclin ne voulut pas relever cette répartie de peur d'aigrir la converſation, & de manquer à ce qu'il devoit à un ſi grand Prince, qui venoit de le combler d'honneur, il conclut par une plaiſanterie ; Eh bien, Monſeigneur, lui dit-il, avec un air de gayeté, il en coutera la vie à cent mille hommes, & plus ſi vous voulez, ce ſera autant de robbes pour les ſurvivans. Le Prince rit de cette ſaillie, embraſſa Bertrand, & lui dit : vaillant du Gueſclin, ſoyez des nôtres, je vous ferai Chevalier & vous donnerai tels emplois & telles dignités que vous voudrez, & tant de biens que vous en ſerez content.

Bertrand ſe ſentit en quelque ſorte of-

fenſé de la propoſition, ſa vertu s'en trouvoit bleſſée, le feu lui en monta au viſage & dans les yeux : » Monſeigneur, répondit-il, en regardant le Prince fixement, vos offres me feroient honneur ſi j'étois en état de les accepter, mais ma foi eſt engagée, elle n'eſt plus à moi, & je me déshonorerois ſi je m'oubliois juſqu'à la violer : en un mot j'appartiens à Charles de Blois tant par mon ſerment, que parce que je ne puis en honneur reconnoître un autre Souverain que lui. Quant aux offres que Votre Alteſſe a la bonté de me faire, je ne puis mieux lui en paroître digne qu'en les refuſant, & vos ſentimens ſont ſi grands & ſi nobles, que vous-même, Monſeigneur, commenceriez à me mépriſer dès le moment que j'aurois accepté vos bienfaits. Mais quand les choſes ſeront pacifiées, & que je ſerai rendu à moi-même, ſi Votre Alteſſe veut bien me faire l'honneur de ſe ſouvenir de moi & d'employer mon épée, je ſuis tout à ſes ordres, & je la ſuivrai au bout du monde ; heureux ſi je puis un jour contribuer à lui mettre une couronne ſur la tête ».

Le Duc charmé d'un diſcours ſi ſenſé & ſi digne d'un vrai Gentilhomme, ſe

retourne vers sa compagnie, & dit; voilà parler en homme plein de raison & d'honneur. Dans ce moment la conversation fut interrompue par l'incartade d'un Chevalier Anglois, Guillaume Brembro, qui, sans respecter la présence du Prince, ni la circonstance qui avoit amené-là notre Héros, fendit la presse, vint droit à du Guesclin, & lui dit, Bertrand, j'ai une priere à vous faire; vous êtes Gentilhomme, & vous avez trop d'honneur pour me la refuser : vous avez surpris le Château de Fougerai, & tué de votre main Robert Brembro mon parent : il faut m'en faire raison; je vous demande que nous fassions ensemble trois coups d'épée, & j'espere que Monseigneur voudra bien nous donner sureté pour notre combat. Bertrand lui tendit fierement la main, & lui dit; je n'ai jamais refusé personne; je vous accorde votre demande de trois coups d'épée, & encore trois autres, si le cœur vous en dit. Le Duc, qui n'avoit pas entendu cet appel, le sut d'abord, il désaprouva le procédé de Brembro; mais puisque vous avez, dit-il aux deux Champions, la parole l'un de l'autre pour combattre, je vous donne jour à demain dans mon

camp & en ma présence, & tout sera disposé pour cela, avec liberté & sureté toute entiere, foi de Prince.

(Brembro étoit homme de qualité : son pere Richard Brembro avoit été chef de la troupe Angloise à la mémorable bataille des trente, (1) comme le Sire de Beaumanoir l'avoit été de la troupe Bretonne.)

Son action donna lieu à des soupçons désavantageux à la gloire & à la dignité du Duc de Lancastre : quelques-uns penserent qu'il n'avoit invité du Guesclin à le venir voir, & ne lui avoit fait tant d'amitiés, que pour le faire insulter par Brembro, & le commettre vis-à-vis du plus vaillant & du plus adroit Gendarme qui fut en Angleterre. Mais cela est destitué de toute apparence : le Prince jouissoit d'une réputation de vertu, d'honneur & de probité, hors de toute atteinte.

Après que le combat fut accepté & indiqué, le Duc fit servir une collation, & quand du Guesclin prit congé de lui,

---

(1) Je n'ai pu découvrir si ce combat s'est fait en Bretagne ou en Angleterre, ni la cause.

il lui fit présent du plus beau & du plus grand de ses chevaux, que Bertrand reçut avec reconnoissance, pour ne point laisser voir de soupçon, & même il promit au Prince de s'en servir dans le combat du lendemain : après quoi il fut reconduit lui & les siens avec les mêmes cérémonies qu'à sa venue.

Le Hérault après le départ de du Guesclin apprit au Duc qu'il en avoit été gratifié de cent florins d'or & d'un habit de velours, (générosité alors digne d'un Roi) ce qui fut pour les Anglois un nouveau sujet d'admiration, sur-tout de la part d'un guerrier que l'on savoit ne pouvoir être riche.

Bertrand rentré dans la ville, raconta au Chevalier Penhoüet tout ce qui s'étoit passé chez le Duc, & n'oublia pas le défi de Brembro, & qu'il avoit accepté le combat pour le lendemain. Ce Commandant en prit de l'ombrage, & craignant que du Guesclin n'y trouvât pas toute la sureté qu'on lui avoit promise, d'autant qu'il connoissoit la nation Angloise pour ne rien faire sans quelque dessein formé, il répondit à du Guesclin, qu'il ne lui permettroit pas d'exposer sa vie sur la foi d'une nation ennemie,

& qu'il le consigneroit à toutes les portes de la ville. Bertrand lui opposa la parole du Duc qui avoit trop d'honneur pour se prêter à une perfidie, qu'au surplus sa parole étoit donnée, qu'il étoit résolu à la tenir, & à s'exposer à tout événement, plutôt que de ne pas se trouver au rendez-vous, sur-tout ayant le serment d'un grand Prince. Il ne risquoit rien en effet, le Duc avoit trop de probité & de générosité, dont il avoit donné pendant cette guerre mille preuves dignes de servir d'exemple.

Le lendemain Bertrand se munit des Sacremens de l'Eglise, (1) revint chez lui pour se faire armer, & se mit en chemin : mais il trouva les rues pleines de peuple qui s'opposoit à sa sortie, & au danger où l'on alloit être de perdre une tête si chere : cela ne put le fléchir, il gagna la porte de la ville où il trouva

(1) Les mœurs sont bien changées depuis la sagesse & la rigueur avec lesquelles nos Rois ont réprimé la fureur des duels. Nous les regardons comme des crimes, alors on s'y préparoit par la priere, & le vainqueur alloit du champ de bataille à l'Eglise rendre grace à Dieu d'avoir pour l'ordinaire coupé la tête à son ennemi.

le Seigneur de Penhoüet, Gouverneur, accompagné des principaux Capitaines qui l'attendoient pour lui souhaiter bon voyage & tout succès. Bertrand s'adressa au Gouverneur & lui dit : » la parole que j'ai donnée, & que je vais accomplir, m'oblige d'obtenir votre permission, puisque vous représentez ici la personne même du Duc notre Souverain légitime. » Penhoüet lui répondit, » allez, brave Bertrand, allez, soutenez la gloire de votre parti, & de la nation : personne ne peut mieux que vous faire connoître que les Bretons sont invincibles ». Le congé ainsi obtenu, du Guesclin se fit apporter un peu de vin & de pain qu'il trempa trois fois, en l'honneur de la Sainte Trinité (simplicité pieuse, qui fait juger des mœurs de ce temps-là). Ensuite il se fit lacer son casque, tout garni de plumes & de lambrequins flottans jusques sur la croupe de son cheval, son Ecu pendu à son col, & son épée au côté. Prêt à partir, il salue de la tête à droite & à gauche toute la compagnie, & il alloit passer la porte, lorsque sa tante, dont nous avons parlé, p. 24. vint pour s'opposer à son départ, mais n'obtenant rien, elle désira

au moins de l'embrasser peut-être pour la derniere fois : Madame, lui répondit-il, ayez la bonté de faire préparer un bon dîner ; je vous promets que j'aurai l'honneur de le manger avec vous.

Enfin il sortit de la ville : le Hérault l'attendoit hors des portes avec les trompettes du camp Anglois qui commencerent leurs fanfares dès qu'il parut, & celles de la ville leur répondirent. Brembro étoit déja sur le champ de bataille, aussi-bien que le Duc & toute sa Cour : Bertrand arrive, & aussi-tôt le signal est donné.

Les deux Champions étoient armés de toutes pieces, & montés très-avantageusement, l'Ecu pendu au col & l'épée au côté. Ils se retirerent chacun à un bout du camp pour prendre leur course, se mesurant des yeux comme deux lions animés, & jamais combattans ne fondirent l'un sur l'autre avec tant de fureur. La premiere course fut heureuse pour du Guesclin, il blessa son ennemi légérement, mais il reçut sur son bouclier un si furieux coup qu'il en fut ébranlé. A la seconde course il n'y eut rien de fait, quoi qu'ils fissent sortir le feu de leurs armes par les coups terribles qu'ils

se porterent. A la troisieme, Brembro entama l'armure de son adversaire, & l'auroit lui-même fendu du haut en bas, si cette piece n'eut été de la meilleure trempe.

Les conditions étoient remplies, & le combat devoit finir là, mais Bertrand dit à Brembro, jusqu'ici je vous ai ménagé par égard pour la présence du Prince, mais si vous le voulez, nous fournirons encore une quatrieme carriere en l'honneur des Dames, & vous verrez tout ce que je sais faire. Le Duc l'accorda sur les instantes prieres de l'un & de l'autre. Brembro piqué de cette bravade de du Guesclin, espéroit en avoir raison, & se disposa à employer toute sa force & toute son adresse : en effet il courut avec tant de fureur que son épée perça l'Ecu de Bertrand si fort qu'il ne put la retirer. Celui-ci profita de l'événement, & lui donna de la sienne un coup si violent au défaut de ses armes, qu'il la lui passa dans le corps jusqu'à la garde. Brembro chancella deux ou trois fois sur son cheval, & tomba mort. A l'instant du Guesclin saisit les rennes du cheval, & ayant encore l'épée de Brembro passée dans son Ecu, il fit un

tour

tour au-devant du Prince, lui fit un profond salut tout à cheval, le remercia de lui avoir accordé le combat, & de sa présence, & il ajouta; Monseigneur, je suis venu avec un cheval & une épée, & en voici le double. Le Prince le félicita du succès & le combla d'éloges, tandis que les Seigneurs Anglois étoient furieux de la victoire qu'un François avoit remportée sur le plus redoutable de leur nation.

Le Hérault se présenta pour reconduire du Guesclin dans la ville, & reçut pour récompense le cheval du vaincu, & ce fut pour lui un nouveau sujet d'exalter la générosité du vainqueur. Sa rentrée dans Rennes fut un vrai triomphe, les acclamations retentissoient de toutes parts, & les Eglises d'actions de grace, comme si cette victoire eut décidé de toute la guerre; alors Bertrand tint parole à sa tante, & alla dîner avec elle.

Ces deux événemens, la visite que Bertrand avoit faite au Prince, & son combat, avoient opéré une trêve de deux jours, pendant lesquels les Anglois s'étoient néanmoins disposés à faire un dernier effort. Ils s'étoient de longue-main pourvûs de pieces de bois pour

construire une machine, nommée alors *Beffroi ;* c'étoit une espece de tour quarrée de vingt pieds en tous sens, de la hauteur des murailles de la place assiégée : elle avoit plusieurs étages, & un pont roulant que l'on poussoit jusqu'au parapet des murs, en sorte que les assiégés & les assiégeans combattoient de la main à la main. On mettoit dans cette tour autant d'hommes qu'elle en pouvoit contenir, & ceux d'enhaut étoient sans cesse rafraîchis & soutenus, & en retirant leur pont, ils avoient une retraite pour se mettre à couvert des traits des assiégés, dans le cas d'une trop longue résistance. L'utilité de ces machines étoit d'épargner aux assiégeans les peines & le danger de l'escalade qui est toujours meurtriere, & les travaux de la mine & de la sappe. Ces tours ne craignoient que le feu, & pour les en garantir on les couvroit de fer-blanc, ou de cuir de bœufs, mais l'usage en est devenu inutile depuis l'invention du canon.

Le Duc de Lancastre avoit négligé cet expédient, comptant d'avoir la ville par famine ; mais après qu'elle eut été renforcée par l'arrivée de notre Héros, &

qu'il l'eut, comme nous l'avons dit, remplie de vivres, le Duc ne vit plus d'autre moyen de s'en rendre maître, que de faire conſtruire un Beffroi, ce qui fut fait en une nuit, les bois étant tout prêts. On conduiſit la machine juſqu'aux pieds des murs à force de roulleaux. Si-tôt qu'elle fut placée, le ſoldat alla à l'attaque avec fureur, & les aſſiégés la ſoutinrent ſi bien, que ce premier aſſaut n'eut d'autre ſuccès pour les Anglois, que d'avoir tué beaucoup de braves gens, détruit bien de la nobleſſe Françoiſe, & rempli la ville de conſternation & de douleur.

Les Chefs eux-mêmes ſe trouvoient dans le plus grand embarras, la plupart de leurs hommes de guerre étoient morts ou bleſſés, & il ne leur reſtoit preſque plus que de la bourgeoiſie, qui ne marchoit qu'à ſa volonté, & n'étoit pas capable de ſoutenir des aſſauts, pendant que les ennemis étoient en état de recommencer tous les jours, & même pluſieurs fois. Leur reſſource étoit donc de bruler cette fatale machine en faiſant une furieuſe ſortie, (à l'exemple des Carthaginois qui brulerent celles des Romains.) Mais la difficulté en étoit bien

71678

grande : les Anglois avoient mis à sa garde un corps de huit cens hommes, postés à leur avantage, pour repousser les assiégés s'ils tentoient cet expédient.

Il étoit réservé à du Guesclin de vaincre tant d'obstacles. Voici comme il en conçut le projet, & comment il l'exécuta. Il fit sortir cinq cens Arbalêtriers, chargés chacun d'une fascine souffrée, & il disposa en-dedans la ville cinq cens hommes, & quelque cavalerie pour le soutenir en cas de besoin. Au point du jour il se met à la tête de la premiere troupe, son épée à une main, & une torche à l'autre. Les Anglois qui gardoient la tour avec grand soin voyant cette opération sont d'abord sur pied, Bertrand les charge si brusquement qu'il en met en un instant trois cens sur le carreau, les autres ne purent soutenir l'impétuosité de l'attaque & s'enfuirent. Aussi-tôt il court vers la machine, brise la porte à coups de haches, fait main-basse sur ceux de dedans, y fait jetter les fascines, y met le feu lui-même, brule la tour de fond en comble avec une centaine d'hommes, qui avoient gagné le haut pour échapper à l'épée, & qui périrent par le feu. Il resta conf-

tamment avec les siens à voir bruler la tour, pour empêcher les Anglois de tenter d'éteindre l'incendie. Enfin tout tomba en ruines & en cendres.

Le Duc de Lancastre vit de loin cette disgrace, & voulut en avoir sa revanche à l'instant sur les cinq cens Arbalêtriers, & réparer la perte de sa tour & de ses soldats. Il commanda au Comte de Pembroc de prendre mille hommes, & d'aller en diligence gagner l'intervalle entre la tour brulée & la ville, pour couper à la troupe de du Guesclin sa retraite dans la place. Les assiégés voyant cette manœuvre firent aussi-tôt sortir leurs cinq cens hommes de réserve, pour que pendant que du Guesclin combattroit en devant, ceux-ci attaquassent par deriere, & pour le sauver lui & les siens du danger où ils alloient se trouver, & ne pas laisser périr un chef si utile & des hommes qui venoient de rendre à la ville un service aussi signalé. Du Guesclin de son côté reconnut la baniere du Comte de Pembroc, & pénétrant son dessein, n'attendit pas qu'il lui vînt un renfort plus puissant, il dit à sa troupe ce peu de mots, il faut ici vaincre ou mourir: & marcha résolument vers la ville pour

attaquer ces mille Anglois qui lui barroient la retraite, & qui d'abord se défendirent vaillamment : mais quand ils se virent chargés en queue par les cinq cens hommes de la ville, la terreur les saisit, à peine firent-ils de la résistance, & ils resterent presque tous sur la place.

Le Duc pour être plus assuré de la victoire, avoit encore commandé mille hommes de pied & deux cens hommes d'armes, à la tête desquels il marcha en personne : son dessein étoit de mettre du Guesclin entre lui & le Comte de Pembroc, & de le charger en arriere & en flanc, mais il ne tarda pas à voir revenir ce Comte avec le débris de ses mille hommes, qui en moins d'un demi-quart-d'heure avoient été taillés en pieces. La fureur s'empara de lui, il doubla le pas pour atteindre du Guesclin avant qu'il pût rentrer dans la ville. Mais celui-ci, dont la troupe étoit doublée par la jonction du secours de la place, au lieu de fuir, comme le Duc s'y attendoit, fit volte-face, & marcha au-devant de lui. Ils se joignent, s'attaquent avec une impétuosité réciproque, quoique la partie ne fut pas égale, mais du Guesclin étoit à la tête des siens, & ils

se croyoient invincibles sous ses ordres ; leur confiance & leur valeur supplée au nombre, jamais le Duc ne put les rompre, Bertrand se conduit avec tant de sagesse & de prudence, qu'il gagne la ville par la plus belle retraite dont il y eut exemple. Il eut l'honneur d'exécuter son projet, bruler la machine, & battre les Anglois deux fois en moins de trois heures, d'avoir couvert la terre de leurs morts, & de n'avoir perdu que cinq hommes.

Il y auroit du superflu à décrire ici la réception qui lui fut faite, ce seroit tomber dans les répétitions ; les acclamations & les éloges se renouvellant à chaque opération de notre Héros.

Les Anglois s'en lasserent enfin. Ils avoient épuisé tous les moyens possibles pour se rendre maîtres de Rennes, rien ne leur avoit réussi, & ils jugerent que la valeur Bretonne acheveroit de les ruiner. D'ailleurs ce qui leur restoit de soldats étoit épuisé de fatigues, & tellement rebuté de tant de pertes, & du peu de succès qui en avoit résulté, qu'ils ne vouloient plus entendre parler ni d'assauts ni de combats. La misere commençoit à se faire sentir dans leur camp, &

déja les Chefs craignoient quelque révolte faute de payement, car il y avoit trois mois que le soldat n'avoit reçu de montres. Ils craignoient encore que les maladies ne se joignissent à la misere, & que le reste de leurs hommes ne pérît à leurs yeux.

Le Duc, dans ces circonstances, tint un conseil de guerre où il fut décidé que de toute nécessité il falloit lever le siége : mais le Prince y trouvoit sa gloire compromise : il avoit fait un serment solemnel de ne point quitter la partie, qu'il n'eût planté lui-même sa banniere sur l'une des portes de la ville : d'un autre côté, il lui sembloit bien dur à l'âge qu'il avoit, après avoir toujours combattu avec tant de gloire & gagné tant de batailles, d'être forcé à renoncer à la prise d'une ville qui n'avoit presque plus d'autre défense que sa bourgeoisie, tandis que son neveu le Prince de Galles à l'âge de vingt-six ans venoit de s'immortaliser auprès de Poitiers par la défaite d'une armée de quatre-vingts mille hommes, & par la prise du plus grand Roi du monde (1). Ne sachant donc quel

(1) La bataille de Poitiers où le Roi Jean

parti prendre, voici à quoi il s'arrêta. Il chargea cinq ou six Seigneurs de passer dans la ville sous prétexte de négociations, de se promener par-tout, eux & leur suite, de tout voir & de tout examiner, sans pour cela porter aucunes paroles au Gouverneur ni aux autres Chefs, se réservant sur leur rapport d'aviser ce qu'il auroit à faire.

Les assiégés accepterent le prétexte de la négociation, & reçurent dans leur ville ces Seigneurs & leur suite : mais jugeant que ce n'étoit qu'une ruse pour voir de près leur situation, ils songerent à leur rendre finesse pour finesse. Du Guesclin fut celui de tous qui proposa le meilleur expédient : ce fut de commander à tous les Marchands de choses comestibles de mettre en parade sur leurs boutiques tout ce qu'ils en avoient, & pour faire paroître plus d'abondance, de dresser des tonneaux, & d'en couvrir le fond, comme si ces tonneaux étoient pleins & comblés. Ce stratagême trompa les Anglois, que l'on fit exprès prome-

---

fut pris, fut donnée le Dimanche 18 Septembre 1356.

ner par toute la ville; ils crurent qu'elle étoit pourvue de vivres pour long-temps, & firent au Duc un rapport qui l'en persuada, comme ils le pensoient eux-mêmes.

Il restoit à savoir comment il se tireroit de son serment, & comment il satisferoit son honneur & son scrupule. On imagina de proposer aux assiégés de consentir que le Prince entrât dans la ville, lui dixieme, comme s'il eut été victorieux, qu'il montât sur les murailles, & plantât de sa main son enseigne sur l'une des portes, qu'aussi-tôt il leveroit le siége. La proposition agréée des assiégés, fut acceptée du Prince qui l'exécuta dès le lendemain. Il entra dans la ville, où il reçut tous les honneurs dûs à un vainqueur, & à un Prince de sa naissance, & si respectable à tous égards. Penhoüet se trouva à la porte avec du Guesclin & les autres Chefs, & lui en présenta les clefs. Ensuite le Duc fut complimenté par tous les Ordres & Communautés, enfin traité magnifiquement à dîner & régalé de présens : après quoi il monta sur les murailles & planta lui-même sa banniere sur l'une des portes. Alors du Guesclin lui demanda agréa-

blement où seroit la guerre après la levée du siége. Le Prince lui frappa sur l'épaule & lui répondit sur le même ton : Vaillant Bertrand, soyez sûr que je vous le ferai savoir. Après cette cérémonie il descendit & reprit le chemin de son camp. Comme il sortoit de la ville, quelques habitans faillirent à tout gâter. Ils monterent sur la porte où étoit encore la banniere, & l'arracherent en criant assez haut pour se faire entendre : » Il a bien été dit qu'elle y seroit mise, mais non pas qu'elle y resteroit », & ils la jetterent sur le pont précisément aux pieds du Duc qui en fut vivement offensé, & auroit voulu pouvoir retenir sa parole, mais elle avoit été donnée avec trop d'appareil, pour qu'il pût s'en dédire.

Quelques Ecrivains ont pensé que le Duc avoit levé le siége en conséquence d'une trêve de trois ans, du jour de la Saint Jean 1356, conclue à Bordeaux, dans laquelle la Bretagne étoit comprise. D'autres ont dit au contraire que le peu de succès du Duc en Bretagne avoit contribué à la trêve, & à y comprendre les deux prétendans. Quoi qu'il en soit, le Duc exécuta ses conventions, leva le siége avec toutes les circonstances que

nous venons de rapporter, & quitta la Province, emmenant avec lui moins de moitié de ceux qui l'avoient suivi en y entrant.

D'autres ont dit qu'une des conditions de la trêve entre les deux Rois, étoit la levée du siége de Rennes, à la charge par ceux de la ville de payer au Duc de Lancastre soixante mille florins d'or; somme exorbitante. Il est plus vraisemblable que le siége fut levé par l'impossibilité de réduire la place, & par les autres circonstances que nous avons rapportées d'après les meilleurs Auteurs. Mais tous cela, & d'autres sentimens que nous supprimons, n'intéresse ni l'Histoire en général, ni celle de notre Héros en particulier; nous retournons à lui.

1357. Après la trêve conclue & signée, Charles de Blois rentra dans Rennes, & commença, par des actions de piété à rendre graces au Ciel de sa tranquillité; il fit des aumônes abondantes, & des bienfaits aux Eglises, & il récompensa selon ses facultés ceux qui l'avoient bien servi.

Du Guesclin se trouvant un jour à son lever, le Prince instruit des choses mer-

veilleuſes qu'il avoit faites, lui en témoigna ſa reconnoiſſance en préſence de toute ſa Cour, & en même-temps lui remit la patente de la donation qu'il lui faiſoit de la Seigneurie de la Roche d'Airien, qui étoit un détachement de la Comté de Penthievre, le priant de l'accepter, non comme le prix de ſa valeur incomparable, mais ſeulement comme un témoignage de ſa bienveillance, en attendant qu'une meilleure fortune le mît, comme il l'eſperoit, en état de reconnoître plus dignement ſes bons ſerviteurs, dont ſa valeur même lui en fourniroit tôt ou tard les moyens.

Bertrand reçut avec reſpect ce bienfait préſenté de la propre main de ſon Prince, & dit modeſtement qu'il n'avoit encore rien fait qui pût mériter une telle faveur : que l'honneur d'être né ſujet de la Ducheſſe ſon épouſe, l'obligeoit par devoir à faire beaucoup plus qu'il n'en avoit eu juſques-là les forces : que ce bienfait du Prince étoit un nouvel engagement de conſacrer toute ſa vie à ſes Souverains, & de n'en reconnoître jamais d'autres. Le Prince l'embraſſa tendrement, en lui diſant ; c'eſt-là ce que j'attends de vous, & le paſſé m'eſt cau-

tion de l'avenir; enſuite il le fit Chevalier.

[Nous avons déja expliqué ce que c'étoit que cette dignité (1) Nous ajoutons ſeulement que les fils de Rois la recevoient de leurs peres, & l'Hiſtoire nous fournit deux exemples de Rois qui l'ont reçue eux-mêmes, Pierre le Cruel Roi de Caſtille, dont nous parlerons bien-tôt, de la main du Prince de Galles, & François I. Roi de France, de celle du fameux Chevalier Bayard].

Du Gueſclin profita de cet intervalle de repos pour aller voir ſon pere, retiré en ſa Seigneurie de la Motte Broon, & après quelque ſéjour dans la maiſon paternelle, il alla à ſa terre de Pontorſon (2) qui lui appartenoit du chef de Jeanne de Maleſmains ſa mere, comptant ſe délaſſer là des trois ou quatre campagnes très-laborieuſes qu'il venoit de faire. Mais un Chevalier Anglois ne lui en laiſſa pas le loiſir long-temps.

La nation entiere ne pouvoit lui pardonner la mort de Brembro, qu'ils avoient regardé comme le plus brave &

---

(1) Voyez la généalogie.

(2) Alias Pont-Ourſon.

le plus adroit d'entr'eux, & tous ne respiroient que vengeance. Guillaume Troussel, plus animé que les autres contre Bertrand, demanda au Duc de Lancastre la permission de lui envoyer le cartel. Le Prince qui estimoit du Guesclin, non-seulement refusa à Troussel sa demande, mais encore lui défendit de passer outre, attendu qu'il n'y avoit pas sujet de demander raison d'un combat qui s'étoit fait dans toutes les regles. L'Anglois encore plus irrité résolut de faire à du Guesclin une querelle personnelle, pour avoir occasion de venger la mort de Brembro son ami & son frere d'armes. Il avoit un parent prisonnier de Bertrand, & qui étoit auprès de lui à Pont-Orson. Il lui écrivit un billet par lequel il lui redemandoit ce parent, & s'engageoit à en payer à certain terme la rançon telle qu'il en conviendroit avec son prisonnier. Du Guesclin ayant vu la demande de Troussel, & déja instruit du refus du Prince, lui renvoya son billet, & lui fit dire qu'il n'en tenoit aucun compte, & qu'il ne rendroit le prisonnier que quand la rançon auroit été payée comptant & en entier. C'étoit là justement ce que l'Anglois demandoit,

il ne vouloit qu'un prétexte pour chercher querelle : peut-être aussi du Guesclin le lui fournit-il volontairement, pour prévenir quelque trahison. Quoi qu'il en soit, Troussel lui envoya un Gentilhomme lui dire qu'il se tenoit très-offensé du mépris qu'il avoit fait de sa lettre & de ses offres, & qu'il lui en demandoit raison à trois coups d'épée, trois coups de lance, & trois coups de dague.

Le Maréchal d'Andreham étoit alors Lieutenant Général pour le Roi en basse Normandie. Du Guesclin s'adressa à lui pour avoir la permission de combattre & l'obtint. Ce Seigneur, comme juge né, assigna le jour & le lieu, & imposa pour condition que le vaincu payeroit cent florins d'or, pour le repas de la Noblesse qui s'y trouveroit, ce qui fut accepté des deux partis.

Mais le Duc de Lancastre fut très-irrité de ce que Troussel avoit désobéi à la défense qu'il lui avoit faite, & provoqué du Guesclin alors malade d'une fievre quarte & très-affoibli. Il ordonna à Troussel de retirer sa parole, ou au moins de différer le combat, ajoutant qu'il lui seroit honteux de combattre un homme en un tel état, & que la victoire

même lui seroit déshonorante. L'Anglois forcé d'obéir en écrivit à du Guesclin, dont la réponse fut que la partie étoit liée, le jour pris, & la Noblesse invitée à s'y trouver, qu'ainsi il ne vouloit pas de délai, & qu'il lui restoit assez de force pour le satisfaire & le vaincre; & que s'il manquoit au rendez-vous, il publieroit par-tout qu'il étoit un homme sans honneur, indigne de la qualité de Chevalier, & de porter une épée. Troussel fit voir cette réponse au Duc de Lancastre, qui ne put plus refuser la permission de combattre.

Le jour venu, le Maréchal d'Andreham se trouva au champ de bataille: il l'avoit fait disposer avec toutes les cérémonies usitées qui étoient bien singulieres. Il avoit avec lui deux Gentilshommes, non suspects aux deux Champions, pour être avec lui juges du combat: deux Héraults étoient à chaque bout du camp: alors les deux combattans, accompagnés chacun de deux parains, deux Ecuyers, deux coustillers (1) & de deux trompet-

(1) C'étoit des Officiers à la suite des Chevaliers, inférieurs aux Ecuyers.

tes, entrerent dans les tentes destinées pour chacun d'eux, l'une à un bout de la carriere, l'autre à l'autre bout : les armes furent apportées au milieu de la place, & bénites par un Prêtre : ensuite les deux Combattans s'avancerent, on leur fit lecture des causes de leur combat, ils les approuverent & ratifierent, après quoi on leur entrelaça les deux mains de l'un dans celles de l'autre, on les posa ainsi sur le livre des Evangiles, & on leur fit jurer que la cause qu'ils défendoient étoit juste, que leurs armes n'étoient pas enchantées, qu'ils n'avoient sur eux ni charmes, ni rien de magique, & qu'enfin ils se comporteroient en preux & loyaux Chevaliers.

Quand tout cela fut fait, on les arma, leurs parains leur ceignirent l'épée, les Ecuyers leur présenterent les chevaux & les Coustillers les lances & les dagues (poignards). Alors ils se retirerent chacun dans sa tente, les assistans se mirent aux quatre coins, & les Combattans dans le milieu. Les Héraults publierent que personne ne favorisât l'un ou l'autre par signe des yeux, ou des mains, ou de la voix, & ordonnerent un profond silence. Les trompettes sonnent, les athlétes mon-

tent à cheval, & commencent à s'ébranler. A la premiere course du Guesclin ne fut pas heureux : il reçut dans son Ecu un si furieux coup, qu'il en perdit les arçons, & la foiblesse où il étoit le fit chanceller si fort qu'il faillit à tomber : ses amis en tremblerent, & le crurent perdu. (C'étoit la plus brillante Noblesse de la Province, le Maréchal de Beaumanoir, Olivier de Mauny, Bertrand de Saint-Pern, le Vicomte de la Belliere, nommé Robert Raguenel, dont la fille épousa ensuite notre Bertrand, & quantité d'autres, tous ses compagnons d'armes.) Mais il les rassura bien-tôt, il se remit en selle, & fournit vigoureusement la seconde course & repara le désavantage de la premiere. Les Champions coururent pour la troisieme fois, & Bertrand du premier coup de lance perça son homme de part en part dans l'épaule, & le renversa sur la place mortellement blessé. Le vainqueur saute à terre, & va à lui pour lui couper la tête, mais le Maréchal d'Andreham, juge du camp, jetta entre eux deux une bagette de bois doré, pour signe que le combat étoit fini.

Alors les parains s'approcherent, Troussel se rendit, & paya les cent flo-

rins d'or, & du Guesclin fut proclamé vainqueur. Ensuite il y eut un autre combat, mais non à outrance, de quatre Gentilshommes Bretons ou Normands, contre autant d'Anglois, à lances mornées, & à fer rabatu, seulement pour le plaisir de l'assemblée, & l'honneur en demeura aux premiers.

Le parent de Troussel, celui dont la rançon avoit occasionné le combat, étoit présent : Bertrand lui adressa la parole ; ne croyez pas, lui dit-il, que ce soit par avarice que j'ai refusé les offres de votre parent pour votre liberté, je vous la donne dès ce moment, allez faire la somme dont nous étions convenus, & je vous donne un an pour me payer.

Le Lecteur n'a pu lire ce que nous rapportons sans avoir fait ses réflexions sur cet étrange & cruel usage des duels, & sur la bisarrerie du cérémonial, ainsi nous nous dispensons de joindre ici les nôtres : nous en avons déja exposé quelques-unes dans l'Histoire du Chevalier Bayard ; mais alors les mœurs plus corrigées avoient supprimé ces ridicules superstitions pratiquées deux siecles avant lui. Elles sont devenues encore plus épurées, & on a senti enfin ce que ces

combats avoient de funeste & de contraires aux Loix divines & à l'humanité. Les loix des Princes y ont apporté le dernier remede, & en ont corrigé notre siecle entierement, & graces à Dieu, on ne voit plus cette effusion de sang qui a détruit tant de Noblesse, & éteint tant de grandes Maisons dont il ne reste plus que les noms dans l'Histoire.

Ce qu'il y avoit de plus insensé dans les siecles d'ignorance, c'étoit la simplicité de faire servir ces combats de démonstration quand les preuves manquoient; c'étoit de les voir ordonner par les Juges Ecclésiastiques & même par de grands Prélats : (chose incroyable si on pouvoit en douter :) c'étoit de voir des hommes étrangers à la question ou au procès se battre pour la cause d'autrui; c'étoit que des femmes & même des Reines accusées d'adultere ou d'autres crimes, s'en purgeassent ou succombassent selon le succès d'un combat, la vigueur ou le bonheur de leurs Champions. Mais ce qui étonne le plus, c'est que l'on trouve encore dans de vieux Rituels les oraisons que l'Eglise avoit consacrées à la bénédiction des armes, & à la conservation des combattans.

On s'étonne encore de voir jusqu'où la barbarie étoit portée dans ces temps-là, & dont nous venons de donner un exemple. Le vaincu restoit à la discrétion du vainqueur, qui ordinairement lui coupoit la tête, ou l'achevoit de tuer autrement. L'humanité au moins a prévalu depuis, & s'il arrive encore quelques combats de nos jours, l'homme blessé ou seulement désarmé, est quitte avec son adversaire. Mais retournons à notre sujet, & à la guerre de Bretagne.

1359. Aussi-tôt que la trêve arrêtée à Bordeaux, comme nous l'avons dit, entre les Rois de France & d'Angleterre, fut expirée, ces deux Couronnes armerent plus vivement qu'auparavant : les deux contendans à celle de Bretagne en firent de même, mais bien foiblement, parce que les forces leur manquoient à l'un & à l'autre. Mais le Duc de Lancastre entra dans la Province & changea la face des affaires. Il débuta par assiéger Dinant ; c'étoit, & c'est encore, une ville assez grande dans son enceinte, mais sans défense, mal peuplée, & alors sans munitions, sans soldats, & sans Chefs pour y commander. Dès que le Sire de Penhoüet, que nous

avons vu commander dans Rennes, en eut la nouvelle, il vint se jetter dans la place pour la défendre : ses meilleurs amis l'y suivirent de près, sur-tout du Guesclin qui étoit en Normandie, & qui accourut avec tout ce qu'il put assembler de Gentilshommes des environs de Pont-Orson (1). La ville soutint vigoureusement plusieurs assauts, mais pour peu que l'on y perdit d'hommes, c'étoit toujours beaucoup, en sorte qu'elle étoit tous les jours au point d'être forcée à se rendre, ou à être exposée à sa ruine & à la fureur du soldat. Dans cette extrêmité, les Chefs firent proposer une capitulation, portant que si dans quinze jours le Comte de Blois ne faisoit la paix, ou ne se présentoit en force pour faire lever le siége, la ville seroit remise entre les mains du Duc de Lancastre : ce Prince accepta la condition au moyen de laquelle il y eut une suspension d'armes ; le Bourgeois eut la liberté de sortir de la ville & d'y rentrer, &

(1) Ces Gentilshommes n'étant pas Bretons, & n'ayant aucun intérêt dans cette guerre, ne furent là que pour apprendre le métier sous un si bon Maitre.

même de commercer avec les Bretons qui étoient dans le camp ennemi.

Pendant cette trêve du Guesclin fut encore insulté par un Anglois, & forcé d'en prendre vengeance par un duel. Ce fut à l'occasion d'un jeune frere qui se trouvoit auprès de lui, & nouvellement sorti de Page. Ce jeune homme sur la foi du traité, alla un matin se promener hors la ville dans un pré à la vûe du camp Anglois, & exercer son cheval. Il étoit très-richement vêtu, & le cheval pareillement enharnaché. Quand il eut fait quelques heures d'exercice, il reprit le chemin de la ville, lorsqu'il fut rencontré par un Seigneur Anglois de la premiere qualité, Thomas de Kantorbie, frere de l'Archevêque de Cantorbury, Primat d'Angleterre. Kantorbie demanda au jeune du Guesclin d'un ton très-arrogant qui il étoit, & pourquoi il se trouvoit là. Le jeune homme lui répondit très-civilement, lui dit son nom, & qu'il étoit frere du Capitaine du Guesclin, & que sur la foi de la trêve il étoit sorti pour prendre l'air, & exercer son cheval. Kantorbie, qui avoit avec lui cinq ou six de ses gens, tous bien armés, prit brusquement le jeune Breton

Breton par le bras, en lui disant, je vous fais prisonnier. Vous n'avez pas ce droit là, lui répondit l'autre avec fermeté, nous sommes en trêve, & vous m'attaquez trop à votre avantage. Mais la partie n'étoit pas égale, il fallut céder à la force, & se rendre. L'Anglois en chemin l'insultoit encore : il y a longtemps, disoit-il, que j'en veux à votre frere, & que je cherche l'occasion de lui faire quelque déplaisir, en revanche des outrages sans nombre qu'il a faits à ma nation : je veux voir, comment après avoir tant fait parler de lui, il fera pour vous tirer de mes mains, car quelque chose qui puisse en arriver, je ne vous relâcherai jamais pour moins de mille florins d'or de rançon : il a gagné assez de bien à la guerre pour faire cet effort là, ou bien il ne vous reverra plus.

Le jeune homme sage & prudent lui répondit que son frere étoit un pauvre Gentilhomme qui ne faisoit la guerre que pour acquérir de l'honneur & non pas des richesses, qu'il avoit autant d'honneur qu'aucun Capitaine de son temps, & qu'il étoit à l'abri de tout reproche : que non-seulement sa prétention de mille florins étoit injuste, mais

qu'il eſpéroit bien que la violence qu'il lui faiſoit ſeroit blâmée & déclarée contraire aux droits de la guerre & à la trêve actuelle : ils arriverent enfin au logis de Kantorbie, qui conſigna le jeune du Gueſclin, comme priſonnier, à deux archers de ſa Compagnie.

Le hazard voulut qu'un Ecuyer Breton qui avoit ſervi chez le pere de du Gueſclin, ſe trouva là : il reconnut le jeune homme qu'il avoit vu enfant, ſe fit conter l'aventure, & en homme affectionné à la famille, courut promptement en inſtruire Bertrand. Il le trouva ſur la place à Dinant, regardant une partie de longue paume : & l'ayant tiré à part, il lui raconta ce qu'il venoit de voir, & l'inſulte faite à ſon frere par Kantorbie. Du Gueſclin furieux monte à cheval, ſort de la ville, & en un inſtant arrive au camp ennemi. A ſon abord il eſt ſalué & careſſé par tout ceux qui le rencontrent, mais ſans s'arrêter il ſe rend au logis du Duc de Lancaſtre, où il trouva le jeune Comte de Montfort, Robert Canolle, le Comte de Pembroc & tous les principaux Officiers. Tous lui firent beaucoup de civilités & d'amitié, Montfort lui-même

(quoiqu'il fut fâché de le voir dans le parti de son ennemi, mais qui ne pouvoit refuser son estime & son admiration à un homme qui jouissoit de celles de tout le monde.) Introduit auprès du Duc de Lancastre, il le trouva jouant aux échecs avec Chandos, & le salua un genou en terre. Le Prince quitte le jeu, court à lui, l'embrasse & le conduit dans une embrâsure de fenêtre, pour l'entretenir plus librement, le remercie de sa visite & lui en témoigne sa satisfaction, sans que Bertrand lui parle encore du sujet de sa venue. Leur conversation fut interrompue un moment, & Chandos en profita pour embrasser du Guesclin, & lui dire les choses les plus obligeantes, & finit par l'engager à accepter son dîner avec un nombre de ses amis, qui l'estimoient & l'honoroient infiniment. Du Guesclin lui répondit qu'il ne boiroit ni ne mangeroit qu'il n'eût satisfaction d'une injure qui venoit de lui être faite par un Anglois. Quelle qu'elle soit, répliqua Chandos, notre Prince a trop d'honneur, & vous aime trop pour ne pas vous rendre justice à l'instant. Le Duc entendit cela, & se fit expliquer le fait par Bertrand, qui

le détailla comme nous venons de le faire, & il inſiſta ſur la violation de la trêve & ſur l'injuſte prétention d'une rançon de mille florins d'or : » Meſſire Bertrand, lui dit le Duc, vous allez en avoir raiſon tout à l'heure. » Et il envoya un Hérault à Thomas de Kantorbie pour lui ordonner de ſe rendre à l'inſtant même auprès de lui. Il arrive avec le Hérault, le Duc lui conte la plainte de du Gueſclin, lui reproche l'infraction de la trêve, & lui ordonne de rendre dans le moment le jeune Gentilhomme & de réparer l'injure. Il ajouta que ce procédé n'étoit pas d'un homme d'honneur, & que la honte en rejailliſſoit ſur toute la nation.

Kantorbie reçut les reproches du Prince avec une arrogance inſolente, mais qui bien-tôt lui coûta cher. Il eut l'audace de lui dire qu'il s'étonnoit fort que le Seigneur du Gueſclin ſe plaignît de ce qu'il avoit fait, qu'il devoit aſſez ſavoir les loix de l'honneur, pour juger que ſon action étoit dans les regles, que ſon frere étoit légitimement ſon priſonnier, & qu'il le ſoutiendroit corps à corps contre quiconque ſeroit aſſez hardi pour dire le contraire ; enfin oubliant le

respect qu'il devoit à la présence du Prince, il jetta à terre son gage de bataille. A peine le gage toucha-t-il la terre, que Bertrand le releva, & prenant Kantorbie par la main, il lui dit: » Vous avez eu la témérité de jetter votre gage de bataille pour le soutien d'une mauvaise cause, mais je vous ferai voir tout à l'heure que vous êtes un méchant, un traître, & un homme sans foi, & tous les Seigneurs qui sont ici présens, en jugeront ». Et moi, répondit Kantorbie, je vous ferai repentir en leur présence de la fausseté que vous venez de dire, que je suis homme d'honneur, & qu'ils me connoissent pour tel.

Il sortit aussi tôt pour aller s'armer & se mettre en état de combattre: Chandos offrit à du Guesclin des armes & le meilleur de ses chevaux; l'offre fut acceptée, & bien-tôt tout fut prêt de part & d'autre.

Comme cette scene se passa dans le camp Anglois, sous les murs de Dinant, la nouvelle en fut bien vîte portée dans la ville, & y causa une allarme générale, tant on craignoit pour une tête si précieuse; mais voici quelque chose de bien singulier, & qui rassura tout le peuple.

Nous avons parlé plus haut, (p. 115.) de Robert Raguenel, Vicomte de la Belliere, Seigneur de très-grande qualité, & nous avons dit que sa fille devint femme de du Guesclin : c'étoit un chef-d'œuvre de la nature, dont la mere étoit de la Maison de Dinant. Cette Demoiselle se nommoit Tiphaine (*Stephana*) Raguenel, elle étoit ornée de toutes les graces du corps, & de celles de l'esprit qu'elle avoit fort cultivé en tous genres de sciences, entre autres celle de l'Astrologie, alors fort à la mode, & elle avoit donné tant de preuves de son savoir en cette partie, que ses pronostics étoient regardés comme des Oracles, & lui avoient acquis le nom de Thiphaine la Fée.

Cette aimable Fée apprenant la rumeur qui agitoit la ville, sortit dans la rue, & fut à l'instant environnée de curieux, à qui elle fit signe de lui donner audience : alors elle leur dit de ne rien craindre, que du Guesclin sortiroit du combat victorieux, & rentreroit le soir même dans la ville. Ce peu de mots rassura tout le monde, ils furent sçus dans un instant de tout le peuple, & tout de suite la joie suc-

céda à la douleur, & l'espérance devint générale.

Un jeune Gentilhomme de la Compagnie de Bertrand, témoin de cet horoscope, & qui aimoit tendrement son Capitaine, courut l'en instruire, & lui dire que sur la parole de la belle Thiphaine, il pouvoit combattre avec toute assurance de vaincre l'Anglois. Du Guesclin fut sensible au zele de son jeune soldat, mais il rit de sa simplicité d'ajouter foi à une prédiction; cela est bon, lui dit-il, pour des femmes, mais un homme de cœur ne donne pas dans de pareilles superstitions, & ne compte que sur son épée, son courage, & plus que tout, sur l'assistance du Ciel.

Penhoüet, Gouverneur de Dinant, & Chef de l'armée, voyant que les Anglois cherchoient tous les jours de nouvelles querelles à du Guesclin, & qu'il étoit moralement impossible, que quelque jour il ne succombât, se défia qu'il pouvoit y avoir quelque artifice dans le cas présent, & il résolut de s'opposer de toutes ses forces au combat, ou tout au moins à ne le permettre que dans l'enceinte de sa place, & non dans un camp ennemi & suspect. Il se hâta d'en-

voyer par un Hérault une lettre au Duc de Lancastre, pour lui demander en grace que le combat ne se fît pas dans son camp, mais dans la ville même, où il y avoit une place toute dispofée, & que s'il vouloit lui faire l'honneur & aux combattans de s'y trouver, il lui enverroit pour sa sureté autant d'ôtages qu'il en souhaiteroit. Le Duc comprit assez le motif & la justice de cette demande, pour l'accorder de bonne grace; il renvoya le Hérault avec ordre de dire au Gouverneur de lui envoyer vingt de ses principaux Officiers pour ôtages, & qu'ensuite il entreroit dans la ville lui vingtieme, & qu'il y conduiroit lui-même les deux Champions. Tout cela se fit en un moment, le Prince fut reçu avec tous les honneurs qui lui étoient dûs, il fut le juge du combat, & donna les ordres comme il auroit fait dans son camp. Il prévint, par ce trait de sagesse & d'honneur, les soupçons qu'on auroit pû prendre, si du Guesclin eut eu du malheur, soupçons qui auroient intéressé sa gloire & celle de la nation, & qui auroient eu bien de la peine à s'effacer.

Les combattans furent bien-tôt en place, chacun à un bout du camp, &

n'attendoient plus que le signal, lorsque le Comte de Pembroc & Chandos s'approcherent de du Guesclin pour lui proposer un accommodement, sans en venir aux extrêmités; ils convinrent que Kantorbie étoit dans son tort; mais, disoient-ils, sa faute est plutôt une légereté, qu'un mauvais dessein, ainsi vous devez vous tenir pour satisfait qu'il confesse publiquement avoir failli, & que votre frere vous soit rendu sans rançon. » Sans rançon, s'ecria Bertrand avec véhémence, est-il prisonnier? Mais voici ce que j'exige par oui ou par non. Si Kantorbie veut éviter le combat, qu'il vienne me présenter son épée, la tenant par la pointe, & qu'il se mette à ma discrétion. Les deux négociateurs lui repartirent que Kantorbie n'accepteroit jamais des loix si ignominieuses. Tant pis pour lui, dit du Guesclin, il sera mal conseillé s'il ne les accepte pas: je jure par le grand Dieu vivant que je lui arracherai aujourd'hui son épée avec la vie, & qu'il servira d'exemple à ceux qui doivent faire profession d'honneur, de ne pas violer les traités, ou bien j'y périrai moi-même.

Les deux Seigneurs voyant qu'il n'y

avoit rien à gagner, se retirerent, & allerent porter cette réponse à Kantorbie. Alors le Duc donna le signal, & à l'instant les deux combattans fondirent l'un sur l'autre avec une égale fureur. Les coups qu'ils se portoient faisoient voler les étincelles, en si grande quantité, que les spectateurs s'en étonnoient. Bien-tôt l'épée de Kantorbie lui échappe de la main, Bertrand saute à terre, la ramasse, & la jette hors de la barriere, & comptant la victoire assurée sur un ennemi désarmé, il reste à pied, & se contente de le poursuivre à la course : mais il étoit armé de toutes pieces, & sentant que le poids de ses armes alloît bien-tôt épuiser ses forces, & que son ennemi qui couroît toujours bien monté, ne tendoit qu'à le fatiguer pour lui faire passer son cheval sur le corps, & le fouler aux pieds, il changea de pensée : il s'assit à terre aussi tranquillement que s'il eut été dans son jardin, & délaça ses genouilleres ; s'attendant bien que Kantorbie n'alloit pas manquer de venir fondre sur lui, ce qui arriva. Mais quand du Guesclin le vit proche, il l'évita adroitement ; & comme le cheval étoit poussé trop vivement pour pouvoir

s'arrêter tout court, Bertrand lui passa son épée large de quatre doigts dans le ventre jusqu'à la garde. Le cheval se cabra & fit tant de sauts & de bonds que Kantorbie craignit qu'il ne s'abattît & ne l'engageât sous lui : c'est pourquoi il mit pied à terre le mieux qu'il put, & vint contre Bertrand avec fureur, & la dague au poing. Celui-ci l'attendit fermement, & eut le temps de remettre son épée dans le fourreau, pour ne combattre qu'à armes égales & sans avantage. Alors il s'élança sur Kantorbie, & de la force de ses bras il l'enleva de terre, comme fit Hercules au Géant Anthée, & l'ayant tellement serré que l'autre en étouffoit, il le jetta contre la terre si violemment, qu'il y resta froissé & blessé au point de ne pouvoir s'en relever : ensuite Bertrand lui ayant délacé le casque, lui brisa le visage à coups de poings, & de ses gantelets de fer, dont il acheva de l'étourdir; enfin il tira son épée pour lui couper la tête. (*O! tempora, O! mores.*) Mais dix Seigneurs Bretons & autant d'Anglois vinrent à lui pour l'en empêcher, & eurent bien de la peine à y réussir, tant Bertrand étoit animé : laissez-moi faire, leur dit-il, que je vous

défasse de ce faux & perfide Chevalier, je ne veux le rendre qu'au Prince lui-même, s'il m'ordonne de lui laisser la vie. Sur cela Penhoüet s'avança, & lui dit qu'il le lui demandoit au nom du Prince. Bertrand l'accorda, & Kantorbie fut emporté sur une claye comme un corps mort, après avoir confessé que sa cause étoit injuste. (C'étoit encore là une des extravagantes loix des duels, d'entraîner ainsi sur une claye le vaincu, quand le vainqueur lui avoit accordé la vie, blessé ou non.)

Le Prince & toute l'Assemblée croyoient à peine ce qu'ils venoient de voir; les acclamations partirent de toutes parts à la fois pour célébrer une si belle victoire: sa valeur, disoit-on, le portera un jour sur le Thrône.

Du Guesclin alla d'abord faire la révérence au Duc, & lui dit; jugez, Monseigneur, si la cause de Kantorbie étoit juste, & s'il a été en droit de faire mon frere prisonnier. » Vous avez si vaillamment soutenu votre droit, répondit le Prince, que je vous avoue avec vérité que jamais l'on n'a vu un combat si beau; je publierai par-tout ce que j'ai vu, & je vous assure que bienheureux est le Prince *qui*

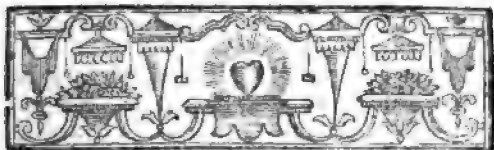
nourrit un tel Chevalier, il ne peut manquer d'avoir de grands avantages sur ses ennemis ». Aussi-tôt le Duc fit amener en sa présence le jeune du Guesclin, lui fit rendre tout son équipage, & ayant mandé Kantorbie, il lui reprocha sa mauvaise action, & plus encore sa témérité de l'avoir osé soutenir, le condamna à payer sur le champ mille florins d'or au jeune homme, le fit désarmer, donna ses armes au vainqueur, & enfin le chassa de sa Cour & de sa présence.

De-là le Prince fut invité à se rendre dans la salle du festin, que les habitans avoient fait préparer avec toute la magnificence que leur état présent leur avoit permis; il y trouva toutes les Dames de la ville bien parées, qui l'attendoient pour le voir souper. Le repas fini, il leur fit l'honneur de s'arrêter à causer avec elles pendant une heure, puis il reprit le chemin de son camp, les principaux de la ville l'accompagnerent jusques chez lui, & il leur rendit leurs ôtages.

Le lendemain il reçut un courier du Roi son frere qui lui mandoit qu'attendu la longueur des affaires de France, & l'indécision de l'Assemblée des Etats Généraux pour la rançon de leur Roi, il

avoit pris le parti de descendre en personne à Calais, où il étoit déja avec toutes ses forces, qu'ainsi il lui enjoignoit très-expressément d'abandonner la guerre de Bretagne, en quelque état qu'elle fut, & de se rendre auprès de lui en toute diligence. En conséquence de ces ordres, si précis & si positifs, il fut publié dans tout le camp, que l'on eut à se disposer à partir, ce qui s'exécuta dix jours avant l'expiration de la trêve accordée à ceux de Dinant; en dépit du Comte de Montfort, qui fit son possible pour retenir l'armée Angloise, jugeant bien que son départ le forceroit à renoncer à la prise de la ville, que même il ne pourroit plus tenir la campagne sans risquer sa perte & celle du peu de troupes qui lui restoient : de façon que quand le Duc décampa, il en fit autant & partit pour Hennebon, & se rendit auprès de la Comtesse douairiere sa mere. Ainsi le siége fut levé, & la ville de Dinant échappa au danger de tomber dans les mains ou des Anglois, ou du Comte de Montfort.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE
DE BERTRAND DU GUESCLIN,
CONNÉTABLE DE FRANCE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Etat pitoyable où la France étoit réduite en 1358. Entreprise des Anglois. Evénement qui occasionne la paix. Traité de Bretigni. Les Etats le désavouent. La guerre recommence. Du Guesclin entre au service du Roi Jean. Ses premiers exploits contre les Anglois. Il va en Bretagne. Epouse Thiphaine

Raguenel. Insolent propos d'un Capitaine Anglois. Bertrand le bat & le fait prisonnier. Il va en Guyenne, attaque un fort Château. Se casse une jambe, sans cesser de se battre contre cinq hommes. Est transporté à Nantes. Le Comte de Blois lui fait confidence de son projet de rompre la trêve. Avis de Bertrand. Un Anglois l'attaque à Saint Méen, est battu & pris. Perfidie de Felleton. Belle action & courage d'une sœur de Bertrand, Religieuse. Exploits de du Guesclin, qui se succedent sans relâche. Générosité d'un Anglois. Projets de guerre dans le Conseil de Charles de Blois. Bertrand y est déclaré Général en chef. Le Comte de Montfort sommé par Charles de Blois. Sa réponse. Siége de Bécherel. Les deux armées prêtes à combattre. On fait une trêve. Bertrand est donné en ôtage. Infidélité de Montfort. Bertrand s'échappe. Il détruit deux partis d'Anglois qui ravageoient la Bretagne. Le Roi Jean retourne prisonnier en Angleterre. Perfidies de Charles le Mauvais. Mort du Duc de Bourgogne. Question sur sa succession. Du Guesclin vient au secours du Dauphin. Malheur qui lui arrive

au siége de Melun. Il va contre le Roi de Navarre. Lui prend ses places en Normandie. Mort du Roi Jean. Sacre de Charles V. Bertrand défait le Captal de Buch. Grandes suites de cette victoire. Le Roi lui donne le Comté de Longueville avec le titre & l'autorité de Maréchal de Normandie. Ses succès dans la province. Siége de Valogne. Insolence du Commandant Anglois. Sa défaite. Malheur de huit de ses Officiers. Autres exploits & prises de Villes sur le Roi de Navarre. Du Guesclin va en Bretagne. Mort de son pere. Fin de la trêve. Bataille d'Aurai où le Comte de Blois est tué. Malheureuses suites de cet événement. Du Guesclin est fait prisonnier de Chandos. Portrait du Comte de Blois. Ses vertus, & ses fautes à sa derniere bataille. Digression contre l'Astrologie judiciaire.



CE que nous avons vu jusqu'ici de notre Héros, suffiroit pour donner à un guerrier dont la carriere seroit finie, la réputation d'un grand Capitaine, d'un Officier sage & heureux, mais pour du Guesclin, ce ne fut que des coups

d'essais, des préludes de ses exploits futurs. La Bretagne ne suffisoit pas à sa gloire. Aussi les merveilles que nous allons rapporter de lui ont-elles étonné toute l'Europe, & porté la gloire de son nom jusqu'aux extrêmités de la terre.

1358. On vient de voir qu'Edouard III, Roi d'Angleterre, Prince le plus heureux de son siecle, étoit repassé à Calais, avec les Princes ses fils, & toutes ses forces. Il comptoit qu'avec ses troupes toujours victorieuses, rien ne lui résisteroit, & qu'il alloit se mettre la Couronne de France sur la tête. Le Roi Jean étoit son prisonnier, depuis la bataille de Poitiers. Le Royaume agité depuis long-temps par les gens de guerre n'avoit ni troupes, ni Chefs pour les commander, & les divisions intestines, jointes aux factions des Grands, & aux désordres causés par le Roi de Navarre, Charles le Mauvais, achevoient de mettre la désolation dans le plus florissant Royaume de l'Europe. Mais le Ciel nous donna des preuves évidentes d'une protection particuliere.

Les Anglois ne furent pas heureux au siége de Reims, & moins encore à leurs tentatives contre la ville de Paris. Ils fu-

rent quarante jours devant Reims, résolus à y entrer & y faire couronner leur Roi; mais les habitans soutinrent le siége avec tant de zele & de vigueur, que ce Prince fut forcé d'y renoncer. De-là il alla à Châalons, & parcourut toute la Champagne, jusqu'à Sens & Auxerre. Les Bourguignons se rançonnerent moyennant deux mille florins d'or, & il n'entra pas dans leur Province. Il rançonna aussi le Nivernois, & prit sa route par le Gâtinois pour venir à Paris, ravageant par-tout où il passoit.

Son fils le Prince de Galles assiégea la forteresse d'Ussayes près Provins, s'en rendit maître, & y fit nombre de prisonniers de qualité, les Seigneurs de Bonville, d'Orgeville, de Braque, des Barres, tous Chevaliers, & quantité d'autres, & à la fin de Mars de l'année suivante, il se campa depuis Chartres & Mont-l'Hery, jusqu'à Corbeil.

1360. Là, il fut proposé entre Edouard & le Duc de Normandie (que nous nommerons doresnavant le Régent) un projet de pacification par Frere Simon, Général des Dominiquains, Légat du Pape *ad hoc*, qui assembla les Députés des deux parties à Longjumeau,

où l'on ne put convenir de rien, ce qui fit qu'Edouard s'approcha de Paris avec toute son armée, & se logea à Mont-rouge, Vanvres, Châtillon, Vaugirard, Gentilly, & autres villages, d'où il fit un grand nombre de tentatives contre la capitale, mais toutes sans succès : de quoi irrité, il brula beaucoup de villages, & fit des dégâts inestimables. Ensuite il prit sa route par Chartres pour aller traiter avec la même rigueur la Normandie, & le pays du Maine. Mais quand il fut à Chartres, un prodige opéré par le Ciel même arrêta ses projets, & préserva manifestement la France d'une ruine totale.

A peine son camp fut-il assis sous les murs de cette ville, qu'il survint un orage terrible & une pluye accompagnée de grêle d'une grosseur surnaturelle, laquelle avec le tonnerre qui tomboit perpétuellement lui tua grand nombre de soldats, & donna à Edouard lui-même une telle frayeur de périr là, qu'il fit un vœu solemnel de faire sans délai la paix avec le Régent, auquel il députa l'Abbé de Cluny, aussi Légat du Pape *ad hoc* tout récemment arrivé, & le chargea de porter sa résolution au Régent.

Ce Prince ne balança pas à l'accepter, & envoya dix Ambassadeurs pour traiter; Jean de Dormans, Evêque de Beauvais, Chancelier de France, Jean de Melun, Comte de Tancarville, le Maréchal de Boucicault, les Seigneurs de Montmorenci, de Vignay, de Grollée (1), avec quatre des principaux Bourgeois de Paris, qui tous se rendirent à Bretigni près de Chartres; & de la part du Roi d'Angleterre, s'y trouverent le Duc de Lancastre, les Comtes Northempton, de Warwik, de Suffolc & autres Chevaliers.

(Quoique cette digression n'intéresse pas directement l'Histoire de du Guesclin, nous prions le Lecteur de nous la permettre, tant à cause de la liaison qu'elle a avec le regne dont nous parlons, qu'à cause de celle qu'elle aura avec les faits d'armes de notre Héros que nous allons rapporter.)

L'appointement se fit le 8 Mai 1360, & portoit : que l'on abandonneroit à Edouard pour la rançon du Roi Jean, le

---

(1) Une des plus anciennes & des plus illustres Maison du Dauphiné, éteinte depuis peu d'années.

Poitou avec les Seigneuries de Thouars & Belleville, les Provinces de Guyenne, Agenois, Perigord, Limoſin, Gaure, Quercy, Bigorre, Tarbes, Rouergue & Angoumois en toute ſouveraineté, & hommage des Seigneuries en relevantes: de plus, Montreuil ſur Mer, Calais, Guynes, le pays de Merc, Boulogne ſur Mer, Saugate, Ham, Valles & Oignies : en outre trois millions d'écus d'or (1) : payables à divers termes. Qu'au moyen de ce traité le Roi d'Angleterre, & le Prince de Galles ſon fils, renonceroient à toutes prétentions, droits & titres ſur le Royaume & Couronne de France, à la Souveraineté ſur le Duché de Normandie, l'Anjou, la Touraine & pays du Maine, & à l'hommage des Duché de Bretagne & Comté de Flandres. Qu'enſuite de ce traité ratifié par le Dauphin Régent, on ameneroit le Roi à Calais, & que là on feroit le pre-

(1) Ecu d'or. C'étoit une Monnoye d'or fin de 64 au marc, par Ordonnance du Roi Philippe de Valois de 1349, qui vaudroit aujourd'hui au prix courant de 720 l. le marc d'or monnoyé 11 l. 5 ſ. ainſi trois millions d'Ecus d'or monteroient à 33750000 l.

mier payement de six cens mille écus d'or, & le reste aux termes convenus, moyennant plus de trente ôtages qui seroient livrés pour être conduits en Angleterre, entre autres les deux fils du Roi, le Duc de Bourgogne son frere, & les autres choisis parmi les plus grands Seigneurs du Royaume.

Le Comte de Warwick resta en France pour faire exécuter le traité de Brétigny, mais les Anglois l'observerent bien mal, & au contraire continuerent à courir les grands chemins, détrousser les voyageurs, voler & tuer sur les routes, bruler les villages, & faire plus de maux que d'autres que des Anglois n'auroient fait en pleine guerre.

Cependant le Roi Jean fut amené à Calais, & rentra dans Paris au mois de Décembre suivant, ce qui donna lieu à de grandes fêtes, qui n'étant pas de notre sujet, nous retournons à notre Histoire & à du Guesclin.

Le traité que nous venons d'exposer étoit si violent & si impraticable, que les Etats Généraux en refuserent l'exécution. Le Roi alors ne douta plus d'avoir à rentrer en guerre avec les Anglois. Il songea de bonne heure à se pourvoir de

Serviteurs & de Généraux capables de bien commander ses armées, tous les anciens étant morts ou hors de service. Le Maréchal d'Andréham se trouva alors auprès du Roi, & prit occasion de lui parler de du Guesclin comme d'un homme extraordinaire, & raconta ce qu'il lui avoit vu faire en Bretagne. Le Roi en avoit entendu parler en Angleterre comme de la terreur de la nation Angloise, il souhaita de le voir, & de l'engager à son service par des bienfaits & des dignités, sachant déja sur-tout que Bertrand étoit l'homme du monde le plus franc, le plus droit & le plus fidele aux Princes qu'il servoit. Il lui fit l'honneur de lui écrire de sa main, & envoya sa lettre par un Gentilhomme de sa Maison. Il lui marquoit que la renommée avoit tellement publié ses hauts faits d'armes, qu'il les avoit appris chez ses ennemis mêmes, & que cela lui faisoit souhaiter de le voir.

Du Guesclin se sentit bien honoré d'une pareille Lettre, & partit sans délai de Pont-Orson, qui étoit son séjour ordinaire dans les intervalles de paix ou de longues trêves, & se rendit auprès du Roi, & à ses ordres. Le Maréchal

d'Andréham

d'Andréham le présenta à Sa Majesté, dont l'accueil répondit à l'honneur de l'invitation : » Je veux, lui dit ce Prince, que vous soyez désormais l'un de mes bons Serviteurs, & si vous acceptez mon service, les dignités & les récompenses ne vous manqueront pas : la premiere charge vacante sera pour vous, & dès ce moment je vous donne une Compagnie de cent Lances (1), avec le gouvernement de Pont-Orson ». (2) Du Guesclin remercia le Roi de tant de faveurs, mais il exposa à Sa Majesté qu'étant né Breton, son devoir l'engageoit dans le service du Comte de Blois : que son métier étant de faire la guerre, il avoit contracté un lien indissoluble avec un grand nombre de ses

(1) Cent Lances, signifie la même chose que cent hommes d'Armes : c'étoit alors un honneur réservé presque aux seuls Princes du Sang, & il ne s'accordoit aux Gentilshommes qu'en faveur d'un mérite extraordinaire, ou de quelque action très-signalée.

(2) Pont-Orson, est une Ville anciennement forte place de guerre : elle est en Normandie, Evêché d'Avranche, sur le bord de la Mer, & limitrophe à la frontiere de Bretagne.

Compagnons d'armes ses amis ou ses parens, tous braves Gentilshommes, dont il avoit eu le bonheur de s'attirer la confiance & l'affection, qui comptoient sur lui, & sur lesquels il comptoit, s'étant tous engagés par serment à courir la même fortune, & dont par conséquent il ne pouvoit se séparer; mais que s'il plaisoit à Sa Majesté de les prendre à son service, & les appointer en gens de guerre, il répondoit sur sa tête de leur fidélité.

Le Roi, qui en apprenant les exploits de du Guesclin, avoit été informé aussi de la valeur de ses Compagnons d'armes, saisit la proposition, & sans déplacer, régla leurs appointemens; la bravoure de la nation Bretonne en général lui étoit assez connue, pour qu'il estimât ne pas devoir laisser échapper l'occasion d'en acquérir l'élite, pour en engager d'autres à entrer à son service, & leur donner plus de zele pour lui & pour sa Couronne.

Du Guesclin ensuite prit congé du Roi, & en le quittant il lui porta une parole qui auroit paru téméraire dans la bouche d'un autre, qui étoit que partout où, fort ou foible, il rencontreroit des Anglois, il les attaqueroit en

quelque nombre qu'ils fussent, & que Sa Majesté en auroit bien-tôt des nouvelles.

Ainsi il partit de la Cour comblé de bienfaits & de caresses, & se rendit en Bretagne pour y mettre sur pied sa Compagnie de cent Lances dont le Roi venoit de l'honorer. Ce fut l'affaire de peu de jours, & l'affluence de ceux qui se présenterent pour en être, auroit suffi pour en faire une seconde & une troisieme. Il forma la sienne dans Pont-Orson dont il étoit Gouverneur, & personnellement Seigneur. Peu après il la mit aux champs, pour remplir la promesse qu'il avoit faite au Roi, & lui donner les premieres preuves de son zele.

Il y avoit en Normandie deux Capitaines Anglois, Windsor & Plébi, qui à la tête de mille ou douze cens chevaux, faisoient un dégât horrible, & ravageoient tout ce qui tenoit le parti du Roi. Dès que du Guesclin le sut, il se mit sur leurs traces, & en peu de jours les atteignit, & les attaqua avec tant de valeur, qu'après six heures de combat, très-bien soutenu de leur part, il les défit si completement, que tout fut tué ou pris, & les deux Capitaines forcés de se ren-

dre à discrétion : en voici le détail. Ces deux Officiers instruits par leurs coureurs que du Guesclin étoit bien près d'eux, & que l'on avoit déja rencontré ses avant-coureurs, se retrancherent pour la nuit dans un village ; mais voyant que leurs retranchemens leur nuiroient plus qu'ils ne leur feroient utiles, & que leur Cavalerie, qui étoit toute leur force, ne pourroit s'étendre, & leur deviendroit inutile, que d'ailleurs ils feroient embarassés du train de chevaux, de bagages & de voitures qui les suivoient : sachant encore que du Guesclin étoit trop habile homme, pour leur donner le temps de se fortifier, & ne les pas attaquer dans une position si peu avantageuse, ils lui envoyerent un Hérault, chargé de lui faire une proposition qui peut-être n'a jamais été faite que cette fois là, savoir, que pour leur faire la guerre en galant homme, il ne lui convenoit de les combattre qu'en plaine, afin que la valeur des uns & des autres parut dans toute son étendue. Bertrand accepta le parti, tant par générosité que parce que sa troupe étoit excédée de fatigue, étant venue de loin & ayant marché le jour & la nuit ; ainsi la trêve fut accor-

dée & proclamée pour cette nuit-là.

Le jour venu on se battit, & les Anglois succomberent comme nous l'avons dit, & la Province de Normandie fut délivrée de ces coureurs qui la désoloient.

Après cet exploit, dont le Roi reçut une très-grande satisfaction, Bertrand voyant tout le pays en assurance, & que rien ne pouvoit plus le troubler, crut pouvoir se donner quelque relâche, & avec le congé du Roi, il alla à Nantes faire sa cour à Charles de Blois qui s'y tenoit avec sa femme Jeanne la Boiteuse. Sur sa route, les peuples accouroient en foule pour voir cet homme si célebre dont ils entendoient dire tant de choses merveilleuses, & qui avoit rendu de si grands services à leur patrie. Dans les villes où il s'arrêtoit on lui rendoit les honneurs publics, comme à un Souverain, & tant les principaux de chaque ville, que les Bourgeois lui offroient des présens, qu'il n'acceptoit que quand il ne pouvoit pas s'en défendre. On rapporte même un trait singulier qui merite sa place ici. Un Bourgeois vint lui faire offre d'un objet considérable que du Guesclin refusa absolument : cet homme revint, fit de nouvelles instances avec le

double de ſon premier préſent, & fut encore refuſé : il revint une troiſieme fois avec ſon préſent triplé : du Gueſclin ſurpris, auſſi-bien que tous les aſſiſtans, lui demanda la raiſon d'un procédé ſi extraordinaire. Je ne connoiſſois pas tout votre mérite, lui dit-il, quand je vous ai fait mes premieres offres, vos refus m'ont fait connoître votre généroſité, c'eſt pour cela que j'ai doublé & triplé mon préſent; alors il lui fit des inſtances ſi preſſantes, que du Gueſclin ne put s'empêcher d'accepter ce qu'il lui offroit.

Enfin il arriva à Nantes, avec l'appareil d'un triomphe, comme autrefois les Dictateurs entroient dans Rome, précédé & ſuivi d'une foule de peuple qui le combloit de benedictions, & faiſoit retentir l'air de cris de joie.

Charles de Blois le reçut comme un homme à qui il avoit les plus grandes obligations : il l'embraſſa tendrement, puis le prenant par la main; venez, lui dit-il, brave Bertrand, que je vous préſente à une Dame qui aura grand plaiſir à vous voir, & tout de ſuite le conduiſit à l'appartement de la Princeſſe, à qui il l'annonça en ces termes : Voici,

Madame, le vaillant Bertrand du Guesclin que je vous amene. A ces mots la Duchesse quittant un ouvrage de broderie qu'elle tenoit, & oubliant sa supériorité, lui jetta les bras au col avec autant d'ardeur qu'elle eut pu embrasser son mari; les larmes lui vinrent aux yeux : soyez le bien-venu, brave Bertrand, lui dit-elle, je sais les grands exploits dont vous avez signalé votre attachement & votre zele pour nous, je sais les obligations que nous vous avons, & que tout ce que nous possedons ne suffiroit pas pour les reconnoître : vous êtes notre principale espérance, & le plus ferme appui de notre bon droit. Du Guesclin rougit, tant de la faveur qu'il avoit reçue de sa Souveraine, que de ses expressions, & lui répondit modestement : Madame, j'ai l'honneur d'être né votre sujet, je n'ai rien fait jusqu'ici que ce que j'ai du faire en cette qualité, & je ne cesserai de vous rendre tous les services que mon devoir m'impose.

Tout étoit alors paisible en Bretagne au moyen de la trêve subsistante entre les deux Contendans, & dans l'attente d'un traité définitif, mais bien difficile à conclure. Cependant on ne s'occupoit

à Nantes que de plaisir, de fêtes & de Tournois, où l'on peut s'imaginer la part que du Guesclin dût prendre. Le Comte de Montfort saisit l'occasion du séjour de Bertrand auprès du Comte de Blois pour le lui rendre suspect : il fit répandre par des émissaires jusques dans le cabinet de Charles que la grande faveur que du Guesclin avoit acquise auprès des troupes & du peuple, étoit capable de renverser également les deux parties, & d'autant plus que la nation fatiguée d'une guerre déja bien longue, & qui n'étoit pas prête à finir, pourroit bien d'un commun consentement le reconnoître pour Duc, & que si cela arrivoit, il sauroit bien s'y maintenir ; que peut-être les Rois de France & d'Angleterre lui prêteroient la main, & qu'en tout cas ce seroit un troisieme parti qui acheveroit de ruiner la Province. Ils ajoutoient encore d'autres raisons qui parvinrent enfin jusqu'au Prince, & ne lui firent aucune impression. Il répondit à ces donneurs d'avis : » Je suis certain que Bertrand n'a acquis la grande réputation dont il jouit & l'affection de tout le monde, que par son mérite & ses vertus : il n'est capable ni d'une ambition qui se-

roit tort à sa gloire, ni d'une trahison qui le déshonoreroit. Je suis sûr que si on lui offroit le titre de Duc de Bretagne à mon préjudice, il le refuseroit : & de mon côté si la Bretagne ne pouvoit être tranquille & heureuse, comme je l'ai toujours souhaité, qu'à ce prix là, je le verrois sans regret prendre ma place. De telles rumeurs ne sont que des traits de malice de ses ennemis & des miens, & je risquerai tout plutôt que de prendre le moindre ombrage d'un homme si estimable ».

Du Guesclin fut informé de tout cela, & voulut un jour s'en expliquer avec le Prince, qui lui ferma la bouche avec ce peu de mots ; je vous connois assez, & je ne connois pas moins nos ennemis communs.

1353. Peu de jours après, le Comte de Blois voulant fixer Bertrand auprès de lui, songea à le marier, & jetta les yeux sur Thiphaine Raguenel, cette savante Fée dont nous avons parlé p. 116. Il en fit faire la proposition à Guillaume Raguenel, Vicomte de la Belliere, frere aîné de Thiphaine, qui la reçut avec grand plaisir, & le mariage ne tarda à se faire, que le temps qu'il fallut à

domontades, elles m'ont rejoui, quoique je ne sois pas accoutumé à en entendre de pareilles, & elles ne me font pas grande peur. Je n'accepte pas le combat que vous m'offrez, je veux vous défaire en corps vous & vos gens, mais je vous prie de ne pas fatiguer ces beaux Guilledins que je vois-là, parce que j'irai dans peu les chercher, & vous remercier de la peine que vous avez prise de les bien choisir en Angleterre, & de les amener jusqu'ici. » Après cette réponse, Bertrand se retira sans vouloir attendre de réponse.

Les Gentilshommes Normands & Bretons témoins de l'audace de Felleton, en furent vivement indignés, & se préparoient déja à sortir en armes pour le charger; mais du Guesclin modéra leur ardeur en leur jurant que bien-tôt il leur feroit voir de près des ennemis si vains & si téméraires. Aussi-tôt il commanda à tout ce qu'il avoit d'hommes auprès de lui de se préparer en diligence à marcher au premier ordre; & en même-temps, fit dire aux garnisons du Mont S. Michel & de Beuvron, de se trouver le lendemain à heure nommée à tel endroit qu'il indiqua. Ensuite il se prépara

lui-même pour l'exécution de son projet.

Le lendemain à l'heure marquée il sortit de Pont-Orson, n'y laissant d'hommes que la garde nécessaire : les garnisons qu'il avoit mandées se trouverent au rendez-vous, & il les passa en revue. Il s'y trouva cent Lances bien montées & deux cens Arbalêtriers à pied. Avec ce corps de troupes il marcha avec tant de diligence, qu'en vingt heures il atteignit Felleton dans les landes de Meillac, quoique les Anglois eussent marché sans s'arrêter, bien sûrs qu'il les suivroit de près. Ils marchoient en ordre de bataille, & enseignes déployées. Du Guesclin envoya d'abord un Hérault à Felleton pour lui dire qu'il venoit quérir ses beaux Guilledins, & lui demander raison des propos qu'il lui avoit tenus, & voir si vingt Bretons pourroient bien se défendre contre cinq Anglois.

Felleton engagé d'honneur à combattre, répondit au Hérault ; allez dire à votre Maître que mes Guilledins serviront à conduire les prisonniers que je vais faire après qu'ils m'auront demandé quartier. Ensuite il se retourna vers les siens, & leur dit : » Mes compagnons, notre bon-

ne fortune nous donne ici l'occasion de nous signaler dès notre entrée en Bretagne ; quelque aisée & assurée que soit la victoire que nous allons remporter, elle ne nous en sera pas moins glorieuse, & ne contribuera pas moins à établir notre réputation d'être les plus vaillans hommes de la terre. Ce du Guesclin qui a tant fait parler de lui, vient se jetter entre nos mains, vengeons-nous une bonne fois de tout le mal que notre nation a éprouvé de sa part. Ne craignons point ses stratagêmes ordinaires, notre nombre surpasse celui de ses gens, comme nous les surpassons en valeur, ainsi la victoire nous est assurée. » La troupe lui répondit avec ardeur qu'il ne differât pas à les mener au combat, pour punir cet ennemi juré de leur nation. Trois Chevaliers, des plus braves d'entre eux, firent vœu au Ciel de tuer du Guesclin, ou de périr eux-mêmes, tant leur fureur contre lui étoit animée.

Le Hérault n'étoit pas encore de retour auprès de du Guesclin, que celui-ci apperçut les Anglois venant à lui au petit pas & rangés en fort bon ordre ; il rangea aussi les siens en bataille, & sa contenance guerriere & assurée lui tint

lieu de harangue, & leur communiqua toute ſa bravoure. Les deux troupes s'approchent, déja les lances volent en éclats de part & d'autre ; le carnage eſt déja grand, & la victoire ne ſe décide pas encore : l'acharnement eſt égal de chaque côté : enfin on en vient aux haches d'armes d'une part & de l'autre, & aux épées : ce n'eſt plus un combat général, c'eſt autant de combats ſinguliers, chacun choiſit ſon homme ; la même ardeur & la même animoſité ſont égales dans chaque ſoldat : tous combattoient pour leur gloire, leur vie & leur liberté. Bertrand tue de ſa main deux de ceux qui avoient fait ſerment d'avoir ſa vie : le troiſieme étoit bleſſé mortellement d'un coup de flêche dès le commencement de l'affaire. Felleton fut trois fois fait priſonnier par les Bretons, & trois fois délivré par les ſiens. Mais Bertrand qui avoit enſemble ſa gloire à ſoutenir, & ſon injure perſonnelle à venger, fit des choſes incroyables, & décida lui ſeul la victoire : il portoit par-tout la terreur & la mort, & sembloit armé plutôt de la foudre que d'une épée. L'opiniâtreté Angloiſe céda à ſa valeur ; Felleton fut pris une quatrieme fois, &

resta prisonnier, ayant été terrassé d'un coup de lance par un Gentilhomme Breton, nommé Roland Bodin : deux autres Capitaines Anglois eurent le même sort, ce qui mit l'épouvante par-tout ; en sorte que le soldat Breton abattoit tout ce qui se présentoit, résolu à tout passer au fil de l'épée, si Bertrand, que personne n'avoit jamais surpassé en humanité dans la victoire, n'eut fait cesser le carnage : ainsi tout ce qui avoit échappé au glaive fut pris à rançon.

Il commença par faire panser ses blessés & ceux des ennemis, & enterrer les morts, ensuite il partagea judicieusement le butin & les prisonniers à sa troupe, & renvoya les garnisons dans leurs places. Il retint pour lui les trois Capitaines, Jean Felleton, Guillaume Isannay & la Grée : & le premier reçut là une bonne leçon pour l'avenir de ne pas commencer par être insolent.

Bertrand pendant son séjour à Nantes auprès de Charles de Blois, comme nous l'avons dit, avoit fait connoissance & lié amitié avec un Seigneur François de grande considération, commandant pour le Roi en Guyenne, nommé Jean de Xaintré. Ce Seigneur lui écrivit pour

le faire souvenir qu'ils s'étoient promis réciproquement d'unir leurs forces dès qu'il y auroit quelque occasion de rendre un bon service au Roi, & de combattre les Anglois : que cette occasion se présentoit, parce qu'ils tenoient en Poitou un château nommé Essay, dont la garnison désoloit tous les environs : que la saison étoit favorable pour attaquer ce Château environné de marais impratiquables en tout autre temps. Du Guesclin ne balança pas un moment : il laissa ses trois prisonniers à Pont-Orson, libres, & sur leur parole de ne point s'échapper sans avoir payé leur rançon, & partit pour la Guyenne avec une belle troupe d'hommes de son choix, & sur lesquels il comptoit, & se trouva au rendez-vous convenu. L'arrivée de du Guesclin, & sa jonction avec un homme aussi recommandable que Xaintré, donna l'allarme aux Anglois ; ils cesserent de courir la campagne & se renfermerent dans leurs places, s'attendant bien d'y être attaqués, ce qui ne tarda que jusqu'au lendemain. Dès le jour même le château d'Essay fut investi, & le jour suivant les deux chefs avec toutes leurs forces, montant ensemble à environ quatre mille hommes

s'en approcherent. Il y eut une contestation honorable entre Xaintré & Bertrand : le premier pour faire les honneurs de son gouvernement, voulut déférer le commandemeut à du Guesclin, qui le refusa, sur ce que n'ayant aucune commission du Roi pour la Guyenne, & n'étant venu qu'en qualité d'auxiliaire, il ne devoit que recevoir des ordres, & non pas en donner : la dispute alla plus loin encore : Xaintré vouloit si absolument que Bertrand commandât en chef, qu'il menaça de quitter l'armée ; & moi, dit du Guesclin, je vais reprendre le chemin par où je suis venu, plutôt que de commander ici. Les autres Capitaines s'assemblerent en Conseil de Guerre, & les firent convenir qu'ils auroient chacun leur quartier séparé, & leurs troupes indépendantes, qu'il seroit fait deux attaques que chacun commanderoit en chef, & que celle ou les Anglois se fixeroient pour défendre ou attaquer seroit reputée le quartier général, en cas qu'il fallût se réunir. Ces deux grands Capitaines eurent encore de la peine à accepter cet arrangement, & ne se rendirent qu'aux instances des Officiers & à la nécessité du service.

La place fut donc attaquée de deux côtés, les nôtres perdirent quelques hommes d'abord; mais s'étant mis à l'abri des coups de traits, ils serrerent le Château si vivement que rien n'en pouvoit sortir, ni aucun secours y entrer: & les mesures étoient si bien prises, que les Anglois ne pouvoient jamais surprendre le camp françois, ni le forcer. Les échelles furent placées & le Château attaqué de toutes parts. Du Guesclin étoit monté le premier sur la muraille, & y avoit planté son enseigne en faisant son cri, Notre-Dame Guesclin; mais cet honneur faillit à lui couter la vie: comme il se mettoit à poursuivre les ennemis qui voyant les Bretons maîtres des murailles se sauvoient dans la place d'armes, & comptoient se former en corps, & à force de résistance obtenir quartier, du Guesclin mit le pied sur une piece de bois pour aller à eux; mais ce bois étoit tellement pourri qu'il manqua sous lui, en sorte qu'il tomba de quinze ou vingt pieds de haut dans la cour du Château, & se cassa une jambe. Cinq Anglois qui le virent tomber, & qui le reconnurent à ses riches armes, coururent à lui pour le tuer

& le dépouiller. Ce fut là qu'il eut besoin de tout son courage & de toutes ses forces : il eut le temps de se ranger contre une muraille, de s'y adosser, soutenu sur sa bonne jambe, & de s'armer d'une longue hache qu'il portoit toujours. Le premier Anglois qui l'aborda fut assommé du premier coup, un moment après il en mit deux autres hors de combat, & il se défendit si vigoureusement contre les deux autres, malgré tous les efforts qu'ils firent pour le joindre, & la douleur excessive qu'il ressentoit, qu'il eut le bonheur d'être secouru par un brave gentilhomme Breton, Jean Hongar, qui l'apperçut dans cette dangereuse situation. (1) Hongar accourut à lui, tua un des deux soldats, & l'autre n'eut que le temps de s'enfuir ; il s'approcha de Bertrand qui tomba dans ses

(1) Si les Poëtes du Paganisme eussent raconté un pareil trait, qu'un homme appuyé sur une seule jambe, l'autre cassée, eut soutenu l'attaque de cinq hommes, & en eut défait trois, on le pardonneroit à la Fable, comme on lui en pardonne bien d'autres ; mais il faut que le fait soit vrai pour que l'on soit obligé de le croire.

bras sans connoissance, Hongar le crut mort, le voyant tout en sang, & appella quelques compagnons à qui tout en larmes il demanda du secours : ils l'envelopperent dans leurs manteaux, appercevant encore quelques signes de vie, & l'emporterent dans sa tente.

Les Bretons voyant porter de la sorte ce brave chef, qu'ils chérissoient & estimoient généralement, le crurent tué, & dans le premier mouvement de leur affliction, firent tomber leur vengeance sur les Anglois qu'ils lui sacrifierent jusqu'au dernier ; ensuite ils mirent le feu au Château & commençoient déja à démolir les murailles, lorsque l'on vint tempérer leur douleur en leur annonçant que Bertrand n'avoit point reçu de coup mortel, que tout son mal étoit une jambe cassée, & qu'ainsi ils étoient assez vengés : ils crurent que cette consolation ne tendoit qu'à les tromper, & que l'on ne vouloit qu'arrêter leur fureur, en un mot que Bertrand étoit mort : ils s'écrierent tous d'une voix qu'au moins les ruines de la place lui serviroient de monument, & rendroient témoignage à la postérité de leur affection & de sa valeur,

1353. Cette deſtruction exécutée, & la bleſſure de du Gueſclin, occaſionnerent la ſéparation de ſes troupes d'avec celles de Xaintré. Bertrand fut tranſporté à Nantes, diſtante de plus de cinquante lieues, pour y attendre ſa guériſon, qui ne fut parfaite qu'au bout de trois mois. Son Prince, Charles de Blois, l'honora de ſes fréquentes viſites, & l'entretint ſouvent de ſes plus ſecretes affaires & de ſes deſſeins. Un jour entre autres il vint le voir avec l'air d'un homme agité de quelque choſe d'extraordinaire, & lui dit que quoique la tréve ſubſiſtante entre lui & le Comte de Montfort ne dût expirer qu'à la Saint Michel, il s'étoit réſolu de rappeller ſes amis auprès de lui, & de former ſon armée en corps dès le commencement d'Avril, & de le faire ſon Lieutenant-Général; qu'ainſi il ſouhaitoit qu'il ſe trouvât à Nantes pour ce temps-là, afin de réſoudre enſemble leurs opérations.

Du Gueſclin qui connoiſſoit le Prince pour religieux obſervateur des traités, & qui ne l'étoit pas moins lui-même, fut étrangement ſurpris de ce diſcours, & ne put s'empêcher de ſe récrier & de parler à Charles avec beaucoup de li-

berté & de force : » Seigneur, lui dit-il, je manquerois au respect que je vous dois & au zéle que vous m'avez toujours connu pour votre gloire & pour votre service, si je ne vous expliquois pas ma pensée avec toute franchise : il est constant qu'une tréve ne se peut violer sans perfidie, vous en êtes incapable; mais si vous l'étiez, vous ruineriez toutes vos affaires : quel jugement pensez-vous que vos amis en porteroient, & croyez-vous que des gens d'honneur voulussent se prêter à un projet qui vous deshonoreroit ? Quel jugement en porteroit toute l'Europe, qui vous regarde comme un grand Prince & plein d'honneur, si vous donniez cet avantage à votre ennemi ? Votre cause, toute juste qu'elle ne paroîtroit plus soutenable : les traités les plus secrets doivent être observés scrupuleusement, à plus forte raison la foi donnée publiquement & confirmée par des sermens solemnels, doit-elle être inviolable. Et quand vous n'auriez pas toutes ces considérations humaines, ne craignez-vous pas que le Ciel même n'en prenne vengeance & ne vous abandonne à celle de votre ennemi ? «

Le Comte de Blois avoit écouté ces remontrances avec une attention triste & sombre, dont-il sortit pour y répondre : » Cher Bertrand, dit-il, vous ne m'avez pas dit là un mot que je ne me sois dit à moi-même ; j'y reconnois votre attachement pour moi, votre grand cœur & votre magnanimité. Je sens comme vous que je risquerois de passer pour un parjure, & que mes ennemis profiteroient de l'occasion pour me deshonorer ; mais ne pensera-t-on pas autrement quand j'aurai exposé & publié mes raisons ? Et ne me rendra-t-on pas justice sur cette prétendue infraction de la tréve, & ma résolution de faire la guerre, quand je démontrerai que le Comte de Montfort ne l'a pas entretenue, cette prétendue tréve, qu'il n'a pas congédié ses troupes, & que les Anglois de son parti n'ont pas cessé un seul jour de maltraiter les gens du mien ? N'ont-ils pas continué leurs hostilités, rançonné les bourgeois de mes places, & fait des prisonniers ? Pourquoi respecterois-je un traité qu'ils ont mille fois violé ? D'ailleurs Montfort est-il pour moi un ennemi légitime ? C'est un usurpateur,

usurpateur, un sujet révolté : ainsi mon projet est juste, & dans toutes les régles de l'honneur & de la générosité, & ne vous en faites plus une peine, mon cher du Guesclin ; j'ai tout pesé scrupuleusement, & jespere que mes raisons vous toucheront & que vous ne me refuserez plus d'y entrer & de me donner cette derniere marque de votre déférence pour mes intentions. «

Du Guesclin persuadé par les raisons qu'il venoit d'entendre ne contesta plus, & pour s'y conformer, il promit au Prince de se trouver à Nantes le quinze Mars, avec toutes les troupes qu'il pourroit rassembler.

Alors se trouvant en état de monter à cheval, il prit congé du Comte de Blois, & partit pour son gouvernement de Pont-Orson ; & à peine étoit il sorti de Nantes qu'il apprit que Richard de Grévaques, Capitaine Anglois, battoit la campagne pour tâcher de le surprendre dans sa route & l'enlever. Il sçut que ce Capitaine étoit en garnison dans Ploërmel, & que de-là il faisoit des courses dans tous les environs, & levoit des contributions sur les Paroisses depuis Rennes

jusqu'à Nantes. (1) Du Guesclin qui marchoit avec ses Compagnies ordinaires, se détourna de son chemin pour se mettre à la poursuite de ce Capitaine, & lui épargner la peine de le chercher : celui-ci le sçut, & se tint sur ses gardes, pour ne pas être surpris par un ennemi si redoutable, & tâcher au contraire de le trouver au dépourvû. Il apprit que du Guesclin étoit logé à l'Abbaye de Saint Méen (2) & ses troupes dans la ville : il marcha toute la nuit & arriva proche de cette Ville une heure avant le jour ; il envoya deux de ses gens travestis en paysans à la découverte ; ils lui rapporterent que tout étoit dans le repos & dans le silence, sinon un petit Corps-de-Garde de quinze ou vingt hommes à l'entrée du Bourg, qui seroit aisé à forcer : alors Grévaques dispose ses gens, marche sans bruit, fond sur le Corps-de-Garde, tue les premiers qui se présentent, les autres se sauvent & vont donner l'allarme

(1) L'intervalle est de dix-sept lieues de Bretagne.

(1) Abbaye de l'Ordre de Cîteaux, Diocèse de S. Malo, & tout auprès.

aux troupes de du Guesclin. Grévaques attaque d'abord la maison où étoient ses équipages, avant que personne fût en état de se défendre : les valets résisterent tant qu'ils purent, quelques Gentilshommes vinrent à leur secours avec des soldats & des habitans, mais la partie étant trop inégale, il y eut de la perte du côté des Bretons, entre autres de trois Capitaines dans les troupes de du Guesclin, très-braves & très-estimés, Geoffroy le Vayer, Raoul de Kergoüet, & le Seigneur de Romillé. Cependant tous les habitans se mirent en armes, & sauverent la maison que Grévaques attaquoit; de son côté il craignit que ses gens occupés au pillage, ne fussent chargés & défaits. Il crut qu'il seroit plus à propos d'aller attaquer du Guesclin, avant qu'il eût le loisir de se mettre en défense, sachant bien que s'il s'y mettoit, tout ce que lui Grévaques auroit fait jusques-là, deviendroit inutile, & qu'au contraire s'il pouvoit le vaincre, tout seroit à sa disposition.

Il marcha donc droit à l'Abbaye, où Bertrand, qui se disposoit à aller chasser les Anglois de la Ville, & à soutenir les

siens, avoit déja mis en bataille les gens de guerre qui s'étoient rassemblés près de sa personne. Il étoit prêt à sortir de l'Abbaye, quand on vint lui annoncer que Grévaques venoit l'attaquer : alors il rangea sa troupe dans le préau, ou cour, qui étoit grand & vaste, & fit ouvrir les portes. Grévaques arrive, & s'apperçoit qu'il est attendu, mais il n'étoit plus temps de reculer, ni de délibérer ; ainsi il fond sur la troupe de Bertrand avec vivacité. Le combat fut long & incertain, mais à la fin Grévaques eut la douleur de voir tomber mort à son côté son fils, jeune homme de très-grande espérance, & quantité de ses principaux Officiers ; le reste s'ammollit, & ce pere désolé fut forcé de se rendre à la merci de du Guesclin avec son gendre & son beau-frere, qui tous remirent leurs épées au vainqueur.

Ainsi finit cette entreprise où du Guesclin courut le plus grand danger, & la Province se vit délivrée d'un ennemi bien puissant & bien destructeur.

Bertrand alors continua son chemin vers Pont-Orson dont il n'étoit pas loin, & y fit conduire Grévaques & les au-

tres prisonniers ; mais il ne s'y rendit pas sans avoir encore une aventure des plus singulieres.

On a vu ci-devant (p. 155.) que du Guesclin partant de son Château & Gouvernement de Pont-Orson, y avoit laissé trois prisonniers entre autres, savoir, Felleton, Isannay & la Grée : ce Felleton, qui avoit insulté Bertrand si audacieusement, & qui devoit venir manger ses chapons, avoit payé sa rançon & recouvré sa liberté. Aussi-tôt qu'il fut libre, il avoit recommencé dès le jour même son premier métier, & avec deux cens hommes qu'il avoit rassemblés, il battoit la campagne, rançonnant ou pillant par-tout où il passoit. Du Guesclin le rencontre à trois lieues de Pont-Orson, l'attaque sans lui donner le temps de se reconnoître, le bat, lui tue une partie de son monde, prend le reste, & le conduit lui & les siens prisonniers au même Château d'où il n'étoit sorti que depuis deux ou trois jours. Bertrand arriva chez lui avec l'appareil d'un triomphe ; une troupe victorieuse d'une part, une autre troupe de prisonniers de l'autre, ornoient son char. Sa femme, Thiphaine

Raguenel, dont on ne peut faire un plus grand éloge que de dire qu'elle étoit digne de lui, courut à sa rencontre, & lui fit un accueil que nous aurions de la peine à décrire. Elle ne pouvoit assez se féliciter de revoir ce Héros couvert de lauriers, & qui étoit revenu des bras de la mort, comme par miracle : parmi les prisonniers qui suivoient le vainqueur, elle reconnut le Seigneur Felleton, & lui dit d'un air ironique, comme il le méritoit ; comment, brave Felleton, vous voilà encore, c'est trop pour un homme de cœur comme vous, d'être battu deux fois dans l'intervalle de douze heures, une fois par la sœur, une autre par le frere. Bertrand ne comprenant pas ce discours énigmatique, la Dame le lui expliqua.

» La nuit derniere, lui dit-elle, tout étant ici dans le plus profond silence, votre sœur la Religieuse (1) couchée avec moi, & toutes deux bien endormies, elle a été divinement avertie en

(1) Julienne du Guesclin, qui fut ensuite Abbesse de S. George à Rennes & mourut fort âgée en 1405.

ſonge d'un grand danger qui nous menaçoit : elle s'eſt eveillée en ſurſaut, s'eſt levée, a pris des armes, & l'épée à la main a couru à l'endroit qui lui avoit été déſigné dans ſon rêve ; elle a trouvé une échelle toute dreſſée contre la fenêtre de la chambre de mes femmes, & les Anglois déja preſque en haut ; elle les a renverſés, & trois d'entre eux ſe ſont tués en tombant : tout de ſuite elle a appellé du ſecours, & donné l'allarme dans le Château : tout le monde s'eſt levé, on s'eſt mis en défenſe, & nous avons été ſauvées par cette protection miraculeuſe du Ciel ; depuis nous avons ſçu que c'étoit le Seigneur Felleton qui avoit fait cette tentative, avec les deux cens hommes que vous avez rencontrés & défaits ».

Tout le monde admira une aventure ſi étonnante, & le courage de cette Héroïne Religieuſe, digne ſœur du plus grand homme de ſon ſiecle ; Bertrand ordonna qu'on allât ſur le champ à l'Egliſe en rendre graces à Dieu : enſuite il dit à Felleton : » Je vous croyois un Chevalier trop galant envers les Dames, pour eſſayer d'attaquer deux femmes dans leur lit & endormies ; cela convient

à un amant indiscret, à un Héros de Roman; mais je ne saurois assez vous plaindre de votre peu de succès, d'avoir été battu par une Religieuse, car pour avoir été battu par moi quelques heures après, cela ne doit pas vous étonner, vous y êtes accoutumé.

Mais cet événement là me fait naître d'étranges soupçons qui vous feroient encore moins d'honneur : je me doute que pendant votre prison vous avez abusé de la liberté que je vous ai donnée de converser avec tout le monde; & que vous avez corrompu quelqu'un de la maison pour favoriser par une trahison un projet aussi odieux ».

Felleton fut outré de ce dernier reproche, d'autant plus qu'il étoit réel; Bertrand l'approfondit, & trouva que deux femmes de Chambre de sa femme étoient complices : il n'eut besoin de personne pour les punir, & se rendant justice lui-même militairement, il les fit lier ensemble dans un sac & jetter à la riviere (1).

---

(1) C'étoit alors le supplice des femmes, & la premiere qui fut pendue, le fut sous Charles VII.

Peu de temps après, les Anglois ayant recommencé leurs courses en Normandie, Bertrand recommença aussi à les combattre : ils s'étoient emparés du Château de la Roche-Tesson, qu'ils avoient fortifié, y avoient mis quatre cens hommes de garnison, & de-là ils mettoient quinze lieues de pays à contribution, & comptoient être en sureté dans une place si forte. Du Guesclin y mena douze cens hommes, & ayant fait sapper un pan de la muraille, & fait une brêche suffisante, il fit donner l'assaut, monta le premier, & força le Château. Le Capitaine fut tué avec bon nombre de ses gens, le reste pris à rançon. Le Roi pour recompense lui fit présent de cette terre, dont son frere Olivier jouit après lui comme son héritier, & la fille unique d'Olivier la porta dans la Maison de Gouyon de Matignon (1).

Du Guesclin qui jusques-là n'avoit pas encore éprouvé le moindre revers de fortune, en éprouva un enfin ; mais sa gloire ni sa réputation n'en reçurent point la moindre altération.

---

(1) Grande & illustre Maison de Bretagne, passée en Normandie.

Hue (*Hugo*) de Caurelée, l'un des plus recommandables Capitaines qui fussent parmi les Anglois, ravageoit les terres du Seigneur de Craon, qui ne se sentant pas en état de le combattre, pria Bertrand de joindre ses troupes aux siennes, pour chasser cet ennemi; celui-ci ne se fit pas prier deux fois, & lui conduisit lui-même ses hommes, & ils se mirent ensemble sur les voies de Caurelée, pour le combattre, & le trouverent au pays du Maine, dans une lande, entre la Croisille & Juvigny : les deux partis rangerent leurs troupes en bataille, & au premier choc, les gens de Craon prirent la fuite, en sorte que du Guesclin resta seul avec les siens qui n'étoient qu'environ cent hommes. Bertrand si lâchement abandonné ne s'en étonna pas, ni ne perdit courage, au contraire il anima ses gens, & leur commanda de se tenir serrés, & d'attendre l'ennemi. Les Anglois tinrent conseil, & résolurent d'attaquer cette petite troupe; mais Caurelée eut assez d'honneur & de générosité pour leur proposer de tenter une négociation avant que de combattre : on s'y accorda, & il envoya un Hérault à du Guesclin pour lui représenter que les

Anglois étoient six contre un, qu'il y auroit de la témérité de sa part de tenter une aventure si inégale, & qu'en son particulier il auroit regret de défaire d'aussi braves gens, & sur-tout lui qu'il estimoit infiniment, qu'ainsi il lui conseilloit d'entrer en composition, & qu'il le trouveroit raisonnable.

Bertrand communiqua aux siens cette proposition que tout le monde trouva honnête & généreuse, d'autant qu'il y auroit eu de l'imprudence à se compromettre si inégalement; & l'on convint entre les parties que du Guesclin & les siens s'en retourneroient librement & sûrement, que leur rançon seroit de trente mille florins d'or, que Bertrand ni aucun des siens ne pourroient s'armer que la rançon ne fût payée; Bertrand voulut donner des ôtages, mais Caurelée ne voulut point d'autre caution que sa parole.

Du Guesclin de retour chez lui ne perdit point de temps: il vendit ses meubles & son argenterie, & emprunta jusqu'à concurrence de la somme, qu'il envoya très-peu de temps après à Caurelée par un Gentilhomme, sans permettre qu'aucuns des siens, soldats ou au-

tres y contribuassent, & retira sa parole & celle de sa troupe; les Historiens observent ici que les profits étoient toujours pour ses gens, & les dommages toujours pour lui seul.

1363. Cependant le temps approchoit de tenir à Charles de Blois la parole que Bertrand lui avoit donnée de se trouver auprès de lui au milieu du mois de Mars; il partit donc de chez lui le 10, après avoir donné ordre à ses troupes d'être prêtes à marcher à la fin du mois. Les Seigneurs du même parti s'y trouverent dans les premiers jours d'Avril: il se tint plusieurs Conseils pour arranger les opérations, & décider par où on commenceroit à attaquer Jean de Montfort. Quelques-uns firent de grandes difficultés sur l'infraction de la trêve, & furent d'avis d'attendre son expiration, & de tout surseoir jusques-là; ils disoient que tout le monde trouveroit étrange que tant de gens d'honneur eussent violé un traité qui n'avoit plus que six mois à courir; enfin ces braves Bretons pensoient que ce seroit déroger à leur ancienne & austere vertu: mais on leur opposoit ce que le Prince avoit exposé à du Guesclin sur le même sujet; que

Montfort n'étoit point un ennemi légitime, mais un sujet révolté, un usurpateur : que lui-même, & les Anglois pour lui, ce qui étoit la même chose, ne l'avoient pas observée : qu'il étoit de notoriété générale qu'ils n'avoient pas cessé un seul jour de faire des courses, de surprendre des places, d'enlever les prisonniers & de piller le peuple.

Ces raisons ayant eu leur effet, & tous étant d'accord, il fut résolu que sans délai & le plus secretement possible, on assembleroit les troupes, & que l'on marcheroit contre les places qui tenoient pour le Comte de Montfort : ensuite il fut question de nommer un Général en Chef. Le Comte de Blois en avoit donné parole à du Guesclin, mais pour ne point donner de jalousie, (ce qui est souvent cause des mauvais succès), il mit la chose en délibération avec tous les Seigneurs de son parti, qu'il avoit rassemblés pour ce sujet; & leur dit : » Vous savez que la plus grande force d'une armée consiste en celui qui la commande, que ce proverbe est bien sage, qui dit qu'une troupe de Cerfs commandés par un Lion, est plus forte qu'une troupe de Lions commandés par un Cerf. Vous êtes tous

capables de commander mon armée, ainsi je ne suis embarrassé que du choix, & quand je le ferois, j'aurois regret de n'avoir pu vous nommer tous ; mais je ne veux point faire de jaloux, je veux au contraire qu'en obéissant au Chef qui sera nommé, chacun de vous pense obéir à celui qu'il aura lui-même choisi. C'est donc à vous à décider, & je m'en rapporte à votre choix : si le Maréchal de Beaumanoir étoit libre de porter les armes, nous n'aurions pas à délibérer, mais vous savez qu'il ne peut s'armer jusqu'à ce que les Princes mes enfans qu'il a conduits en Angleterre soient dégagés ». Le discours du Prince étant fini, Beaumanoir prit la parole & se plaignit amérement de ce que cette circonstance l'empêchoit de lui rendre ses services, & il ajouta, que quand il en auroit la liberté, il le supplieroit de déférer cet honneur au vaillant du Guesclin, à qui il appartenoit de commander en chef, & qu'il ne regreteroit que de ne pouvoir servir sous lui. Du Guesclin voulut parler pour s'en excuser, mais il fut interrompu par une acclamation générale : tout le monde s'écria que Beaumanoir n'avoit dit que ce que tous avoient pensé : que la vertu

& la sagesse de Bertrand étoient trop connues pour qu'il eut un concurrent; qu'enfin ils souhaitoient l'avoir pour Général. Le Comte de Blois, charmé que son choix fut celui de tous les Seigneurs, le nomma Général en chef, sans lui permettre de parler pour s'en défendre, & lui mit en main un bâton d'argent semé d'hermines, pour marque de sa dignité & de son pouvoir.

Du Guesclin rendit grace au Prince de l'honneur qu'il lui faisoit, & dit à la Compagnie, qu'il ne pouvoit manquer de bien remplir une fonction si importante avec les plus vaillans hommes du monde, & les plus expérimentés Capitaines, & ayant à soutenir la meilleure cause qui eut jamais été défendue.

Aussi-tôt il donna tous les ordres nécessaires, en sorte que dès le 15 d'Avril 1363, il se trouva avoir sur pied trois mille hommes d'armes (1), quatre mille

(1) Les hommes d'Armes ont varié en divers temps. Sous le Roi Jean, je trouve que chaque homme d'Arme menoit avec lui deux Ecuyers & deux Castilliers: ensuite ils n'ont plus eu que trois hommes. Les Cahiers des Etats Généraux tenus à Blois en 1576, ac-

archers à cheval, & neuf mille hommes de pied, & en outre tous les plus grands Seigneurs de Bretagne.

Quand cette armée fut en état de marcher, du Guesclin fut d'avis que Charles de Blois envoyât un Hérault à Jean de Montfort, avant que de se mettre en mouvement, pour ne pas paroître avoir voulu le surprendre, & qu'il lui mandât que les plaintes de ses Sujets, & les vexations continuelles des soldats, le forçoient à prendre les armes pour réprimer tant de désordres, & pour le sommer de se rendre auprès de lui, & de lui rendre compte de sa conduite: que de plus il lui fît hommage des terres qu'il tenoit en Fief du Duché de Bretagne, qu'il réparât les dommages que ses gens avoient causés, qu'il se remît à l'obéissance, & lui rendît le respect & les devoirs dont un Sujet est tenu envers son Souverain; qu'autrement il étoit en état de l'en châtier.

Le Comte de Montfort répondit à ces

---

cordent au Roi 3000 hommes d'Armes faisant 12000 Chevaux. Les hommes d'Armes devoient être tous Gentilshommes.

ſommations que Charles de Blois ſe trompoit d'exiger des ſoumiſſions & un reſpect que lui-même lui devoit : qu'il étoit informé qu'il avoit aſſemblé des troupes, mais qu'il ne s'en étoit pas mis en peine, ne pouvant croire qu'il oſât rien entreprendre au préjudice de ſon ſerment ; que cette conſidération l'avoit empêché de ſe mettre en état de défenſe, mais que s'il avoit la témérité de paſſer outre, il trouveroit par tout plus de réſiſtance qu'il ne croyoit, & que quant à lui, il ſçauroit bien le faire repentir de ſon manque de foi.

Le Héraut ayant rapporté cette réponſe : du Gueſclin ſe mit en mouvement, & marcha devant la ville de Carhaix, qui tenoit pour le Comte de Montfort, & qui étoit bien ſituée, avec une bonne garniſon. Le ſiége dura ſix ſemaines, au bout deſquelles les aſſiégés manquant de vivres & ayant perdu beaucoup de monde, capitulerent ; la garniſon ſortit vies & bagues ſauves, & le bourgeois fut libre de reſter.

Après que l'on eut pris toutes les meſures pour la ſureté de la place, l'armée marcha vers Bécherel : c'étoit un Château extrêmement fortifié, où le Comte

de Montfort tenoit une bonne garnison sous les ordres de Lantimer, brave & renommé Capitaine Anglois, & ce Château dominoit la ville de Rennes. Le Gouverneur se voyant investi par une si grande armée, & ne doutant pas qu'il n'eût tous les jours quelque assaut à soutenir, capitula, à condition que si dans quinze jours Jean de Montfort ne se présentoit pas avec une armée capable de faire lever le siége, il rendroit sa place au Comte de Blois, & il eut la permission d'en donner avis au Comte de Montfort.

Les six semaines qu'avoit duré le siége de Carhaix, avoient donné à ce Prince le temps d'assembler ses amis. Il leur avoit écrit les lettres les plus pressantes de se rendre auprès de lui, pour le venger lui & son parti de l'infidélité du Comte de Blois, & de l'infraction de la tréve. Ses représentations étoient si vives, que tous accoururent irrités du procédé de Charles de Blois, sans faire réflexion qu'ils ne l'avoient pas eux-mêmes observée un seul jour, & qu'ils n'avoient cessé de molester ceux de l'autre parti.

Lorsque Montfort reçut les lettres de

Lantimer & la nouvelle du fiége de Bécherel, il avoit déja rassemblé une belle armée, qui ne demandoit qu'à aller faire preuve de son courage, & punir le Comte de Blois. Il marcha donc avec toutes ses forces au sécours de Becherel. Mais du Guesclin qui prévoyoit bien ce qui devoit arriver, & que Montfort viendroit pour lui faire lever le siége de cette place dont il vouloit absolument se rendre maître, avoit couru la campagne, enlevé & fait conduire dans son camp toutes les vivres & les munitions, ravagé ce qu'il n'avoit pû emporter, & rompu les moulins, afin que les ennemis ne pussent trouver aucune ressource, pas même le fourage: outre cela il avoit fait environner son camp de fossés larges & profonds, & les terrasses en étoient palissadées & flanquées de redoutes: en un mot tout étoit si bien prévu pour les munitions & pour la défense, qu'il n'y avoit pas d'apparence que Jean de Montfort osât se présenter pour l'attaquer.

Il vint cependant jusqu'à la vue du camp, & l'ayant fait reconnoître, son Conseil jugea qu'il n'y avoit pas lieu de l'attaquer sans un danger évident. Il prit donc le parti de se poster avantageuse-

ment pour faire un blocus, & attendre que les assiégeans fussent forcés de se rendre à discrétion faute de subsistance, qu'alors il seroit maître de la campagne & de leur donner telles loix qu'il voudroit. Mais par la prévoyance de du Guesclin, il se trouva bien-tôt lui-même manquer de tout, ensorte qu'il craignit qu'un plus long séjour dans un pays dévasté ne ruinât son armée, & qu'il ne se trouvât lui-même réduit aux extrêmités où il avoit esperé de réduire son ennemi.

Comme l'arrivée de Montfort avoit anéanti les conventions faites avec Lantimer, du Guesclin avoit repris le siége & donné nombre d'assauts : dans ces circonstances Lantimer avoit fait sçavoir au Comte de Montfort qu'il ne lui restoit presque plus de monde, & que les maladies & les blessures en tenoient une bonne partie hors de service, en sorte qu'il ne pouvoit plus tenir que trois ou quatre jours : tout cela fit résoudre le Comte de Montfort à attaquer le camp de Charles de Blois, ne doutant pas de l'emporter, tout fort qu'il étoit, parce qu'il se proposoit de le faire attaquer par toutes ses forces, & que Bertrand ne

pouvoit, ſans dégarnir ſes quartiers, lui oppoſer aſſez de monde pour le ſoutenir & le repouſſer. Ainſi il commanda que toute l'armée ſe tint prête & ſous les armes, pour marcher au premier ordre. Le lendemain à la pointe du jour, il ſe préſenta à la vue des lignes, chargea & défit la garde avancée, & déja ceux qui devoient commencer l'attaque ſe jettoient dans les foſſés, lorſqu'il crut devoir prévenir l'effuſion du ſang qui alloit ſe faire : il envoya donc au Comte de Blois un Hérault, & lui manda que le combat qui alloit ſe faire ne manqueroit pas de couter la vie à un grand nombre de leurs amis : que pour ne pas expoſer tant de braves gens, il lui propoſoit de vuider leur querelle en combattant ſeul à ſeul. Le Comte de Blois vouloit accepter le défi, mais les Seigneurs de ſa Cour lui firent comprendre que c'étoit un coup de déſeſpoir du Comte de Montfort, qui ſe voyant engagé dans un pas dangereux, & qu'il n'étoit pas en état d'attaquer une armée plus forte que la ſienne, vouloit remettre le tout au hazard d'un combat ſingulier : que tout au plus le parti pourroit-il être acceptable ſi les deux armées étoient en préſence,

& égales en nombre & en valeur. Mais que les affaires de la guerre devant être menagées avec beaucoup de prudence, il ne convenoit pas au Prince de perdre son avantage, ni de mettre but à but dans un combat particulier un ennemi beaucoup plus foible que lui : qu'ainsi il falloit renvoyer le Hérault avec cette réponse négative, & le charger de dire à Montfort que pour qu'il ne crût pas que ce fut faute de courage de la part du Prince, ni de ses gens, on lui offroit la bataille générale en tel lieu qu'il lui plairoit de choisir : car Charles jugeoit bien que son armée auroit du désavantage dans la défense des lignes.

Le Hérault renvoyé avec cette réponse, ne fit qu'aller & revenir pour déclarer que le Comte de Montfort acceptoit la bataille, dans les landes d'Evran, & qu'il s'y rendroit avec toutes ses forces, huit jours après, c'est-à-dire le huit Juillet. Le Comte de Blois fut très satisfait de la nouvelle, comptant sur une victoire assurée, & remercioit Dieu de cet expédient qui alloit terminer une guerre si longue & qui coutoit déja tant de sang.

Aussi-tôt il y eut cessation d'armes

publiée, on fit de part & d'autre sonner la retraite, & on ne pensa plus des deux côtés qu'à se préparer pour le jour de la bataille.

Charles de Blois n'avoit pas pensé que son ennemi eut voulu hazarder une bataille générale avec si peu de troupes qu'il en avoit ; mais comme Montfort ne vouloit que sauver le Château de Becherel & en faire lever le siége, que d'ailleurs il ne pouvoit rester où il étoit, & dans la disette de tout, il préféra d'accepter la bataille, comptant beaucoup sur la valeur de ses troupes.

La nouvelle d'une bataille prochaine donna lieu à plusieurs intéressés dans les deux partis, de se rendre dans l'une & dans l'autre armée, pour prendre part à cette importante journée, & y acquérir de la gloire. Enfin ce jour également attendu par les deux contendans arriva. Le Comte de Montfort fit de son armée trois corps, le premier d'Anglois seulement, sous les ordres de Jean Chandos & de Gauthier Hüet, composé de cinq cens hommes d'armes, mille archers & deux mille hommes de pied. Il se mit à la tête du second, consistant en deux cens Gentils-hommes Bretons, par-

mi lesquels étoient plusieurs grands Seigneurs, tels qu'Olivier de Clisson, alors tout jeune, & qui devint Connétable de France : Tanneguy du Chatel, Olivier de Cadoudal, trois cens hommes d'armes, douze cens archers & deux mille cinq cens hommes de pied, tous Bretons : le troisieme, composé d'Anglois, Bretons, Gascons, Normands, sous la charge d'Olivier de Trésiguidi, Seigneur Breton, de Robert Knolles (1) & du Seigneur de Montaigu, Anglois, formoit un corps de quatre cens hommes d'armes, huit cens archers & douze cens hommes de pied. Ainsi son armée étoit en total de douze cens hommes d'armes, non compris les deux cens Gentils-hommes, trois mille archers, & six mille hommes de pied, & l'on combattit en gros bataillons.

Charles de Blois partagea aussi son armée en trois corps de batailles, l'un de mille hommes d'armes, quinze cens archers & trois mille cinq cens hommes de pied, & il en donna le commande-

(1) Ou Canolle, voyez ci-devant page 64. en note.

ment

ment à du Guesclin, au Sire de Léon & à Jean de Laval, Sire de Châtillon en Vandelais : il prit pour lui la seconde bataille, composée de douze cens hommes d'armes, quinze cens archers & quatre mille hommes de pied, ayant auprès de lui le jeune Comte de Laval, les Sires de Rochefort, de Rieux & de Malestroit. Il avoit mis la troisiéme sous les ordres du Vicomte de Rohan & du Sire de Retz (1), elle comprenoit le reste de l'armée, savoir huit cens hommes d'armes, mille archers & deux mille cinq cens hommes de pied, François, Bretons & Allemands.

Les deux armées étoient rangées l'une

(1) Cette Maison ne subsiste plus. Je trouve dans l'Histoire qu'un Maréchal de France du nom de Retz, fut brûlé vif à Paris sous Charles VII. par Arrêt du Parlement pour cause de magie, Philippe de Commines le rapporte aussi. Il y a apparence que les biens de ce Seigneur furent confisqués au Roi par le même Arrêt, & qu'un siecle après Catherine de Médicis fit donner le Comté de Retz au Seigneur de Gondy, son parent & son favori, en faveur duquel fut érigée la Duché Pairie, qui passa ensuite à la Maison de Lesdiguieres, & de celle-ci à la Maison de Villeroy, qui la possede encore.

comme l'autre en deux lignes, contenant les premiere & troisiéme batailles sur la premiere ligne, & sur la seconde dans un petit éloignement, les secondes batailles commandées par les deux Princes en personnes. Le Comte de Montfort dont les bataillons n'étoient pas si nombreux que ceux de son ennemi, avoit fort étendu son armée de peur d'être enveloppé par le plus grand nombre : il avoit encore eu la précaution d'ordonner à ses troupes de se partager en petits corps au premier signal, afin d'occuper davantage celles de son adversaire.

La priere étoit déja faite, & les Chefs des deux armées avoient déja exhorté leurs gens à bien faire : ils leur avoient remontré que cette journée étoit décisive pour leur gloire & leur repos, & que le Prince que la victoire alloit favoriser, se trouveroit en état de récompenser chacun suivant son mérite; lorsque les Evêques qui se trouvoient d'une part & de l'autre, comme par une inspiration du Ciel, furent touchés de voir leurs compatriotes & de si braves gens prêts à se défaire les uns les autres, & qu'une nation capable de conquérir l'univers,

tournât ses armes contre elle-même. Ils s'avancerent dans l'intervalle qui séparoit les deux camps, & firent suspendre la marche. Ensuite ils se mirent à conférer ensemble, & demanderent suspension d'armes pour une heure, tandis qu'ils alloient réfléchir sur les moyens d'un accomodement : ce qui fut accordé entre les deux partis par respect pour leur caractere.

Les deux armées en témoignerent leur joie, d'autant plus que chacun voyoit & reconnoissoit dans le parti ennemi son parent, son ami, son voisin, & regrettoit de se battre contre eux : ils se saluoient de la voix & de la main, se flattant d'avoir bien-tôt le plaisir de s'embrasser.

Du Guesclin n'étoit pas d'avis de cette tréve, ni que l'on écoutât aucunes propositions : il vouloit absolument que l'on combattit, prévoyant qu'un délai, si court qu'il fut, rallentiroit l'ardeur des troupes, & il représentoit au Comte de Blois les grands avantages qu'il avoit sur son ennemi par le nombre & la valeur de ses soldats. Les autres Seigneurs lui répondoient que l'occasion étoit la plus favorable pour terminer le

différend, d'autant que Montfort sentant sa foiblesse, se contenteroit aisément, plutôt que de hazarder tout à l'événement d'une bataille, qu'il prévoyoit assez ne pouvoir gagner. Que d'une autre part l'inégalité des forces n'étoit pas toujours une assurance bien certaine, témoin la bataille de Poitiers, qui servira long temps de preuve qu'une grande armée peut être battue par une très-petite.

Le Comte de Blois se rangea de ce dernier avis, & accorda la tréve d'une heure : le Comte de Montfort fut plus difficile à réduire : les Anglois ne vouloient ni tréve ni médiation, & vouloient combattre : mais les Seigneurs Bretons de son parti lui firent comprendre que si les conditions qui lui seroient proposées ne lui convenoient pas, le pis-aller seroit toujours de demander la bataille. Ainsi il consentit à la conversation des Prélats pour une heure.

Le résultat de leur délibération fut assez singulier. Ils proposerent que le Duché fut divisé en deux portions égales, que chacun des Princes prit la qualité de Duc de Bretagne avec les hermines pleines. Mais les deux Princes ne voulurent de ces conditions ni l'un ni l'autre : le

Comte de Blois disoit que cette proposition lui avoit déja été faite à Calais, lorsqu'il étoit sans armée, & qu'il l'avoit rejettée, qu'ainsi il n'y avoit point de raison à la lui renouveller à la tête d'une armée aussi puissante que la sienne : que d'ailleurs cela répugneroit à son contrat de mariage, qu'il prétendoit soutenir au péril de sa vie : qu'il ne souhaitoit rien plus sincérement que le bonheur & le repos des peuples, mais qu'il ne consentiroit jamais à partager le Duché, ni le titre de Duc.

Le Comte de Montfort disoit, & avec beaucoup de justice, que ce partage n'opéreroit rien de solide ; qu'il n'y avoit nulle apparence que le Comte de Blois & lui pussent jamais vivre en paix dans une province divisée en deux principautés, puisqu'autrefois César & Pompée n'avoient pû s'accorder sur le partage du monde entier : que quand ils seroient capables de regner en bonne intelligence chacun dans leur ressort, qui pourroit garantir la même union entre leurs successeurs ? C'est ce que la raison ne peut supposer. De façon que la bonne volonté des Prélats demeura sans effet, & qu'ils se séparerent.

Mais cette négociation rompue chagrina tous les soldats : ils commencerent à murmurer tout haut, & à dire qu'il y avoit de la cruauté à les forcer de répandre le sang de leurs parens, de leurs amis, de leurs compatriotes pour un differend si facile à terminer : que les deux Princes devoient s'accommoder, sinon qu'ils en trouveroient eux-mêmes les moyens, & qu'il étoit évident que cela ne venoit que des Anglois qui étoient intéressés seuls à perpétuer le trouble & les malheurs de toute la province. Enfin leurs plaintes allerent si loin que les Capitaines craignirent qu'ils ne se révoltassent.

Les Anglois de leur part en furent allarmés ; ils connoissoient la haine que les Bretons leur portoient, & tremblerent que ceux des deux armées ne se réunissent pour les exterminer. Les deux Princes n'étoient pas plus tranquiles, ils appréhendoient chacun de leur côté que la réunion des Bretons n'opérat la proclamation définitive de l'un ou de l'autre. Dans ce désordre général les Prélats revinrent à la charge, persuaderent que dans cette émotion un accommodement étoit nécessaire, que le partage d'une

principauté en deux parties également souveraines n'étoit pas sans exemple, (& ils en citerent quelques-uns) que ce qui étoit arrivé ailleurs pouvoit bien se pratiquer en Bretagne : enfin ils travaillerent si bien qu'ils réussirent ; le traité fut conclu & rédigé conformément à leur projet, & il fut dit que de la Bretagne on feroit deux Souverainetés égales. Les deux Princes s'entrevirent, s'embrasserent & jurerent l'exécution de ce traité, (qui fut nommé le traité des Landes d'Evran).

Alors les soldats firent retentir l'air de cris de joie, ils passerent d'un camp dans l'autre, & s'embrasserent avec toute l'amitié possible. En attendant que ce partage pût se faire par des Commissaires, & que ces Commissaires fussent nommés, on convint de se donner de part & d'autre des ôtages : de la part du Comte de Blois furent donnés les Seigneurs de Léon, de Retz, de Malestroit, de Châtillon, de Rieux, de Rochefort & de Beaumanoir : (c'étoit ce qu'il y avoit de plus grand dans la Bretagne, après les deux Princes & les Seigneurs de Rohan & de Laval, à qui personne ne disputoit le rang.) Mais le

Comte de Montfort exigea absolument que du Guesclin fut du nombre, dans l'idée qu'en l'absence d'un si grand Capitaine, le Comte de Blois n'oseroit jamais enfreindre le traité. Quand ces ôtages prirent congé de Charles pour se rendre à Guerrande & autres places suivant leurs destinations, il leur demanda leurs avis sur ce traité ; chacun en dit son sentiment, mais Bertrand lui dit avec sa franchise ordinaire : » Monseigneur, je suis fort aise que vous ayiez la paix, mais vous la payez bien cher. Nous avons manqué une belle occasion de vous faire seul Duc de Bretagne ».

L'accord fait entre les deux Princes manquoit d'une formalité qui le rendit sans effet, c'étoit la ratification de Jeanne la Boiteuse, née Duchesse de Bretagne, femme du Comte de Blois : elle la refusa constamment, & ne voulut rien écouter, quelques efforts que l'on fit pour la résoudre : en sorte qu'on se rendit mutuellement les ôtages, excepté du Guesclin que le Comte de Montfort ne voulut jamais rendre, & qu'il mit à la garde de Jean Felleton (le même dont il a été parlé ci-devant, p. 175). Bertrand s'en plaignit, & pria Felleton de re-

montrer au Prince que c'étoit une violence contre tout droit, & qui ne lui feroit pas d'honneur. Felleton parla & n'obtint rien, & le Comte lui fit une réponse qui décela son motif. » Je lui rendrai, dit-il, sa liberté, s'il veut s'engager par serment à ne porter jamais les armes contre moi, autrement je l'enverrai en Angleterre, d'où il ne reviendra que quand la paix sera faite ». Il auroit autant voulu dire clairement qu'il le craignoit trop pour ne pas profiter de l'occasion. Bertrand refusa sa liberté à ce prix-là & fut retenu pendant trois ou quatre mois, au bout desquels il se délivra de lui-même, par un moyen légitime, puisque sa détention étoit injuste & contre toutes les loix de l'honneur & de la guerre. Il avoit auprès de lui un de ses écuyers à qui il commanda d'amener deux chevaux à tel endroit qu'il lui indiqua, & comme il étoit libre de se promener, le jour & l'heure venus, il prit avec lui un jeune fils de Felleton pour faire ensemble une promenade, afin, disoit-il, d'avoir meilleur appétit pour dîner, & conduisit cet enfant au rendez-vous. Là il monta à cheval en sa présence & lui dit : » Mon enfant, re-

tournez chez vous, vous n'en êtes pas loin, & dites à votre pere que je suis toujours son serviteur, & que si j'étois son prisonnier, je ne partirois pas comme je fais sans prendre congé de lui, mais il sçait bien que je ne le suis pas, ainsi je prends mon congé de moi-même ». L'enfant se mit à pleurer de crainte d'être maltraité, & Bertrand lui dit, que si son pere le maltraitoit, il n'avoit qu'à le venir trouver, & qu'il prendroit soin de lui ; & tout de suite il pique des deux & se rend sans s'arrêter à Guingamp, l'une des principales places de la Comté de Penthievre.

Le Comte de Montfort fut vivement piqué de l'évasion de du Guesclin, & Gauthier Huet ennemi juré de Felleton persuada tellement au Prince qu'il l'avoit favorisé, & qu'il en avoit eu de l'argent, qu'il étoit prêt à le faire arrêter : mais Bertrand qui en fut averti, lui envoya un Hérault pour lui rendre compte comment la chose s'étoit passée, que Felleton n'y avoit eu aucune part, & que si quelqu'un osoit dire autrement, il le prieroit de lui envoyer un sauf-conduit pour aller combattre d'homme à homme cet audacieux, ou quiconque diroit

qu'il étoit prisonnier de bonne guerre, & qu'il auroit manqué à l'honneur en se retirant comme il avoit fait.

Felleton de sa part fit assigner Bertrand au Parlement de Paris, disant qu'il avoit abusé de sa confiance, qu'il étoit sur sa foi dans sa maison, au lieu d'être renfermé, comme il auroit pu l'être, & qu'il devoit réparer le tort qu'il lui avoit fait. Bertrand ne comparut pas en personne, mais il fit répondre par ses Procureurs qu'il étoit détenu injustement, qu'il n'avoit été remis en garde à Felleton que comme ôtage, que les autres ôtages ayant été rendus, il n'y avoit point de cause d'exception pour lui. La cause plaidée, les Parties furent mises hors de Cour, & Bertrand déchargé de la demande de Felleton.

Dès qu'il fut arrivé à Guingamp, il donna nouvelles à Pont-Orson de sa liberté, & manda qu'on vint le joindre. Si-tôt que ses gens furent auprès de lui, il se prépara à quitter Guingamp pour se rendre à son Gouvernement, & comme il voulut en sortir, il fut fort étonné de trouver les portes fermées, & une foule d'habitans qui barroient le passage: il en demanda la raison aux plus distin-

gués des Bourgeois, disant que personne des siens ne devoit avoir fait de dettes ni dommage à qui que ce fut, qu'il l'avoit trop expressément défendu; que si cela étoit, il alloit non-seulement satisfaire aux dettes, mais réparer les dommages au quadruple. Il lui fut répondu que ce n'étoit pas ce qui assembloit tout ce peuple à ses pieds, que personne n'avoit rien à demander à lui ni aux siens, que c'étoit pour le supplier de ne les pas abandonner dans les maux qu'ils souffroient de la part de deux Capitaines Anglois, Roger Davy & Thomelin, qui occupoient les Châteaux de Pistivien & de Trogost, & de là faisoient tous les désordres possibles, pilloient les campagnes, maltraitoient les habitans avec barbarie, les faisoient prisonniers & levoient des contributions excessives, enfin que leur commerce en étoit ruiné: que s'il vouloit leur faire cette grace, ils étoient en état de lui fournir six mille bons hommes de guerre, sur lesquels il auroit toute autorité, & qu'il ne lui manqueroit ni argent, ni vivres, ni munitions, ni machines. Sur cela tout le peuple se prosterna, les hommes nues têtes, les femmes échevelées, & tous

s'écrioient enfemble, Homme de Dieu, ne nous abandonnez pas, Homme de Dieu, fecourez-nous, Homme de Dieu, Vaillant Bertrand, fauvez-nous, nous & nos familles de ces ennemis cruels, & donnez-nous cette tranquillité que vous avez procuré à tous ceux qui ont eu recours à vous. En faifant ces cris, ils répandoient des torrens de larmes, qui toucherent Bertrand jufqu'au cœur, & qui lui en arracherent à lui-même par compaffion & par humanité.

Il fe rendit à des plaintes fi douloureufes & fi juftes, & promit de faire ce qu'ils fouhaitoient de lui avec tant d'ardeur. Le peuple paffant de la douleur à la joie, fit des acclamations auffi éclatantes que fi la victoire fur les Anglois étoit déja gagnée. (Nous ne pouvons fupprimer leurs expreffions fans faire tort à notre Héros) ». L'excellent Bertrand, fe difoient-ils les uns aux autres, en fe rencontrant dans les rues, & s'embraffant les larmes aux yeux, l'excellent Bertrand, le bon Capitaine, l'Homme de Dieu nous eft refté, il a eu pitié de nous ». Il féroit impoffible de rien ajouter à un éloge pareil, & c'eft fans contredit le plus éloquent qui ait jamais été fait.

Du Guesclin, qui ne remettoit jamais au lendemain ce qu'il pouvoit faire dans le jour, ne différa pas son opération d'un moment : il assembla ses Capitaines, pour délibérer ensemble sur les moyens d'assiéger ces deux funestes Châteaux, Pistivien & Trogost. Le bruit répandu de cette entreprise alla bien-tôt jusqu'aux deux Capitaines Anglois, qui sçachant à qui ils alloient avoir à faire, n'oublierent rien pour se mettre en bon état de défense, & se pourvoir de toutes choses.

Le même bruit qui leur avoit donné l'allarme eut un effet bien différent d'un autre côté : tous les habitans dans l'étendue de la Comté de Penthievre, jaloux d'avoir l'honneur de servir sous du Guesclin, se rendirent auprès de lui avec tant d'empressement, qu'en huit jours de temps ils formerent un corps de six mille hommes bien déterminés, sans les troupes particulieres de du Guesclin. Avec ces forces, il marcha droit au Château de Pistivien, qui étoit le mieux situé & le plus fort des deux, & envoya un Hérault à Roger Davy qui le tenoit, pour le sommer de rendre sa place & sa personne : il lui mandoit » qu'il étoit temps

de faire raiſon au peuple opprimé de tous les maux qu'il lui avoit faits : que s'il vouloit rendre ſa fortereſſe ſans attendre la force des armes, il lui promettoit que le peuple lui pardonneroit ; mais que s'il attendoit l'événement, & qu'il s'expoſât à être forcé, il devoit tout craindre d'un peuple à qui il avoit fait tant de maux ». Davy répondit au Hérault : » Je connois la valeur de celui qui vous envoye, mais dites-lui que je ſuis réſolu à me défendre juſqu'à la mort, & à m'enſevelir ſous les ruines de ma place ».

Bertrand n'attendoit pas d'autre réponſe d'un auſſi brave Officier que Davy, homme de très-grande qualité, (& qui avoit, dit-on, épouſé Jeanne de Roſtreven, veuve d'Alain VII, Vicomte de Rohan, de qui elle avoit eu Jean de Rohan, deuxieme du nom.) Sur cette réponſe donc Bertrand prit ſon parti.

Ce Château de Piſtivien étoit ſitué au milieu d'un étang, très-grand, très-profond, & qui auroit pu paſſer pour un lac : on n'y abordoit que par un ſillon, ou langue de terre, où deux voitures auroient eu peine à paſſer de front,

& que pour plus grande précaution Davy avoit fait étrecir en plusieurs endroits. Il n'y avoit donc d'autre ressource que de faire écouler les eaux, & pour cela il falloit couper la chaussée, si-non il auroit fallu faire des bateaux tout exprès, car il n'y en avoit là aucun à la disposition de Bertrand, & ç'auroit été un ouvrage de trop longue haleine, dont l'usage auroit été très-dangereux, & peut-être peu avantageux, d'autant plus que le Château étoit très-facile à défendre, & par conséquent très-difficile à attaquer. On le comprend aisément par sa situation & par son enceinte qui étoit ou de l'eau ou de la fange, qu'il falloit franchir à pied, & ensuite monter sur un tertre fait de main-d'homme, assez élevé, sur lequel le Château étoit bâti, & environné de hautes murailles qui le rendoient inaccessible : il avoit encore l'avantage que l'on ne pouvoit y amener les machines dont on se servoit ailleurs, & que de dessus ses murailles, les assiégés en avoient qui étoient capables d'assommer tout ce qui auroit tenté d'en approcher : il y avoit-là, comme on voit, de quoi rebuter tout autre que du Guesclin.

Il mit son monde à l'œuvre, & fit trancher la levée de l'étang, à laquelle outre sa hauteur qui étoit considérable, se rencontra un autre obstacle qui ne l'étoit pas moins. Les Anglois du fort avoient à leur usage de petits bateaux, qu'ils garnirent d'ais, à la faveur desquels ils étoient à couvert des traits, & ils venoient avec ces bateaux jusqu'auprès des travailleurs & les incommodoient beaucoup de leurs fleches.

Cependant à force de courage & de travail, la chaussée fut coupée jusqu'au fonds, & l'eau s'écoula totalement; mais la bourbe étoit d'une telle hauteur qu'il étoit impossible de surmonter cet obstacle, à moins que d'employer plus d'hommes que Bertrand n'en avoit pour la vuider, & plus de temps qu'il n'en vouloit mettre à cette opération. Il imagina un expédient qui fut plus heureux & plus abregé: il fit élargir la chaussée ou langue de terre, qui conduisoit au pied des murailles, assez pour que quinze hommes pussent y passer commodément de front, ce qui se fit au moyen des mérins, fascines, & autres bois qu'il fit couper dans la forêt qui environnoit l'étang; & les travailleurs s'y

employerent avec tant de courage, qu'en huit jours leur chauſſée fut finie d'élargir juſqu'au tertre qui ſervoit de fondation aux murailles.

Lorſque les troupes furent arrivées juſques-là, elles étoient encore très-peu avancées, parce qu'outre la hauteur des murailles, il y avoit des tours & des machecoulis, & en dedans des murs un foſſé à fond de cuve qui environnoit le Château tout entier. Ce fut au pied du tertre que du Gueſclin s'attacha, en y faiſant faire une tranchée ou ouverture qui découvroit le fondement de la muraille, & dès que cette tranchée fut aſſez large, il fit ſapper la muraille, & bien-tôt la breche fut faite : les aſſiégés s'étoient rendus là pour défendre l'aſſaut, cependant Bertrand emporte ce premier dehors, & vint au foſſé où la difficulté étoit encore plus grande par la force de la contreſcarpe qui étoit fraiſée par tout, & garnie de paliſſades fortes & ſerrées, à la faveur deſquelles les aſſiégés ſe défendoient pied à pied & accabloient les aſſiégeans de feu & de pierres.

Bertrand fit avancer à cette contreſcarpe cinq cens hommes, qui avec une

ardeur incroyable l'attaquerent, renverserent les palis, tuerent tous les Anglois qui s'opposoient à eux, & forcerent les autres à se retirer dans le Château : alors il fit apporter des fascines pour combler ce fossé, & tout de suite fit dresser des échelles Cela fait, il fit sonner l'assaut, à quoi les ennemis s'étant attendus, avoient fait provision de tout ce qu'il falloit pour leur défense, en sorte qu'ils renversoient les échelles, & ceux qui étoient montés. Du Guesclin jugeant que l'escalade ne lui réussiroit point, fut d'avis de mettre le feu au Château, quoiqu'il fut fortifié de tours, de barrieres & de tout ce qui pouvoit le mettre au-dessus des forces des assaillans. Aussi-tôt il envoya mille hommes à cette expédition, qui s'y porterent avec un courage qui tenoit de la fureur : ils brûlent la porte, & entrent dans la place au travers des flammes qu'ils venoient d'allumer eux-mêmes.

Davy averti que cette porte étoit brûlée, ne pouvoit le croire, & pour s'en assurer, il y vint accompagné de cent des siens, abandonnant la principale muraille : alors voyant que la porte étoit

effectivement brûlée & enfoncée, la fureur le prend, il fond comme un lion, renverse & assomme tout ce qui paroît devant lui; fait fuir ceux qui échappent à ses coups, & pousse lui-même une charette sous le portail pour y servir de barricade, & arrêter les assaillans. On mit encore le feu à cette charette, & cependant l'assaut se donnoit de toutes parts: enfin cinq ou six Bretons gagnerent le haut de la muraille, & y planterent l'enseigne de du Guesclin. Dès que Davy apprit cette nouvelle, il jugea bien que tout étoit perdu pour lui, il redoubla ses efforts & montra une valeur extraordinaire.

Du Guesclin voyant qu'il alloit être le maître de la place, crut devoir en empêcher le pillage, sur-tout en faveur de la femme du Gouverneur, (que nous avons dit (*p.* 207.) avoir été auparavant femme d'un Vicomte de Rohan, & être de la maison de Rostreven, qui a eu l'honneur de produire le fameux Guillaume de Rostreven, (1)

(1) On ne sait où l'Historien a trouvé ce prétendu Connétable de France, Moreri n'en

premier Connétable de France,) ordonna à deux cens des siens de monter sur la muraille, & d'empêcher qui que ce fût d'y monter après eux, & même fit ôter les échelles : ensuite il passe à travers ceux qui étoient à la porte, va droit à Davy, & lui dit, Seigneur Davy, vous voyez que votre résistance est désormais inutile, votre place est à nous, rendez-vous à moi, & je vous ferai telle composition que mérite un brave officier comme vous. Davy lui répondit, qu'il voyoit bien qu'il n'étoit plus temps de s'opposer à un homme à qui tout cédoit, que contre un autre il auroit résisté jusqu'à la mort, mais qu'il n'avoit aucun regret de rendre son épée à un ennemi si généreux, & à un homme digne de conquérir toute la terre : voilà, dit-il, mon épée, & je vous rends en même temps l'arbitre de ma fortune & de mon honneur. Bertrand lui tendit la main, ne prit point l'épée, & lui dit qu'il ne vouloit d'autre caution que sa parole. La garnison se soumit aussi-

---

parle point, ni d'aucun autre dans l'ancienneté qui ait porté le nom de Guillaume.

tôt, mais les soldats, & sur-tout ceux du canton qui avoient tant souffert des maux dont ils s'étoient plaints à Bertrand, vouloient tout passer au fil de l'épée. Du Guesclin eut l'autorité de les en empêcher, & de sauver le Château du pillage : il calma cette fureur populaire, conserva une partie des biens de Davy, & employa l'autre partie à récompenser ceux de ses troupes qui avoient le mieux fait. Il relâcha sans rançon les soldats pauvres qu'il trouva dans le Château, sans autre condition que de ne point porter les armes contre lui, pendant un terme qu'il leur prescrivit : mais ceux d'entre ces soldats qui étoient Bretons, prirent parti dans ses troupes, & le Château de Pistivien fut démantelé.

De-là du Guesclin marcha vers Trogost, qui n'étoit pas une place d'aussi grande résistance que la premiere : Thomelin qui y commandoit voyant le sort de Pistivien qu'il croyoit imprenable, n'attendit pas d'être forcé pour capituler ; si-tôt qu'il se vit investi, & que l'on se disposoit à lui donner l'assaut, il composa, & rendit sa place à du Guesclin, qui lui permit à lui & à sa garni-

ſon de ſe retirer vies & bagues ſauves.

C'eſt ainſi que Bertrand, comme un ſecond Hercules, purgeoit la terre des monſtres ou des tyrans qui la ravageoient. Il eſt inutile de dire les bénédictions des peuples après ces deux expéditions, lorſqu'il les quitta pour ſe rendre dans ſon gouvernement de Pont-Orſon; leur reconnoiſſance égala l'empreſſement avec lequel ils lui avoient demandé le bienfait qu'il venoit de leur accorder.

1364. Du Gueſclin arriva enfin chez lui, accompagné de Davy ſon priſonnier; & comptoit jouir d'un repos juſqu'alors inconnu pour lui, dans les bras de ſa vertueuſe femme, l'incomparable Thyphaine. Mais à peine y avoit-il huit jours qu'il étoit tranquile, que le Dauphin, Charles Duc de Normandie, Régent du royaume, lui manda de ſe rendre auprès de lui. On a vû ci-devant (*p.* 145.) que Bertrand s'étoit engagé au ſervice du Roi Jean, alors de retour en France de ſa priſon d'Angleterre. Ce Roi y étoit retourné, tant parce que le traité fait à Bretigni pour ſa rançon & ſa délivrance ne s'exécutoit pas, que parce que la plupart des

Provinces cédées aux Anglois par ce traité, refusoient de passer sous leur domination, soutenant qu'un Roi de France n'a pas le droit de démembrer sa couronne, ni de disposer ainsi de ses provinces & de ses sujets. Quoi qu'il en fut, le Roi Jean étoit passé en Angleterre, & avoit laissé au Dauphin son fils la Régence du Royaume, avec une autorité absolue.

Le Dauphin avoit alors sur les bras un ennemi irréconciliable, tant de lui, que de la maison Royale, & de toute la nation : c'étoit Charles le mauvais, Prince du sang, & Roi de Navarre; il possédoit des appanages considérables en Normandie, qui ne lui servoient qu'à fouler les sujets du Roi, & à favoriser les courses des Anglois tant dans cette Province, que dans tout le Royaume. Il ne faut que lire l'histoire de ce siécle, pour y voir les maux que ce Prince perfide causa en France; on y verra qu'autant de fois qu'il avoit du dessous, les bassesses & les soumissions ne lui coutoient rien, non plus que les faux sermens : il demandoit pardon, juroit & promettoit par tout ce qu'il y avoit de plus sacré d'être fidéle sujet du Roi,

tant

tant comme Prince du sang, que comme Pair de France, & aussi-tôt redevenoit traître & ennemi du Roi & de la nation.

Ce fut à l'occasion de ce Charles le Mauvais, que le Dauphin manda Bertrand, parce que le Royaume étoit menacé d'une guerre considérable dont voici le sujet.

Avant le départ de Jean, pour l'Angleterre, Philippe Duc de Bourgogne, dernier de cette race, étoit mort en 1340 le 22 Novembre, âgé de treize ans, & sans enfans, quoiqu'il fut déja marié, mais son âge l'avoit tenu jusques-là éloigné de sa femme (1). Ou-

(1) Marguerite, fille du Comte de Flandres, uqi fut ensuite femme de Philippe III, quatrieme fils du Roi Jean, lequel fut depuis Duc de Bourgogne, le Roi en ayant pris possession en personne l'an 1340, tant comme un Fief de la Couronne, qu'en qualité d'héritier personnel.

Les Comtés d'Artois & de Boulogne passerent à Jean de Boulogne, oncle maternel du défunt.

Le Roi se mit aussi en possession du Comté de Champagne, malgré les reclamations du Roi de Navarre, qui s'en prétendoit héritier.

tre le Duché & la Comté de Bourgogne, il possedoit encore les Comtés d'Artois & de Boullonois, de Champagne & de Brie. A sa mort le Roi Jean s'étoit porté pour héritier de toute cette grande succession, attendu que c'étoient tous fiefs démembrés de la couronne; & en partant pour l'Angleterre, il laissa au Dauphin à faire valoir ses droits.

Charles le Mauvais reclama la Bourgogne, & prétendoit en exclure le Roi: il se fondoit sur le droit de représentation de Marguerite de Bourgogne son ayeule maternelle, femme du Roi Louis Hutin, dont il étoit l'héritier.

On répondoit pour le Dauphin, que la Bourgogne étoit un fief masculin, qu'il avoit été donné dans l'année 1030, en appanage à Robert de France frere cadet de Henry premier, dont la postérité venant à s'éteindre par la mort du Duc Philippe, le fief retournoit de droit à la Couronne, suivant la loi incontestable en France pour la réversion des fiefs. Charles repliquoit, (nous prions le lecteur de nous pardonner ce détail, parce qu'il est nécessaire ici, nous l'abrégerons autant que nous le pourrons;)

Charles donc répliquoit, qu'avant le Codicile de Philippe le Bel, de l'an 1314, il n'avoit encore jamais été fait mention de l'exclusion des filles aux successions des appanages; que ce Codicile ne parloit que de la province de Poitou que ce Prince donnoit à son second fils, & par conséquent que la clause n'étoit propre & ne devoit avoir lieu que pour le Poitou : au lieu que le démembrement de la Bourgogne fait en l'an 1030, ne pouvoit être assujeti à une loi faite trois siécles après : d'autant qu'il n'avoit été fait aucune mention de réversion, ni aucune autre condition : qu'ainsi les filles des appanagistes n'étoient excluës de succéder par aucune loi, & qu'il étoit dans tous les droits de son ayeule : qu'à la vérité Louis le jeune, Philippe Auguste, St. Louis & Philippe le Hardi avoient dans les appanages donnés à leurs enfans, stipulé la réversion en cas d'extinction de leur postérité, que ce terme ne signifioit pas postérité mâle, mais les deux sexes indistinctement; que par conséquent celle de Robert de France subsistant en lui par les femmes, il ne pouvoit absolument être exclu. Charles répondoit à ces raisons

captieuses que la réversion étoit tellement annexée à la nature des appanages qu'il n'avoit jamais été nécessaire de la stipuler : qu'elle s'entendoit par elle-même ; qu'en tout cas c'eût été une clause surabondante, & qu'une preuve décisive que la réversion étoit de l'essence & de l'institution des appanages, c'est que quand l'usage pratiqué sous la premiere race de partager le Royaume eut été abrogé ; on avoit alors introduit les appanages en faveur des mâles seulement, & que jamais les filles de France n'avoient été dotées qu'en derniers : si-non dans les cas où pour raisons d'Etat, comme de faire cesser une guerre, ou autres, on leur avoit quelquefois donné des terres, que ce n'avoit jamais été que comme engagistes, ou pour sureté de leurs dotes en deniers, ce qui ne constituoit pas des appanages successifs : qu'autrement les filles des appanagistes auroient un meilleur sort que les filles de France même, qui n'ont jamais d'appanages, ce qui seroit contraire aux Loix fondamentales du Royaume, si les unes avoient le droit que n'ont pas les autres, de succéder & de porter les démembremens du Royaume à des Maisons étrangeres : qu'en un

mot, c'étoit une prétention qui offensoit le droit public, la raison & la tranquillité de la nation, que de prétendre que les filles des Rois ne pouvant succéder aux terres réunies à la couronne, les filles des appanagistes y succédassent à leurs peres ou ayeux.

Ces raisons décisives n'étoient pas capables d'ébranler un esprit de la trempe de Charles le Mauvais : sa passion & sa cupidité l'aveugloient, & il en vint à la force ouverte. Sa sœur Blanche de Navarre, Reine de France, & veuve de Philippe de Valois, prit parti pour son frere : on lui avoit donné pour son douaire la ville de Melun avec son territoire : elle y fit entrer des troupes à lui sous les ordres du Basque de Mareuil. Le Régent jugea qu'il falloit chasser ce voisin, dont la position pouvoit infiniment nuire aux approvisionnemens de Paris. Il voulut d'abord aller en personne mettre le siége devant Melun, mais comme il connoissoit le Basque pour brave & expérimenté Capitaine, il crut ne devoir pas aller à cette entreprise sans avoir avec lui des Officiers dignes d'être opposés à ce Commandant; c'est ce qui fit qu'il manda à du Guesclin qu'il eût à se rendre auprès de

lui pour une grande & difficile entreprise, où il auroit besoin de son bras, & pour laquelle il lui donnoit rendez-vous à Melun, où il alloit l'attendre avec la plus grande impatience.

Bertrand, qui, comme nous l'avons dit, s'étoit retiré chez lui dans le dessein d'y jouir de quelque repos, & sur-tout de la compagnie de la plus estimable femme du monde, & dont il connoissoit tout le prix, voulut d'abord s'excuser, & renvoyer le Gentilhomme du Dauphin avec une réponse honnête mais négative : il s'en expliqua avec Thiphaine Raguenel qui ne fut pas du même avis : » Il n'est pas encore temps pour vous, lui dit-elle, d'être sans emploi : le Ciel en vous donnant les grands talens dont il vous a comblé, vous a fait un devoir de les employer ; son intention est que vous procuriez le repos de tout le monde, & que vous n'en preniez point : à peine êtes-vous au milieu de la carriere que vous avez à fournir, & que la providence vous a imposée, vous ne pouvez la remplir que par vos travaux. Vous connoissez toute l'affection que j'ai pour vous, & avec quel plaisir je jouirois de votre présence ici, mais

je consens, parce que je le dois, à votre éloignement, & j'attends ma consolation sur votre absence, des beaux faits que la renommée m'annoncera de votre part. Si cet éloignement vous chagrine, je suis prête à partir avec vous, & je vous suivrai au milieu des armées, si vous l'exigez de moi; mais je crois que les affaires domestiques exigent ma présence ici, & que je vous y serai plus utile, que si je vous suivois. Je sçais, vous dis-je, combien votre bras est nécessaire à toute la Chrétienté, & à la France sur-tout : il ne me conviendroit pas, en vous retenant, de priver votre patrie de la gloire qu'elle tire de vous, ni la France des espérances qu'elle a conçues de vos exploits, ni vous-même des honneurs qui vous attendent ». Alors elle tira de sa poche des tablettes précieusement garnies, & ajouta : Ne pensez pas que ce que je viens de vous dire parte de l'imagination échauffée d'une femme, tout cela est écrit, & je l'ai lû dans le grand livre du Ciel, où Dieu lui-même a tracé votre illustre vie en caracteres ineffaçables. Au reste, ne vous attendez pas que votre vertu soit toujours heureuse; la fortune vous traversera plus d'une

fois : prenez ces tablettes, conservez-les pour l'amour de moi, & les consultez quelquefois ; vous y trouverez des conseils qui ne serviront pas peu à remédier aux accidens qui vous arriveront ».

Du Guesclin les reçut de bonne grace, & remercia la Dame de ses bons avis ; mais apparamment ajoutant peu de foi à ses présages, il lui répondit, comme Hector à Andromaque, que sa destinée étoit décidée dès le moment de sa naissance, qu'elle étoit dans les mains de la Providence, qui disposeroit de lui à son gré, & qu'il y étoit entierement soumis.

Cependant il se résolut à partir & à aller joindre le Dauphin. Roger Davy apprenant que du Guesclin alloit faire ce voyage, le fit prier de trouver bon qu'il l'accompagnât, l'assurant qu'il le regardoit comme un bienfaiteur, qu'il lui devoit la vie, qu'il en seroit éternellement reconnoissant, qu'il le suivroit dans toutes ses entreprises, & ne prendroit jamais d'autre parti que le sien. Du Guesclin, qui le connoissoit pour un brave & vaillant Chevalier, n'hésita point à lui accorder sa demande ; & quoi qu'il en pût tirer une grande ran-

çon, il aima mieux l'acquérir au service de la France, que d'en faire son profit particulier. Il le mit au nombre de ses amis, lui donna auprès de sa personne un rang proportionné à sa naissance & à sa valeur, après avoir pris de lui son serment de fidélité. (Bertrand eut la satisfaction de n'être pas trompé dans l'idée qu'il en avoit conçue : ce brave Officier ne le quitta plus, lui rendit de très-bons services, & fut tué en combattant auprès de lui à la bataille d'Auray.)

Le Dauphin sçachant que du Guesclin étoit en route pour le joindre, avoit fait investir Melun, mais il ne voulut pas qu'il fut donné un assaut avant son arrivée, & il l'annonçoit à sa Cour : mon vaillant Breton, disoit-il, sera ici bien-tôt avec ses troupes invincibles, & nous le verrons avec plaisir. L'impatience du Prince & l'estime qu'il montroit avoir pour Bertrand ne manquerent pas de lui faire des jaloux à la Cour, & il ne manqua pas non plus de gens qui auroient souhaité que le succès n'eût pas rempli les espérances du Dauphin.

Dès qu'il fut arrivé avec deux cens lances, il alla rendre ses respects à ce Prince, qui l'embrassa en disant avec

une espece de transport ; je sçavois bien que le brave Bertrand ne manqueroit pas à venir me trouver quand il sçauroit l'état de mes affaires : ensuite s'appercevant que les Seigneurs de sa Cour regardoient du Guesclin avec surprise, & ne trouvoient pas dans sa figure celle d'un Héros, vous voyez, leur dit-il, le plus hardi & le meilleur Chevalier du monde, vous le verrez en besogne. Ensuite le Prince tint un Conseil de Guerre où Bertrand assista, & il fut résolu que sans autre délai on donneroit un assaut le lendemain, & on indiqua le lieu de l'attaque des Bretons en particulier.

Les ordres & les arrangemens donnés dès le soir, la charge sonna au point du jour, & chacun courut à son poste en résolution de bien faire. Comme il n'étoit pas de la dignité du Régent de se trouver à un assaut, que d'ailleurs il étoit encore malade d'une fievre dangereuse qui le tenoit depuis long-temps, il se tint en une maison, d'où par une fenêtre il voyoit les opérations, & faisoit secourir les partis foibles ou qui fléchissoient.

Le Basque de Mareuil Commandant dans Melun & les siens firent des mer-

veilles, & repousserent plusieurs fois les François. Bertrand étoit alors dans le fossé & faisoit sapper la muraille pour faire brêche, mais soit que les travailleurs y allassent mollement, soit que la pierre fut trop dure, ou bien la muraille trop épaisse, l'ouvrage n'avançoit pas à son gré; l'impatience le prit, il se fit apporter une échelle, & voulut y monter soutenu par quelqu'un des siens, mais le Gouverneur appercevant un Chevalier qui montoit si résolument à la muraille, son écu sur sa tête, y accourut, se saisit d'une grosse pierre qui se trouva là fortuitement, la roula lui-même vers les crénaux, & la lâcha sur ce téméraire assaillant. La pierre étoit si pésante que l'échelle en fut rompue, & Bertrand tomba à la renverse la tête la premiere dans le fossé qui étoit plein d'eau.

Le Begue de Villaines (personnage illustre dans l'Histoire) l'ayant apperçu, cria au secours, en disant qu'il vaudroit mieux manquer à prendre la ville que de perdre un tel Chevalier: le Régent l'avoit vu monter à l'échelle, & ne le reconnoissant pas, dit, ce ne peut être là que du Guesclin, il n'y a que lui de capable d'un coup si hardi: en parlant

encore il vit sa chûte, & envoya bien vîte cinq ou six de ses gardes pour le retirer, ce qu'ils firent heureusement. Mais quand on lui eut délacé son casque, on le crut mort, parce qu'il ne donnoit aucun signe de vie. Les Médecins du Princé ordonnerent qu'on le mit dans un fumier chaud, ce que l'on fit, & il ne revint de son évanouissement qu'au bout d'une heure. Sa premiere parole fut de demander si l'assaut étoit fini, & si la ville étoit prise : & ayant appris que non, il se fit habiller, & malgré tout le monde il retourna au combat : puis voyant que l'on n'avanceroit rien ce jour-là par l'escalade, il prit vingt de ses Bretons & alla aux barrieres de la porte de la ville, là il tua quelques ennemis, & il étoit au point d'entrer lorsque l'on leva le pont. Le Régent témoin de toute cette aventure, & ceux qui l'accompagnoient, remarquerent avec admiration ce dernier & extraordinaire trait de valeur.

Cependant la nuit vint, on battit la retraite pour se disposer à recommencer le lendemain avec plus de vigueur, mais les assiégés prévinrent leur malheur, en capitulant & se soumettant à l'obéissance du Dauphin.

Le Prince ne put se refuser de faire devant toute sa Cour l'éloge de du Guesclin, & pour récompenser sa valeur il le combla de bienfaits qui exprimerent son estime & sa magnificence. De Melun, le Prince, la Cour & l'armée revinrent à Paris, & là il fut décidé de faire la guerre au Roi de Navarre en Normandie. Il avoit en propre plusieurs places fortes entre Rouen & Paris, & par leur moyen il incommodoit considérablement ces deux Capitales. Du Guesclin fut nommé Commandant en chef de l'armée que l'on destina à combattre Charles le Mauvais. Il se rendit donc en Normandie, & se joignit d'abord aux Bourgeois de Rouen, lesquels s'étoient assemblés au nombre de dix mille hommes, & s'étoient donné pour Chef un nommé Jacques Lieur, sous les ordres duquel ils assiégeoient une place nommée Roulleboise sur la Seine, occupée pour le Navarois par Wantaire Austrade, Bruxellaire, qui de-là faisoit des maux inouis, & s'étoit tellement rendu formidable, que personne n'osoit aller ou venir de Rouen à Paris sans passe-port de lui, & que tout commerce étoit interrompu, tant par terre que par la riviere.

Cette Bourgeoisie armée fut bien réjouie du secours que du Guesclin lui amena, & sur-tout de sa présence, & ne douta plus qu'avec un si brave Chef, & d'aussi bonnes troupes que les siennes, elle ne réduisit bien-tôt la forteresse à se rendre : (ce secours étoit de cinq cens hommes d'armes (1), & de deux mille hommes de pied). Cependant le siége tiroit en longueur, parce que la place étoit bonne & forte, la garnison nombreuse & composée de tous vieux soldats, & Austrade leur Commandant un très-grand homme de guerre.

Pendant que ce siége de Roulleboise se continuoit, Bertrand imagina de se rendre maître de Mantes, qui appartenoit au Roi de Navarre, distante de Roulleboise de deux lieues. L'entreprise n'étoit pas aisée, car la ville étoit bien fournie de munitions, & avoit une forte garnison. Il eut recours à la même ruse qui l'avoit déja rendu maître du Château de Fougeray : ici il se travestit lui dixieme en Vigneron, & aux por-

---

(1) Nous avons déja dit que 500 hommes d'Armes faisoient 2000 Chevaux.

tes ouvrantes de la ville, il se présenta, & passa avec ses compagnons, feignans d'aller travailler aux vignes, & par provision, il avoit embusqué trente des siens à cent pas de-là derriere une grange, sous les ordres d'un Gentilhomme Breton, Guillaume de Launoy. Ces prétendus Vignerons passerent sur la planchette, & comme ils étoient encore entre les deux portes, il se présenta pour sortir une charette, en sorte que l'on baissa le grand pont. Deux de nos Vignerons saisirent le moment, couperent les traits des chevaux pour empêcher que le pont ne fut levé, ensuite avec les haches & les épées qu'ils avoient sous leurs habits de toile, ils tuerent quelques-uns de ceux du Corps-de-Garde. Alors Bertrand donna son signal à ses trente hommes, qui arriverent sur le champ, criant Launoy, qui étoit le mot de ralliement. Ils se rendirent maîtres de la porte & donnerent l'allarme aux Bourgeois qui étoient encore presque tous au lit. Aussi-tôt arriva le reste de la troupe commandée pour cette expédition, & qui étoit conduite par Louis de Châlon, Comte d'Auxerre

(1), jeune Seigneur de grande espérance, qui fondit dans la ville, & joignit Bertrand : celui-ci sur le champ dépouille son habit de vigneron, se met à la tête des siens, & fait retentir la ville de ce cri formidable, NOTRE-DAME GUESCLIN. La Bourgeoisie se réfugie dans la grande Eglise qui étoit très-fortifiée, & où ils espéroient se défendre : Bertrand y mena ses gens de guerre, & somma les habitans de se rendre : il y eut quelques difficultés, mais comme ce n'étoit pas à eux que l'on en vouloit, elles furent bien-tôt applanies, & il fut dit par la capitulation, que tous les soldats ou habitans qui voudroient continuer dans le service du Roi de Navarre, sortiroient le bâton blanc à la main : que les Bourgeois qui voudroient se soumettre à l'obéissance du Roi, pourroient rester, que leurs biens leur seroient conservés, qu'ils prêteroient serment de fidélité entre les mains de du Guesclin, qui le recevroit au nom du Régent Duc de Normandie, qu'enfin ils donneroient des ôtages. Il fut arrêté que les armes & les

(1) Voyez Bayard p. 25. de la Généalogie.

munitions de bouche & de guerre seroient remis à des Commissaires François.

Aussi-tôt la ville de Mantes réduite, les habitans représenterent à du Guesclin que la ville de Meulan, appartenante aussi au Navarrois, étoit si proche d'eux, que tant que les Navarrois y seroient, il n'y auroit pour eux aucun repos ni sureté, qu'ainsi ils le supplioient de la réduire à l'obéissance du Roi. Du Guesclin convint de leurs raisons, & remit le siége de Meulan, après la prise de Roulleboise.

(Froissard, 1. vol. Chap. 220. dit que ce fut le Maréchal de Boucicault, qui prit Mantes, & qui commanda au siege de Roulleboise ; il est le seul écrivain qui l'ait dit, tous les autres racontent le stratagême de du Guesclin & ses suites, comme nous les avons rapportés. Il dit que ce Maréchal suivi de cent Cavaliers vint à Mantes tout courant, qu'il demanda qu'on lui ouvrît les portes, & qu'on lui donnât un azile contre les Navarrois qui le poursuivoient : leur jura qu'il étoit leur ami, & qu'il n'étoit venu que pour les servir, &c. Que les portes lui furent ouvertes pour

lui & les siens, & que Bertrand avec sa troupe le suivoit de si près qu'il entra avec lui : qu'aussi-tôt on cria *St. Yves du Guesclin, à la mort Navarrois.* Mais cela n'a aucune apparence, tant par le silence des historiens, que parce que le Maréchal de Boucicault n'étoit pas homme à faire une surprise aussi indigne de lui, ni un serment pour abuser de la confiance de gens qui lui rendoient le service qu'il leur demandoit ; mais cela n'étant pas de notre sujet, nous ne porterons pas plus loin la critique que l'historien de du Guesclin fait fort au long de ce narré de Froissard).

Quoi qu'il en soit, Mantes étant soumis, du Guesclin retourna au siége de Roulleboise, laissant dans la ville le jeune Comte d'Auxerre, en qualité de Gouverneur, & le chargeant de disposer toutes choses pour le siége de Meulan.

Bertrand arrivé au siége, fit de nouveau sommer Austrade de lui rendre la place, & sur son refus ordonna que tout fut prêt pour y donner le lendemain matin un assaut général. L'assaut se donna, & on y combattit de part & d'autre avec tant de valeur que les assiégeans

furent trois fois repoussés, & retournerent trois fois à la charge. A la derniere ils avoient Bertrand à leur tête, en sorte qu'animés par la présence d'un aussi vaillant chef, ils emporterent la forteresse. Austrade & toute sa garnison furent passés au fil de l'épée. Du Guesclin resta dans la place jusqu'au lendemain, qu'il fit abattre & razer la tour, & ensuite se rendit à Mantes avec toute l'armée, il y joignit le Comte d'Auxerre, fit prendre toutes les machines destinées au siége de Meulan, & tous ensemble partirent pour s'y rendre.

Meulan étoit devenu bien intéressante au Roi de Navarre, par la perte de Mantes & la ruine de Roulleboise: la Ville étoit grande, riche, bien peuplée, ceinte de bonnes murailles, avec une forte tour, & un pont fortifié sur la Seine, au moyen duquel il dominoit la navigation, & rien ne passoit qu'en payant à ce Prince des droits excessifs & arbitraires, lesquels lui servoient à entretenir une puissante garnison, tant pour la sureté de sa place, que pour ses exactions.

Toutes ces considérations, jointes à ce que Bertrand estima que d'avoir

Mantes ſans avoir Meulan, ſeroit n'avoir rien, & que l'eſſentiel étoit de rétablir la liberté de la riviere, l'engagerent à faire le ſiége : les bourgeois de Rouen, qu'il avoit trouvés devant Roulleboiſe, & qu'il avoit aidés à la détruire, voulurent par reconnoiſſance & pour l'honneur de ſervir ſous lui, l'accompagner dans ſa nouvelle entrepriſe : ils trouvoient une ſorte de ſatisfaction à conſidérer la ſage conduite d'un homme qui leur rendoit leur repos, & la ſûreté de leur commerce.

Du Gueſclin arrivé devant Meulan, envoya ſommer le Gouverneur & les habitans de lui rendre la place ; mais cet Officier ſe moqua de cette ſommation, & fit voir au Hérault, que les femmes, les filles & les enfans, portoient des pierres pour la défendre. Sur le rapport du Hérault, Bertrand fit avancer ſon armée, la rangea en bataille dans la plaine qui eſt ſous les murailles le long de la riviere, & donna ſes ordres aux Officiers de faire des quartiers pour le campement des troupes, & de placer les machines : & lui avec le Comte d'Auxerre & d'autres Officiers, il fit le tour de la ville pour reconnoître l'en-

étoit le plus favorable pour l'attaque. Leur premier sentiment fut de s'emparer du pont, parce que les assiégeans, étant une fois maîtres de la riviere, en tireroient de grands avantages pour réduire la ville : ensuite après avoir délibéré plus attentivement, ils jugerent que ce pont leur donneroit autant de peine que la ville même, à laquelle il faudroit ensuite s'attacher ; au lieu qu'en prenant la ville d'abord, le pont seroit nécessairement à eux, que d'ailleurs ce pont ne seroit d'aucune utilité aux assiégés pendant le siége, attendu qu'ils ne pourroient tirer par-là aucun secours, ni en hommes ni en munitions, puisqu'il n'y avoit plus personne dans le canton du parti du Roi de Navarre : au-lieu que l'avantage de la riviere étoit tout entier du côté des François, parce qu'elle étoit couverte de bateaux de Rouen pour Paris, tous garnis de bons hommes, qui avoient intérêt de favoriser les assiégeans, & de nuire aux Navarrois. A cela on ajoutoit, » si nous attaquons le pont, ils se retireront tous dans la ville, qui en deviendra bien plus difficile à réduire, & au contraire, si nous leur laissons le pont, ils seront forcé d'y laisser une forte garde, &

ainsi nous les partagerons. Attaquons donc la ville, le pont nous tombera de lui-même dans les mains. «

La conclusion fut conséquente à cette délibération : il fut arrêté que l'on attaqueroit la ville seulement ; mais on ordonna aux troupes bourgeoises de Rouen qui étoient sur les bateaux, d'observer si les Navarrois ne laisseroient pas le pont pour aller renforcer la garnison de la ville, & dans ce cas là de s'en emparer.

Le lendemain matin du Guesclin parut dès le point du jour armé de toutes pieces, à la tête de ses troupes, & fit sonner l'assaut ; il ordonna que les échelles fussent plantées de tous les côtés aux murailles de la ville : & lui-même à la tête de deux cens hommes court vers la porte de la ville, fait rompre les barrieres à coups de haches : & comme le pont-levis de cette porte étoit levé, il en fait jetter un, au moyen duquel il met lui-même le feu à l'autre, & enfin fait enfoncer la porte. Alors le courage manqua aux assiégés, leurs gens de guerre se retirerent dans la tour, & abandonnerent la ville & les bourgeois à la discrétion du vainqueur, qui

mit tout au pillage, à sang ou à rançon.

Après ce premier succès, il s'agissoit d'avoir la tour qui étoit bien bâtie, forte, bien munie, & pleine de braves hommes: du Guesclin s'avança sur le fossé & appella le Gouverneur, & lui dit: » je viens vous demander votre place, n'attendez pas pour me la rendre les dernieres extrémités, & ne vous opiniâtrez pas à la défendre plus longtemps contre moi: je la recevrai au nom du Régent, je vous donnerai un sauf-conduit, pour vous retirer vous & les vôtres par tout où vous voudrez; au reste sachez que je suis résolu à ne point partir d'ici que la tour ne soit à moi. Le Gouverneur, homme fier & audacieux, lui répondit laconiquement, » vous prendrez cette tour quand vous aurez des aîles: car si vous ignorez l'art de voler, je ne vous crains point. « (Il ignoroit qu'il parloit à un Aigle.) On jugea par cette réponse que ce Gouverneur & les siens attendroient la derniere extrémité; ainsi on fit avancer les machines, entre lesquelles étoient quelques pieces de canon; (1) on les fit

(1) L'invention des Canons étoit encore

tirer contre la tour, mais sans grand succès, on ne savoit pas encore alors l'art de s'en bien servir : soit donc par cette raison, ou par la force de la pierre, les boulets n'y faisoient aucun effet. Alors du Guesclin commanda à ses travailleurs de miner (1) la tour jusques dans ses fondemens, afin de la renverser : il fut si bien obéi, qu'au bout de quelques jours la mine fut en état ; mais du Guesclin ne voulut pas y faire mettre le feu sans un nouveau trait de son humanité : il fit faire une nouvelle & derniere sommation au Gouverneur de se rendre ; mais il ne rabatit rien ni de son obstination ni de son audace ; alors on mit le feu aux mérains, & la mine fit bien-tôt son effet ;

nouvelle. Les Anglois s'en étoient servi les premiers à la bataille de Crecy en 1346, mais le service n'en étoit pas encore bien exécuté.

(1) La façon de miner les tours & les murailles n'étoit pas telle qu'elle est de nos jours. Elle consistoit à saper les fondations, & soutenir les terres avec des pieces de bois que l'on nommoit mérins, auxquels on mettoit le feu, & quand ces bois tomboient les murs ou tours se renversoient.

la

la tour se fendit en deux, & une moitié tomba dans les fossés. Le Gouverneur & les siens furent trop heureux d'implorer la clémence du vainqueur : on leur accorda la vie, & on les envoya prisonniers à Paris.

Le Régent commanda que le reste de cette tour fut abbatu, ainsi que les murailles de cette ville de Meulan ; mais que l'on fortifiât le pont, & que l'on y mît une bonne garnison, pour l'empêcher de retomber au pouvoir des Navarrois.

Le Roi de Navarre fut vivement affligé de la perte de ces trois places, qui le rendoient le maître de la communication de Rouen avec Paris, & lui donnoient moyen de vexer le commerce : il fit lever & rassembler le plus de troupes qu'il put, feignant de vouloir les reprendre, mais en effet pour mettre à couvert son Comté d'Evreux, & les autres Villes & terres qu'il possédoit en Normandie, & dont il se voyoit en grand danger d'être dépouillé. Jean de Grailly, (1) Captal de Buch,

(1) Ce terme signifioit Seigneur, en latin

son sujet, lui amena quatre cens hommes-d'armes, Gascons, qu'il avoit levés pour son service; Jean Joüel, Seigneur Anglois, lui fournit aussi quelque nombre d'hommes-d'armes; d'autres de ses amis lui amenerent encore d'autres troupes, tant cavalerie qu'infanterie, en sorte que le tout ensemble montoit environ à dix mille hommes, dont il fit Général en chef le Captal de Buch, comme le Seigneur le plus qualifié, & le Capitaine le plus expérimenté.

Charles étant un jour avec ses Capitaines, & causant familiérement, leur exprima le regret sensible qu'il avoit de la perte des trois places que du Guesclin venoit de lui enlever, & ne put s'empêcher de rendre justice à ses beaux faits, & de leur dire: » Tant que cet Officier sera au service du Roi de France, on ne pourra lui faire la guerre qu'avec désavantage. » Le Captal de Buch, brusque & présompteux comme un Gascon qu'il étoit, lui répondit: avant la fin du mois je vous l'amenerai pieds & poings liés. » Mon cousin, repliqua le

Capitalis, & n'a jamais appartenu qu'aux Seigneurs de Buch.

Prince, vous êtes brave & bien affectionné à mon service, je suis assuré que vous vous comporterez vaillamment, mais quoiqu'un Breton ne soit pas si alerte qu'un Gascon, croyez-moi, celui-là n'est pas si aisé à prendre que vous vous l'imaginez, vous en jugerez par vous-même, & vous aurez besoin de tout votre courage & de toute votre expérience pour vous défendre de lui, & pour l'attaquer, « Eh bien, reprit le Gascon, je ne serai jamais vis-à-vis de lui si-tôt que je le souhaite.

1364. (Dans ces circonstances, arriva la nouvelle de la mort du Roi Jean, décédé à l'hôtel de Savoye à Londres, le 10 Avril 1364. Par son testament fait deux jours avant sa mort, il ordonna entr'autres choses que son corps fut apporté à St. Denis, & nomma pour exécuteurs le Dauphin, les Evêques de Beauvais & de Sées, & le Comte de Tancarville; il fit du bien aux Officiers de sa maison, &c. (1) Son corps fut

(1) Il donna 12000 liv. aux Officiers de son Hôtel, & 2000 à ceux de sa Chambre & Garde-Robe.

embaumé & conduit en France par le Comte d'Eu, Prince du sang, & d'autres Seigneurs qui l'avoient suivi en Angleterre : il fut d'abord déposé à l'Abbaye S. Antoine à Paris, ensuite porté à S. Denis, le 27 Mai, par les Conseillers du Parlement, sur leurs épaules, & inhumé parmi ses ancêtres). (1) Ce Prince n'avoit que cinquante-six ans, & quatorze de regne ; il avoit d'excellentes qualités ; mais il ne fut pas heureux ; il étoit libéral jusqu'à la profusion, & brave jusqu'à la témérité, comme il parut à la journée de Poitiers, où il perdit par sa faute la plus grande partie de la Noblesse du Royaume : enfin, dit son histoire, il fut bon soldat & mauvais Capitaine.

Quand les obséques du Roi décédé furent faites, le Dauphin devenu Roi se disposa à partir pour Rheims, & s'y faire sacrer. Du Guesclin qui étoit resté en Normandie, apprit les préparatifs

(1) Le Roi d'Angleterre ordonna des Services pour lui dans toutes les Eglises de son Royaume, & assista lui-même en grand deuil à celui qui fut célébré avec beaucoup de pompe dans la Cathédrale de Londres.

que faisoit le Navarrois, il en donna avis à Charle V. & lui demanda ses ordres qu'il alla attendre à Rouen, & de-là il écrivit à ses amis qu'il avoit besoin de gens de guerre : aussi-tôt il lui en vint en foule conduits par tout ce qu'il y avoit de plus grand dans le Royaume. Le service étoit si agréable sous lui, & lui-même un si bon modéle pour ceux qui vouloient apprendre la guerre ; d'ailleurs il se piquoit tellement d'exalter les belles actions, de les faire valoir à la Cour, d'obtenir des récompenses pour les uns, des marques d'honneur pour d'autres, que c'étoit à qui auroit l'avantage d'être sous son commandement. Il fut donc joint, par Louis de Châlon, Comte d'Auxerre ; le Comte de Tonnere, son frere ; les Seigneurs de Hannequin, Maître des Arbalétriers (1) ; de Beaumont, Manceau, & de son frere, dit Hevesquerque, du Vicomte de Bournonville qu'il fit Chevalier ; de Rambures, de Scepi, de Villequier, de Betancourt, de Fron-

(1) C'étoit alors ce qu'a été depuis le titre de Colonel Général de l'Infanterie.

tebos, de la Treille, du Begue de Villaine, (déja illustre, & qui le devint encore davantage,) de Cayeu, de Gravelle, de Renty, de Beaujeu, de Vienne, de Poitiers & autres, tant Seigneurs que Gentils-hommes de differentes Provinces; & de plus de ceux de Gascogne, Petiton de Courton, le Souldick de l'Estrade, Aymon de Pommyers, Perducas d'Albret, s'y trouverent avec leurs Compagnies complettes, & à Bannieres déployées. Il avoit encore de ses amis inséparables auprès de lui; son frere Olivier, Guillaume Bouestel, Olivier de Mauny, Eustache de la Houssaye, Rolland du Bois, & plusieurs autres, tous de la premiere noblesse de Bretagne (1).

Toutes ces belles troupes étant rassemblées à Rouen, Bertrand les conduisit au Pont de l'Arche, où il sçavoit que le Captal de Buch devoit arriver bien-tôt: il envoya des coureurs

(1) Il seroit difficile de faire un plus bel éloge d'un Commandant en chef qu'un concours si grand & si empressé de servir sous lui, comme fait ici la plus illustre Noblesse du Royaume.

pour en sçavoir des nouvelles, il commanda que tout le monde se tint prêt à tout événement, & les exhorta tous à se disposer à bien faire, en commençant par des exercices de piété, & la réception des Sacremens, pour obtenir, leur disoit-il, par la pénitence la miséricorde & le secours de Dieu, qui s'est réservé le titre de Dieu des armées, & de distributeur des victoires.

Quand on fut arrivé au Pont de l'Arche, il sortit de la ville pour faire une derniere revue de son armée : il la trouva de douze cens hommes d'armes (4800 chevaux) & de trois à quatre mille hommes de pied, tous gens d'élite. Il parcourut les rangs, & harangua ses soldats, comme avoient coutume de faire les Généraux Romains. » Nous avons, leur dit-il, une cause juste à soutenir, pour un Prince, plein de sagesse, de justice & de raison : je vois sur tous les visages des dispositions de courage qui me répondent du succès : toute cette armée est composée des plus braves & des plus vaillans hommes du monde : il me semble que ma bonne fortune a rassemblé ici tout ce qu'il y a de plus recommandable par leurs beaux

faits, & la réputation qu'ils ont acquise : je ne regarde pas l'égalité ou l'inégalité du nombre : c'est la force de vos bras, & la pésanteur des coups que vous porterez qui doubleront le nombre des hommes, comme le Roi Agis le disoit aux Lacédémoniens : nous aurons ici l'honneur de donner le premier combat pour le nouveau Roi, il faut lui donner aussi uréśagen p favorable du bonheur de ses armes pour l'avenir : il attend cela de nous, toute la France a les yeux sur nos premiers succès, dans l'esperance que les premices de son regne lui répondront de la suite. C'est donc à nous, mes compagnons, à composer la premiere couronne de lauriers, & à en décorer la tête auguste & sacrée de notre Roi ; il est temps de marcher & de donner à toute l'Europe une nouvelle preuve de notre courage & de notre zele ».

Cela dit, il tint une espece de Conseil de Guerre pour consulter de quel côté il étoit à propos de tourner. Alors toute la troupe transportée de ce qu'elle venoit d'entendre poussa unanimement un grand cri de VIVE LE ROI : » Allons, vaillant Bertrand, dit-elle, allons, quand nous serons animés de votre pré-

sence & de votre valeur, nous ne trouverons rien d'impossible ». Sur cela on marcha sans sçavoir encore où trouver les ennemis, lorsqu'au bout d'un quart-d'heure, arriverent les coureurs qui avoient été envoyés la veille à la découverte, & qui déclarerent n'avoir rien rencontré, ni rien appris des ennemis ni de leur marche. Du Guesclin s'en mit en colere, les renvoya, & leur dit que s'ils ne lui rapportoient pas des nouvelles certaines du Captal de Buch, & de sa troupe, il les feroit pendre. Un vaillant Capitaine de la troupe de Bertrand, nommé Guy de Bayeux, (& par sobriquet, l'Archi-Prêtre) se présenta à Bertrand & s'offrit à aller à la découverte de l'armée ennemie, promettant de lui en rendre bon compte, d'autant que c'étoit le seul service qu'il pût lui rendre, & qu'il ne pouvoit combattre contre le Captal de Buch, dont il étoit Vassal; son offre fut acceptée, en sorte qu'il ne se trouva pas à l'armée lors de la bataille dont nous allons parler : (quelques-uns ont écrit que son absence étoit volontaire, & venoit de manque de cœur, d'autres disent le contraire. Peu importe, puisqu'il ne pouvoit combat-

tre contre ſon Seigneur ſuzerain.)

De ſon côté, le Captal de Buch cherchoit les François & ſouhaitoit les rencontrer plûtôt que plûtard : il ſçavoit que ſon armée étoit de mille hommes plus forte que celle de du Gueſclin : qu'outre cela, la plus belle partie de la Nobleſſe étoit occupée de la cérémonie du ſacre du Roi, laquelle finie, cette Nobleſſe pourroit bien venir renforcer l'armée Françoiſe, & lui tomber ſur les bras : au lieu que remportant la victoire, comme il y comptoit, avant cet événement, il avançoit merveilleuſement les affaires du Roi de Navarre, & ſe mettoit en état de prévenir les nouvelles troupes que Charles V. pourroit envoyer contre lui. Pendant qu'il tiroit ainſi ſon horoſcope à ſon avantage, & en Gaſcon qu'il étoit, un Hérault du Roi d'Angleterre ſe préſenta à lui : il lui demanda des nouvelles de l'armée Françoiſe, s'il l'avoit rencontrée, ſes forces, & ſon ordre de bataille. Le Hérault lui dit tout ce qu'il en ſçavoit, & entre autres que dans l'armée de du Gueſclin il y avoit des Gaſcons : » *Hé donc !* s'écria le Captal, en s'adreſſant aux ſiens : *des Gaſcons ! nous trouverons à qui parler, Gaſ-*

cons contre Gascons. Cap Saint Antonin, ils se promeneront ».

Alors il commanda que chacun se tint dans son poste, puis laissant derriere lui une montagne qui est entre Evreux & Cocherel, il s'avança sur une petite colline qui lui découvroit une plaine bordée par la riviere d'Eure : le lieu lui parut avantageux pour attendre l'armée Françoise : il étoit couvert à droite par un bois taillis, où il avoit jetté cent hommes pour n'être pas surpris de ce côté là : de l'autre la colline descendoit en pente douce dans la prairie que bordoit la riviere, & faisoit-là un coude. Il partagea son armée en trois corps, sans l'arriere-garde, qu'il avoit postée dans le lieu le plus élevé pour qu'elle pût découvrir ce qui se passeroit. Ensuite s'arrangeant sur la situation du lieu où il se trouvoit, il forma sa bataille en croissant, la gauche plus avancée que la droite, & le bagage derriere. Il avoit encore un grand avantage, qui étoit la liberté de tirer des vivres d'Evreux & de toute la campagne voisine.

Le lendemain sur les dix heures du matin, Bertrand parut avec toute son armée : il passa le pont de Cocherel, &

se posta dans la plaine, ayant derriere lui la riviere d'Eure, sur laquelle & proche du village étoit ce pont dont il s'étoit rendu maître, le Captal n'ayant pas jugé à propos de s'en emparer, & voulant laisser ce passage à son ennemi pour venir à lui.

Bertrand passé fit de son armée trois corps, le premier tout de Bretons sous ses ordres; (l'Historien observe comme une chose digne de remarque que partout où du Guesclin a commandé, en Bretagne, en France, en Espagne, il a toujours eu le lieu d'honneur avec ses compagnons d'armes). Le second corps étoit aux ordres du Comte d'Auxerre, avec tous les Seigneurs François, Normands, Picards & Bourguignons. Le troisieme composé de Gascons étoit commandé par Guillaume Bouestel, Seigneur Breton, sans doute à cause de l'absence du Seigneur d'Alberet à qui cet honneur appartenoit, s'il n'eut pas été alors au sacre du Roi. Il avoit rangé ces trois corps sur deux lignes, comme il avoit fait dans les Landes d'Evran, & il avoit commandé aux Gascons de faire une arriere-garde, autrement un corps de réserve, qui lui fut par événement

d'un merveilleux usage. Alors chaque Seigneur avancé dans les armes avoit son cri, qui servoit de ralliement aux combattans. Il fut donc question de sçavoir quel cri on prendroit pour servir à toute l'armée : on en fit d'abord l'honneur au Comte d'Auxerre, & tous vouloient que le cri fut, Notre-Dame d'Auxerre, attendu qu'il n'y avoit-là personne qui lui fut égal en qualité, titres & richesses. Mais il eut la modestie de le refuser sur ce qu'il étoit encore un jeune homme, & un novice au fait des armes, en comparaison des grands & renommés Capitaines qui étoient présens, dont il se feroit honneur de prendre des leçons & de servir sous eux. Alors tous conclurent unanimement que le cri seroit donc Notre-Dame Guesclin. Bertrand s'en défendit & demanda que l'on prit celui du Maître des Arbalêtriers, (Baudouin de Hannequin) soutenant que sa charge, qui a depuis été celle de Colonel général de l'infanterie, lui donnoit un rang si distingué, qu'il n'y avoit pas à balancer à lui déférer cet honneur : mais on persista pour le cri de Notre-Dame Guesclin ; & les soldats à qui ce mot avoit toujours été de bon augure,

craignant qu'on ne le changeât, s'écrierent : MONTJOYE S. DENIS, NOTRE-DAME GUESCLIN. Ainsi le cri resta, non-seulement en l'honneur du Général, mais en vertu de l'estime & de la confiance de toute l'armée.

Les choses ainsi réglées, du Guesclin fit crier par-tout le camp que quiconque ne se sentiroit pas assez de courage pour faire son devoir pouvoit se retirer librement, mais aussi que quiconque fuiroit seroit pendu sans miséricorde. Pas un seul soldat ne fut tenté de sortir, au contraire tous avoient impatience de combattre, & se disoient les uns aux autres : avec ce brave & invincible Général, & sous son cri pour ralliement, nous sommes certains de la victoire.

Alors Bertrand envoya un Hérault au Captal de Buch pour lui demander la bataille, & lui dire qu'il l'attendoit dans la plaine, n'y ayant pas de raison à penser que les siens voulussent combattre les hommes & le lieu tout à la fois : que si cependant quelques-uns de ses braves, par exemple, Jean Jouel, ou le Seigneur de Sacquainville, ou tels autres Capitaines qui le voudroient,

avoient envie de rompre une lance, ils trouveroient des Chevaliers capables de leur répondre.

Le Captal chargea le Hérault de dire à du Guesclin qu'il connoissoit assez ses intentions, que graces à Dieu, il sçavoit son métier, & que dans le moment d'une bataille générale, il n'y avoit pas lieu de s'amuser à des combats singuliers. Il y avoit bien de la prudence à lui de ne pas quitter sa position pour descendre dans la plaine, car son poste étoit tout à son avantage, & il sçavoit bien en profiter, comme César & les autres Capitaines Romains l'avoient pratiqué, mais notre Héros trouva bien le moyen de lui faire enfin quitter cette montagne.

Sur la fin de cette même journée, les fourageurs de l'armée Françoise, ayant fait du fourage dans la prairie, & faisant leurs trousses pour retourner au camp, furent surpris par les Navarrois qui les chargerent, & en tuerent quelques-uns. Les autres voyant ce désordre se réunirent pour secourir leurs camarades, & vanger la mort de ceux qui avoient péri : ils fondirent sur les ennemis avec tant d'ardeur, qu'ils en tuerent la plus

grande partie, mirent les autres en fuite & emménerent nombre de chevaux. Toute l'armée alors se prépara au combat, pensant qu'il viendroit du secours à ceux qui venoient d'être battus, & que cela pourroit engager une affaire générale : mais le Captal demeura ferme dans son poste, ce qui confirma l'idée que l'on avoit qu'il ne s'en débusqueroit pas.

Sur ces entrefaites arriva au Camp François Enguerrand de Hesdin, Chevalier en grande estime, seul & sans suite, mouillé comme un homme qui auroit été plongé dans la riviere, ce qui étoit vrai, & voici son avanture. Comme il sçavoit qu'il devoit y avoir bataille entre les deux armées, il se fit un point d'honneur de s'y trouver sous les ordres de du Guesclin, & s'étoit mis en route avec quelques Gentilshommes Picards, ses voisins, qui avoient la même intention : ils avoient passé la nuit à Vernon, où se trouvoit Blanche de Navarre, Reine douairiere de France, veuve de Philippe de Valois, laquelle sachant qu'il y avoit dans la Ville des Chevaliers François qui alloient joindre l'armée de France, & voulant favoriser d'autant

ſon frere le Roi de Navarre, fit fermer les portes, & défendit qu'on les laiſsât ſortir. Mais Enguerrand de Heſdin, qui avoit un excellent courſier, ſur lequel il comptoit, feignant de ſe promener dans la ville, gagna le pont, & au grand étonnement des gardes qui étoient en faction, fit franchir le parapet à ſon cheval, & ſauta à la riviere qui là eſt forte, très-profonde & très-rapide, en ſorte qu'il ne put jamais gagner les bords, mais il laiſſa nâger ſon cheval au fil de l'eau, juſqu'à ce qu'il trouva un lieu propre pour aborder.

La Reine admira comme les autres ſpectateurs ce trait de hardieſſe, & dit, ſi tous ſes ſerviteurs du Roi ſont auſſi réſolus que ce Cavalier, je crois que le Captal de Buch va avoir bien des affaires, ainſi que nos Navarrois; Dieu veuille qu'ils s'en tirent à leur honneur.

Tout ce jour là les armées furent en préſence, & le lendemain au lever du ſoleil, elles ſe remirent dans le même ordre de bataille, & au même lieu que chacune avoit occupé. Les vivres étoient prêts à manquer du côté de du Gueſclin: le Captal le ſçavoit par ſes eſpions, & il eſpéroit fatiguer l'armée

par la faim, ou bien que la disette les resoudroit à prendre un dernier parti, suivant leur caractere naturel qui ne leur permet jamais de se retirer sans rien faire, qu'en conséquence ils ne manqueroient pas de le venir attaquer, & que l'avantage du lieu lui donneroit un moyen infaillible de les défaire.

Il regnoit entre les deux armées un silence profond, elles s'observoient sans faire le moindre mouvement, lorsqu'un Chevalier Anglois, dont les Historiens n'ont pas conservé le nom, descendit dans la prairie, & envoya son écuyer demander de sa part à faire un coup de lance contre le plus vaillant de l'armée Françoise. Tous demanderent l'honneur d'aller le combattre; mais du Guesclin en donna la préférence & la permission à Roland du Bois, Gentil-homme Breton, dont la force & l'adresse étoient renommées, & qu'il jugeoit par expérience capable de soutenir l'honneur des armes du Roi. Du Bois se présente vis-à-vis de l'Anglois, le combat s'engage, & l'Anglois reçoit un si vigoureux coup de lance dans le corps, qu'il tombe percé de part en part. Déja du Bois tenoit le cheval du vaincu par la bride & com-

mençoit à marcher vers le camp, lorsque six Chevaliers Anglois vinrent à bride abbatue pour lui ôter le cheval des mains, & enlever le mort : à l'instant six Bretons vont à leur rencontre en toute diligence, les joignent, les attaquent, en tuent deux, en font autant prisonniers, & font fuir les deux autres.

On commençoit à croire que cette petite bataille de six contre six alloit en engager une plus grande & peut-être générale, & Bertrand prenoit déja ses mesures pour cela; mais le Captal ne s'ébranla pas, & au contraire empêcha que personne quittât sa place.

Il étoit évident par ce que nous venons de dire, que si Bertrand ne vouloit pas aller attaquer le Captal sur sa colline où il étoit très-fort, celui-ci n'étoit pas moins décidé à ne pas descendre dans la plaine, où il auroit perdu son avantage. Ainsi ils resterent en présence l'un de l'autre, encore une heure ou deux, pendant lesquelles du Guesclin assembla à la tête de l'armée les principaux Capitaines & Seigneurs, & leur remontra que ne voyant pas qu'il fut sage ni même possible d'attaquer le

Captal dans ſon fort, ſans un danger évident d'être battus, il avoit imaginé un moyen de l'attirer dans la plaine, ſur quoi il leur demandoit leur avis : » c'eſt, dit-il, de feindre de nous retirer, & de commencer par faire défiler les bagages, & paſſer la riviere, qu'enſuite les troupes ſuivent & défilent auſſi. Si les Navarrois ne ſe mettent pas en devoir de nous charger en queue, nous paſſerons tous & nous nous retirerons, nous trouverons bien quelqu'autre occaſion de les joindre & de les combattre. S'ils deſcendent pour charger notre arriere-garde, nous reviendrons ſur nos pas, & nous les attaquerons ſans leur donner le temps de remonter : car n'en doutez pas, s'ils viennent ce ſera en aſſez grand nombre pour faire quelque effort notable ſur nos derniers, & ils n'attendront pas que nous ayions tous paſſé le pont, & pendant que les nôtres les ſoutiendront, nous reviendrons à leur ſecours, ils reviendront de même au ſecours des leurs, & ainſi la bataille deviendra générale, ou bien il n'y en aura point du tout. Si nous combattons, ils n'auront plus l'avantage du lieu, ſi nous nous retirons, ce ſera ſans honte,

puisqu'il est décidé de ne les point attaquer où ils sont «.

L'expédient fut généralement admiré & accepté, aussi étoit-il digne d'un homme d'esprit & d'un grand Capitaine, quoique contraire au proverbe qui dit, qu'il est dangereux de défiler devant une armée en bataille : ce fut justement ce qui trompa le Captal, il crut que c'étoit par crainte que l'on se retiroit, & prit cette retraite feinte pour une fuite.

Après ce petit conseil tenu, les Seigneurs se séparerent, & l'ordre fut donné tout bas de main en main. Le bagage commence à défiler, & passe le pont, les Gascons suivent de près & passent pareillement la riviere d'Eure, & ainsi le second corps, commandé par le Comte d'Auxerre. Les Anglois voyant cela tinrent conseil, Jean Joüel soutint que du Guesclin fuyoit, & que l'on alloit manquer l'occasion de gagner une belle bataille & de rendre un grand service au Roi de Navarre. Le Captal au contraire, le Basque de Mareuil & Sacquainville, soutenoient que c'étoit une ruse, & disoient, nous avons affaire à des gens qui ne connoissent pas la peur, & qui entendent trop bien le métier

pour rien faire sans dessein. Jean Joüel irrité de ces raisons, va trouver ses Anglois, leur remontre que le Captal fait une grande faute de ne pas tomber sur une armée qui fuit, étant lui-même en bataille, & le plus fort; puis prenant son parti brusquement, il met l'épée à la main, pousse son cheval en criant St. Georges, qui est le cri d'Angleterre, & se fait suivre par les siens. Le Captal & Saquainville ne purent s'empêcher de le suivre & de fondre sur la queue des François, c'étoit justement où du Guesclin les attendoit. Le Comte d'Auxerre revient sur le champ, & bien vîte, & met son corps en bataille: Bouestel & les Gascons qui avoient passé le pont en font autant, de sorte qu'en un moment les deux armées se trouverent dans la plaine & en présence, à la portée du trait. Du Guesclin fait sonner la charge, le Captal & ses Capitaines s'apperçoivent qu'ils ont été pris pour dupes, que l'impétuosité de Jouel les avoit engagés au-delà de ce qu'ils avoient reglé entre eux: ils souhaitoient s'en dédire ou remettre la partie; mais il n'étoit plus temps. Les Navarrois se rangent en bataille autrement qu'ils n'étoient sur la

colline, & se forment comme les François.

Le Captal envoya à du Guesclin un Hérault pour lui dire que si les vivres lui manquoient, il lui en fourniroit volontiers, & lui laisseroit & à ses troupes la liberté de se retirer où il voudroit, promettant de ne les point charger : & le Hérault avoit ordre de dire comme de lui-même, que ce seroit un grand dommage de répandre le sang de tant de braves hommes, de part & d'autre. » Vous me paroissez un bon Orateur, lui répondit du Guesclin, & pour récompenser votre éloquence, je vous donne cent florins d'or & un beau cheval ; mais dites à ceux qui vous ont envoyé que je vais sur vos pas pour les combattre : quant aux vivres que vous m'offrez, je n'en ai pas besoin, je sais bien ou en prendre : tous ceux de votre armée seront à moi avant que le soleil se couche, & je souperai au quartier du Captal : dites à ses officiers de cuisine qu'ils tiennent mon repas tout prêt, & mon couvert mis. «

Le Hérault partit avec cette vigoureuse réponse, & du Guesclin le suivit avec toute son armée : il est impossible

d'exprimer l'ardeur des soldats, ils se regardoient comme allant à la gloire & à une victoire assurée. Les Navarrois s'avancent au-devant des nôtres, les archers de chaque parti lâchent leurs traits qui font des deux côtés beaucoup d'effet, alors les gens d'armes se joignant, le combat devient épouvantable. Ces braves hommes de part & d'autre font des prodiges de valeur, & des actions si merveilleuses, qu'elles passent toute croyance. Un Chevalier Breton, Thibaut du Pont, y combattoit avec une épée de six pieds de longueur, & pesant douze livres, avec laquelle il faisoit voler les têtes & les bras de tous ceux qu'il atteignoit; à force de travail son épée se rompit, aussi-tôt il tire de dessous ses vêtemens une grande hache, & en trois coups, il abbatit trois têtes. Du Guesclin de son côté faisoit le devoir de soldat & de Général, il combattoit & commandoit tout ensemble; il avoit l'œil par tout, soutenoit ceux qui étoient prêts à plier, & sa présence rassuroit ceux qui fléchissoient: il parloit, il exhortoit de tous côtés à la fois. Courage, mes compagnons, disoit-il à ses soldats, la victoire est à nous: souvenez-vous

que

que nous avons un nouveau Roi, que voilà la premiere bataille de son regne, & qu'elle doit-être son premier triomphe : ainsi le soldat étoit tellement animé que l'on n'a jamais vu de combat plus acharné.

Dans la mêlée, du Guesclin fut apperçu par le Basque de Mareil qui lui cria de toute sa force, à moi, Bertrand, à moi : (ce Basque passoit pour être d'une bravoure extraordinaire.) Bertrand se retourna pour voir qui étoit l'audacieux ennemi qui le provoquoit, il fondit sur lui comme un lion, & lui porta un si terrible coup qu'il le renversa comme un homme assommé, & il se mit en devoir de lui couper la tête ; mais il en fut empêché par les Anglois qui le lui tirerent des mains. Alors le combat fut terrible autour d'eux : le Vicomte de Beaumont y périt percé de mille coups : le Basque tua de sa main Beaudouin d'Hannequin, Maître des Arbalêtriers ; mais il ne le porta pas loin : à l'instant même le Comte d'Auxerre lui fendit la tête d'un coup de hache. Jean Joüel, qui avoit été l'auteur de cette cruelle journée, s'avança tellement parmi les François, qu'il fut mis par terre & laissé pour mort sur la place.

La bataille se soutenoit cependant entre les deux partis, de maniere que la victoire ne se déterminoit encore d'aucun côté ; les Anglois avoient perdu la meilleure partie de leurs Capitaines, entre autres trois neveux du fameux Chandos, Maréchal de Guyenne, dont nous avons déja parlé plusieurs fois ; cependant ils ne perdoient point leurs rangs, & se défendoient vigoureusement. Du Guesclin voyant cela, commanda à Eustache de la Houssaye, Seigneur Breton, de prendre deux cens lances, de faire le tour d'un petit bois qui étoit à la droite des ennemis, & de venir de-là au grand galop les charger en queue ; ce qui se fit si heureusement & si à propos, que cela décida la journée ; car pendant que du Guesclin occupoit les Anglois par devant & leur donnoit assez d'affaires, la Houssaye & ses gens par derriere les tuoient sans qu'ils osassent seulement tourner la tête.

D'un autre côté, l'arriere-garde ou corps de réserve des Gascons avoit défait l'arriere-garde des Navarois, en sorte qu'ils se trouverent en état d'agir au moment où la Houssaye commençoit la charge dont nous venons de parler.

Ces Gascons donnerent avis à du Guesclin de leur succès contre l'arriere-garde Navaroise, & il leur fit dire de se tenir prêts au premier ordre, qui ne tarda qu'un moment; car si-tôt que du Guesclin sçut l'avantage qu'avoit eu la Houssaye, il envoya ordre aux Gascons de donner quand ils le trouveroient à propos, ce qu'ils firent sur le champ, en prenant les ennemis en flanc, & par-là déciderent la victoire.

Thibault du Pont, dont il a été parlé au commencement de la bataille, homme fort vigoureux, joignit le Captal & le saisit par le haut de son casque si fortement, qu'il ne put se debarrasser de ses mains, quoiqu'il fit tous ses efforts pour l'atteindre d'une dague qu'il avoit à la main. Les François vinrent à l'appui, & donnerent au Captal tant de coups qu'il fut en danger de périr là : du Pont lui crioit cependant qu'il se rendît ou qu'il l'alloit tuer, lorsque du Guesclin parut : le Captal lui tendit la main, en disant : il faut céder à la valeur de ce brave Général, je me rends à lui. Bertrand reçut sa foi, & le laissa à la garde du même Thibault du Pont : avec

le Captal, fut pris aussi le Seigneur de Sacquainville.

Ces deux Chefs étant prisonniers, le reste des Navarois se soumit aux loix du vainqueur. Ainsi de toute leur armée, il ne se sauva personne, tout fut tué ou mis à rançon. Telle fut la catastrophe de ce vaillant Captal, qui devoit mener au Roi de Navarre notre Héros pieds & poingts liés. (p. 242.)

Comme le carnage finissoit, on annonça à du Guesclin qu'il paroissoit un corps de cent quarante lances qui venoient au secours des Anglois : il commanda sur le champ un détachement de cavalerie pour les aller combattre : en un moment ils furent défaits, & tués sur la place, excepté quelques-uns qui se rendirent, & leur Chef qui prit la fuite, & alla porter la nouvelle de sa défaite au Gouverneur de Nonancourt, petite place à trois lieues de Dreux, & autant du champ de bataille.

Tel fut l'événement de la bataille de Cocherel qui se donna le 23 Mai 1364; & qui dura depuis une heure après midi jusqu'au soir. Les Historiens varient sur quelques circonstances, mais elles

n'intéressent ni le fait ni l'histoire, ainsi nous ne les discuterons pas. Le fait est que cette victoire fut complette; que du Guesclin gagna le champ de bataille & les drapeaux, qu'il fit les Chefs prisonniers, & qu'il eut la dépouille des morts avec tout le bagage. Jean Jouel que l'on a vu blessé & tombé comme mort fut trouvé encore vivant, mais il mourut le lendemain à Vernon où on l'avoit transporté, & où l'armée victorieuse se rendit le jour suivant.

La Reine Blanche n'osa refuser l'ouverture des portes; on y fit le partage du butin à toute l'armée, & on y conduisit les prisonniers, qu'on envoya delà à Paris. Le Roi étoit encore à Rheims pour la cérémonie de son sacre, & au moment même qu'il entroit à l'Eglise, cette nouvelle lui fut apportée par un courier dépêché exprès, & le flatta comme un bon augure.

L'effet de cette victoire fut essentiel pour le Royaume entier, & pour le Roi en particulier. Nous avons déja assez fait connoître quel dangereux ennemi on avoit en la personne de Charles le Mauvais, non-seulement à cause de sa haine décidée pour le Roi & toute la

Comté de Longueville, en échange ou reconnoissance de laquelle du Guesclin remit à Sa Majesté le Captal de Buch son prisonnier.

Après quelque séjour en Normandie, le Roi reprit la route de Paris, & laissa à du Guesclin toute l'autorité sur les armes. Celui-ci apprit qu'il y avoit dans le Côtentin des Compagnies vagabondes, qui sous les enseignes des Anglois & des Navarois, fouloient cruellement le pays : il ne tarda pas à s'y rendre en bonne compagnie, le Comte d'Auxerre, & son frere, dit le Chevalier Vert, le Begue de Villaine, l'Archi-Prêtre de Bayeux (1), Alain de Beaumont (qui ne cherchoit qu'à rencontrer des Anglois, pour venger sur autant qu'il en trouveroit la mort de son frere tué à la bataille de Cocherel), Olivier & Alain de Mau-

---

réchal particulier, qui avoit toute autorité sur les troupes de leur Province seulement. Ils étoient subordonnés aux Maréchaux de France en guerre générale, & ceux-ci au Connétable.

(1) Guy de Bayeux surnommé l'Archiprêtre par sobriquet, suivant l'usage de ces temps-là.

ny, Eustache de la Houssaye, Roger Davy (1) & beaucoup d'autres. Son premier exploit fut de soumettre son Château de Longueville, que tenoient quelques Navarois, & lui en refusoient l'entrée : de-là il passa au Côtentin où les ennemis instruits de sa venue s'étoient cantonnés : il donna son avant-garde à conduire à Guillaume Bouestel qui rencontra une troupe d'Anglois, auxquels il tua cent quarante lances, & dissipa le reste, qui se sauva dans Valogne, place sans défense, mais dont le Château étoit très-fort : il étoit bâti sur un roc, environné d'un fossé large & profond, & flanqué de tours de tous côtés, l'une desquelles plus haute que les autres servoit de donjon, & passoit pour imprenable. Les Anglois en se réfugiant à grande hâte dans Valogne, crioient que le Diable les suivoit, mettant tout à feu & à sang, & ne faisant quartier à aucun Anglois; Bouestel les suivit avec tant de vivacité, qu'il parut devant la ville un quart-d'heure après eux : il l'in-

(1) Voyez ce que nous avons dit de lui, page 224.

vestit, & le lendemain du Guesclin arriva avec toutes ses troupes. Il fit sommer le Gouverneur de se rendre, avec menace dans le cas où il auroit la témérité de résister, de le faire pendre : pour réponse ce Gouverneur porta l'audace bien plus loin qu'aucun autre n'eut encore fait; il répondit qu'il ne se soucioit ni du Roi de France, ni de ceux qu'il avoit envoyés, qu'il étoit en état de soutenir le siége, & qu'il le soutiendroit. Mais si-tôt qu'il vit que l'on se disposoit à donner un assaut, il abandonna la ville & les habitans, & se retira dans le Château, avec tous ses hommes de guerre. Les Bourgeois ainsi abandonnés prévinrent sagement les malheurs du siége; ils se soumirent au Roi, au nom duquel Bertrand reçut leur foi, & leur fit sentir la modération du Gouvernement François, en les garantissant de toutes violences.

Cependant les préparatifs se faisoient pour donner l'assaut au Château; & Bertrand s'en étant approché, fit appeller le Gouverneur, & lui dit : » Je vous ordonne au nom du Roi de me remettre votre place, autrement je vous déclare qu'il n'y aura quartier ni pour vous,

ni pour votre garnison ». Le Capitaine ayant refusé d'obéir, on sonna l'assaut, où les François se porterent avec toute la valeur possible, mais ils furent d'abord repoussés, la forteresse étant d'une défense extraordinaire : il fallut recourir à d'autres moyens, & d'abord on songea à miner, mais le roc sur lequel le Château étoit bâti se trouva tellement dur, que les mineurs ne purent pas même se loger, en sorte que l'on envoya querir à Saint-Lô des pierriers (1).

Les assiégés voyant les dispositions que l'on faisoit pour les forcer à se rendre, & jugeant que leurs tours ne seroient pas assez fortes pour résister aux pierriers, se réfugierent dans le donjon. Les assiégeans étoient déja maîtres de la basse-cour, & firent pour la troisieme fois sommer le Gouverneur, qui persista dans son refus; alors on mit les pierriers en batterie, mais ce furent tous

(1) Il y a apparence que c'étoient de petites pieces de canon qui jettoient de moyens boulets, que l'on nommoit pierres, comme on disoit pierres d'arquebuses des balles de fer de quatre onces pesant, dans le commencement de l'invention de cette machine.

coups perdus, les murs étoient si épais, & les pierres si bien liées, qu'il ne paroissoit pas qu'on les eut seulement touchés. Les assiégés voyant ce peu d'effet, en firent une dérision bien piquante & bien insolente. Ils avoient au haut de leur donjon une tourelle, dans laquelle étoit une cloche, & un soldat qui la faisoit sonner toutes les fois que les pierriers alloient tirer, pour en avertir les assiégés, & après le coup, un d'entre eux paroissoit aux creneaux, lequel avec une serviette blanche essuyoit la place qui avoit été frappée, & disoit aux assiégeans : *Vous avez grand tort de noircir nos belles pierres.* Bertrand fut vivement offensé de cette mauvaise plaisanterie, d'autant plus qu'il n'étoit pas plus avancé que le premier jour, & qu'il avoit été proposé dans le Conseil de Guerre de lever le siége, à quoi il ne voulut absolument point consentir.

Il fit faire au Gouverneur une quatrieme & derniere sommation, avec déclaration réitérée que s'il ne se rendoit, il n'y auroit pour lui aucune composition. Il répondit que si les François vouloient lui donner trente mille livres argent de France, il sortiroit dès le soir. Du Gues-

clin lui fit dire qu'il n'avoit point d'argent à lui donner, qu'il auroit son Château, dût-il y rester un an, & y appeller toutes les forces du Royaume; que par grace il lui accordoit trois jours pour prendre son parti, passé lesquels il ne le recevroit plus à composer.

Sur cela le Gouverneur prit avis de son Conseil, & rendit la place, d'où il sortit lui & les siens avec armes & bagages. Le jour de la reddition venu, elle s'exécuta honorablement de part & d'autre, mais quand les soldats les virent sortir, ils les insulterent par des huées & des cris, de quoi huit Gentilshommes faisant partie de la garnison, se tinrent tellement offensés, qu'ils rentrerent dans la place, fermerent les portes, leverent le pont, & jurerent que jamais les François n'y entreroient qu'ils ne fussent morts jusqu'au dernier. Cet incident ayant été rapporté à du Guesclin, il en fut très-mortifié, & monta à cheval pour tâcher de le réparer; il fait le tour de la place, appelle ces Gentilshommes, leur remontre le tort qu'ils ont de s'être piqués de si peu de chose, & encore plus de violer la foi publique, & les articles d'une capitula-

tion accordée, qu'ils sçavoient bien que les Officiers n'avoient pas approuvé l'insolence de leurs soldats, & qu'ils devoient pareillement la mépriser : qu'ils n'ignoroient pas les loix de la guerre, & que leur procédé le forceroit à en venir avec eux aux dernieres rigueurs, qu'ainsi il leur conseilloit de se mettre dans leur devoir, & de ne point s'opiniâtrer dans une résistance inutile, & qui ne pouvoit avoir d'autres suites pour eux que les derniers malheurs.

Ces Gentilshommes lui répondirent que l'affront qu'on leur avoit fait tomboit sur toute leur nation autant que sur eux, qu'ils ne vouloient pas survivre à leur déshonneur, qu'ils ne craignoient point la mort, & qu'ils étoient résolus à périr les armes à la main, qu'au moins auroient-ils la satisfaction de laver l'insulte dans le sang de quelques-uns de ceux qui la leur avoient faite. Du Guesclin, fâché de la témérité de ces Gentilshommes, ne put s'empêcher d'admirer leur bravoure, & auroit bien voulu trouver un moyen de les garantir du péril certain où ils couroient, mais aussi l'exemple étoit trop dangereux pour rester impuni. Il commanda donc un

aſſaut général avec autant d'appareil que ſi la tour eut été pleine de ſoldats.

Les huit aſſiégés ne témoignerent pas le moindre effroi, & ſe mirent en défenſe comme ſi la partie eut été égale : ils regarderent ſans émotion planter les échelles de tous côtés, & leurs ennemis y monter les boucliers ſur leurs têtes ; mais ils voyoient bien auſſi que les échelles étoient trop courtes pour atteindre à la hauteur de la tour, en ſorte que ne craignant point l'eſcalade, ils laiſſerent tomber des pierres & des piéces de bois qui balayerent les échelles, & tuerent beaucoup de monde. (Exemple terrible de la force du déſeſpoir ! huit hommes ſeuls oſent ſe défendre contre une armée victorieuſe.) On eſſaya d'entamer les murailles avec le pic & le marteau ; mais ce fut en vain, & on ne ſçavoit plus comment on parviendroit à les forcer, lorſque l'on découvrit une porte de fer ſecrette qui donnoit ſur le foſſé : on ſaiſit cette reſſource, la porte eſt bien-tôt en piéces. Les Gentils-hommes ſans s'effrayer, ſe barricadent, ferment toutes les autres portes, en ſorte qu'il faut les combattre pied à pied. Enfin on les pouſſa juſ-

que dans le donjon, où les soldats furieux entrerent en foule, & précipiterent ces huit hommes dans le fossé, où ils se mirent en pieces. Leurs têtes furent mises au bout de huit lances sur la tour pour servir d'exemple, & en punition de leur faute. Du Guesclin les plaignit, & peut-être s'il avoit pu les avoir vifs, son humanité n'auroit-elle puni que quelques-uns, & pardonné aux autres.

Cette ville de Valogne réduite à l'obéissance du Roi, Bertrand se détermine à en aller faire autant à Douvres.

Cette place, petite par elle-même, étoit intéressante par son Château qui étoit très-fort, & servoit d'azile à un bon nombre d'Anglois & Normands, qui couroient la campagne, levoient des contributions jusqu'aux portes de Caën, & tenoient tout le pays en allarme. Il étoit nécessaire de remédier à ces désordres; mais la force du Château rendoit l'entreprise difficile & dangereuse: de plus, du Guesclin & ses compatriotes craignoient un siége trop long qui les auroit empêchés de se rendre à leurs devoirs auprès de Charles de Blois, qui assembloit ses amis pour aller faire

lever le siége d'Auray, actuellement assiégé par le Comte de Montfort : notre Héros, & tous les Seigneurs qui étoient avec lui, ne doutoient pas qu'il ne fut donné là une bataille, que même elle ne fut décisive; ainsi ils se seroient cru déshonorés s'ils ne s'y étoient pas trouvés. Bertrand étoit dans une vraie inquiétude, il vouloit être à cette bataille, & il ne vouloit pas abandonner le siége de Douvres : un incident singulier le tira de peine.

Pendant le siége de Valogne, Olivier de Mauny, avec quelques compagnies de l'armée de du Guesclin, avoit assiégé Carentan, & après l'avoir pris d'assaut, avoit amené avec lui le Gouverneur, nommé Pierre le Doux, Gentilhomme Normand. Se trouvant ensemble tous les deux auprès de du Guesclin, celui-ci leur dit qu'il voudroit bien avoir promptement Douvres & le Pont d'Yvé qu'il assiégeoit en même temps, & demanda à le Doux, comme en plaisantant, s'il ne pourroit pas lui fournir quelque moyen facile & sur-tout abrégé : oui, lui répondit le Doux, j'en sais un très-abrégé & dont je répons; vous n'avez qu'à faire investir ces deux forteresses,

& faire crier par vos troupes, NOTRE-DAME GUESCLIN, & croyez que ce cri-là effrayera vos ennemis, & fera autant d'effet que dix mille hommes. Vous me faites bien de l'honneur, répondit Bertrand, je n'ai pas la vanité de croire cela; mais par provision je vais suivre votre conseil. Il commença par le Pont d'Yvé, qu'il fit assaillir de toutes parts, & qu'il prit d'emblée; mais Douvres ne fut pas si aisé à avoir. Il y avoit dans la Ville un Commandant Anglois, Hüe de Carvalay, Chevalier, avec une bonne & forte garnison d'Anglois, de Navarois & de Normands, ceux-ci pour la plûpart nés sujets du Roi, qui soutinrent l'assaut si vigoureusement que les François furent repoussés. Du Guesclin s'avisa de faire là, ce que le Duc de Lancastre avoit fait à Rennes, c'est-à-dire, de faire miner sous les murailles & sous les fossés; ce qui se fit promptement & heureusement, en sorte que les assiégés ne s'en apperçurent point; mais un verre de vin mis par hazard sur une fenêtre, fut tellement agité, qu'une partie du vin fut répandu. Cela leur donna l'allarme, ne doutant pas que l'on ne fit une mine pour les surprendre:

ils prêterent l'oreille, suivirent le bruit: & ayant trouvé l'endroit, ils firent contreminer; mais les mineurs François s'en apperçurent d'abord, & en avertirent du Guesclin, qui pour que sa mine ne lui devînt pas inutile & ne fut pas ruinée, & que par-là il ne fut pas forcé de lever le siége, (qu'il ne pouvoit laisser durer long-temps, pressé comme il l'étoit de se rendre auprès de Charles de Blois,) prit tout d'un coup son parti, qui fut de faire donner au moment même un assaut général pour occuper les assiégés, pendant que lui septieme se coula dans la mine, suivi de deux cens hommes à qui il en donna l'ordre. Il se fit précéder par dix travailleurs pour remuer la terre, pendant que la place étoit attaquée de tous les côtés à la fois. Du Guesclin sous terre rencontra les ennemis au moyen de l'ouverture de sa mine, tout proche de l'endroit où il contreminoit: aussi-tôt il s'élance sur eux l'épée à la main, en criant *Guesclin*: ce cri leur donna une telle frayeur, que tous se jetterent à ses genoux & lui demanderent la vie. (Ainsi s'accomplit la prophetie de Pierre le Doux). La place fut prise, Hüe de Car-

valay avec tous les Anglois & Navarois furent mis à rançon; mais pour les Normands, qui s'y trouverent, nés sujets du Roi, Bertrand leur fit couper la tête à tous.

Toutes ces opérations faites, il fut proposé d'aller à St. Sauveur le Vicomte, que tenoient les Navarois; mais la partie fut remise après la guerre de Bretagne, où l'armée avoit ordre exprès du Roi d'aller au secours de Charles de Blois; d'autant plus que Bertrand venoit de recevoir un courier de ce Prince, pour le presser de se rendre auprès de lui, avec tous ses Chevaliers, à Guingam, où étoit le rendez-vous général.

On quitta donc la Normandie, pour passer diligemment en Bretagne, en corps d'armée, comme Charle V. l'avoit expressément commandé. Cette armée sous les ordres de du Guesclin, étoit composée d'un grand nombre de personnes de qualité, (la plûpart nommées ci-devant,) de braves & expérimentés Capitaines, & des plus vaillans soldats qu'il y eut au monde : elle étoit de deux mille hommes-d'armes, (sept à huit mille cavaliers) & de deux mil-

le hommes de pied : outre les grands Seigneurs dont on a vu les noms dans le cours de cette histoire, en grand nombre ; du Guesclin avoit encore avec lui les Seigneurs de Carlonet, de Budes-Guébriant, de la Riviere, de Launay, de Plusquaëllec, de Boistel ou Bouestel, de Broon, de Guy de Bayeux, dit l'Archi-Prêtre ; de Baujeu, (du pays de Forez) de Frontigny, (Bourguignon) Henry de Pierre-fort, Aymart de Poitiers, le Sire de Poix, (Savoyard,) & nombre d'autres.

Comme il étoit en marche le premier jour, il fut joint par un courier qui lui étoit dépêché exprès, avec la nouvelle que son pere étoit à l'extrémité, & qu'il n'avoit que le temps de se rendre auprès de lui, s'il vouloit le voir encore. Cette triste nouvelle le força de quitter l'armée, dont il laissa la conduite au Comte d'Auxerre, au Begue de Villaine & à Guy de Bayeux, & il prit le chemin du Château de la Motte-Broon, accompagné d'Olivier, son frere, & de ses deux amis intimes, le Sire de Beaumanoir, & Mauny ; celui-ci son proche parent.

A son arrivée, son pere étoit aban-

donné des médecins, & avoit même perdu la parole; mais quand on lui eut annoncé son fils Bertrand, ce pauvre moribond, ressentit une joie si vive, que la voix & la connoissance lui revinrent : il rappella ce qui lui restoit de forces, embrassa tendrement ce cher fils, & le serrant dans ses bras, lui dit, » je ne puis t'exprimer, mon cher fils, la consolation que je ressens de te voir encore avant que de mourir : je l'ai demandée à Dieu, & je lui rends graces de ce qu'il permet que je meure entre tes bras : je le remercie de la satisfaction qu'il me donne de te voir victorieux & conquérant, & ce qui rend ma satisfaction parfaite, c'est la confiance que j'ai que puisque Dieu t'a tant de fois favorisé de son assistance, & conservé dans les occasions où tu as été mille fois en danger de périr, tu as sans doute vécu dans sa crainte & son amour : je le prie de tout mon cœur de t'y maintenir par sa grace toute ta vie, & que tu te souvienne que tous les honneurs & les succès de ce monde sont passagers, mais que la gloire que tu acquéreras par tes vertus, sera d'une éternelle durée. « Bertrand fondant en lar-

mes, n'eut pas la force de lui répondre : alors le vénérable mourant lui donna & à ses autres enfans sa bénédiction, lui recommanda de servir de pere à ses freres & sœurs, & leur ordonna de l'honorer & de lui obéir, espérant qu'il feroit à l'avenir leur bien & leur bonheur, comme il avoit fait & faisoit encore leur gloire. Cela dit, il perdit tout-à-fait la parole, & rendit l'ame une heure après.

Du Guesclin rendit à son pere les derniers devoirs, arrangea l'essentiel des affaires sans perte de temps, & partit pour l'armée.

Il se joignit à lui un nombre de Seigneurs du premier rang, le Sire de Tinteniac, avec son gendre Jean de Laval, Seigneur de Châtillon, Charle de Dinant, le Seigneur Raguenel, Vicomte de la Belliere, (frere de Thiphaine, femme de Bertrand,) les Seigneurs de Montbourcher & de Coëtquen, & autres. Le Vicomte de Rohan vint avec les Gentilhommes ses vassaux, à la rencontre de du Guesclin, pour lui faire ses complimens de condoléance sur la mort de son pere, & le suivit avec tous ceux qui l'accompagnoient, & de plus,

Bertrand avoit envoyé à Jugon un jeune Gentilhomme nommé le Moine, de Béthune, qui avoit été élevé son page, pour rassembler & lui amener le plus qu'il pourroit de braves gens. (Ce page fut dans la suite, dit l'historien, un des plus braves Chevaliers de son temps).

Le Comte de Blois & Jeanne de Bretagne, sa femme, apprenant que du Guesclin étoit prêt d'arriver à leur secours, avec cette belle troupe, & bon nombre de François & de Bretons, tous gens d'élite, lui firent l'honneur d'aller au-devant de lui, avec tout ce qu'il y avoit de plus grand à leur Cour; les Sires de Léon, de Rieux, de Rochefort, d'Ancenis, de Retz (1), de Malestroit, de Quintin, de Tournemine, de Kergorlet, du Pont & de Lohéac: il ne manquoit-là que le Comte de Laval; mais il faisoit alors la guerre en Guyenne pour le Roi, contre les Anglois. Le Prince & la Princesse furent ravis de joie à la vue de l'armée que du Guesclin leur amenoit, & qui avoit sous sa

(1) Voyez ce que nous avons dit au sujet de Retz ci-devant, page 193.

conduite remporté autant de victoires qu'elle avoit rendu de combats : ils rentrerent dans Guingamp avec toute cette belle compagnie, & tous les Chefs, & là ils leur exprimerent leur reconnoissance avec tous les témoignages possibles d'amitié.

On tint conseil où on décida d'abord de faire la revue générale des troupes pour être en état de juger plus sûrement des résolutions à prendre, & pour cet effet il fut convenu que dans deux jours, le 19 Septembre 1364, toute l'armée se rangeroit en bataille dans les Landes à la vue de Josselin, & Bertrand s'en chargea. Le jour venu, le Prince & la Princesse se rendirent à cette revue, & on trouva qu'il y avoit quatre mille hommes-d'armes, & six mille archers, en tout près de dix-huit mille combattans ; ensuite on tint un second conseil général.

Le Comte de Montfort de son côté occupé au siége d'Auray, étoit instruit journellement de tout ce qui se passoit dans le camp de son adversaire ; il assembla en conseil les Chefs de son armée, Jean Chandos, Connétable d'Aquitaine, Robert Knolle, Gauthier Huet, Mathieu de Gournay, Hue de Caure-

lée, Lantimer, Guillaume Felleton, Olivier de Clisson, & beaucoup d'autres Seigneurs, Bretons, Anglois & Navarois, pour leur exposer l'état présent de ses affaires, les prier de lui donner sincérement leurs avis sur la justice de ses droits, & sur ce qu'il devoit faire religieusement dans une occasion si intéressante. Ils lui répondirent unanimement qu'ils estimoient sa cause si juste, qu'ils étoient tous disposés à mourir pour la soutenir. Le Comte leur repliqua, qu'il seroit au désespoir que tant d'honnêtes gens, & ses plus chers amis hazardassent leur vie, qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour l'empêcher, & que pour cela il étoit déterminé à tenter un dernier effort auprès de Charles de Blois pour parvenir à un accommodement. En effet, il lui envoya un Hérault chargé de lui représenter qu'il y auroit de leur part de la cruauté, à répandre tant & de si beau sang pour leur querelle particuliere; qu'ils devoient en conscience & en honneur l'un & l'autre prévenir un si grand mal; qu'il lui offroit encore une fois d'exécuter le traité des Landes d'Evran, & de partager le Duché, qu'il l'en conjuroit au nom de Dieu & de

tout ſon cœur, comme devoit faire un bon Chrétien, & un bon parent : qu'enfin pour lui faire voir la droiture de ſes intentions, il l'invitoit à accepter les diſpoſitions qu'il lui propoſoit ; ſçavoir, que ſi lui Comte de Montfort mouroit ſans enfans mâles, ou que ſes enfans ou petits-enfans ſe trouvaſſent dans ce cas ſuppoſé, & qu'alors il ſubſiſtât de la poſtérité maſculine ou même féminine du Comte de Blois, & de Jeanne de Bretagne, le Duché de Bretagne ſeroit réuni en entier en faveur de ces deſcendans du Comte de Blois, en ſorte que le titre de Duc ſeroit éteint pour les ſiens, à perpétuité & ſans aucun retour. Enfin qu'en attendant l'exécution de ce traité, la ville d'Auray & ſon Château ſeroient mis en dépôt entre les mains du Sire de Beaumanoir, & d'Olivier de Cliſſon. Toute la Compagnie applaudit à ce projet, & loua le Comte du ſacrifice qu'il offroit de faire pour le bien & le repos de la patrie ; Chandos entre autres lui dit : vous offrez plus que l'on ne pourroit vous demander raiſonnablement.

Le Hérault fut préſenté au Comte de Blois & à ſa femme, & fit ſon meſſage, & on le fit reſter pour attendre la répon-

ſe. Le Conſeil fut aſſemblé, & la choſe miſe en délibération. Les avis furent partagés & débattus fort long-temps; enfin on détermina qu'il n'y avoit pas lieu à entrer en aucune négociation : que cet expédient étoit un ſtratagême pour gagner du temps, & pour éviter la bataille, comme le parti de Montfort avoit fait aux Landes d'Evran : que le droit de Charles étoit inconteſtable, qu'il avoit pour le ſoutenir une belle armée & les plus vaillans hommes de l'Europe : qu'enfin l'occaſion préſente étoit ſi avantageuſe, qu'on regretteroit de n'en avoir pas profité : que cependant pour ne pas mettre le tort de ſon côté vis-à-vis le public, il falloit charger le Hérault de porter pour réponſe, que le Comte de Montfort avant que l'on entrât en négociation, eut à ſe retirer de devant la ville & château d'Auray, & les laiſſer libres, attendu que cette place faiſoit partie du Comté de Penthievre, & non du Duché de Bretagne, faute de quoi on lui porteroit la bataille dans quatre jours. A cela, la Ducheſſe qui étoit préſente, ajouta que ſi le Duc ſon mari faiſoit le partage propoſé, elle le déſavoueroit & n'y donneroit jamais ſon conſentement.

Le Hérault fut congédié avec une réponse conforme à la délibération du Conseil, & chargé en outre de dire que le meilleur & plus expédient moyen pour parvenir à une bonne & solide paix étoit une bataille définitive, sur laquelle le Comte de Montfort pouvoit compter à quatre jours de-là. Le Comte fut étrangement surpris d'une réponse si fiere, d'autant qu'il connoissoit le Comte de Blois pour un Prince très-modéré, & que de sa part il comptoit s'être mis à la raison. Chandos prit feu, & dit : pour le coup, c'en est trop, il n'en faut plus parler.

Dans cette conjoncture, le Gouverneur d'Auray, Hartecelle, envoya à Charles de Blois un soldat de sa garnison pour l'instruire qu'il étoit dans une telle extrêmité, qu'il s'étoit engagé à rendre sa place & le Château au Comte de Montfort le lendemain du jour de Saint Michel, à soleil levant, si dans l'intervalle il n'étoit secouru. Sur cette nouvelle Charles de Blois prit son parti, & ordonna que toute l'armée fut en état de combattre le lendemain au matin, qui étoit le 25 Septembre. Dès le point du jour tout étoit sur pied & en ordre de

bataille, Charles y parut avec un air de satisfaction qui lui pronostiquoit une victoire assurée.

(C'est une chose singuliere que la croyance que l'on donnoit aux songes dans ce siecle-là, nous en avons déja donné quelques exemples ; en voici encore un que le Comte de Blois regardoit comme un oracle, & qui lui donnoit tant d'assurance. Il avoit rêvé la nuit précédente qu'il voyoit un faucon de passage suivi de nombre d'éperviers se perdre dans les nues, vivement poursuivi par une aigle accompagnée de quantité de différens oiseaux : qu'enfin le faucon avoit fondu courageusement sur l'aigle, lui avoit cassé les reins & l'avoit fait tomber à terre, qu'ensuite il lui avoit ouvert la tête, & mangé la cervelle. Ce songe le flattoit si fort, qu'il en parla à son lever devant toute sa Cour, où il ne manqua pas de trouver des flatteurs qui l'interprêterent à son avantage : il étoit, selon eux, le faucon victorieux, & le Comte de Montfort l'aigle terrassée.

Tel fut le songe de Darius qui crut voir le camp des Macédoniens tout en feu, & Alexandre amené devant lui en habit tout simple, qu'ensuite il vit ce

Prince se promenet à cheval dans la ville de Babilone, & tout d'un coup disparoître l'homme & le cheval, ses devins le lui expliquerent en sa faveur; l'événement y fut cependant tout contraire. Il en fut de même en l'occasion présente, comme on le va voir).

Charles de Blois monta à cheval, la Duchesse présente, qui lui dit en l'embrassant les larmes au yeux: » Allez à la bonne heure & à la grace de Dieu, soutenez notre juste cause qui est la vôtre, puisque nos intérêts sont inséparablement unis: cependant ne recevez aucun accommodement qu'à condition que le titre de Duc de Bretagne vous sera cédé sans partage »: Madame, lui répondit-il, vous serez seule Duchesse de Bretagne, ou j'y perdrai la vie; ensuite il prit congé d'elle & partit, ne comptant ni l'un ni l'autre qu'ils ne se reverroient plus.

La Princesse permit au Comte d'Auxerre, & à son frere Louis de Châlons, qui n'étoient pas nés ses sujets, de l'embrasser, vu qu'ils étoient d'une naissance très-illustre. De tous les Seigneurs Bretons, trois seulement eurent cet honneur-là, le Vicomte de Léon & celui de

Rohan, tous deux par égard pour leur qualité, le premier encore comme très-proche parent, le second cousin-germain, & Bertrand du Guesclin en considération de son mérite, & de ses services passés. Ensuite la Princesse s'en retourna à Nantes pour attendre les nouvelles de l'événement.

Le Comte de Blois se rendit le jeudi 26 Septembre à l'Abbaye de Lanvaux (1) & y coucha, & l'armée se campa dans un parc voisin fermé de murs, à la vue du Château d'Auray. Les assiégés voyant cela en témoignerent leur joie par des feux qui durerent toute la nuit, & par le bruit de leurs trompettes, auxquelles celles de Charles de Blois répondirent.

Le Comte de Montfort jugea qu'il n'y avoit pas pour lui un moment à perdre. Par le conseil de Jean Chandos, le plus brave & le plus prudent de ses Capitaines, il fit sortir son armée de ses retranchemens, ne s'y croyant pas assez bien posté pour attendre une attaque,

---

(1) Petite Abbaye de Bernardins au Diocèse de Vannes.

& penſant qu'il lui ſeroit plus avantageux de combattre en plaine, que de ſe défendre dans un lieu étroit, où il ſeroit gêné, outre l'embarras des bagages & des perſonnes inutiles. Il avoit encore une autre raiſon, qui étoit qu'en quittant ſon camp, il relevoit le courage de ſes troupes & faiſoit voir à Charles de Blois qu'il ne craignoit point la nombreuſe armée qu'il étaloit devant lui. Il ſortit donc de ſon camp, & rangea ſon armée en bataille, vis-à-vis celle de Charles de Blois; il avoit été tenté quand il l'avoit vu ſe camper dans un lieu clos de murs, d'aller l'attaquer bruſquement, ſans lui donner le temps de ſe reconnoître, penſant avoir bon marché de gens fatigués de la route & en déſordre, & que la victoire lui en ſeroit d'autant plus facile: lorſqu'Olivier de Cliſſon, ſon fidele ami, qui avoit toujours ſuivi ſa fortune, & avoit paſſé avec lui en Angleterre une partie de ſa jeuneſſe, lui remontra qu'il étoit poſſible à la vérité qu'il réuſſit, mais que ſon avantage ne ſeroit pas grand; que dans l'état où étoient les choſes, il valoit mieux ne rien faire du tout, que de faire à demi, parce qu'infailliblement il y perdroit

beaucoup de monde ſans avoir remporté une victoire déciſive ; enfin, qu'il falloit tout d'un coup abattre la tête de l'hydre, qu'il avoit vu renaître tant de fois : qu'au reſte, il ne lui ſeroit pas glorieux, qu'il agiroit même contre les loix de la guerre & de l'honneur, s'il attaquoit une armée arrivante, fatiguée & occupée à faire ſes logemens, qu'il ſembleroit avoir voulu dérober une victoire par une eſpece de ſurpriſe contre toutes les regles ; ſans compter qu'il pourroit auſſi bien être battu que victorieux, ayant affaire à gens qui entendoient le métier, & à de vaillans ſoldats. Hüe de Caurelée, Robert Knolle, & tous les autres Chefs appuyerent la remontrance d'Olivier de Cliſſon, en ſorte que ce projet fut rejetté.

Le Comte de Montfort réſolu à combattre en plaine, donna le commandement en chef à Jean Chandos, qui partagea ſes troupes en trois corps, avec un corps de réſerve ou arriere-garde. Le premier étoit aux ordres de Robert Knolle & Gauthier Huet, tous deux Anglois, & de Richard Brulé, Breton. Le ſecond corps fut commandé par Olivier de Cliſſon, & le Sire de Kaër, tous deux Bre-

tons, & par Mathieu de Gournay, Anglois : Chandos réserva le troisieme corps pour le Prince, qu'il entendoit ne pas quitter. Ensuite il fit venir Hüe de Caurelée pour le charger de l'arriere-garde, avec cinq cens chevaux, & ordre de ne pas quitter son poste qu'il n'en eut avis exprès de lui. Caurelée fut vivement offensé d'être placé en lieu de réserve, mais Chandos lui fit entendre que dans l'état des choses le corps de réserve ne devoit être confié qu'à un Officier des plus sages & des plus braves, & qu'il l'avoit choisi par préférence : Caurelée s'appaisa & prit le poste qui lui étoit destiné.

Chandos ayant considéré la position de l'armée du Comte de Blois, commandée en chef par du Guesclin, rangea la sienne dans le même ordre, c'est-à-dire, en trois corps, non-compris l'arriere-garde, distans l'un de l'autre d'un espace considérable, en sorte que Robert Knolles étoit opposé à du Guesclin, le Comte de Montfort à Charles de Blois, & Olivier de Clisson au Comte d'Auxerre ; & sur une seconde ligne son arriere-garde.

Bertrand étant le premier rangé en bataille, commandoit le premier corps,

composé de ses anciens & vaillans compagnons d'armes Normands & Bretons : au second étoient la plus grande partie des Seigneurs François, commandés par le Comte d'Auxerre & le Begue de Villaines : au troisieme étoit Charles de Blois en personne, avec tous les Seigneurs Bretons, & l'arriere-garde fut confiée au Sire de Rieux, qui avoit avec lui les Barons de Retz & du Pont, & le Sire de Tournemine.

Les armées furent en état de combattre avant midi, & elles s'y attendoient. Elles étoient séparées par un ruisseau qui traversoit la plaine, & où la mer montoit dans les grandes marées seulement. Chandos avoit laissé entre lui & ce ruisseau un grand espace vuide afin de tenter les François de le passer & de s'y ranger, jugeant que ce mouvement mettroit quelque dérangement dans leur corps de bataille, & que s'ils se mettoient ce ruisseau à dos, il leur nuiroit, ce qui arriva.

Charles de Blois couroit de rang en rang, sollicitant les soldats à bien faire. » Il y a, leur disoit-il, vingt-trois ans que j'ai à soutenir cette injuste & pénible guerre, par l'ambition démesurée

du défunt Comte de Montfort, de sa veuve & de leur fils, qui sans aucun droit ni fondement solide ont causé la désolation de ce Duché, & la perte de plus de deux cens mille hommes. Enfin voici le jour venu de terminer tant de travaux, ou plutôt de les couronner par une victoire glorieuse, sur laquelle je compte, ayant tant de braves combattans. C'est à vous, mes amis, que Dieu a reservé la gloire de soûtenir une cause si juste, & de vanger la patrie des maux que nos ennemis lui ont fait depuis si long-temps. C'est à vos vaillantes mains que je vais devoir l'affermissement d'une fortune errante & combattue pendant tant d'années : au reste, vous n'avez à combattre que la même nation que vous avez vaincue à Cocherel & ailleurs, il est temps d'ajouter en Bretagne de nouveaux lauriers à ceux dont vous vous êtes couronnés en Normandie ».

Le Comte de Montfort de son côté assembla ses Capitaines, & leur tint ce discours : » Je ne doute plus, Messieurs, de la justice de mes armes, après le jugement que vous en avez porté : j'ose croire même que la justice divine est offensée du manquement de foi du

Comte de Blois, & de son parjure. Cependant je ne puis vous exprimer la vive douleur que je ressens, quand je pense que tant de têtes précieuses pour moi vont s'exposer pour me maintenir dans ma dignité & dans mes droits, & je vous assure que je ne voudrois pas acheter au prix d'une seule l'Empire du monde, & que je verrois sans regret mon ennemi jouir de ce qui m'appartient si légitimement, & usurper la couronne Ducale, si mon honneur en particulier, le vôtre, & celui de toute l'armée n'y étoit pas intéressé : ainsi il faut enfin combattre, & je suis assuré de votre bonne volonté pour moi & de votre valeur. Mais s'il est arrêté dans les décrets de la Providence que je ne dois pas être Duc de Bretagne, je souhaite périr de la premiere fléche qui sera tirée, afin que mon sang épargne celui de tous mes amis. Enfin, ce n'est pas seulement pour eux que je crains la bataille, c'est pour tous les Bretons mes compatriotes qui par erreur se sont jettés dans le parti de mon ennemi, sachant que je ne peux être victorieux, sans l'effusion du sang de mes Sujets ».

Ce discours fut prononcé avec chaleur

& avec affection : les esprits & les cœurs en furent attendris, & tous ces Seigneurs lui répondirent par une acclamation générale, que Dieu étoit trop juste, pour ne pas récompenser tant de bonté & tant de vertus, qu'il n'avoit qu'à les mener au combat.

Chacun alors se retira pour se rendre à son poste; mais on jugea que la journée étoit trop avancée, que la nuit empêcheroit que l'on fît rien, & qu'il falloit pour ce jour-là se contenter de bien reconnoîttre l'ennemi; ainsi la partie fut remise au lendemain, sans cependant que les deux armées quittassent leur position.

Le Maréchal de Beaumanoir profita de ce retard; il partit au galop lui troisieme & alla joindre Chandos, à qui il dit, » hé quoi ! généreux Chandos, faut-il ainsi voir périr tous nos amis, & ne pourrons-nous pas trouver un expédient pour accorder les deux Princes? « Chandos lui répondit, » j'en ai autant de regret que vous, & souhaiterois de tout mon cœur pouvoir moyenner la paix : je suis même persuadé que le Comte de Montfort la souhaite comme nous, & qu'il exécuteroit les conditions de ses

premieres offres, quoique le Comte de Blois les ait rejettées tant de fois, & même durement. » Le Maréchal insista, & lui fit quelques propositions; mais Chandos lui dit que Montfort ne les écouteroit plus, de maniere qu'ils se séparerent.

Sur le soir Gauthier Huet, Anglois, du parti de Montfort, sort des rangs, va jusqu'au bord du ruisseau qui coupoit la plaine, & demande si quelque brave Breton vouloit faire un coup de lance. Hervé de Kaërgouet du parti de Blois, monte à cheval, & passe le ruisseau: les deux champions courent l'un contre l'autre, & le Breton donna à l'Anglois un si violent coup de lance qu'il le renversa par terre & le désarma: ensuite il lui rendit son cheval & ses armes pour s'en servir au jour de la bataille, & revint joindre le camp, sans avoir gagné autre chose que beaucoup d'honneur, & la réputation d'homme généreux.

Ensuite de cet assaut, les valets de part & d'autre s'étant rencontrés à l'abreuvoir ou ils menoient les chevaux, se battirent; quelques compagnies se détacherent pour les secourir; mais elles

furent rappellées, parce qu'on ne vouloit ni d'un côté ni de l'autre engager d'affaire ce jour-là ; il fut même fait défense que personne sortît de son rang à peine de la vie. Et tout au soir le Comte de Montfort commença à défiler vers son camp, & Charles de Blois en fit autant, pensant que son ennemi méditoit de l'attaquer pendant la nuit : c'est pourquoi il commanda à Guillaume de Launoy de faire la garde hors du camp, & en dedans il fit faire des feux qui éclairerent toute la nuit.

Le lendemain enfin, jour de Dimanche & fête de St. Michel, de l'année 1364, les armées se trouverent au point du jour dans la même position où elles avoient passé le samedi. Le Comte de Montfort manda à Charles de Blois, que par respect pour la sainteté du Dimanche il conviendroit de remettre la bataille au lendemain ; mais on lui répondit qu'il n'y avoit plus à différer & qu'il falloit combattre. La priere se fit des deux côtés, & chacun se prépara au combat par des dévotions autant qu'il lui fut possible.

Le Maréchal de Beaumanoir, du parti de Blois, bon patriote, ne pouvant

penser sans douleur au sang qui alloit être versé par gens de la même nation, armés les uns contre les autres, s'avança encore pour faire quelques nouvelles tentatives; mais Chandos l'ayant apperçu courut à lui, & lui dit qu'il étoit inutile présentement d'entrer en pourparler, que le Comte de Montfort vouloit la bataille. Beaumanoir étoit désesperé de voir les choses se porter à l'extrémité; mais comme il étoit encore en l'état de prisonnier, comme nous l'avons dit (1), il pria Chandos d'obtenir pour lui du Comte de Montfort la permission de s'armer ce jour-là, & de combattre, ne pouvant voir sans regret tous ses compagnons d'armes l'épée à la main, & lui seul les bras croisés. Chandos le lui promit, & le quitta pour aller faire sa commission.

Quand il eut rejoint le Comte de Montfort, tous les Seigneurs de l'ar-

---

(1) Il étoit libre, sur sa parole de ne point porter les armes, tant comme prisonnier, que parce qu'il avoit mené en Angleterre les deux fils de Charles de Blois, qui y étoient encore, & il ne pouvoit s'armer qu'à leur retour.

mée l'environnerent pour sçavoir le sujet de sa conversation avec Beaumanoir: il dit que celui-ci lui avoit déclaré avoir fait de nouvelles instances auprès du Comte de Blois, pour l'engager à quelques négociations; mais que ce Prince lui avoit fermé la bouche avec colere, & avoit dit qu'il vouloit la bataille. Là-dessus, Montfort, portant la parole à toute la compagnie, dit, » Dieu m'est témoin de la droiture de mes intentions, il disposera de l'événement selon sa justice. « Ensuite Chandos pria le Comte de la part de Beaumanoir de lui permettre de combattre ce jour là & sans conséquence. » J'y consens, dit Montfort, à condition qu'il combattra en homme privé, & sans aucun commandement, & qu'après la bataille, il restera dans son état de prisonnier, & ne pourra plus s'armer. « Chandos retourna lui-même vers Beaumanoir qui l'attendoit, & lui porta cette permission sous les conditions qui lui étoient imposées.

Aussi-tôt les armées commencerent à s'émouvoir. Il y eut entre les Généraux du parti de Blois, une contestation au sujet du ruisseau qui étoit entre les deux

camps : du Guesclin ne vouloit pas qu'on le passât, le Comte d'Auxerre & tous les autres furent d'avis contraire ; ils disoient qu'il ne falloit pas toujours être si prudent, qu'il falloit en certaines occasions donner quelque chose au hazard, & que dans celle-ci, sur-tout, il étoit intéressant de ne pas laisser croire aux ennemis qu'on les craignoit : de sorte que le Comte d'Auxerre offroit de passer le ruisseau avec tous les siens si on vouloit, sans exposer l'armée, & son sentiment l'emporta sur celui de du Guesclin, (qui, comme on le verra, étoit cependant le plus sage).

Alors tout marcha : on voyoit dans les deux armées les drapeaux voler dans l'air, tout pareils, & chargés d'hermines : & on avoit de part & d'autre le même cri de ralliement, qui étoit *Bretagne, Malo, au riche Duc.* Les enseignes étoient aussi pareilles de chaque côté. Un lévrier appartenant au Comte de Blois, & qui ne le quittoit jamais, passa alors dans l'armée ennemie, choisit le Comte de Montfort lui-même pour le caresser, tout à cheval qu'il étoit, se dressant sur ses pieds de derriere, & portant ceux de devant sur ses

bottes. Le Prince demanda à qui ce chien appartenoit, on le reconnut à son collier aux armes de Bretagne, & on répondit au Prince que c'étoit le lévrier du Comte de Blois, qui venoit le saluer Duc de Bretagne (1).

Chandos voyant que Charles de Blois venoit droit à lui, fit avancer ses troupes, qui engagerent le combat avant que le ruisseau fut entierement passé, ce qui porta à l'armée de Blois un préjudice qu'elle ne put réparer. Les archers de part & d'autre firent leur devoir, & après avoir lâché grand nombre de traits, on en vint aux haches d'armes. Olivier de Clisson attaqua le corps du Comte d'Auxerre, & il fut fait là des actions de valeur incroyables: ces deux Chefs eurent chacun le même malheur, qui fut d'être tellement frappés à un œil, qu'ils en resterent tous les deux borgnes toute leur vie; mais la blessure du Comte d'Auxerre parut d'abord mortelle, quoiqu'elle ne lui

(1) Il y a dans notre Histoire du Chevalier Bayard deux exemples singuliers de pareils faits des chiens, page 475. note *b*.

eut pas fait quitter le champ de bataille.

Le Général Chandos faisoit le devoir d'un grand & brave Capitaine, étant par-tout à la fois : ayant apperçu Clisson enfoncé dans une troupe de François, il s'y jetta à corps perdu avec ceux qui le suivoient, & fit de si grands efforts, qu'il parvint jusqu'au Comte d'Auxerre, qui fut environné, & assailli si vivement, qu'il fut forcé de se rendre à Chandos, en lui remettant son épée. Sa prise fut suivie de celle de plusieurs autres Seigneurs & Chefs, au moyen de quoi tout ce corps plia & fut mis en déroute.

Du Guesclin avoit pour principal objet de conserver Charles de Blois : il se rangea auprès de lui, saçhant que de son salut dépendoit celui de tout son parti. Le Comte de Montfort, (ou plutôt un homme qui le représentoit,) avoit attaqué du Guesclin avec une vivacité étonnante, & jamais on n'avoit vû deux hommes se battre avec tant d'acharnement. Le Comte de Blois s'en étant apperçu, courut sur ce représentant, le chargea, & soutenu des siens, le coucha sur la poussiere : il crut avoir

réellement tué le Comte de Montfort, & que la victoire étoit à lui ; mais c'étoit un ftratagême de ce Comte, qui voulant fans doute fe défaire d'un ennemi auffi redoutable pour lui, que du Guefclin, avoit employé quelqu'un de fes plus vaillans Capitaines pour l'attaquer, & l'avoit revêtu d'une cotte-d'armes toute pareille à la fienne, enforte qu'il étoit impoffible de ne s'y pas tromper. (L'hiftoire n'a pas nommé ce Chevalier fi hardi que de fe hazarder contre notre héros).

Du Guefclin, trompé comme les autres, & croyant le Comte de Montfort détruit, fe fépara du Comte de Blois, dont les affaires lui paroiffoient décidées en fa faveur : il le laiffa environné des plus grands Seigneurs de fon parti, pour aller fe mettre à la tête du corps de bataille qu'il commandoit, & qui avoit affaire à Chandos, Cliffon & Robert Knolles : à fon arrivée il releva le cœur des fiens par fa préfence, enforte que les ennemis reculerent. Dans ce moment on vint avertir Chandos, (qui étoit dans le fecret,) que le faux Comte de Montfort avoit été tué, & que le véritable commençoit à fe montrer, il

quitta son corps pour aller le joindre. Cependant du Guesclin avoit en tête Clisson & Knolles qui lui donnoient bien des affaires, & qu'il soutint avec assez de succès, & les auroit soutenus plus long-temps & même rompus, sans la nouvelle de la défaite & de la mort du Comte de Blois, qui fut apportée inopinément, & déconcerta tous les siens, & ensuite occasionna la défaite totale de son armée, & la ruine de son parti. Voici comme ce malheur arriva.

Quand Chandos, quittant son corps de bataille, comme nous venons de le dire, alla se ranger auprès du Comte de Montfort, qui combattoit contre Charles de Blois, il envoya l'ordre à Hüe de Caurelée de venir avec ses cinq cens lances donner en queue sur la bataille de Charles, pendant qu'avec deux cens chevaux qui le suivoient, il le chargeroit en flanc. Cela s'exécuta avec tant de justesse & si heureusement que ces deux attaques faites en même-temps ouvrirent & enfoncerent le corps commandé par ce Prince, qui ayant appris qu'il n'avoit tué qu'un faux Comte de Montfort, faisoit des prodiges de valeur, & cherchoit le véritable pour le

combattre : dans ce moment un Chevalier Anglois lui porta un coup de dague qui lui entra dans la bouche, & lui traversa la tête de part en part. Il tomba du coup, & n'eut que le temps de dire : *Mon Dieu !* pardonnez-moi mes péchés, & la mort de ceux qui combattent aujourd'hui pour moi : & à l'instant il expira.

Il périt à ses côtés un grand nombre de Seigneurs de la premiere qualité, les Sires de Rieux, de Rochefort, du Pont, de Tournemine, de Dinant, de Montauban, de Koëtmen, de Kergorlay, de Boisboissel, de Kaergouet & Guillaume le Moyne, qui tous avoient fait des merveilles auprès de lui. Les Vicomtes de Rohan & de Léon, & le Sire de Retz se rendirent avec nombre d'autres Officiers de tout grade, après quoi le corps entier fléchit, & tout y fut tué ou pris.

Du Guesclin tout seul avoit soutenu son corps de bataille, & combattoit encore ; alors toute l'armée victorieuse se tourne contre lui, l'enveloppe & l'attaque de toutes parts : Beaumanoir dans cette mêlée tua Richard de Cantorbie, beau-frere de Chandos. Alors la nouvelle

de la mort du Comte de Blois fut apportée & confirmée dans le corps de Bertrand, qui l'ignoroit; il en fut affligé très-sensiblement, les larmes lui coulerent des yeux avec abondance, & il ne devoit rien de moins à la mémoire d'un Prince qui l'avoit toujours honoré de son estime, de son amitié & de sa confiance, & auquel lui-même avoit été fidellement attaché par les mêmes liens: il s'écria à ceux qui étoient auprès de lui, nous perdons aujourd'hui le plus vaillant, le meilleur Prince & le plus honnête homme de notre siecle.

Cependant il combattoit avec une valeur qui tenoit de la fureur & du désespoir: il affrontoit la mort en homme qui ne vouloit pas survivre à un si bon Maître, & il ne considéroit plus que la veuve & les enfans, dont il auroit voulut maintenir les droits aux dépens de tout son sang. Il tua de sa main une vingtaine d'ennemis, & enfin son épée & sa hache d'armes étant rompues, il combattoit encore à poings fermés. (Il est peut-être le premier & le seul à qui pareille chose soit arrivée). Le Maréchal de Beaumanoir, le Sire de Tinteniac, le Sire de Laval-Châtillon, Olivier de

Mauny & presque tous les autres furent forcés à rendre leurs épées, la plupart blessés. Chandos appercevant du Guesclin dans cette extrêmité, fendit la presse, & de loin cria à ses gens de bien se garder de porter la main sur du Guesclin, puis s'approchant de lui, il lui dit, d'un ton d'amitié, Messire Bertrand, cette journée-ci n'est pas des vôtres, rendez-vous à moi. Depuis ce moment personne ne soutint plus, tout fut défait. Le Comte de Montfort fit sonner la retraite, & par un trait d'humanité bien louable, il fit cesser le carnage.

Aussi-tôt que cette victoire l'eut rendu le maître du champ de bataille, il fit chercher parmi les morts le corps du Comte de Blois; on le trouva avec une écharpe sur le visage, & déja dépouillé de ses riches habits, n'ayant plus sur le corps que sa chemise & une haire qu'il avoit toujours portée depuis sa prison en Angleterre. Le Comte de Montfort le voyant dans ce triste état, lui donna des larmes en abondance, comme Alexandre en avoit versé sur le corps de Darius, & César sur celui de Pompée. Ah! s'écria le Comte, ah! mon Cousin; vous n'avez pas voulu la paix! Plût à Dieu

te, & partagée en pluſieurs corps, il les auroit vraiſemblablement battus; d'autant plus qu'il pouvoit l'augmenter ſans faire tort à ſon armée, qui étoit plus nombreuſe que l'autre. C'eſt une leçon eſſentielle pour les militaires qui liront cette hiſtoire, & qui ſe trouveront en pareil cas.

La troiſieme faute, & peut-être la plus grande, fut de ne s'être réſervé aucune retraite: & cette faute fut d'autant plus fâcheuſe, qu'après que l'armée du Comte de Blois eut paſſé le ruiſſeau, la marée y monta, & le remplit tellement, que très-peu purent le repaſſer pour ſe ſauver, & que beaucoup qui le tenterent furent noyés, les autres pris ou aſſommés. Il eſt donc de la prudence d'un ſage Général de ſe réſerver une retraite, pour, en cas de malheur, ſauver une partie de ſon monde, qu'il peut enſuite rallier, & en tirer bon parti.

Une autre grande faute qu'il fit, fut de ne pas quitter le champ de bataille, quand il s'apperçut du commencement du déſordre. Il devoit ſçavoir qu'en expoſant ſa vie, il riſquoit tout, pour ſa femme, ſes enfans & ſes amis: & qu'un Prince vivant a toujours des reſſources

pour réparer ses malheurs, ou au moins pour traiter plus avantageusement.

Chandos envoya ses prisonniers à Nyort, dont il étoit Gouverneur. Du Guesclin qui étoit du nombre, fit réflexion sur ce qui venoit d'arriver; la perte d'une bataille décisive, le triste sort du Comte de Blois, & les suites fâcheuses qui en résultoient pour sa maison: & l'on assure qu'il trouva que le jour de la bataille étoit un de ces jours infortunés que sa femme lui avoit cottés sur ses tablettes, & auxquels elle l'avoit prévenu de ne rien hazarder absolument. Il se repentit, mais il n'en étoit plus temps, de n'avoir pas eu de confiance dans les avis d'une personne si sage & si sçavante, & d'avoir fait comme ceux qui ne peuvent se persuader la possibilité de ce qu'ils ne comprennent pas. Il convint avec lui-même que cette science, nommée Astrologie judiciaire, n'est pas si frivole & si imaginaire qu'il l'avoit crû toute sa vie: il commença à croire qu'on pouvoit l'approfondir & en tirer des lumieres réservées aux sçavans, & qui échappent au commun des hommes.

(Nous rapportons ce trait pour l'exac-

titude de l'histoire, & comme une preuve des talens de Thiphaine Raguenel, sans prétendre que nos lecteurs ajoutent plus de foi que nous à une science si ridicule, qui cependant a subsisté tant de siécles. C'est l'avis des plus habiles gens, qu'un historien doit écrire ce qui caractérise le siécle dont il parle, & nous nous sommes fait un devoir de rapporter plusieurs autres traits pareils, qui font voir outre les vices du temps dont nous parlons, les effets de l'ignorance, & la progression de la raison qui les a réformés. Tel est celui-ci, tels sont encore la fureur & les circonstances des Duels, que l'on regardoit alors comme des points d'honneur indispensables, & les pieuses superstitions dont on les accompagnoit, la priere, la bénédiction des armes par un Prêtre, & les actions de graces du vainqueur). Graces à Dieu tout cela a disparu.

Cependant nous trouvons dans Froissard l'histoire d'un Moine, résidant à Avignon, dont-il ne dit point l'Ordre, vivant vers l'an 1360; lequel non-seulement devinoit les choses passées, dont il ne pouvoit avoir eu connoissance;

mais annonçoit l'avenir presque à coup sur.

Dans le commencement de cette histoire, nous avons parlé d'une Religieuse, qui sur l'examen de la personne de du Guesclin, prédit sa valeur future, (quoiqu'il n'eut alors que six à sept ans, & que jusques-là il n'eut laissé voir qu'un caractere féroce & incorrigible). Elle lui annonce ses vertus, sa valeur, & l'utilité dont il sera à toute la Chrétienté. Ensuite nous voyons la femme de du Guesclin, versée dans cette science dès sa premiere jeunesse, lui prédire ce qui doit lui arriver de considérable, & les jours dont il doit se défier.

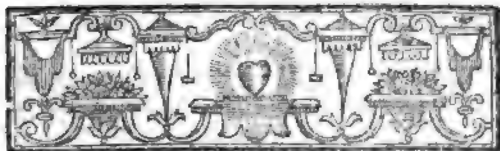
Tout le monde sçait combien l'Astrologie judiciaire étoit en vogue sous le regne des trois fils de Catherine de Médicis, qui y étoit elle-même très-adonnée, deux siecles après du Guesclin & sa femme.

Mais il n'en est plus question de nos jours. La saine Philosophie a dissipé entiérement de pareilles erreurs du cœur humain, & éclairé notre raison : ainsi ce n'est pas par confiance en cette science imaginaire que nous en avons parlé, au contraire nous avons un argument

ſenſible & déciſif à lui oppoſer, qui eſt le diſcrédit général où elle eſt tombée, ce qui n'a jamais pû & ne pourra jamais être le ſort d'une ſcience réelle & utile.

Fin du ſecond Livre.





HISTOIRE
DE BERTRAND DU GUESCLIN,
CONNÉTABLE DE FRANCE.

LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

Histoire des grandes Compagnies, les désordres qu'elles commettent. Du Guesclin est délivré de prison. Il va joindre les grandes Compagnies; est reçu honorablement. Les harangue & les détermine à le suivre en Espagne contre les Maures. Demande pour le voyage de l'argent au Pape, ce qui en arriva.

Honneurs qu'il reçoit du Pape & du Duc d'Anjou qui le prie de venger la mort de Blanche de Bourbon.

Etat des affaires d'Espagne. Arrivée de du Guesclin & de ses troupes en Espagne. Premiers exploits contre D. Pedre. Portrait de ce Prince & sa barbarie. Perfidies du Roi de Navarre renouvellées mille fois. Manifestes de D. Pedre & de D. Henri. Du Guesclin poursuit D. Pedre & lui enleve, avec rapidité, Magalon & Birbiesca. Bravade du Gouverneur, sa prise, générosité de du Guesclin, & la reconnoissance du même Gouverneur. Trait de cruauté de D. Pedre. Caractere de son ami Fernand de Castro. D. Henri proclamé Roi de Castille par du Guesclin. Va à Burgos pour s'y faire couronner. Réception qu'on lui fait, & ensuite à la Reine. Faveur insigne que cette Princesse fait à du Guesclin, elle lui donne la Comté de Transtamare, & le Roi y ajoute celle de Soria; le fait Connétable & Duc de Molines. Défiance contre les Anglois de l'armée. Siége de Tolede résolu. D. Pedre en sort en fugitif & emporte ses trésors. Les habitans déliberent, & se soumettent à D. Henri

qui y fait son entrée. Il va tout de suite à la conquête de Seville, où D. Pedre s'étoit sauvé sous la protection des Mahométans, qui n'osent le secourir. Du Guesclin envoye sommer la Ville par un Hérault que D. Pedre veut faire pendre. Il fuit encore de cette Ville, après qu'il s'est assuré de la fidélité des habitans. Trait de sa cruauté. La Ville est investie, résolution des habitans de ne la pas rendre. Elle est assiégée dans les formes. Le siége dure trois mois. Elle est prise. Massacre des Juifs. Le Château se rend sur les remontrances de du Guesclin.

Disgraces de D. Pedre sans interruption; en Portugal; dans la Galice: il va en Guyenne, traite avec le Prince de Galles, en obtient du secours. Manœuvre du Roi de Navarre. Du Guesclin se rend à la Cour. Y leve du secours pour D. Henri. Marche du Prince de Galles au secours de D. Pedre. Envoye sommer D. Henri de rendre le Trône de Castille. Réponse de D. Henri. Le Roi de Navarre fait prisonnier. Le Prince de Galles entre en Castille, fait ses premieres hostilités. Retour de du Guesclin. Il conseille de ne point donner ba-

taille, elle est cependant résolue. Bataille de Navarret. Perdue pour D. Henri. Suites de cette disgrace. Du Guesclin est fait prisonnier. Différens traits de la cruauté de D. Pedre victorieux. Perfidie insigne du Navarois. D. Henri se retire en France, & y est joint par la Reine sa femme.



Par le traité de Guerrande qui avoit terminé toutes les affaires de Bretagne & décidé le malheureux sort de la Duchesse Jeanne, il ne restoit plus entre la France & l'Angleterre aucun sujet ni prétexte de se faire la guerre : ces deux Couronnes n'avoient pas même de moyens d'occuper leurs vieilles troupes : mais Edouard III. & le Prince de Galles son fils n'en concevoient pas moins une jalousie secrette, & une haine implacable contre la Monarchie Françoise : Charles le Mauvais étoit tout au moins aussi mal-intentionné qu'eux, en sorte que ces trois Princes épioient l'occasion de chercher querelle.

Le Prince de Galles sur-tout, qui étoit d'un esprit très-artificieux, appuyoit secretement une troupe de soldats congé-

diés, qui s'étant réunis en corps sous le nom des *Grandes Compagnies*, composées d'Anglois & de Gascons, s'étoient répandues & cantonnées dans les meilleures & les plus riches Provinces de France, qu'ils avoient nommées *leurs Chambres*, & y faisoient plus de mal & de désordre, que n'auroient fait des ennemis victorieux.

Le Roi en avoit déja dissipé une partie, par son autorité, ou bien par ses armes; mais quand les troupes employées en Bretagne se trouverent inutiles, les soldats allerent se joindre à leurs anciens camarades, & le mal devint plus grand que jamais. Ils se porterent à toutes sortes d'excès & de brigandages, & se rendirent si formidables, que les suites de ces désordres allarmerent tout le Royaume. Le Roi tout sage & prudent qu'il étoit, n'y trouvoit point de remede; c'étoient tous gens sans biens, & sans autre métier que la guerre, n'ayant d'autre gîte que des champs de bataille, avec qui il ne convenoit pas au Roi de traiter; ni de se fier à eux, quand même ils auroient traité. D'ailleurs ils faisoient des demandes si déraisonnables, qu'on ne sçavoit plus comment on pourroit les

dissiper ; le Pape même employa contre eux les foudres de l'Eglise, dont ils tinrent peu de compte : au contraire, bien loin de se soumettre à cette respectable autorité, il se disposerent à passer dans le Comtat d'Avignon où le Saint Pere étoit alors, & à aller l'épée à la main faire lever les excommunications lancées contre eux. Le Pape prévint leur fureur, en les en relevant.

Le Turc d'un autre côté avoit tourné ses armes vers la Chrétienté, & avoit même déja fait de grands progrès. Le Royaume de Bohême étoit menacé du côté de ses frontieres, & avoit déja reclamé les armes des Princes Chrétiens. Le Roi de Chypre proposoit de faire une entreprise vigoureuse dans la Syrie pour recouvrer le Royaume de Jérusalem. L'ancienne ardeur pour les Croisades n'étoit pas encore tout-à-fait éteinte. Par toutes ces circonstances on jugea que le meilleur moyen de délivrer la France de ces grandes Compagnies, & des maux qu'elles y faisoient, étoit de tâcher de les engager à rendre un grand service à leur Religion, soit en allant contre le Turc, soit en se croisant. On ne douta pas qu'elles n'acceptassent la proposition

& le choix; d'autant que c'étoit leur offrir le moyen de faire une grande fortune, de réparer, en servant la Religion Chrétienne, les crimes qu'elles avoient commis contre elle & contre les peuples, enfin de rentrer dans la voie de leur salut par un moyen que la Providence elle-même leur en fournissoit.

Ces propositions leur furent faites, on y ajouta les assurances d'une grande paye, & bien assurée, mais sans succès: ils refuserent tout, & n'en devinrent que plus mauvais & plus insolens, soit que leur séjour en France, & la vie qu'ils y menoient leur agréassent plus que d'aller subsister ou périr bien loin, soit que (& ce fut selon quelques Historiens, la véritable raison) les Princes ne s'accordassent pas pour le commandement en chef de l'entreprise, chacun prétendant en avoir l'honneur.

Les maux que continuerent à faire ces grandes Compagnies furent enfin poussés à un tel excès, que de toutes les Provinces où ils se fixoient successivement, les plaintes venoient sans cesse au Conseil du Roi, où l'on commença à se trouver très-embarrassé sur les moyens de s'y opposer.

Il étoit réservé à Charles le Sage de trouver ces moyens dans sa prudence, & à du Guesclin de les exécuter avec sa sagesse, sa force & tous les talens qu'il avoit reçus du Ciel; voici comment cette grande opération fut commencée, & conduite au succès le plus heureux & le plus éclatant, qui va fournir à Bertrand une carriere plus brillante que tout ce que nous avons rapporté jusqu'ici.

On a vu à la fin du livre précédent, que du Guesclin avoit été forcé de se rendre à Jean Chandos: celui-ci lui-demandoit une rançon si exorbitante qu'elle passoit ses forces, & rendoit sa délivrance impossible. Chandos d'ailleurs ne manquoit à rien envers du Guesclin, il l'estimoit & l'honoroit, & lui en donnoit des témoignages continuels. Du Guesclin avoit pour Chandos les mêmes sentimens, & ces deux héros, les plus grands guerriers de leur siécle, se regardoient comme tels réciproquement. Mais il y avoit une raison secrete. Nous avons déja dit que le Roi Edouard, son fils le Prince de Galles, & le Roi de Navarre n'attendoient que l'occasion d'attaquer la France, & ils craignoient d'avoir du Guesclin en tête, & auroient

par ce motif voulu faire durer sa prison toute sa vie. La rançon que Chandos, d'intelligence avec eux, demandoit, n'étoit pas moins que de cent mille livres, chose sans exemple : on s'apperçut même qu'il se tenoit avec lui plus réservé qu'il n'avoit fait, & que ses procédés étoient inusités & contraires à ce qui se pratiquoit entre gens de leur qualité, dans ces temps vraiment héroïques. La Cour d'Angleterre redoutoit sur-tout deux choses de la liberté de du Guesclin, l'une qu'elle n'operât quelques changemens aux affaires de Bretagne, l'autre qu'il ne délivrât la France des grandes Compagnies, qui étoient pour le Royaume un fléau qui concouroit avec les mauvaises intentions des Anglois.

Charles V. pensa de son côté que Bertrand étoit seul capable de le débarrasser de ces voleurs domestiques. Il connoissoit son affection pour lui, & tout son mérite : il sçavoit que sa valeur lui avoit acquis une confiance universelle parmi les gens de guerre, & qu'il étoit même regardé sans jalousie par les Chefs les plus estimables.

Il ne s'agissoit donc que de le tirer de sa

prison ; mais la somme demandée effrayoit le Roi même, épuisé dans ses finances par les guerres du regne précédent & par les siennes : il en avança cependant une partie, du Guesclin fournit le reste, délivra la somme à Chandos dans son Gouvernement de Nyort, & devint libre.

Il prit congé de ce grand personnage avec toutes les démonstrations possibles d'estime & d'amitié, & n'en reçut pas moins de sa part ; démonstrations vraies & sinceres de part & d'autre, & l'on pouvoit dire de ces deux braves rivaux qu'ils s'aimoient, s'estimoient, & même se respectoient réciproquement, mais sans se craindre.

Du Guesclin se rendit d'abord à la Cour, où le Roi l'attendoit avec une impatience proportionnée aux desseins qu'il avoit sur lui. A son arrivée à Paris où le Roi étoit, il en fut reçu avec un accueil digne de l'un & de l'autre ; le Prince lui donna publiquement les témoignages les plus favorables de son affection & de sa confiance, comme s'il eut voulu que toute sa Cour fut témoin de l'estime qu'il faisoit de lui.

Peu de jours après, le Roi le fit ap-

peller dans son cabinet, & lui dit avec une bonté & une ouverture de cœur qui lui étoient naturelles : » Bertrand, j'ai jetté les yeux sur vous, comme sur le plus affectionné de mes serviteurs, le plus vaillant & le plus expérimenté de mes Capitaines, pour délivrer mon Royaume de ces malheureuses grandes Compagnies qui le désolent. Je compte plus sur vous seul, sur votre courage & votre adresse, que sur toutes les troupes que je pourrois leur opposer : mon avis est que vous fassiez un voyage vers eux, & que vous les engagiez à vous suivre dans une grande entreprise que vous leur annoncerez. L'occasion présente vous est favorable : faites ce que fit le fameux Godefroy de Bouillon, quand il passa en Syrie pour chasser par la force de son épée les ennemis de notre Sainte Foi, des terres qu'ils avoient envahies sur les Chrétiens d'Espagne. Je ne vous propose pas d'aller si loin : les Royaumes de Grénade & de Murcie gémissent actuellement sous la domination ou plutôt la tyrannie des mêmes ennemis. Les guerres que se font entre-eux les autres Souverains de l'Espagne, font craindre que les Sarazins n'en ti-

rent parti pour s'étendre aux dépens de l'un ou de l'autre : le pays est fort riche, & c'est précisément par-là que les grandes Compagnies pourront se laisser tenter ; & qui sçait si vous-même devenu vainqueur ne vous mettrez pas une Couronne sur la tête ? Vous la méritez autant que personne au monde, & qui que ce soit n'en seroit jaloux. Enfin comptez sur moi, sur mes finances & sur mes troupes ; & pour vous donner une preuve de ma confiance & vous ouvrir mon cœur, je n'hésite point à vous dire que je souhaiterois sincérement qu'un aussi grand Capitaine que vous, un homme aussi vertueux, après avoir vaincu & chassé les Sarazins, pût tout de suite châtier le Roi de Castille, Don Pedre, de ses crimes multipliés contre Dieu & les hommes, & le punir en particulier de la mort violente de la Reine Blanche sa femme & sœur de la Reine, enfin de tous les forfaits que ce Prince impie a commis contre la Religion, contre l'humanité, la Royauté & la nature «.

Du Guesclin écouta avec une attention respectueuse le discours du Roi, & repondit : » Sire, il n'y aura jamais

rien de si difficile que je ne l'entreprenne pour le service de votre Majesté : je suis prêt & le serai toujours d'exécuter ses commandemens. Je suis bien éloigné de désirer une Couronne, ma naissance ne m'y appelle pas, toute mon ambition en m'employant à délivrer votre Royaume des grandes Compagnies, sera, Sire, de vous obéir, & si l'occasion se présente de vous donner encore la satisfaction de vous venger de Dom Pedre, je me ferai un honneur de le punir de ses cruautés, & de la mort de la plus noble & de la plus vertueuse Reine du monde «.

En conséquence, il fut convenu entre le Roi & Bertrand, qu'il enverroit un Hérault sans délai aux Capitaines des grandes Compagnies, pour leur demander un sauf-conduit : peu de jours après il le fit partir avec une lettre, par laquelle, en les traitant très-honorablement, il leur mandoit qu'ayant été toute sa vie leur compagnon d'armes, il souhaitoit ardemment prendre part à leur fortune, & partager avec eux toutes leurs aventures : qu'il avoit aussi à leur faire quelques propositions, qu'il estimoit devoir leur être agréables, par-

ce qu'elle leur seroient avantageuses ; que pour en raisonner ensemble & prendre des résolutions & des mesures, il seroit bien aise de les aller voir, s'ils vouloient bien lui envoyer les suretés convenables pour le voyage, & pour le retour.

Quand le Hérault fut arrivé au camp près de Châlon-sur-Saône, & qu'il eut remis ses dépêches, le bruit se répandit bien-tôt dans toutes les Compagnies du sujet de ce message. C'est une chose incroyable que la joie qui éclata de toutes parts, les soldats en firent des feux de joie, & se félicitoient les uns les autres d'avoir pour un de leurs Chefs l'incomparable du Guesclin ; il ne nous trompera pas, se disoient-ils, & nous le suivrons jusqu'aux extrêmités de l'Orient ; nous serons heureux d'avoir un Capitaine si sage, si renommé & si digne de toute notre confiance. Le sauf-conduit fut d'abord expédié avec toutes les circonstances que Bertrand avoit prescrites. Si-tôt que le Hérault fut parti pour porter ses dépêches à son maître, l'impatience devint générale par tout le camp de voir cet homme incomparable que quelques-uns ne connoissoient pas encore:

&

& quand le jour de ſon arrivée approcha, les ſoldats ſortoient le ſoir du camp en foule pour aller à ſa rencontre, & ſe diſputer l'honneur de lui baiſer les mains des premiers, & lui donner des marques de leur empreſſement à lui obéir. Enfin il arriva ſuivi de deux cens chevaux. Si-tôt que ſon équipage fut apperçu de loin, & reconnu à ſes enſeignes déployées & volant en l'air, le camp retentit de cris de joie & des bénédictions qu'on lui donnoit. Hüe de Caurelée, (dont nous avons déja parlé pluſieurs fois,) & qui étoit un des principaux Commandans, alla au-devant de lui à une lieue du camp, accompagné de toute la cavalerie, & de tous les Officiers de qualité, qui firent cortege à Bertrand juſqu'au camp. Dès qu'il y fut arrivé, on lui préſenta toutes les marques du commandement général, mais il les refuſa avec ſa modeſtie ordinaire.

Hüe de Caurelée le reçut chez lui, & lui fit prendre ſon propre logement, enſuite lui donna un grand ſouper, où furent invités tous les Chefs, penſant ne pouvoir faire trop d'honneur à un Hôte auſſi illuſtre, & la ſoirée ſe paſſa dans

tous les divertissemens que leur position pouvoit leur procurer.

Le lendemain le Seigneur de Caurelée se rendit au lever de du Guesclin, accompagné des plus nobles & plus distingués de l'armée, Mathieu de Gournay, Nicolas Scambourg, Robert Scot, Gauthier Hüet, le Chevalier Verd, (Louis de Châlons,) le Begue de Villaines, Jean d'Evreux, & de nombre d'autres (1). Après qu'ils eurent fait avec lui quelque temps la conversation, on l'avertit que les soldats étoient en foule au-devant de son logis bien impatiens d'avoir l'honneur de le voir. Cela le fit sortir de chez lui & paroître sur la place avec les Seigneurs déja nommés, & tous les autres nobles qui étoient venus lui faire la révérence. A sa vue les cris de joie de la veille recommencerent, & les soldats s'écrioient : *Vive le vaillant Bertrand, vive celui qui mérite de commander*

(1) On voit par ces noms que les grandes Compagnies étoient composées autant des troupes licentiées d'Anglois que de François & de Bretons, réunies pour vivre de pillage, c'est-à-dire, de gens qui avoient combattu les uns contre les autres à Auray & ailleurs.

à tout l'Univers. En un mot, il sembloit que toute l'armée fut animée d'un esprit & d'un courage nouveau, & que ses espérances n'eussent plus de bornes.

Du Guesclin alors se trouvant posté sur une petite éminence, fit un signe de la main, pour leur faire entendre qu'il avoit quelque chose à dire ; aussi-tôt il se fit un profond silence, & il leur parla ainsi : » Qu'est-ce que je vois ici, soldats ? Sont-ce là ces braves hommes qui ont remporté tant de victoires en combattant pour leurs Princes légitimes ? Sont-ce-là ces guerriers dont la valeur faisoit l'admiration de toute l'Europe ? Que sont devenus ces soldats qui ont été l'espérance & l'appui de leur patrie, & comment sont-ils devenus l'effroi des gens de bien ? Comment les protecteurs des peuples peuvent-ils s'occuper de leur ruine, & renoncer à la gloire qu'ils ont acquise par tant de travaux & de sang ? Je viens vous proposer d'autres triomphes que ceux-là, & plus dignes de vous, & d'autres lauriers à cueillir. Allons ensemble à la conquête de l'Univers, & commençons par venger les Chrétiens de l'oppression où ils languissent sous la domination des Sarazins :

allons chasser les infideles des Royaumes de Grenade & de Murcie : allons nous enrichir de ces trésors immenses qu'ils ont accumulés par leur tyrannie ; replantons la Croix de Jesus-Christ par-tout où ils l'ont arrachée, & tâchons par ces actes de piété de fléchir la colere divine qui s'est enflamée sur nos têtes pour tant d'actions criminelles ».

Ce discours prononcé avec force, & écouté avec l'attention que méritoit celui qui parloit, fit tout l'effet que Bertrand s'en étoit promis. Les soldats furent pénétrés de honte & de regret de l'état criminel qu'ils avoient embrassé, & furent saisis d'une vive ardeur pour une gloire plus digne d'eux, & pour une fortune plus honorable ; ils garderent pendant quelques momens un morne silence, comme gens qui réfléchissent, puis tout-à-coup & tout d'une voix, ils jetterent de grands cris d'applaudissemens, & battirent des mains, pour exprimer à du Guesclin qu'ils étoient prêts à le suivre au bout du monde.

Hüe de Caurelée prit la parole pour lui dire qu'il devoit juger de la disposition unanime de toutes les troupes, & qu'il ne devoit pas douter que les Chefs &

ſes Seigneurs même ne ſe fiſſent un honneur de ſervir ſous ſes ordres, par-tout où il voudroit les conduire : qu'il lui portoit la parole pour tous, ſans craindre d'être déſavoué, qu'il pouvoit compter ſur leur obéiſſance & leurs ſervices ; & cette parole de Caurelée fut confirmée par tous ſans exception. Bertrand bien ſatisfait de ce ſuccès, ajouta, pour les confirmer dans leur bonne réſolution, qu'il ne doutoit pas que bien de braves gens ne vinſſent ſe joindre à eux pour la même expédition, & que par proviſion, il avoit parole du Roi de leur faire compter deux cens mille florins d'or pour leur voyage (1), au moment qu'ils quitteroient les terres de France, ce qui acheva de déterminer les Chefs & les ſoldats, puis il les congédia.

Du Gueſclin demeura à l'armée ſeulement le reſte du jour, il en viſita les quartiers, fit des libéralités extraordinaires, & reçut au nom du Roi toutes

(1) Il paroît par ce qui ſuit que Bertrand prit ſur lui de faire une offre ſi conſidérable : ſans doute qu'il crut néceſſaire de la faire pour réſoudre définitivement les troupes.

les places dont les Compagnies s'étoient emparées, tant étoit grande la confiance qu'on avoit en sa parole; ensuite il reprit le chemin de Paris. Hüe de Caurelée & les principaux Capitaines, au nombre de vingt-cinq, partirent avec lui; & les Commandans qui resterent furent chargés du soin de tout disposer pour marcher au premier ordre.

Charles le Sage averti que du Guesclin arrivoit avec ces Officiers qui venoient lui demander pardon du passé, implorer sa clémence, & lui offrir leurs services, & ceux de toutes leurs troupes, jugea ne pouvoir agir avec trop de prudence : il leur envoya ordre de n'entrer dans Paris que de nuit, & se rendre tous au Temple, où ils trouveroient leurs logemens préparés : il leur fit dire que puisqu'ils venoient sur la parole de du Guesclin avec tant de confiance, ils pouvoient compter sur sa protection, & qu'il ne les exposeroit pas aux fureurs de la populace de Paris, à qui leurs excès les avoient rendus odieux au dernier point.

Quant à du Guesclin, il prit les devants, & rendit compte au Roi de son voyage & de sa négociation. Le Roi en

fut tellement satisfait, & sur-tout de la promptitude avec laquelle il avoit agi & réussi, qu'il ne put contenir sa joie, & s'écria en présence de toute sa Cour, je le sçavois bien que mon brave Breton feroit réussir mes intentions. Ensuite il lui fit l'honneur de l'embrasser & de lui dire : » Mon cher Bertrand, le service que vous venez de me rendre m'est aussi considérable, & aussi intéressant pour ma Couronne, que si vous m'aviez acquis une grande Province ». Du Guesclin lui répondit : » Sire, je croirois avoir en effet rendu un bon service à Votre Majesté, s'il ne lui en coutoit rien, mais j'ai cru devoir promettre en son nom aux Compagnies deux cens mille florins d'or, & vos finances ont été le principal ressort de toute la machine ».

Le Roi répondit : » Messire Bertrand, si vous aviez engagé le tiers de mon Royaume, je ne vous en dédirois pas : les deux cens mille florins d'or seront payés à Lyon, c'est mon affaire de les y faire remettre.

Après cette audience, le Roi envoya au Temple quelques Officiers de sa part visiter les Commandans, & leur dire qu'il les verroit le lendemain, voulant

tenir toujours leur arrivée secrette, de peur de quelque mouvement populaire contre eux. Quand le jour suivant fut venu, le Roi sortit de son Palais des Tournelles, & se rendit dans le Temple, sous prétexte de quelque affaire. Là du Guesclin présenta à Sa Majesté Hüe de Caurelée, & tous les autres, & elle leur dit avec cette bonté qui faisoit son caractere; » Ne parlons point de ce qui s'est passé, je ne veux jamais m'en souvenir, je vous en donne ma parole de Roi ». Caurelée répondit que les Compagnons & lui se repentiroient toute leur vie d'avoir eu le malheur de faire des choses qui ayent déplû à Sa Majesté, & qu'ils le répareroient par leurs services.

Le Roi leur distribua des présens & leur fit délivrer les Lettres de change payables à Lyon pour les deux cens mille florins d'or qui leur avoient été promis, sans exiger d'eux d'autre assurance de leur sortie du Royaume que leur parole & les bons traitemens qu'il leur faisoit. Ensuite il les congédia, & ils partirent pour aller rejoindre leurs gens, & les mettre en route incessamment, & Bertrand leur dit qu'ils le trouve-

roient à Lyon où il seroit avant eux.

Après le départ de ces vingt-cinq Capitaines, on en fit annoncer la nouvelle dans tout Paris, & que c'étoit par l'entremise de du Guesclin que le Royaume en alloit être délivré : ce qui ne fit qu'ajouter encore un surcroît d'estime à celle que l'on avoit déja conçue pour lui.

Ensuite on répandit par-tout le Royaume le projet de Croisade contre les Sarasins d'Espagne, & que Bertrand du Guesclin en avoit le commandement en chef. Cette nouvelle attira auprès de lui un très-grand nombre des plus grands Seigneurs, & de Gentilshommes, flattés de combattre pour une cause si juste & si sainte, & d'apprendre la guerre sous le premier Capitaine du siecle.

Les principaux Seigneurs qui se mirent de la partie, furent Jean de Bourbon, Comte de la Marche (Alias Jacques), le célebre Maréchal d'Andreham (1), Antoine, Sire de Baujeu,

(1) Il paroît très-extraordinaire qu'un Maréchal aille servir sous les ordres d'un Capitaine son inférieur : il falloit qu'il portât au suprême degré son estime pour du Guesclin.

le Begue de Villaines (1), Louis de Châlon, les Seigneurs d'Antoing (du Haynault), le Sire de Brisnel, Jean de Neuville, Guymars de Bailleul, Jean de Berquettes, Lallemand de Saint Venant : outre lesquels étoient d'entre les Seigneurs Bretons, Olivier de Mauny & ses deux freres, Olivier du Guesclin, frere de Bertrand, Guillaume Boistel, de Launoy, & Yvon de Carenlouet, lequel dans la suite tua Chandos.

On envoya à ce grand Général, & Connétable de Guyenne, un Hérault pour l'inviter à entrer dans l'entreprise, mais il s'en excusa, sans doute prévoyant que du Guesclin auroit le commandement en chef, & qu'il faudroit lui être subordonné : ce qu'il ne pouvoit accommoder avec son ambition, & une sorte de jalousie qu'il portoit à du Guesclin par rivalité de métier, sans cependant cesser de l'aimer & de l'estimer.

Tous ces Seigneurs avec un nombre

(1) Il étoit né pauvre Gentilhomme de la Beauce ; il fut d'abord soldat, & par son mérite s'avança jusqu'au commandement, s'acquit une estime générale, & mourut après l'an 1394.

considérable de braves Gentilshommes François, Bretons & Anglois; un entre autres, nommé Hüe de Caurelée (1), partirent enfin de Paris & prirent la route de Lyon, où étoit le rendez-vous, & où ils arriverent presque aussi-tôt que les grandes Compagnies, auxquelles les deux cens mille florins d'or furent ponctuellement payés, suivant la parole du Roi : ensuite tous étant réunis, ils prirent en corps d'armée la route d'Espagne.

C'est ainsi que du Guesclin, d'une opération, en fit deux aussi belles l'une que l'autre; il purgea la France d'une grande & formidable troupe de vagabonds, qui en dévastoient les plus belles Provinces depuis cinq ou six ans, & avec ces mêmes vagabonds, & une multitude de vaillante Noblesse, il va purger l'Espagne d'une espece d'hommes encore plus fâcheux & beaucoup plus puissans. Graces à du Guesclin, la France commença à respirer un air de tranquillité

(1) Ce ne peut être celui dont il a été mention jusqu'ici, puisque le Roi l'avoit congédié il y avoit plusieurs jours, sans lui permettre de se laisser voir dans Paris.

qu'elle n'avoit pas goûté, pendant que ces brigands pilloient les Eglises, les Châteaux & les Maisons des Paysans; tuoient, violoient, massacroient sans distinction d'âge, de sexes ni de qualités, & marchoient tellement en force, qu'ils eurent l'audace de se présenter en bataille devant une armée Royale, commandée par Jacques de Bourbon, qu'ils défirent à la journée de Brignais, village à trois lieues au-dessous de Lyon, où ce Prince & son fils furent si griévement blessés, qu'on les transporta à Lyon, où ils moururent peu de jours après (1). Cette bataille fut donnée le vendredi après Pâques l'an 1361. Ils s'étoient fait un Chef, qui avoit l'insolence de se qualifier *l'ami de Dieu, & l'ennemi des Hommes*. Ils avoient porté la hardiesse jusqu'à traverser les terres du Pape, & d'aller rançonner le Pere commun des Fideles jusques dans Avignon, où il résidoit alors, comme nous l'avons dit ailleurs. Enfin graces au renom, à l'adresse & à la réputation de du

(1) On voit leur Epitaphe à un pilier du grand Autel des Dominiquains à Lyon, où ils sont qualifiés Comtes de la Marche.

Guesclin, la France en fut débarrassée, & cette troupe odieuse va nous présenter des hommes nouveaux, aussi estimables qu'ils avoient été criminels. Service d'autant plus considérable de la part de notre Héros, que les suites en auroient pu être de jour en jour plus fâcheuses, par la jonction de tous les criminels, les scélérats, les libertins du Royaume qui n'auroient pas manqué de goût pour cette vie vagabonde.

Cette Milice se donna par la suite le nom de Compagnies Blanches, à cause d'une Croix d'argent qu'elle prit pour Enseigne. En sortant des terres de France, & remontant le Rhône, elle entra dans le Comtat d'Avignon, où les Soldats demanderent trois choses ; la premiere, une absolution générale du Pape, (Urbain V) ; la seconde, que le S. Pere bénit les armes qu'ils alloient employer contre les infidéles, qui tenoient une partie de l'Espagne dans une servitude tyrannique ; la troisieme, que le Pape ajoutât à ses indulgences & à ses bénédictions une aumône de deux cens mille francs, pour contribuer à un si grand voyage, & qui intéressoit singuliérement la Religion.

Quand l'armée entra dans le Comtat, le S. Pere en fut allarmé, quoiqu'on l'eut instruit du sujet de sa marche, & de sa destination : il y envoya un de ses Cardinaux avec qualité de Légat, pour ordonner que l'on passât outre sans s'arrêter, & en cas de refus, excommunier Chefs & soldats. A peine le Légat eut-il mit le pied dans le Camp, que les premiers qui se présenterent à lui furent des Anglois, qui débuterent par lui demander s'il apportoit de l'argent pour les troupes : ce compliment l'inquiéta, il sçavoit qu'il alloit trouver des hommes à qui depuis long-temps les meurtres ne coutoient rien, & il eut grandement peur pour lui, & auroit bien voulu que le Pape eut donné la commission à un autre ; mais il n'étoit plus temps de reculer, il falloit remplir les ordres de Sa Sainteté.

Les Chefs sachant son arrivée, allerent respectueusement au-devant de lui, & après les complimens faits de part & d'autre, il exposa sa commission : après quoi le Maréchal d'Andreham, homme sage & éloquent, lui dit, parlant au nom de tous, que les troupes que lui & les autres Capitaines condui-

ſoient, n'avoient d'autre objet que de rendre leurs ſervices à toute la Chrétienté : qu'ils avoient eu le malheur de mener une vie libertine & criminelle, dont ils ſe repentoient, & demandoient pardon à Dieu, & l'abſolution au ſaint Pere, qu'ils regardoient comme le Vicaire de Jeſus-Chriſt en terre, & le diſpenſateur des biens de l'Egliſe ; mais que joignant à ſa puiſſance ſpirituelle, la qualité d'un grand & puiſſant Prince temporel, l'armée eſpéroit qu'il exerceroit envers elle ſa libéralité, en contribuant par un don de deux cens mille francs, à un deſſein auſſi grand & auſſi pieux que celui qui la conduiſoit ſi loin.

L'embarras du Cardinal redoubla : ſa miſſion étoit bien d'abſoudre, mais nullement d'accorder de l'argent : il répondit au Maréchal, que les troupes pouvoient compter de la part du S. Pere ſur l'abſolution qu'elles ſouhaittoient, ſur ſa bénédiction apoſtolique & ſur celle de leurs armes ; mais que pour leur demande d'argent, outre qu'elle étoit hors de toute meſure, il doutoit que le Pape pût s'y réſoudre ; qu'il doutoit même que la ſituation préſente de

ses affaires le lui permît. A cela du Guesclin prit la parole, & dit d'un ton très-ferme : » *Si pourtant nous faut-il de l'argent, autrement nous ne pouvons faire marcher nos soldats*. Nous voulons en faire d'honnêtes gens en dépit d'eux-mêmes, & c'est pour en délivrer le Pape & le Roi que nous les menons aux extrémités de l'Espagne : c'est proprement les mener en exil, & ils attendront bien l'absolution jusqu'à Pâques, & même plus long-temps s'il le faut; mais pour de l'argent, il en faut & tout comptant, sinon ils ne peuvent partir; ainsi, Monsieur le Légat, chargez-vous de porter cette réponse au Conseil du Pape. « Le Cardinal promit à la compagnie de porter leur réponse & de donner proptement de ses nouvelles «. Je vous le conseille, lui dit du Guesclin, autrement nous allons nous loger à Villeneuve, à la porte d'Avignon, & nous n'en partirons point que nous ne tenions la somme que nous demandons, qui n'est point si excessive que vous le dites pour le Pape, & encore moins pour une si grande armée « (1).

(1) Il y parut bien-tôt, puisque la somme

Le S. Pere cependant attendoit le retour de son Légat avec beaucoup d'impatience & d'inquiétude de sa négociation. Lequel arrivé dans la ville, rendit compte au Pape de sa commission & de la réponse dont on l'avoit chargé, qui n'étoit autre que la résolution absolue des troupes d'avoir de l'argent : sur cela on assembla le Conseil (1), où les opinions furent partagées ; quelques Cardinaux vouloient que le Pape lançât les foudres Apostoliques sur les grandes Compagnies, n'y ayant point à douter, disoient-ils, que ces saints & terribles remedes ne détournassent l'orage dont la Cour Ecclésiastique étoit menacée : que les Chefs de ces troupes étoient tous hommes de qualité, & connus pour être parfaitement soumis à l'Eglise, qui ne voudroient jamais attirer sur leurs têtes une excommunication solemnelle : que d'ailleurs il y alloit de l'honneur & de la dignité du S. Siége, de ne

---

demandée se trouva tout d'un coup, quand on vit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'éloigner des gens si déterminés.

(1) C'étoit ce qu'on appelle aujourd'hui la Chambre Apostolique.

pas ſupporter la licence d'une milice inſolente, qui oſoit le mettre à contribution, & que ſi on avoit une fois la foibleſſe d'y acquieſcer, ce ſeroit tous les jours à recommencer, ſoit de la part de ceux-ci, ou d'autres; qu'enfin le peuple d'Avignon n'étoit pas en état de fournir une ſi grande ſomme, que la Ville étoit bonne & forte, & munie de tout, que le Pape & le ſacré College y étoient en ſureté, & qu'il n'y avoit pas lieu de craindre que les Chefs chargés de conduire ces troupes en Eſpagne, & que la ſaiſon preſſoit de partir, s'arrêtaſſent plus long-temps ſur les terres de l'Egliſe, & permiſſent le moindre acte d'hoſtilité.

Le Légat qui en ſavoit davantage, puiſque c'étoit à ſa perſonne que les propoſitions avoient été faites dans le Camp, parla tout différemment: » le parti le plus court, dit-il, & le plus ſage, à mon avis, c'eſt de contenter les Compagnies: c'eſt ſe tromper ſoi-même que de croire que des ſoldats, ſurtout ceux-là, ſe mettront en peine des excommunications, nous en avons fait aſſez d'expériences depuis quelques années: il ſeroit même à craindre que ſi

le S. Pere lançoit l'excommunication, les Chefs ne s'en irritassent, & ne s'en fissent absoudre par force : ainsi avoir recours aux foudres du saint Siége, c'est faire deux fautes, l'une de les faire mépriser, & l'autre de s'exposer à une guerre dangereuse pour la Ville & pour tout le Comtat : ce seroit s'attirer sans aucune nécessité bien des calamités, que l'on peut éviter aisément : ce n'est pas raisonner juste, que de dire que la dignité du saint Siége seroit compromise, parce que, où la violence l'emporte, il n'y a aucune honte à céder à la force, comme c'est au contraire un acte de sagesse de prévenir la violence, & les maux qu'elle entraîne après elle ; qu'il n'y avoit nulle comparaison pour les sujets du Pape, de payer deux cens mille livres, ou bien de s'exposer, eux, leurs familles & leurs biens aux ravages de la guerre, & que la moindre incursion d'une armée doubleroit infailliblement le dommage ; que de compter sur la force de la Ville & sur ce qu'elle est en état de défense, c'étoit s'abuser vis-à-vis de soldats déterminés, conduits par les plus grands Capitaines, & sur-tout par l'invincible du Guesclin : que par

une raiſon contraire, ces grands hommes avoient trop d'honneur pour revenir à la charge, d'autant plus, qu'une fois partis pour l'Eſpagne, ils ne ſeroient plus à portée de vexer le ſaint Siége, ni les ſujets : qu'au ſurplus leur demande n'étoit pas une nouveauté, que leur entrepriſe étoit une véritable Croiſade contre les infideles, & qu'en pareilles circonſtances, les Papes prédéceſſeurs de ſa Sainteté, avoient toujours contribué de leurs tréſors. Qu'enfin ſi ſon avis n'étoit pas agréable, il ſupplioit le ſaint Pere de le diſpenſer de retourner vers l'armée, ne pouvant s'y préſenter ſans danger pour ſa vie, s'il ne leur portoit pas d'argent. Que tout ce qu'il jugeoit de plus à propos à faire, étoit de compoſer, & de tirer le meilleur parti que l'on pourroit «.

Cet avis entraîna preſque tous les Cardinaux, & le Pape même alloit l'adopter, lorſqu'il en fut ouvert un troiſiéme, qui fut ſuivi ; ce fut de commencer par lancer l'excommunication, que cette opération peut-être feroit ſuffiſante pour contenir les ſoldats, & ne ſe réſoudre à donner de l'argent qu'à la derniere extrémité.

Le même Cardinal qui craignoit tant de retourner vers l'armée, fut contraint de faire cette commiſſion, & d'aller lui-même fulminer l'excommunication, malgré ſa réſiſtance & ſes prieres pour en être diſpenſé. Arrivé au Camp, il faiſoit bonne mine à tous les ſoldats, & leur annonçoit qu'il étoit porteur de bonnes nouvelles. Par bonheur, le premier des Chefs qu'il rencontra, fut du Gueſclin : il le tira à part, & lui dit les larmes aux yeux, que malgré lui on l'avoit renvoyé chargé d'une mauvaiſe commiſſion, qu'il lui expoſa, & qu'il le prioit, comme bon Chrétien, qu'il étoit, & le plus honnête homme de l'armée, de le préſerver de la fureur des ſoldats, & d'empêcher qu'il lui fût fait quelque outrage. Du Gueſclin ſe prit à rire de cette ſimplicité; & le peu de conférence qu'il eut avec le Légat, ayant donné le temps à beaucoup d'Officiers & autres de les environner : il ſe tourna vers la compagnie, & dit au Prélat, » Monſieur le Légat, ne craignez rien pour votre perſonne, nous ſçavions déja que vous avez propoſé l'avis le plus ſage dans le Conclave, retournez dire au S. Pere que ces gens-ci ſont trop bons

Catholiques pour quitter le pays chargés d'une excommunication, vous n'avez pas besoin de nous la présenter, nous la tenons pour suffisamment signifiée, & adieu. Le Légat ne se le fit pas dire deux fois, & partit plus content qu'il n'étoit venu, & bienheureux d'avoir eu affaire à un homme aussi sage que du Guesclin, & assez autorisé pour rendre de lui-même une réponse suffisante : car s'il eut fallu tenir un Conseil, l'armée entiere l'auroit sçue, & peut-être seroit-il arrivé quelque malheur au Légat : il y parut assez un moment après, quand la nouvelle de cette excommunication fut répandue & confirmée. Le soldat devint furieux, & sans écouter les ordres des Chefs, ni les loix de la discipline militaire, sans respect pour le Pape & pour son autorité, il se répandit dans la campagne, & y fit tous les maux possibles, dont le S. Pere fut témoin, car cela se passa si près de lui, que de ses fenêtres il voyoit le désordre & la ruine de ses sujets.

Il dépêcha en diligence un de ses Cardinaux au Camp, avec ordre de s'adresser à du Guesclin, & de le prier de faire cesser le pillage & la désolation du

pays ; Bertrand l'écouta avec tranquillité, & lui répondit d'un air de compassion ironique : » J'admire la force des anathêmes de l'Eglise, dès le moment que nos soldats ont été excommuniés, ils ont été changés en loups-garous, & ils en ont la fureur comme vous le voyez : ils n'ont plus de raïson, & ils sont incapables de l'entendre. Retournez donc promptement dire au S. Pere qu'il leur envoye l'absolution & les deux cens mille francs qu'ils demandent ; faute de quoi il ne sera pas en notre pouvoir d'arrêter cette frénésie, ni de faire finir le désordre «.

Quand cette réponse fut portée au Pape, il jugea avec tout son Conseil, qu'il n'y avoit que deux choses à faire, l'une d'envoyer promptement une absolution en bonne forme, l'autre d'entrer en composition, & de tâcher d'obtenir quelque réduction.

Le même Légat, porteur de la réponse de du Guesclin, fut chargé de revenir vers lui, pour lui dire que le S. Pere, ému de sa charité paternelle, contribueroit de tout son pouvoir à l'entreprise généreuse des Croisés, qui étoit

la cause commune de toute la Chrétienté ; mais que les affaires présentes de l'Eglise le mettoient hors d'état de faire selon son cœur : que tout le monde pouvoit juger combien le trésor Apostolique avoit souffert par les guerres d'Italie, aussi-bien que par les courses & ravages des gens de guerre sur les terres d'Avignon pendant le regne d'Innocent VI. son prédécesseur, & sous son Pontificat, avant que les grandes Compagnies s'y jettassent : que tout cela bornoit sa bonne volonté ; mais que sa Sainteté feroit un effort jusqu'à cent mille livres, que ce seroit avec bien de la peine qu'elle pourroit les fournir, & qu'elle conjuroit les troupes de s'en contenter, & de compter sur de continuelles & ferventes prieres pour leur bon voyage & le succès de leur entreprise.

Cette résolution du Pape fut apportée au Camp, & annoncée aux soldats, qui d'abord ne s'en contenterent pas ; mais les Chefs s'entremirent à leur faire entendre raison, & y parvinrent, moyennant que les cent mille francs fussent payés tout comptant, & qu'il ne fût fait aucune réduction pour ce qu'ils avoient

pris

pris sur les gens de la campagne & autres, qui valoit les cent mille francs dont ils faisoient la remise.

Cette somme fut payée sans avoir beaucoup fatigué la chambre Apostolique; les habitans d'Avignon qui avoient vû aussi-bien que le Pape la désolation de leurs maisons de campagne, s'étoient imposés à eux-mêmes une capitation volontaire, & avoient fait la somme; & si-tôt que le Pape sçut que l'armée s'en contentoit, il la lui envoya par le même Légat, qui l'apporta au Camp, & s'étant rendu chez les Chefs, se mit en devoir de compter les especes. Mais il fut interrompu par du Guesclin, qui lui dit, Monsieur le Légat, apprenez-moi comment le Pape a fait pour trouver cette somme si promptement. Le Prélat lui répondit de bonne foi, que c'étoit au moyen d'une imposition qu'il avoit mise sur les Bourgeois, qui s'y étoient soumis sans peine : à cela Bertrand répondit, nous ne voulons point de l'argent du peuple, nous voulons celui du Pape & des Cardinaux : reportez cet argent, & qu'il soit exactement restitué, suivant que chacun a contribué : & si j'apprenois qu'il y eut de l'infidélité,

je reviendrois du fonds de l'Espagne pour la venger. C'est pour l'Eglise que nous nous sommes croisés, & non pas pour le service des Bourgeois d'Avignon.

Le Cardinal s'en retourna pour la troisieme fois vers le Pape, & lui porta cette réponse à laquelle certainement il ne s'attendoit pas, & qui fut beaucoup plus agréable aux habitans qu'à lui, quoiqu'ils ne s'y attendissent pas non plus; mais il en fallut passer par-là : le Pape & les Cardinaux rendirent l'argent, & se cottiserent pour faire la somme demandée, & sans perte de temps; car le désordre des soldats continuoit toujours, & on les voyoit de dessus les murs de la Ville emmener les bestiaux des laboureurs, & emporter les bleds, les fourages & les meubles des maisons.

Cette grande affaire si difficile à terminer, étant enfin arrangée, le Pape fit expédier une absolution très-étendue des excommunications que les grandes Compagnies avoient encourues, & des fautes telles qu'elles fussent, dont chaque particulier étoit chargé : après quoi il fit inviter les principaux Capitaines, &

nommément du Guesclin, d'entrer dans la Ville, & leur envoya pour cela tous les passeports nécessaires. Bertrand ne manqua pas à ce devoir, il eut l'honneur de baiser les pieds du Pape, & d'avoir ensuite avec sa Sainteté un entretien secret & fort long : après lequel elle le congédia, avec des démonstrations d'estime & de bienveillance très-extraordinaires, lui donna sa bénédiction, & lui dit à haute-voix : » Allez, brave Bertrand, allez reparer les pertes que le Christianisme a faites en Espagne : j'espere de la miséricorde divine, qu'après vous avoir couronné de lauriers dans le pays où vous allez, elle se servira encore de votre bras pour enlever à ses ennemis les lieux que J. C. a sanctifiés par sa présence, par ses miracles, & par la consommation de l'ouvrage de notre salut; jamais personne ne mérita mieux que vous une si glorieuse destination. » Bertrand demeura confus d'un discours si flateur, & répondit au S. Pere, en s'inclinant profondément devant lui, qu'il ne désiroit autre bonheur en ce monde que de servir Dieu & son Eglise, & qu'il souhaiteroit donner son sang jusqu'à la der-

niere goute, s'il en pouvoit résulter le plus petit avantage pour la religion.

C'est ainsi qu'il quitta Avignon, accompagné jusques hors les portes par une foule de peuple qui le combloit de bénédictions & de louanges, en le nommant le *Héros de l'Eglise*, *& l'espérance de tous les Chrétiens*.

Louis Duc d'Anjou, frere du Roi, étoit Gouverneur de la Province de Languedoc, & tenoit ordinairement sa Cour à Toulouse : les Capitaines des grandes Compagnies se faisant un devoir de présenter leurs respects à un si grand Prince, avant que de sortir du Royaume, firent prendre par-là à toute l'armée le chemin pour gagner les frontieres d'Espagne.

Le Prince leur fit un accueil très-distingué, les combla de présens, & ayant paru souhaiter de voir l'armée en bataille, elle s'y mit, & il en fut fait une revue en sa présence, après quoi il donna aux soldats de grandes marques de sa générosité : & le même jour au soir il invita tous les Chefs à l'honneur de souper avec lui dans son Palais, & les traita avec une magnificence vraiment Royale. Après le repas, il leur

dit qu'il souhaiteroit avec ardeur que les circonstances lui permissent de prendre la Croix Blanche dans une occasion si sainte & si glorieuse, & de se mettre pour le service de la Foi Chrétienne à la tête des plus vaillans hommes du monde, mais qu'il en étoit empêché par des raisons invincibles; que ce seroit pour lui une satisfaction parfaite de faire le voyage d'Espagne pour punir par la force de leurs bras l'impie, le perfide, le cruel Dom Pedre de tous les maux qu'il avoit faits, & en particulier venger dans son sang, la mort de la Reine Blanche sa femme, (fille de Pierre Duc de Bourbon) la plus sage, la plus vertueuse, & la plus aimable Princesse de son siecle; & faire de lui un exemple capable d'effrayer les Princes qui seroient à jamais aussi mauvais que lui, & aussi criminels envers Dieu & les hommes.

Il prononça ces paroles avec tant de feu & d'ardeur, que tous ces braves Capitaines en furent pénétrés; ils entrerent dans son ressentiment avec autant de vivacité que lui, & tous d'un même accord s'engagerent à venger Dieu & les hommes de l'outrage que Dom Pedre avoit fait au Sang Royal

de France. Ensuite le Prince tira du Guesclin en particulier, & après lui avoir témoigné l'estime particuliere qu'il conservoit pour lui, il l'entretint assez long-temps, & l'on entendit quelques mots de leur conversation, par lesquels on jugea qu'il lui avoit recommandé avec instance ce dernier article, qu'il avoit singulierement à cœur.

Peu de jours après l'armée partit du voisinage de Toulouse, & fut bien-tôt sur les terres du Roi d'Arágon, qui se trouvoit alors à Perpignan, & avoit depuis peu sollicité tous les Princes & Seigneurs ses amis de l'aider à résister au même Roi de Castille, qui étoit entré dans son Royaume avec toutes ses forces, lui avoit déja enlevé plusieurs places importantes, & ne le menaçoit de rien moins que de le déposséder.

Mais pour mettre nos lecteurs en état de lire avec connoissance les grandes opérations que nous allons rapporter, il est bon de leur exposer les causes premieres, de faire une analyse de l'état des affaires en Espagne, & à cet effet reprendre les choses de plus haut.

ÉTAT DES AFFAIRES D'ESPAGNE.

Alphonse onzieme, Roi de Castille mort en 1350, laissa pour successeur de sa Couronne, & non de ses vertus ni de sa sagesse, Dom Pedre son fils aîné : ce Prince en minorité eut le malheur d'avoir pour Tuteurs & Gouverneurs des gens qui négligerent infiniment son éducation, & qui ne s'occuperent que de leur fortune, & de se venger des ennemis dont ils croyoient avoir été offensés sous le regne précédent. Toute l'autorité étoit entre leurs mains, & ne leur servoit qu'à faire du mal, soit en ruinant ceux qui les pouvoient traverser dans leur administration, soit en tyrannisant les sujets ; leur moindre soin étoit l'éducation du jeune Roi, qui déja né avec des inclinations très-vicieuses, se livra sans retenue à tous les désordres possibles. Ces mauvais Ministres porterent le mal encore plus loin : ils commencerent par donner au Prince de la défiance contre les plus grands Seigneurs de la nation, ensuite ils lui persuaderent non-seulement qu'il lui seroit avantageux de faire la paix avec les Sarasins, mais encore de contracter avec eux des

traités d'alliance & d'amitié, & de se les attacher solidement; afin, lui disoient ils, de vous servir de leurs armes contre vos sujets mal-intentionnés. Par ces moyens iniques ces pernicieux Conseillers remplirent la Castille de troubles, de mécontentemens, de meurtres & de désolation : & ils entretinrent l'esprit de leur Roi dans une défiance & une aversion générales pour les plus grandes & plus illustres Maisons du Royaume, & par une suite nécessaire rendirent le Prince odieux aux Sujets, & briserent ce lien d'amitié & de confiance qui doit être réciproque.

Alphonse, dernier Roi, pere de Dom Pedre, avoit eu une Maîtresse, Dona Eléonore de Gusman, & en avoit eu cinq fils & trois filles : l'aîné des fils fut le Comte de Transtamare qui va jouer un grand rôle dans les événemens que nous allons rapporter. Cette longue constance du Roi pour Eléonore de Gusman, rebuta la Reine Marie de Portugal sa femme, qui se voyant trop long-temps méprisée, avoit quitté la Cour. Mais quand Alphonse fut mort, la Reine devint redoutable à sa rivale, qui sçavoit jusqu'à quel point elle la haissoit, & qui ne doutoit

pas que le jeune Roi ne secondât les ressentimens de sa mere, jusqu'où elle voudroit les porter : car on sçait combien toutes les femmes sont vindicatives sur cet article, & que leur passion ne s'éteint qu'à peine par le sang ou la ruine de leurs rivales & de leurs enfans. Eléonore, pour se mettre à l'abri des orages qu'elle avoit raison de prévoir, projetta de se retirer à Medina Sidonia, que le Roi son amant lui avoit donné; elle y mena avec elle tous ses enfans, résolue de s'y fortifier & de s'y maintenir avec le secours de ses amis. Elle attira avec eux les deux freres cadets de Dom Pedre, enfans comme lui de la Reine Marie, leur persuadant que c'étoit le moyen de se procurer de grands établissemens, mais son projet étoit d'appuyer ses propres intérêts & ceux de ses enfans, de donner quelques couleurs à son évasion, & peut-être de faire un jour de ces jeunes Princes des ôtages qui répondissent de sa sureté.

Le nouveau Roi Dom Pedre fit suivre Dona Eléonore dans sa fuite, & par l'avis de son Conseil, après qu'on l'eut atteinte & arrêtée dans Séville, il la fit mettre prisonniere à Talavéra, & en-

suite sur les vives instances de la Reine sa mere, il chargea Alphonse d'Olmedo de la faire mourir. Dès qu'elle fut arrêtée, ses enfans prirent la fuite & errerent sans se faire connoître dans la Castille; mais quand ils apprirent sa mort, la terreur s'empara d'eux, & pour éviter le triste sort de leur mere, ils se réfugierent à la Cour du Roi de Portugal, qui les reçut, mais ne voulant pas se brouiller avec le Roi de Castille en leur donnant un azile, il chargea son Ambassadeur auprès de Dom Pedre, de solliciter leur grace, qui lui fut accordée. En sorte que toute cette famille retourna en Castille, & y jouit de son premier état.

Dom Pedre eut à son tour une violente passion pour une Demoiselle de sa Cour, Dona Marie de Padilla, fille de qualité, de laquelle il eut cinq fils; cependant à la sollicitation de toute sa Cour, il se détermina à se marier, & on lui proposa la plus parfaite Princesse de l'Europe, Blanche de Bourbon, fille de Pierre, premier Duc de Bourbon, & d'Isabelle de Valois & petite fille du Roi Saint Louis : elle joignoit toutes les qualités du cœur & de l'esprit ; toutes

les vertus & la sagesse la plus aimable, à toutes les graces de la nature; en un mot, elle avoit plus qu'il ne falloit pour être la plus heureuse femme du monde, & elle fut la plus maltraitée. Le contrat de ce mariage se trouve encore, il est daté du 7 Juillet 1352. Le mariage fut conclu, & les nôces célébrées avec toute la magnificence possible. Mais le jour même au soir, le Roi nouveau marié feignit une indisposition, & au lieu de se retirer dans son appartement, il alla passer la nuit dans le lit de Marie de Padilla, & fit ainsi le plus cruel de tous les outrages à une Princesse digne de ses plus grands empressemens: quelques jours après il fit partir sa Maîtresse, comme s'il eut voulu rompre avec elle, & se ranger à son devoir, mais c'étoit au contraire pour la posséder sans contrainte, en sorte que la nuit venue, il s'échappa de son Palais avec cinq ou six de ses Courtisans aussi vicieux que lui, & alla la rejoindre.

Cette action mit toute la Cour en allarme, on se persuada que ce Prince étoit enchanté, & que cette nouvelle Circé lui avoit fait donner un philtre par un Médecin Juif, qu'elle avoit cor-

rompu. Cependant ce pouvoit être aussi-bien l'effet d'un attrait ou d'une sympathie naturelle, dont les exemples ont été & sont encore par-tout si fréquens, qu'il ne faut pas recourir à la magie pour les interprêter.

Dom Pedre alors commença à développer son caractere vicieux, qui le porta ensuite aux plus grands excès & enfin aux derniers malheurs. Il débuta par contraindre sa propre mere à quitter la Castille; ensuite il fit mourir trois de ses freres, & suivant l'ancien Historien de du Guesclin, imprimé en 1387, il eut la barbarie de faire exposer aux lions ses sœurs bâtardes, filles d'Eléonore de Gusman, qui par un miracle évident de la Providence, (que le même Historien n'explique point) furent préservées de la fureur de ces animaux. Il reçut la visite du Roi de Benmarine, (Maure) nommé Mahomet le Roux, qui la lui rendoit sur sa parole, & il viola en sa personne les droits de l'hospitalité en le poignardant de sa propre main: ensuite allant chaque jour de crimes en crimes, il dépouilla les Eglises de leurs biens, & il en enrichit les Ministres de ses vices & de ses abominations:

il se livra sans frein à toutes les cruautés possibles, remplit son Royaume de sang & de larmes, & pour combler la mesure, il abjura, disent quelques Historiens, son Baptême & se fit circoncire. En un mot il sembloit faire revivre ces Empereurs Romains si détestés, les Nérons, les Domitiens & autres, & ajouter à leurs vices ceux de Sardanapale.

Quand il eut porté ses excès au point que nous venons de représenter, & qu'il fut parvenu à se rendre incapable de frein & de remords, il porta sa cruauté jusques sur la Reine sa femme qu'il fit étouffer dans le Château de Siguença, où il l'avoit renfermée (1).

---

(1) Il commença par la répudier, ensuite il épousa Jeanne fille de D. Pedro de Castro, dont il se contenta d'avoir les premieres faveurs, après quoi il la renvoya à son pere. Ce procédé infame fit prendre les armes à ses deux freres Henry & Frederic, & à la plus grande partie des plus grands Seigneurs. D. Pedre s'imagina que cette révolte avoit pour objet de venger la Reine répudiée, & prit le parti de la faire mourir. Il chargea D. Fernand d'Yvestrosa (oncle de Marie de Padille) d'enlever la Reine du Château d'Aravalo, &

Ce dernier trait de barbarie qui en couronnoit tant d'autres, fit ouvrir les yeux à tout ce qu'il y avoit de plus honnêtes gens en Espagne, la Noblesse perdit patience, aucun ne pouvant se promettre de n'avoir pas son tour pour lui ou les siens de la part d'un si méchant homme : ils se concerterent ensemble & chargerent de leurs plaintes & de faire des remontrances au Roi, D. Henri, Comte de Transtamare (fils aîné d'Eléonore de Gusman, comme nous l'avons déja dit) qui étoit l'astre de la Cour, tant parce qu'il étoit l'aînédes Princes issus d'Alphonse, (D. Pedre ayant fait

---

de la conduire à Tolede. Sur la route elle trouva le moyen d'entrer dans une Eglise, d'où elle ne voulut plus sortir. La Noblesse s'arma pour la faire jouir de cet asile. Le Roi y vint en personne, fit tuer quelques Seigneurs, exécuter vingt-cinq Bourgeois de Tolede, & massacrer huit cens Habitans de Toro; il fit conduire cette malheureuse Reine à Siguença, où elle périt, comme nous venons de le dire : après sa mort il sacrifia encore à sa fureur son frere Frederic, deux Infants d'Arragon, D. Juan de la Cerda, Prince du Sang de Portugal, & tous ceux qui lui tomberent dans les mains, & qui avoient eu part à la derniere révolte.

mourir ses trois freres légitimes) que parce qu'il étoit doué de toutes les vertus Royales : d'ailleurs de très-grande considération parmi les peuples & les Grands, & le seul en état d'accepter cette commission. Il l'accepta en effet, & la fit avec toute la prudence, l'adresse & les précautions possibles, mais tout cela fut inutile. Le Roi l'écouta d'abord assez paisiblement & sans lui témoigner aucun chagrin ; à peine le Prince fut-il hors de l'appartement que D. Pedre le fit rappeller, le chargea d'injures les plus atroces, & lui ordonna de sortir à l'instant de sa présence & de ses Etats, qu'autrement il le feroit pendre : tout cela suggéré par d'indignes Favoris dont il étoit environné, & surtout par des Juifs qui le gouvernoient absolument.

Henri écouta ces injures & ces menaces avec douceur & soumission, & répondit humblement, qu'il étoit au désespoir d'avoir déplû à Sa Majesté (1),

(1) Je me sers du terme de Majesté, & je m'en servirai dorénavant, pour me conformer à l'usage présent : les Rois d'Espagne jusqu'à Charles-Quint n'étoient traités que

qu'il la prioit d'être persuadée que ce n'avoit pas été son dessein, qu'au contraire elle n'avoit rien entendu ni vû de sa part qui ne lui eut fait connoître son zele pour son service & une fidélité inviolable; & que pour lui donner la plus grande preuve de son obéissance, il étoit prêt à s'éloigner de sa Cour.

En sortant de la présence du Roi, il rencontra dans les appartemens mêmes un Juif, nommé Jacob, qui étoit le Favori dominant du Roi, & que l'on soupçonnoit d'être l'auteur de tous les mauvais conseils que le Prince suivoit. A cette vue D. Henri ne put contenir sa colere, il mit l'épée à la main & le tua sur la place.

Cet événement fit grand bruit au moment même, le Roi y accourut, & dans son premier mouvement il voulut tuer D. Henri de sa propre main, mais il lui échappa, se sauva dans la ville, & par le secours de ses amis, il fut bientôt hors des terres de la Castille. D. Pedre irrité jusqu'à la fureur envoya des

d'Altesse. Ce Prince devenu Empereur, fut le premier qualifié de Majesté en Espagne.

gens après lui, avec ordre de le ſuivre, même en pays étranger s'il y paſſoit, de le redemander de ſa part, comme un criminel de leze-Majeſté, & en cas que quelque Prince que ce fut refuſât de le rendre, lui déclarer la guerre.

Henri ſe réfugia en Arragon, dont le Roi avoit déja aſſez d'affaires ſur les bras pour ne pas s'attirer encore un ennemi auſſi puiſſant & auſſi paſſionné que D. Pedre, en ſorte qu'il refuſa l'azile à D. Henri, & le pria de paſſer outre, en s'excuſant civilement de ne pouvoir faire mieux. Dom Henri, ſorti des terres d'Arragon, ſe rendit à Avignon, d'où il paſſa à la Cour de France; là il s'attacha au ſervice du Roi Jean, qui lui donna une penſion de dix mille francs par an pour ſa vie, celle de ſa femme & celle de Dom Juan, leur fils aîné.

Les affaires de ce Prince fugitif changerent de face; au bout de quelque temps il ſe fit en ſa faveur une ligue ſecrete entre le Pape & les Rois de France, d'Arragon & de Navarre, contre D. Pedre le Cruel. Le Pape avoit les plus grands motifs pour entrer dans ce traité: Dom Pedre, non-ſeulement avoit dépouillé les Egliſes, & maltraité les Mi-

nistres, il avoit encore contracté des alliances avec les Princes Mahométans, qui jouissant du repos, se fortifioient de jour en jour, & amassoient beaucoup d'argent, en sorte que peu à peu il se formoit de leur part un orage qui menaçoit de fondre quelque jour sur la Chrétienté : c'est ce que le Saint Pere craignoit & prévoyoit. Il couroit même un bruit que Dom Pedre avoit embrassé le Mahométisme, pour épouser la fille de ce même Roi Maure de Benmarine qu'il avoit lui-même assassiné, & effacer par cette indigne alliance le souvenir de son infame action. Le Roi de France ne pouvoit lui pardonner ni la mort violente de sa proche parente & belle-sœur Blanche de Bourbon, ni son alliance avec les Anglois. Quant aux Rois d'Arragon & de Navarre, leur objet étoit de se remettre en possession de ce que les Rois de Castille avoient usurpé sur eux, outre qu'ils avoient grand intérêt d'affoiblir un Prince puissant & d'une ambition démesurée, & qui leur étoit également redoutable à l'un & à l'autre.

Le Pape commença par excommunier Dom Pedre, pour le rendre aussi

odieux qu'il le méritoit, & en plein Consistoire il le déclara indigne & déchu de la Couronne de Castille, délia tous ses Sujets du serment de fidélité, & donna l'investiture de son Royaume à Henri Comte de Transtamare, son frere bâtard, que Sa Sainteté légitima, & à son défaut à tel autre Prince qui pourroit s'en emparer.

Quand Dom Pedre sçut les grands projets formés contre lui, il envoya des Ambassadeurs au Navarois, Charles le Mauvais, presque aussi faux & aussi perfide que lui; il lui fit faire des prieres & des menaces, & enfin le gagna à lui, en sorte que celui-ci fit avec lui un second traité par lequel renonçant au premier contracté avec le Pape, la France & l'Arragon, il s'obligeoit à servir D. Pedre de ses forces, de ses finances & de sa personne. Cette perfidie du Navarois jetta le Roi d'Arragon dans une étrange perplexité : attendu que celui de Castille, aussi-tôt son traité fait avec Charles le Mauvais, étoit entré dans l'Arragon pour y faire tout le plus de mal qu'il pourroit, & même lui avoit déja enlevé plusieurs places, comme nous l'avons déja dit. De sorte que l'Ar-

ragonois entra comme par force en négociation avec le Castillan vainqueur qui lui donnant la loi, exigea de lui qu'il se prêteroit à tromper Dom Henri par un faux accommodement dans lequel il seroit compris, que par-là on l'attireroit à tel endroit convenu, où il seroit arrêté & mis dans les mains de Dom Pedre, pour en disposer comme il l'entendroit.

Ce traité perfide alloit être consommé; le Prince Henri ayant eu le rendez-vous, avec l'indication du jour & du lieu, y arriva effectivement, mais avec un si bon nombre d'amis & de soldats, que l'on n'osa passer outre. Le Castillan ne douta point que le Roi d'Arragon ne lui eut donné avis du projet, & pour s'en venger, il l'attaqua plus violemment que jamais, ce qui obligea ce Roi à se mettre sérieusement sur la défensive, & à presser ses Alliés de le secourir.

Voilà quel étoit l'état des affaires d'Espagne, & ce qu'il étoit nécessaire de mettre sous les yeux de nos lecteurs, avant que d'entrer en matiere, & de traiter de la part que du Guesclin va avoir dans les opérations ultérieures.

Ce fut dans ces circonstances qu'il ar-

riva à Perpignan avec toute l'armée des grandes Compagnies. Son arrivée changea tout-à-coup la face des affaires ; l'Arragonois, qui ne pouvoit que se renfermer dans ses meilleures places & s'y retrancher, reçut comme une grace du Ciel ce grand & inespéré secours. Alors il n'hésita plus à tenir la campagne & à marcher contre ses ennemis pour les chasser de ses terres, entreprendre sur eux, & faire des conquêtes.

Dom Henri à la tête de ce renfort, marche contre le Roi de Castille, & celui-ci effrayé du nombre de ses ennemis, quitte promptement l'Arragon, & se retire dans le cœur de ses Etats, pour rassurer ses sujets, se maintenir sur la défensive, & assembler de nouvelles forces.

Il ne doutoit pas que l'allarme ne fut générale dans son Royaume, que la peur ne se fut emparée de tous ses peuples, comme il arrive toujours quand on se voit près d'avoir de grandes armées sur les bras, mais ce qui l'allarmoit plus que tout le reste, c'est que sa conscience lui reprochoit d'avoir outragé les plus illustres Maisons de son Royaume, quelques-unes même jusqu'à l'effusion du

sang des Chefs de familles, & enfin aliéné l'esprit & les cœurs de tous ses sujets.

Il débuta par envoyer vers le Roi de Navarre, pour le sommer de se mettre en campagne suivant leur traité; mais il avoit affaire à un homme aussi faux que lui, & qui tournoit toujours du côté où il trouvoit son plus grand intérêt: celui-ci après des réponses vagues, usa de remises, & lui fit dire qu'il se mettroit en campagne, quand il jugeroit qu'il en seroit temps, sans cependant déterminer le terme; qu'enfin il feroit ce qui seroit nécessaire pour la cause commmune. Il armoit cependant, mais ce n'étoit pas pour le service du Roi de Castille: le voisinage des grandes Compagnies suffisoit pour le tenir sur ses gardes.

Le Prince Henri de son côté feignant d'ignorer le dernier traité du Navarois, lui fit dire qu'il étoit temps d'exécuter celui qu'il avoit fait avec le Pape & les Rois de France & d'Arragon: cela le jetta dans une terrible alternative: s'il eut tenu le marché fait avec le Castillan, il avoit les autres Puissances voisines sur les bras & en état de l'en fai-

re repentir : s'il eut exécuté le premier traité, il sentoit que tôt ou tard le Roi de Castille se traiteroit de même, & cependant il falloit se résoudre : mais il se tira d'affaire avec Dom Henri par le même artifice dont il usoit avec Dom Pedre, c'est-à-dire, en éludant & tergiversant. Dom Henri d'un côté avec une belle & nombreuse armée l'effrayoit; de l'autre, il se rassuroit sur ce que le Roi de Castille seroit en état de mettre bien-tôt assez de troupes sur pied pour combattre & défaire ces étrangers, soit par une bataille, soit en leur ôtant le moyen de subsister; ce qui est plus aisé à faire en Espagne que par-tout ailleurs, à moins que l'on ne soit maître des places fortes, & Dom Pedre les tenoit toutes. Il jugeoit que cette ressource venant à manquer à Dom Henri, son parti ne pourroit se soutenir, & qu'il seroit sans aucune espérance pour lui & pour tous ses alliés : qu'alors Dom Pedre, devenu le plus fort, seroit pour lui un ennemi implacable, qu'il se jetteroit sur la Navarre avec une armée victorieuse, & que ce Royaume seroit exposé à toute la fureur d'un Prince inhumain, sans qu'il pût être secouru ni

par le Roi de France qu'il avoit mille fois offensé, ni par celui d'Arragon qu'il venoit de trahir, trop foible pour n'avoir pas les mêmes craintes lui-même, & déja occupé de ses affaires en Italie; ni par le Prince de Galles, qui n'avoit pour lui ni estime ni amitié, & étoit ami du Roi de Castille.

L'esprit du Navarois étoit agité de ces terribles réflexions & dans les plus grandes incertitudes : il se voyoit entre deux Puissances dont il falloit nécessairement trahir l'une en faveur de l'autre : son génie intrigant lui fournit un nouvel expédient, qui fut de s'ouvrir à D. Henri : il sçavoit que ses armes étoient destinées à la ruine de D. Pedre & à le priver de sa Couronne, & de-là il concluoit qu'il n'abandonneroit pas son objet capital pour s'amuser à la Navarre, dont l'acquisition lui étoit inutile, & qui lui couteroit peut-être autant de temps & d'hommes que la Castille, outre que ce seroit donner le temps à D. Pedre de se fortifier : il lui avoua donc sa perfidie, c'est-à-dire, le traité qu'il avoit fait avec le Castillan, au préjudice de celui qui subsistoit avec le Pape, & les Rois de France & d'Arragon. D. Henri

ne

ne s'amusa pas à une longue négociation avec lui, il se contenta d'exiger qu'il demeurât neutre : le regardant pour ce qu'il étoit, & comme un homme sans foi, sur qui il n'y avoit pas plus à compter pour ses alliés que pour ses ennemis. (Il poussa encore l'artifice jusqu'à se faire dans la suite arrêter prisonnier, pour que cette captivité lui servît d'excuse auprès de D. Pedre d'une part, & D. Henri de l'autre ; soit que l'événement fut naturel, soit qu'il en fut convenu avec Olivier de Mauny, Chevalier Breton, qui le prit).

Que le lecteur nous permette de suspendre un moment l'histoire, pour lui faire connoître les motifs de D. Henri dans cette entreprise, & les raisons que D. Pedre lui opposoit.

D. Henri pour justifier sa conduite publia des manifestes où il exposa les raisons qu'il avoit de faire la guerre au Roi de Castille son souverain Seigneur, afin d'en instruire la nation, & de tourner les cœurs & les esprits de son côté, en faisant voir la justice & la légitimité de ses desseins.

Il en donnoit cinq motifs : 1°. L'outrage fait à Dona Eléonore de Gusman

ſa mere, que D. Pedre avoit fait mourir ſans aucune formalité de juſtice & ſans cauſe raiſonnable; outrage dont il ne pouvoit, ſans violer les loix naturelles, manquer de prendre vengeance, ainſi que des mauvais traitemens qu'il avoit lui-même reçus de ce Prince.

2°. Les injuſtices & les cruautés innombrables, exercées par D. Pedre contre les plus honnêtes gens d'entre ſes ſujets, tant grands Seigneurs, que Nobles, ou perſonnes privées.

3°. Ses alliances avec les Rois Maures, & ſes engagemens ſubſiſtans encore avec les Sarazins.

4°. Son incapacité à poſſéder le Thrône d'Eſpagne, prononcée par le Pape, qui par un jugement ſolemnel l'en avoit déclaré indigne & déchû, & en avoit donné l'inveſtiture au premier occupant, ſur la connoiſſance que le Saint Pere avoit qu'il avoit embraſſé le Mahométiſme, & qu'il étoit un Apoſtat.

5°. Enfin il avançoit que D. Pedre n'étoit point fils du Roi Alphonſe, mais un enfant ſuppoſé. Que ſa mere prétendue, Marie de Portugal, ayant déja quatre filles, & point d'enfant mâle, accoucha d'une cinquieme fille, à la place

de laquelle elle eut l'adresse de substituer un mâle qui étoit fils d'un Juif : craignant d'être méprisée & abandonnée de son mari, qui souhaitoit un fils. Que par conséquent, lui D. Henri, étoit le légitime héritier de la Couronne de Castille, parce que le Roi Alphonse avoit fiancée sa mere Eléonore, qui ne lui avoit accordé ses faveurs qu'à cette condition.

De ces cinq raisons, il y en avoit trois de notoriété publique, mais il est certain qu'elles ne suffisoient pas pour justifier une déclaration de guerre à son Roi : les deux dernieres étoient très-foibles, & même insoutenables.

D. Pedre, dans son manifeste en réponse, laissoit à part les trois premieres raisons, parce qu'il ne pouvoit les contredire : sur la cinquieme, il dit en deux mots que c'étoit une fable sans preuves, sans témoins, sans vraisemblance, & qui se détruisoit d'elle-même.

Il insista davantage sur la quatrieme, & démontra que le Saint Siége n'avoit aucune autorité sur les Couronnes temporelles : il cita nombre d'exemples des premiers Papes, & de Jesus-Christ même, qui ont reconnu les Princes régnans ; il dit que dans les persécutions de l'E-

glise on prioit pour les Princes persécuteurs quoique payens : enfin, & pour abréger ses réponses, il se fondoit, pour récuser l'autorité du Pape en cette partie, sur les raisons qui ont servi depuis dans les siecles éclairés à établir cette maxime, & ce principe incontestable.

Quant au crime d'Hérésie, d'Apostasie & de Mahométisme, il dit que le Pape n'avoit pas eu l'autorité de prononcer contre un Prince de sa dignité sans l'entendre, que même cette autorité n'appartenoit qu'à un Concile ; mais que l'imputation étoit fausse, & qu'il défioit qui que ce fût d'en fournir une preuve ; & quand tout cela auroit été vrai, qu'il n'y avoit aucune cause, aucune autorité pour le déposséder de sa Couronne.

Ce dernier raisonnement étoit évidemment juste, mais D. Pedre avoit trop aigri les esprits, trop aliéné les cœurs de ses sujets, pour se faire écouter. D. Henri au contraire trouva parmi eux une entiere confiance ; il passa pour constant dans toute la Castille que D. Pedre étoit fils d'un Juif & non du feu Roi, & cette opinion, fondée ou non, acheva de le rendre odieux à tout son peuple : & on alla jusqu'à se persuader

que D. Henri étoit le fils légitime : tant le vulgaire est susceptible d'impressions bizarres quand elles flattent ses caprices.

D'un autre côté, les Ecclésiastiques que ce malheureux Prince avoit cruellement maltraités, insistoient sur l'excommunication du Pape, & sur l'interdit qu'il avoit prononcé; ils prêchoient, écrivoient, ou débitoient dans les conversations, tous les raisonnemens que l'ignorance autorisoit dans ce temps-là, & qui ont été tant débattus depuis, & réduits au silence dans les siecles suivans. Ils faisoient valoir les exemples de la loi ancienne, & les différentes occasions où Dieu avoit employé le ministere de ses Prophêtes pour punir des Princes criminels. Enfin ils employoient tous ces lieux communs qui ne subsistent plus, & que nous supprimons comme fastidieux & anéantis.

Mais comme les esprits en étoient encore prévenus alors, ces moyens frivoles avoient tout leur effet, & D. Henri les faisoit valoir pour sa cause. Le Conseil de D. Pedre y opposoit de vigoureuses & solides réponses : mais la haine que l'on portoit à ce Prince cruel, & la force des préjugés, faisoient que ses

meilleures répliques tournoient encore à ſon déſavantage. Toute la nation vouloit, & ſouhaitoit avec impatience voir une révolution qui achevât ſa ruine: tout devenoit pour lui des obſtacles invincibles, rien ne pouvoit plus lui réuſſir, & juſqu'aux choſes ſans conſéquences, tout étoit mal interprêté; quand il rentra dans la Caſtille, comme nous l'avons dit, pour y aſſembler ſes forces, c'étoit, ſelon la voix publique, la peur de ſes ennemis qui l'avoit fait fuir devant eux; & il alloit leur abandonner ſes conquêtes & enſuite ſon Royaume.

A tout cela ſe joignirent deux prophéties qui ſe diſtribuerent par toute la Caſtille; l'une plus ancienne que l'autre (p. 4.) annonçoit qu'il viendroit de la Bretagne armorique une Aigle qui ruineroit le Royaume: la ſeconde que D. Henri monteroit ſur le Thrône de Caſtille, & que ſa poſtérité y régneroit après lui. Cette derniere pouvoit bien avoir été fabriquée pour l'occaſion, comme cela eſt quelquefois arrivé pour ſéduire le peuple: auſſi fit-elle tout ſon effet & ſervit-elle merveilleuſement à tourner les cœurs du côté de D. Henri.

Quoi qu'il ne ſoit pas beaucoup men-

tion de du Guesclin dans tout ce qu'on vient de lire, nous n'avons pû nous dispenser d'entrer dans ce détail pour l'intelligence de ce qui va suivre, & de ses exploits que l'on va voir se succéder sans interruption.

Dès que du Guesclin se fut apperçu que le Roi D. Pedre sur les premiers avis de son arrivée avoit abandonné précipitamment les conquêtes qu'il avoit faites en Arragon, il se mit sur ses traces en toute diligence, tant pour répandre le plus qu'il pourroit la terreur parmi les peuples, que pour augmenter d'autant le courage & les espérances de son armée, & affoiblir celles de son ennemi. A mesure qu'il avançoit, tout ce qui avoit été enlevé au Roi d'Arragon, témoigna désirer de retourner sous les loix du Prince légitime. Ce Roi accompagna D. Henri jusqu'aux frontieres de la Castille, soit pour lui faire honneur, soit pour avancer par sa présence la réduction de ses anciens sujets, soit enfin pour pourvoir par lui-même aux vivres, fourages, logemens & autres choses nécessaires à l'armée, qu'il lui étoit intéressant de ne laisser manquer de rien. Une quatrieme raison qui lui importoit

peut-être autant & plus que les autres; c'est qu'il craignoit que D. Henri victorieux ne mît de fortes garnisons dans ses places conquises, & que devenu Roi de Castille, il ne les joignit pour toujours à sa Couronne. Mais quand il fut rassuré, que son Royaume fut hors de toute appréhension, & que toutes ses places lui eurent été rendues, il prit congé de D. Henri, avec toutes les protestations d'amitié, d'alliance & de fidélité réciproques, & pour cimenter leur union par un lien éternel, ils arrêterent ensemble le mariage du Prince D. Juan, fils aîné de D. Henri, avec l'Infante d'Arragon.

Ce Roi en prenant congé de l'armée donna une somme de deux cens mille livres pour le payement des soldats, honora du Guesclin du titre de Comte, & les autres Seigneurs de bienfaits & de marques d'affection; & donna des siens trois mille hommes de pied, & deux mille chevaux.

Le Roi de Castille en se retirant, comme on l'a vu, avoit laissé la meilleure partie de ses troupes en garnison dans ses principales places, afin de retarder par ce moyen la marche & les

progrès de ces redoutables ennemis, & les consumer par les longueurs & les fatigues des siéges : comptant qu'ils perdroient bien du temps avant que de pénétrer beaucoup sur ses terres, & que cela le mettroit en état de les incommoder par l'enlevement de leurs convois, ou de leurs quartiers : car il pensoit assez bien de du Guesclin & de son habileté dans son métier, pour le croire incapable d'aller en avant dans la Castille, sans s'être rendu maître des places qu'il laisseroit derriere lui. Il avoit raison d'en juger ainsi, & du Guesclin ne le laissa pas manquer d'occasions de lui rendre la même justice. Le Roi d'Arragon & D. Henri, connu encore à l'armée sous le nom de Comte de Transtamare, lui avoient abandonné absolument & sans restriction cette grande affaire à conduire & le commandement des troupes, comme au plus grand Capitaine du monde. Il prenoit toujours si bien ses mesures, que soit qu'il assiégeât une place, soit qu'il fît un campement, il se rendoit toujours maître des environs, & jamais il ne craignoit aucune surprise : d'ailleurs ses marches étoient si sages & si bien combinées, que bien loin

que les Castillans fussent tentés de rien entreprendre, ils n'osoient seulement se montrer; en sorte que les pourvoyeurs de l'armée avoient entiere liberté de se fournir de toutes choses en abondance.

Après avoir passé la riviere d'Ebre, & être entré en Castille, la premiere place que du Guesclin trouva sur sa route, fut la ville de Mugalon, forte par son assiette, & par les bonnes fortifications qu'on y avoit faites. D. Pedre la regardoit comme une de ses plus importantes places, & comme la clef de la Castille, aussi en avoit-il confié la garde à un de ses principaux & plus expérimentés Capitaines, l'avoit munie de tout le nécessaire, & y avoit mis une garnison capable de la défendre.

L'état où on trouva cette place fit hésiter de l'assiéger, & on disoit pour raison que la difficulté de s'en rendre maître & la longueur du siége rebuteroit le soldat, & augmenteroit le cœur aux ennemis: qu'il étoit plus à propos de suivre D. Pedre que l'on sçavoit être à Burgos, l'assiéger dans cette grande ville, la prendre, & par ce moyen terminer tout d'un coup la guerre dès son commencement, & abattre cet hydre

qui pourroit continuellement renaître. Que si on réussissoit à prendre Burgos & le Roi de Castille dedans, toutes les places de ce Royaume viendroient l'une après l'autre se soumettre au vainqueur, & recevoir ses loix.

Du Guesclin ne fut pas de cet avis, il remontra au contraire que de la prise de Mugalon dépendoit l'honneur & la réputation de l'armée, ainsi que le succès de toute l'entreprise, que si on la laissoit en arriere, cela diminueroit l'effroi où les troupes Castillannes étoient actuellement, & leur donneroit le temps & la hardiesse de s'assembler : que ce seroit manquer de prudence & faire une faute contre toutes les loix de la guerre : que c'en seroit une autre bien grande de n'avoir pas une place de retraite en cas de quelque disgrace ; que par la prise de Mugalon, qui n'avoit rien d'impossible pour tant de vaillans hommes, la réputation de leurs armes se répandroit dès leur coup d'essai, & s'affermiroit si constamment qu'elle ôteroit à D. Pedre ses amis & ses espérances à mesure que l'on prendroit ses villes. Que de proposer d'aller l'assiéger dans Burgos, cela seroit faisable si on en étoit assez pro-

che, pour pouvoir s'y rendre dans un jour, & si on étoit assuré qu'il osât s'y tenir & s'y défendre : mais qu'il n'y avoit aucune apparence : qu'il y avoit au contraire tout lieu de juger qu'il la muniroit, y mettroit bonne garnison, de bons Commandans, & s'en retireroit, dès qu'il sçauroit que l'armée s'y achemineroit : qu'il étoit encore à craindre que tant la garnison que la bourgeoisie d'une aussi grande ville ne se défendissent avec la derniere opiniâtreté, pour soutenir l'honneur d'avoir été attaqués les premiers, & n'avoir pas la honte d'avoir été les premiers vaincus, & forcés de se soumettre à D. Henri : qu'ainsi son avis étoit qu'il falloit sur l'heure même envoyer sommer le Gouverneur de Mugalon de rendre sa place, & en cas de refus, l'attaquer de toutes parts.

L'avis de du Guesclin fut agréé de tout le monde, & suivi. On fit avancer l'armée vers la ville, dans la pensée que le Gouverneur à la vue de forces si considérables, & de D. Henri à la tête, n'oseroit se déterminer à se défendre.

L'armée étant arrivée proche des mu-

railles à la longueur d'un jet d'arc, D. Henri, accompagné de quelques Officiers, s'avança sur le bord du fossé, & fit appeller le Gouverneur qui étoit de sa connoissance. Il lui fit observer les grandes forces avec lesquelles il étoit prêt à l'assaillir, lui dit qu'il le connoissoit pour un brave & vaillant Capitaine, qu'il auroit très-grand regret de le voir prendre le parti de la résistance, & lui grand tort de s'opiniâtrer à soutenir les intérêts du plus mauvais Prince qui fut au monde, d'un homme à la cruauté duquel rien n'avoit échappé, non plus qu'à son avarice, indigne par toutes sortes de raisons de porter une des plus belles Couronnes de la terre, & d'avoir des serviteurs fideles, si ce n'étoit d'aussi méchans hommes que lui.

Le Gouverneur répondit vigoureusement que son parti étoit pris de défendre sa place, de s'ensevelir sous ses murailles, ou d'y faire périr tous les ennemis de son Maître : mais que ce qui lui donnoit le dernier étonnement, c'étoit de voir un Prince de sa naissance & de sa considération, qui devoit aussi-bien que lui, sacrifier sa vie pour la gloire & les intérêts de sa patrie, être

à la tête de ses ennemis, & avoir appellé des Etrangers pour porter le feu & le fer dans le sein de sa propre nation, & la remplir de larmes & de ravages : mais que Dieu, vengeur des perfidies, ne souffriroit pas qu'il jouit de la sienne, qu'il se serviroit de ces mêmes Etrangers pour l'en punir, en permettant, que s'il étoit possible qu'ils conquissent le Royaume de Castille, ils profitassent de son usurpation, en l'en chassant lui-même & en se maintenant dans leurs conquêtes.

Sur cette réponse qui ne demandoit pas de réplique, le Prince se retira, & du Guesclin à l'instant donna tous les ordres nécessaires pour l'assaut. Il ordonna trois attaques tout à la fois; la premiere par les François & les Bretons ensemble, lui à leur tête. La seconde des Espagnols, commandés par D. Henri en personne. La troisieme des Anglois & Arragonois. En trois heures de temps le fossé fut comblé de pierres & de fascines, (car tous les outils & matériaux étoient préparés,) tous travailloient avec une ardeur incroyable. On commença par conduire sur la contrescarpe un grand nombre de tonnes remplies

d'eau pour préserver les fascines du feu que les assiégés pourroient y jetter. Alors les trompettes sonnent l'assaut, le soldat s'attache à la muraille, plante des échelles de toutes parts, & monte avec intrépidité. Les assiégés n'en montroient pas moins à se défendre avec la plus grande résolution; & pendant que du côté de l'armée on faisoit pleuvoir les fléches sur eux pour soutenir l'attaque, on voyoit les hommes, les femmes & les enfans même se mettre en danger de périr pour la défense de leur ville: ils versoient des chaudieres d'huile, de poix ou d'eau bouillantes, lançoient des pots à feu, & faisoient couler de dessus les murs de longues pieces de bois, avec lesquelles ils renverserent un bon nombre de ceux qui escaladoient.

Les assaillans cependant faisoient les plus grands efforts. Du Guesclin s'avisa d'une ruse de guerre, il persuada aux siens que les Anglois étoient déja sur les murailles, & qu'ils n'auroient pas l'honneur de cette premiere entreprise, s'ils ne redoubloient de courage: & comme il s'apperçut que les assiégés étoient fort occupés à se défendre, il ordonna à Guillaume Boistel de faire

percer la muraille, ce qu'il exécuta ſi promptement qu'en moins d'une heure il fit une ouverture à paſſer deux hommes de front. Du Gueſclin s'y jetta le premier l'épée à la main & ſa hache d'armes pendue au col : dans ce même moment, un Gentilhomme Normand avoit gagné le haut des murs, & y avoit planté ſon enſeigne. Alors les aſſiégés s'apperçurent qu'ils étoient perdus, & laiſſant la défenſe des murailles ils ſe ſauverent dans le Château qui étoit aſſez fort. Les aſſiégeans ſe trouvant les maîtres, & n'ayant plus d'ennemis à combattre, entrerent en foule dans la Ville, la mirent au pillage, & le ſoldat victorieux ne laiſſa rien échapper à ſa fureur & à ſon inſolence, ſans que les Capitaines puſſent l'en empêcher. Il n'y eut aucun quartier pour les Juifs & pour les Sarrazins qui s'y trouverent, tous furent impitoyablement maſſacrés; mais on épargna le ſang des habitans & des Chrétiens.

La Ville étant ainſi ſoumiſe, le vainqueur marcha vers le Château, qui ne ſe fit pas aſſaillir. Ceux qui s'y étoient réfugiés, voyant le déſordre de la Ville, prierent qu'on le fit ceſſer, & qu'ils

alloient se rendre à discrétion : du Guesclin accepta leur condition, il fit prisonniers les Juifs & les Mahométans échappés du carnage : renvoya le Gouverneur & ses soldats sans armes ni bagages, & pardonna aux bourgeois. Ainsi Mugalon fut la premiere place qui tomba au pouvoir du Comte de Transtamare, & le commencement de la grande conquête, où nous allons voir des merveilles.

Le Prince quitta Mugalon dès le lendemain avec une partie de l'armée, & Bertrand y demeura deux jours avec le reste, pour faire faire les réparations nécessaires, & mettre toutes choses en ordre, & suivit la route du Prince, qui chemin faisant attaqua & soumit deux ou trois places ; en sorte que tous les habitans du plat pays, petites Villes & Bourgs, envoyerent des Députés pour implorer sa protection, & lui jurer fidélité.

Sur la route de Mugalon à Burgos, on trouve la ville de Birbiesça, qui est une grande & forte place : elle avoit pour Gouverneur Men Rodrigués de Sanatrias qui fit une fanfaronade bien digne d'un Espagnol : il envoya à du

Gueſclin un Hérault pour le prier de ne pas paſſer outre, ſans lui donner quelques heures de ſon temps & quelques aſſauts, que ce ſeroit lui faire un grand affront & un témoignage de mépris que de l'oublier, & qu'au contraire ce ſeroit un ſervice à lui rendre que de lui procurer les moyens de mériter ſon eſtime & ſon amitié par la maniere dont il le recevroit. Ce Gouverneur étoit homme de grand courage, très-accrédité parmi les troupes; il tenoit une des meilleures places de toute l'Eſpagne, & comptoit ſur la valeur de ſa garniſon, & ſur la brave diſpoſition des habitans qu'il voyoit réſolus à ſe défendre juſqu'à la mort. (On a penſé qu'il avoit eu ordre du Roi de provoquer ainſi du Gueſclin, pour l'arrêter long temps devant cette forte place).

La même raiſon qui rendoit ce Gouverneur ſi réſolu, fit que l'on héſita au Conſeil de Guerre ſi on iroit attaquer Birbieſça; on prévoyoit les longueurs d'un pareil ſiége & la perte des hommes devant une ville ſi bien fortifiée, & défendue par les plus vaillans hommes d'Eſpagne : il avoit été ſeulement arrêté qu'on s'y préſenteroit, & que ſui-

vant la contenance du Gouverneur & des habitans on aviseroit sur ce que l'on auroit à faire; mais la bravade de cet Officier décida la question. Du Guesclin prit son parti, jugea qu'il n'y avoit plus à balancer, & exposa que si on manquoit à l'attaquer & à le forcer dans sa place, les ennemis en deviendroient trop glorieux, & plus rassurés qu'ils ne l'étoient. Il prit sur lui sans délibération de rendre réponse au Hérault : » Allez, lui dit-il, dire à votre Maître de notre part que nous satisferons sa curiosité, & qu'il va voir des hommes qui ne s'étonnent ni de la hauteur des murailles, ni de la profondeur des fossés, & qui ont des aîles pour franchir tout cela ». Il fit, suivant son usage, un présent au Hérault & le congédia, & deux jours après il se trouva avec toute l'armée à la vue de Birbiesça.

Il fit son campement, distribua ses quartiers, & alla reconnoître la place, & dès qu'il fut de retour chez lui, le même Hérault qui lui avoit porté la premiere bravade du Gouverneur, lui en apporta une seconde : ce fut un présent des meilleurs vins d'Espagne, accompagné de ses remercimens de la

peine qu'il avoit prise de venir lui faire visite.

Du Guesclin reçut le present, & manda au Gouverneur qu'il voyoit qu'il étoit un fort galand homme, & qu'il lui donnoit sa parole de le faire attaquer si vivement, que sa défense lui feroit honneur, & à lui la réduction de la place.

La journée du lendemain se passa à faire les dispositions pour un assaut général : on donna aux Anglois la commission du quartier des Juifs : du Guesclin choisit une des portes de la ville pour lui & ses Bretons. Le Maréchal d'Andreham prit un autre quartier pour le reste des François ; & le Prince avec ses Espagnols, avoit l'œil par-tout, pour donner du secours où il en seroit besoin. La nuit se passa dans le repos ; le Gouverneur prit ce temps pour tenter une sortie, & brûler les fascines dont le fossé étoit comblé ; il s'adressa au quartier des Anglois, mais l'ordre étoit si bien donné par-tout, les gardes si bien posées, que sa tentive ne lui réussit pas, & que sa troupe se retira dans la ville sans avoir pû entreprendre rien.

Dès que le jour fut venu, on marcha

bravement vers la ville, qni avoit une double enceinte de murailles : on gagna la premiere, après quoi il fallut recommencer l'assaut de la seconde. Si l'on attaquoit bien d'un côté, on se défendoit de l'autre vigoureusement. Du Guesclin avoit auprès de lui le jeune Comte de la Marche, Prince du Sang, qui ne le quittoit pas, & qui prenoit des leçons du métier sous cet excellent Maître : du Guesclin, dis-je, fait attaquer la porte qu'il s'étoit réservée, & la force, après avoir vu périr à ses yeux plusieurs de ses braves soldats ; mais en la forçant, il n'en étoit pas plus avancé : les assiégés avoient fait un retranchement par derriere, & ne l'avoient défendue que par bravoure, & pour faire perdre du temps aux assiégeans. Eustache de la Houssaye, brave Chevalier Breton dont il a déja été parlé, se jetta dans le fossé, pour monter contre la muraille, mais il lui fut jetté des créneaux une grosse pierre, dont il eut un bras rompu.

Les Anglois qui avoient fait leur attaque du côté du quartier des Juifs, étoient parvenus à percer la muraille à coups de pics & de tranches. Quelques-uns d'entre eux s'étant glissés par-là dans

la ville, prirent en queue les Juifs qui étoient sur le haut des murailles, & les attaquerent de façon qu'ils les firent retourner pour se défendre : cela donna moyen à ceux qui escaladoient de parvenir jusqu'en haut, & les uns & les autres tombant sur ces malheureux, après un carnage horrible d'un grand nombre, firent le surplus prisonniers.

Le massacre de ces Juifs ayant dégarni cette premiere enceinte, les Anglois s'avancerent bravement à la seconde, où ils ne trouverent presque personne pour la défendre.

Cependant le Maréchal d'Andreham & du Guesclin travailloient merveilleusement chacun de son côté, & si heureusement, qu'ils se trouverent presque en même-temps sur les murailles avec tout leur monde, & les enseignes des assiégeans furent plantées de tous côtés. Alors l'effroi se mit parmi les assiégés, & du Guesclin ayant fait de sa main ce vaillant Gouverneur prisonnier, au moment qu'il faisoit la retraite, la seconde enceinte ne fut pas bien difficile à attaquer & à forcer. Les ennemis se jetterent en foule dans une grosse tour, où on les somma de se rendre, & sur leur refus,

du Gueſclin y fit mettre le feu, en ſorte que tous y furent miſérablement brûlés, & avec eux quelques-uns des gens de l'armée, qui y étoient entrés pêle-mêle en les pourſuivant de trop près.

Cette tour étant ruinée, le ſoldat eut la liberté de piller, il ſe répandit bientôt dans toute la ville, & fit un butin immenſe. Le Prince D. Henri y entra & fit ceſſer le meurtre & le pillage, enſuite il fit aſſembler les habitans, & reçut d'eux le ſerment de fidélité. Du Gueſclin qui avoit donné le Gouverneur ſon priſonnier à garder à quelques Chevaliers Bretons, alla lui faire une viſite, & trouva un homme que ſa diſgrace n'avoit pas humilié, & de qui la priſon n'avoit en rien abattu le courage : il le mit à rançon, enſuite dequoi pour le ſurpaſſer en généroſité, comme il l'avoit vaincu par la force, il lui remit ſa rançon & lui rendit ſa liberté, ſa femme, ſes enfans & tous ſes biens ; il avoit même eu ſoin de veiller pendant le pillage à ce que perſonne ne touchât à ce qui appartenoit à ce brave guerrier. Celui-ci confondu, étonné au dernier point d'une ſi grande généroſité, tomba à ſes genoux, & lui dit ces belles paroles ;

» Vous me voyez en cette posture pour vous rendre grace, vous ne m'y auriez jamais vu pour vous la demander, pas même de la vie. J'ai été votre ennemi & vous ai résisté quand vous avez eu les armes à la main, mais en ce moment votre victoire est plus belle que de m'avoir fait prisonnier : votre valeur incroyable surmonte ma fortune, & vous a rendu maître de ma place, mais cette magnanimité que vous venez de me faire voir, rend votre victoire complette, & vous le maître de mon cœur même. Vivez, brave Bertrand, vivez pour faire des heureux & l'être vous-même : & que la victoire vous charge de lauriers par-tout où vous porterez vos armes contre d'autres Princes que le mien ». Ensuite ils se séparerent pénétrés de la plus haute estime l'un pour l'autre.

Aussi-tôt que cette ville de Birbiesça eut été soumise, deux Bourgeois en sortirent secretement, & prirent avec toute la diligence possible la route de Burgos pour en porter la nouvelle au Roi D. Pedre, avant que le bruit en fut répandu, pour qu'il avisât à ce qu'il auroit à faire dans une circonstance aussi critique,

tique, & qui auroit pu faire un effet fâcheux pour lui dans cette grande ville. Leur bonne volonté fut mal payée. D. Pedre, suivant dans l'infortune le torrent de ses passions, & incapable de modération, traita ces deux fideles sujets, de traîtres & d'imposteurs, & les fit pendre. Comme l'Histoire Romaine nous rapporte que Tigranes, Roi d'Arménie, averti par un des plus grands personnages de sa Cour de la marche de Lucullus à la tête des armées Romaines pour le combattre, lui fit trancher la tête.

Aussi-tôt que D. Pedre eut fait faire cette cruelle & injuste exécution, la nouvelle fut bien-tôt confirmée & répandue dans toute la Castille : il commença à ouvrir les yeux, & à reconnoître que quelque solide & constante que soit la grandeur des Rois, elle n'est pas à l'abri des revers, & même de chûte totale; mais il en faisoit la réflexion trop tard; elle le jetta dans une mélancolie noire & profonde, comme ne comptant plus sur rien après la perte d'une place qu'il avoit regardée comme une barriere où les ennemis devoient se consumer. Il avoit un fidele sujet & sincere ami, qui

lui étoit réellement attaché de cœur & d'affection, D. Fernand de Castro : il le conjura de ne le pas abandonner dans l'extrêmité où il se trouvoit, & de le soutenir par ses bons & salutaires conseils. Ce Seigneur jugeoit sainement de la situation où son maître étoit, & que ses maux au lieu de diminuer, ne pouvoient que devenir plus grands, néanmoins il ne laissa pas de lui donner de bonnes espérances, & de le consoler, en lui persuadant de son mieux que ses affaires n'étoient pas sans remede; que la perte de deux ou trois places peu importantes au commencement d'une guerre civile ne devoit pas le décourager, ni l'affliger au point où il paroissoit l'être : qu'il étoit encore Roi de Castille, de Séville & de Léon, & qu'avant que ses ennemis fussent arrivés au point où leur ambition tendoit, ils auroient bien des places fortes à réduire & des sujets à corrompre : que ces petits désavantages même tourneroient à son profit, en ce que ses bons & fideles serviteurs s'en détermineroient plutôt à se ranger à leur devoir, & à le venir joindre, pour le venger de l'insolence d'un bâtard, de sa révolte & de

son infidélité : qu'il falloit cependant quitter Burgos de peur de surprise, parce que si les ennemis pouvoient l'y surprendre, ils l'y assiégeroient infailliblement, & qu'il n'étoit pas de la dignité d'un grand Roi comme lui de se mettre dans le cas de défendre un place assiégée : que cependant il devoit avant que de sortir de Burgos donner aux peuples des raisons de son départ, tant pour leur donner bonne opinion de ses affaires, que pour soutenir leur attachement & leur courage.

Dom Pedre trouva ce conseil fort sage : il fit courir le bruit qu'il avoit reçu des nouvelles de Tolede, qui lui marquoient que sur un différent survenu entre deux particuliers, toute la ville étoit en division ; que déja on s'étoit assemblé de part & d'autre, qu'on en étoit venu aux mains, & qu'il y avoit eu beaucoup de sang répandu ; que pour arrêter le mal avant qu'il allât plus loin, sa présence & son autorité étoient nécessaires. Cette résolution prise, il fit venir devant lui les principaux habitans de Burgos, leur exposa ce que l'on vient de voir, & la nécessité de son voyage, les assura qu'il seroit de retour dès que

cette affaire seroit terminée & les troubles de Tolede pacifiés; & il leur recommanda de veiller à son service pendant son absence & de ne pas s'écarter de leur fidélité constante.

En partant de Burgos pour Tolede, D. Pedre envoya au nom de D. Fernand de Castro, au camp du Comte de Transtamare, pour lui faire des propositions d'accommodement. D. Fernand feignoit d'agir de son propre mouvement, & de se faire médiateur entre les deux Princes. D. Henri ayant reçu le message, consulta du Guesclin sur la réponse qu'il devoit faire à ces propositions. Bertrand lui répondit avec son humanité naturelle, que s'il y avoit moyen de faire une bonne paix, solide & avantageuse, il lui conseilloit de n'en pas mépriser l'occasion. Mais le Prince qui arrivoit en ce moment là dans la ville de Calahorra, dont les Bourgeois lui avoient ouvert les portes, & s'étoient volontairement soumis à son obéissance, rejetta toutes les propositions qu'on lui faisoit. Cette nouvelle conquête, qui ne lui coutoit rien, le flattoit si fort, & lui présentoit l'état de ses affaires si avantageux, qu'il crut ne devoir faire

autre chose que de pousser la guerre. En effet, on le regardoit déja dans la Castille comme un libérateur, les villes souhaitoient d'entrer sous sa domination, ses forces s'augmentoient tous les jours à mesure qu'il alloit en avant : d'ailleurs quelle sureté pouvoit-il y avoir pour lui à traiter avec un Prince aussi méchant & aussi artificieux que D. Pedre, qu'il avoit offensé d'une maniere irrémissible, & dont il ne pouvoit attendre qu'une feinte apparence de grace, qui couvriroit un désir éternel de vengeance contre lui & sa famille, quelques traités, quelques sermens qu'il pût faire pour confirmer la paix.

D'un autre côté son Conseil secondoit son ambition, & lui persuadoit de prendre hautement le titre de Roi de Castille. Quoiqu'il ne souhaitât rien plus ardemment, il ne laissoit pas d'y avoir une secrette répugnance, soit par la crainte de s'exposer à tomber de trop haut, si la fortune lui devenoit contraire, soit qu'il crût qu'il lui convenoit mieux de ne pas laisser paroître trop d'ambition, & de ne pas perdre l'affection & la confiance des peuples, n'y ayant encore aucune nécessité de se pres-

ser sur cet article. Mais une raison essentielle le contenoit : il ne vouloit pas donner lieu à la Cour de Rome de le considérer comme Roi de Castille en vertu de l'interdit prononcé contre D. Pedre, & de l'investiture accordée par le Pape à lui, ou au premier occupant, & qu'en conséquence de ce principe, les successeurs Papes prétendissent dans la suite avoir acquis un droit imaginaire sur ce Royaume, dont il vouloit conserver la souveraineté & les droits inviolablement. Et quoi qu'il voulut bien tirer parti de cet interdit pour l'avancement de ses affaires & de ses desseins, il ne vouloit cependant point paroître s'en être prévalu, ni le faire valoir par son consentement, d'autant qu'il ne le regardoit pas comme une autorisation valable, & qu'il pensoit au contraire que les Papes n'ont absolument, ni en aucune circonstance que ce soit, le droit d'étendre leur puissance sur le temporel des Rois, & que l'autorité de l'Église regarde les consciences, & rien de plus.

Par ces considérations, il refusa constamment de se prêter aux desirs de ses amis, & de consentir à prendre le titre de Roi, ou de se le laisser donner.

Du Guesclin, présent à cette délibération, & qui en sentit l'importance, prit la parole, & représenta au Prince qu'il ne devoit pas s'opiniâtrer plus long-temps contre l'avis général de toute son armée : » Souffrez, dit-il, Seigneur, que nous joignions tous nos très-humbles prieres pour vous résoudre à vaincre votre modestie, & à ne pas préférer votre opinion particuliere aux vœux de toute l'Espagne entiere, & à l'affection de tous vos serviteurs. Considerez, s'il vous plaît, la différence qui est entre vous & D. Pedre : ses crimes le renversent du Thrône, & vos vertus vous y appellent : il n'est point question ici de l'interdit du Pape, ni des prétentions que la Chambre Apostolique pourroit avoir un jour : c'est votre épée & un juste sujet d'une vengeance naturelle & légitime qui dépossedent le Tyran : c'est sa cruauté, ses perfidies, ses impiétés qui ont occasionné cette guerre, vous n'êtes armé que pour votre défense. Quelque intérêt que nous prenions tous, & que vous deviez vous-même prendre à votre gloire, c'est l'intérêt de toute la nation qui est aujourd'hui à considérer : ce changement est devenu nécessaire, puisqu'elle vous sou-

traite pour son Roi : ce titre vous est nécessaire dans la circonstance présente, Dieu y a attaché un caractere qui est sa propre image, & qui inspire aux peuples l'amour, le respect & l'obéissance. Au reste, votre armée victorieuse a droit de vous proclamer Roi, comme autrefois les armées Romaines ont donné des Empereurs à l'Univers entier. Soyez assuré, Seigneur, que les mêmes soldats qui vous auront déferé ce glorieux titre, vous maintiendront sur le Thrône jusqu'à la derniere goute de leur sang ». Quand du Guesclin eut fini ce discours, il s'écria tout de suite & sans s'interrompre, Vive le Roi D. Henri deuxieme, par la grace de Dieu, le Victorieux, Roi des deux Castilles, de Séville & de Léon. Alors toute l'assemblée cria, Vive le Roi, tout d'une voix ; toute l'armée en fit autant, & les voix de la Bourgeoisie firent retentir l'air de Vive le Roi. C'est ainsi que D. Henri fut proclamé & reconnu Roi dans la ville de Calahorra. Le premier acte de sa Royauté fut de donner à du Guesclin la Comté de Borgia, en reconnoissance de ses services & de son attachement, (& peutêtre de ce qu'il venoit de faire), il fit

des présens aux Seigneurs & aux Capitaines qui se trouverent près de lui, & distribua une grande somme d'argent aux soldats.

Aussi-tôt la proclamation, & en attendant le couronnement avec tout l'appareil Royal, & suivant l'usage de la Castille, on arbora l'Etendart Royal, sous les auspices duquel, & sans perdre un moment, on prit le chemin de Burgos, où le couronnement devoit se faire, & où étoient déposés les ornemens Royaux.

D. Henri avant que de partir pour cette capitale, envoya donner avis aux Bourgeois, que Dieu l'ayant élevé sur le Thrône de Castille par la voix des Grands, de toute l'armée, & du peuple, il alloit se rendre dans leur ville pour y prendre les ornemens Royaux, s'y faire sacrer, prêter les sermens usités, & recevoir ceux de la nation, suivant qu'il avoit été de tout temps pratiqué par les Rois ses prédécesseurs. Qu'il leur enjoignoit de se disposer pour cette cérémonie, & qu'il espéroit de leur affection qu'ils ne négligeroient rien pour la rendre auguste, & pour qu'on ne

manquât à rien de ce qui appartenoit à un si grand jour.

Cette nouvelle, & les ordres qui l'accompagnoient, surprirent étrangement cette Bourgeoisie qui n'en avoit encore aucun avis : il y en eut quelques-uns qui opinerent d'abord de répondre à Dom Henri que la ville de Burgos ne connoissoit d'autre Roi de Castille que D. Pedre, mais on se ravisa, & on prit l'intervalle d'un jour pour se consulter & convenir de la réponse qu'il y auroit à faire.

Pendant les déliberations, le peuple s'assemble dans les rues, sçachant que D. Henri venoit chez eux avec une armée puissante & victorieuse, il déclare qu'il n'y a point deux partis à prendre, que ce Prince les soumettra de force, si on ne le reçoit pas de bonne grace, que D. Pedre n'a ni la volonté ni le pouvoir de les défendre, & qu'il les a abandonnés par une fuite honteuse. Que D. Henri est un Prince rempli de vertus, & l'autre le plus vicieux de tous les hommes, qu'ainsi il n'y avoit pas à balancer, & qu'il falloit recevoir D. Henri & le couronner.

La Bourgeoisie de Burgos étoit com-

posée d'hommes de trois religions, des Chrétiens, des Juifs & des Mahométans. Pour éviter les contestations qui auroient pu survenir si on eut fait la délibération dans une assemblée générale, il fut convenu que ceux de chacune de ces trois religions s'assembleroient en leur particulier, se consulteroient, & chargeroient des Députés de se trouver avec les autres au Conseil qui seroit tenu dans la Maison de Ville, & que là on prendroit une résolution définitive.

Dans l'assemblée des Chrétiens qui formoient la principale & la plus nombreuse portion de la Bourgeoisie, l'Evêque (1) qui y présidoit, dit que Dieu dans sa colere avoit donné à l'Espagne en la personne de D. Pedre un Roi pour la châtier de ses péchés; que Dieu appaisé leur amenoit lui-même un Prince de sa main & selon son cœur, & qu'il avoit orné de toutes les vertus Royales: que D. Henri étoit un présent de la miséricorde divine, qui avoit désarmé sa justice. Que la différence entre un Roi cruel,

(1) C'est aujourd'hui un riche Archevêché érigé en 1574 sous le regne de Philippe II.

& insupportable à toute la nation, & un Prince plein de bonté, de sagesse & de modération, étoit un augure certain de la prospérité future du Royaume, que les grandes qualités du nouveau Roi alloient essuyer les larmes que l'inhumain D. Pedre avoit fait répandre aux grands comme aux petits. Que ce grand événement étoit visiblement un miracle de la Providence, & un ordre de s'y soumettre, puisque cette Providence avoit mis dans les mains de D. Henri, contre toute apparence, des forces suffisantes pour contraindre ceux qui résisteroient à la volonté divine, & qui attireroient par cette désobéissance la colere de Dieu sur eux, & la ruine de leurs familles, & de leur patrie.

Ce discours du Prélat entraîna tous les esprits & toutes les voix : chacun reconnut l'autorité divine dans un événement qui sembloit surnaturel : tous applaudirent & témoignerent leur empressement de voir D. Henri dans leur ville & de recevoir ses loix. Le même parti fut pris dans l'assemblée des deux autres sectes, en sorte que les Députés s'étant trouvés au rendez-vous, il n'y avoit plus rien à consulter, sinon ce qu'il y auroit

à faire pour la réception du nouveau Roi.

Quelques-uns vouloient qu'on le reçut sans exiger de lui aucunes conditions; n'y ayant, disoient-ils, rien à craindre d'un Prince incapable de mal, & qui ne veut que le bonheur de tous : d'autres disoient que pour soutenir la dignité de leur ville, il étoit à propos d'entrer avec lui en négociation, & lui faire passer un acte solemnel par lequel tous les anciens priviléges de la ville lui seroient inviolablement conservés. Il s'éleva un troisieme avis qui réunissoit les deux autres, & qui prévalut & décida la délibération : ce fut de recevoir le Prince sans conditions, & qu'après qu'il seroit reconnu pour Roi, on le supplieroit par des Députés de vouloir bien conserver à la ville tous les priviléges qui lui avoient été accordés par les Rois ses prédécesseurs.

On commença par envoyer au-devant du Roi vingt des plus qualifiés habitans, pour lui présenter les respects de la ville, avec les honneurs dûs à la Majesté Royale, & l'assurer de l'obéissance & de la fidélité de ses sujets. Ces Députés le trouverent encore dans Calahorra, où

il attendoit le retour de son envoyé, ayant seulement fait avancer quelque cavalerie pour investir Burgos, en cas que cette grande ville eut balancé à le reconnoître.

Les députés introduits en la présence du nouveau Roi, se jetterent à ses pieds, & lui firent leur harangue accompagnée d'abondantes larmes, qui exprimoient leur affection & leur tendresse beaucoup mieux que leurs paroles. Le Roi pénétré d'une si vive expression de leurs sentimens, leur donna des témoignages sensibles de sa satisfaction, & du contentement qu'il avoit de la conduite de leurs concitoyens; & sans déplacer confirma de son propre mouvement tous leurs priviléges, & en ajouta de nouveaux; puis prenant par la main celui qui avoit porté la parole, il le mena à du Guesclin, & en lui montrant, voilà, dit-il, celui qui vous a donné un Roi; c'est par sa valeur & par sa voix que Dieu m'a mis la Couronne sur la tête. L'Orateur regarda avec admiration cet homme extraordinaire, dont la renommée avoit porté le nom & les exploits jusques dans Burgos: il se jetta à deux genoux devant lui & lui

dit : « Seigneur vous avez rendu à la Castille un service inestimable : Elle est heureuse & glorieuse d'être vaincue par vous : le souvenir de votre nom lui sera précieux jusqu'à notre derniere postérité ». Bertrand le releva & lui dit seulement, que la fidélité des habitans acheveroit leur bonheur, que l'armée n'avoit fait que commencer. Le Roi congédia ses Députés & leur promit qu'il seroit chez eux dans cinq ou six jours. Ils reprirent ensuite le chemin de leur ville pour y porter de si bonnes nouvelles, & annoncer la prochaine arrivée du Roi pour que tout fut disposé pour sa réception.

Le Prince partit enfin comme il l'avoit promis, & quand il fut à quatre lieues près de Burgos, il trouva à sa rencontre tous les corps de la Bourgeoisie, précédés par huit des Principaux portant les clefs de la ville chacun au bout d'une lance, la ville ayant huit portes. A une demi lieue de distance des fauxbourgs, il trouva l'Evêque avec tout le Clergé venant processionnellement au-devant de lui, Croix & Bannieres levées.

Le Roi & tous ceux qui l'accompa-

gnoient descendirent de cheval : il se mit à genoux pour remercier Dieu des graces dont il le combloit, & il entra dans la Ville précédé de cette nombreuse procession. Toutes les cloches annoncerent son entrée : il trouva les rues tendues des plus belles tapisseries, & les fenêtres garnies de toutes les Dames, parées de leur mieux, pour célébrer un si beau jour : elle faisoient entendre leurs cris de joie & leurs vœux pour sa prospérité, en lui donnant mille bénédictions. Les rues par où il passoit étoient jonchées de fleurs, & partout l'air retentissoit des plus belles voix & des instrumens de musique. Parmi tant de pompe, de magnificence & de joie publique, on entendoit le nom de du Guesclin proclamé par tout ce peuple, ensorte qu'il partageoit presque avec le Roi les acclamations & les honneurs de ce triomphant spectacle.

Ce beau cortége accompagna le Roi à l'Eglise Cathédrale, où il rendit ses premiers hommages & ses actions de graces à Dieu : de-là on le conduisit au Palais des Rois de Castille, où il trouva un souper que la ville lui avoit préparé avec toute la magnificence, la

somptuosité & la délicatesse imaginables.

Le Roi avant que de se faire couronner, souhaitoit la présence de la Reine sa femme, qu'il avoit laissée en Arragon ; mais elle avoit prévenu son intention, & s'étoit approchée, à mesure qu'elle avoit appris qu'il avançoit dans la Castille, en sorte qu'au bout de huit jours elle fut auprès de lui. Son arrivée annoncée dans la Ville y renouvella la joie de tous les habitans : du Guesclin à la tête de cinquante des principaux Seigneurs de l'Armée, alla par ordre du Roi à une lieue de la Ville au-devant d'elle. La Reine avoit avec elle trois sœurs du Roi son mari : elles étoient dans un char doublé de drap d'or, & enrichi de pierreries, suivi de plusieurs autres presque aussi magnifiques, où étoient les Dames de sa Cour.

Si-tôt qu'elle apperçut du Guesclin & son cortége, elle mit pied à terre aussi bien que toutes ses Dames : ils étoient déja tous descendus de cheval dès qu'ils avoient apperçu les équipages de la Reine, pour lui témoigner plus de respect. La Reine reconnoissant de loin du Guesclin à la tête, oublia sa dignité, &

presque la bienséance, elle doubla le pas, se jetta à son col, & l'embrassa de tout son cœur : » C'est vous, lui dit-elle, avec transport, vaillant du Guesclin, c'est vous que je dois regarder toute ma vie comme le protecteur de ma maison ; c'est à vous que je dois l'état Royal où je me vois montée contre toutes mes espérances. Ce n'est pas moi qu'il en faut remercier, Madame, repondit du Guesclin, ce sont les vertus du Roi votre époux & les vôtres, que la justice de Dieu a récompensées d'une des plus belles couronnes du monde «.

Cependant les Princesses sœurs du Roi, considéroient du Guesclin avec étonnement, & ne trouvoient pas que sa figure répondit à tant de merveilles qu'elles avoient entendu dire de lui : elles ne pouvoient comprendre que cet homme dont la renommée leur avoit fait entendre les faits d'armes extraordinaires, & qui en dernier lieu étoit l'auteur de l'élévation du Prince leur frere sur le Thrône, fut d'une représentation si désavantageuse : & disoient qu'il étoit un exemple bien vrai, que la vertu surpasse la bonne mine. Elles jugeoient de lui comme la Reine Talestris jugea au-

tre fois de la personne d'Alexandre.

Après que la Reine eut reçu les complimens des Seigneurs venus avec du Guesclin, & ceux des habitans de Burgos, elle monta sur une mule d'Arragon, couverte d'une housse & d'un harnois tout éclatans d'or & de pierreries, qui étoit un présent des mêmes Bourgeois. Elle voulut que du Guesclin, à qui elle crut ne pouvoir faire trop d'honneur, eut celui de marcher à côté d'elle, & les Dames de sa Cour, au nombre de cinquante, ayant trouvé aussi des montures toutes prêtes, ne remonterent plus dans leurs chars. La Reine & chacune de ses Dames avoient leur Chevalier auprès d'elles, & dans ce brillant équipage on poursuivit la route jusqu'à Burgos.

La Reine, avant que d'entrer dans la Ville, fut haranguée par tous les Ordres de la Ville : le Clergé lui fit hors des portes la même réception qu'il avoit faite au Roi : enfin on n'oublia rien pour lui faire connoître la joie, le respect & l'attachement des habitans. Sa Majesté ayant toujours du Guesclin à son côté, comme son Chevalier, se rendit à la Cathédrale, où elle fut reçue & con-

plimentée à l'entrée par l'Evêque, & de-là elle se rendit au Palais, où elle trouva le Roi, accompagné du Comte de la Marche & de tous les Seigneurs, qui attendoit cette chere & illustre épouse, pour partager avec elle sa gloire & son triomphe, comme elle avoit partagé avec lui ses disgraces.

Enfin le jour de son couronnement arriva. Cette auguste cérémonie se fit le jour de Pâques 1366, avec toute la magnificence possible, & avec la joie la plus générale de la part du peuple : elle fut faite par l'Êvêque de Burgos, dans le Monastere *de Las Hüelgas* (1).

Lorsqu'on fut de retour au Palais, pour le repas Royal, la Reine avant que de se placer dit au Roi son mari, qu'elle avoit une priere à lui faire ; mais que par provision, elle le prioit de lui promettre de ne la pas refuser ; le Roi lui jura de lui accorder d'avance tout ce qu'elle voudroit de lui. Aussi-tôt elle appella du Guesclin, & lui dit, puisque le Roi me le permet, je vous donne la

(1) C'est un Monastere de Filles en possession de l'honneur du couronnement des Rois.

Comté de Transtamare qui est à moi : du Guesclin lui rendit grace comme il le devoit, de sa générosité vraiment Royale : le Roi alors prit la parole, & lui dit, pour confirmer ce que la Reine vient de faire, j'y ajoute la Comté de Soria, dont je vous fais présent, & Bertrand confus de tant de bienfaits, ne put que recommencer ses actions de graces.

Le lendemain du couronnement, le Roi assembla l'Armée & la Bourgeoisie : il dit à ses Officiers qu'il vouloit récompenser autant qu'il le pourroit leurs services & leur valeur : il commença par notre Héros qu'il éleva à la dignité de Connétable de Castille, & le fit Duc de Molinès. (1) Il distribua des Terres & des Titres aux Seigneurs, à la proportion de leurs mérites ; & pour rendre cette journée à jamais mémorable, il ajouta de nouveaux priviléges à ceux

---

(1) Les Historiens ne nous apprennent pas si ces trois titres de Comte de Transtamare, Comte de Soria & Duc de Molinès étoient héréditaires ; il y a apparence qu'ils n'étoient qu'à vie.

qu'il avoit déja accordés à la ville de Burgos.

Après toutes ces brillantes cérémonies, les Capitaines qui étoient venus en Espagne avec les compagnies Blanches pour faire la conquête des Royaumes de Grenade & de Murcie, & qui ne s'étoient engagés à vanger Dieu & les hommes des crimes de D. Pedre, qu'après leur projet rempli, prierent le Roi de leur permettre de partir, pour exécuter leur principal objet; mais ce Prince leur remontra que s'ils laissoient la conquête de la Castille imparfaite, ce seroit n'avoir rien fait : que D. Pedre pourroit se remettre en force, & qu'il l'en chasseroit infailliblement, parce que tant que ses nouveaux sujets dont tout le monde connoissoit assez l'inconstance, sçauroient que leur ancien Roi pourroit trouver des ressources & des secours, ils n'obéiroient plus à lui, D. Henry, qu'en tremblant, & dans la peur de châtimens terribles, si D. Pedre avoit des succès : qu'ainsi il falloit nécessairement consommer sa défaite, en le chassant de la Castille sans retour, avant que de faire de nouvelles entreprises.

Du Guesclin se chargea de porter cette réponse aux troupes, & il y ajouta : » Si nous nous engagions dans le Royaume de Grenade, sans avoir achevé la ruine de D. Pedre, non-seulement il seroit à craindre qu'il ne vint détruire ce que nous avons fait pour D. Henry, & ne rentrât dans la Castille ; mais nous aurions de plus un puissant ennemi qui traverseroit nos opérations en Grenade : les Espagnols mêmes profiteroient de l'occasion pour tomber sur nous, nous chasser de leurs terres & profiter des biens que nous avons amassés dans notre voyage avec tant de travaux, & de sang répandu : peut-être encore d'autres Princes se joindroient-ils à D. Pedre, & nous ne serions pas assez forts pour résister : au lieu qu'en travaillant à assurer la Couronne de Castille à D. Henry, nous acquerrons un ami puissant & fidele, qui par devoir nous aidera à la défaite des infideles : & il nous est fort égal pour aller en Grenade de traverser toute la Castille, ou le Royaume d'Arragon «.

Ce discours fut écouté par les troupes avec toutes la confiance qu'elles avoient en du Guesclin : tout le monde

convint de la néceſſité de conſommer la défaite de D. Pedre ; mais tous prierent du Gueſclin de demander au Roi qu'il les employât au plutôt à cette expédition ; pour qu'ils puſſent aller enſuite à leur premiere deſtination.

Du Gueſclin rendit compte au Roi de ſa commiſſion, & de la bonne diſpoſition des troupes. Le Prince jugea qu'il étoit à propos d'en profiter ſans perte de temps, de crainte qu'il ne ſurvint quelque inconvénient. Il aſſembla donc tous les Seigneurs & les Capitaines, pour leur en faire part, prendre leurs avis, & réſoudre avec eux les moyens d'achever la conquête de la Caſtille.

Depuis quelques temps on remarquoit du réfroidiſſement de la part des Anglois : on s'apperçut de quelques liaiſons avec les partiſans de D. Pedre, & même de leur mécontentement de D. Henry : la cauſe en étoit leur jalouſie d'avoir vu du Gueſclin comblé de faveurs, & en poſſeſſion de toute la confiance du Prince. On diſoit même tout haut que leur traité d'arrangement avec D. Pedre étoit tout fait, & qu'ils étoient d'accord de ſe ranger de ſon

parti,

parti, & de se déclarer à la premiere occasion. On se confirma dans cette opinion, par la demande que l'armée fit faire au Roi de permettre que l'on passât au Royaume de Grenade. Cette proposition venoit des Anglois, & quoiqu'elle fut tout à fait déplacée, & contraire aux vœux du reste de l'armée, ils la soutenoient si opiniâtrement, que le Roi D. Henri pensa qu'il feroit sagement de faire arrêter leurs principaux Capitaines; mais il différa de s'assurer de leurs personnes, tant dans l'espérance qu'ils reviendroient de ce déraisonnable projet, que parce qu'il se trouvoit en état de ne rien craindre de leur envie ni de leur infidélité.

Que ce soupçon fût fondé ou non, on ne laissa pas de les bien observer, & sur-tout de ne les pas laisser en force près de la personne du Roi, de crainte de quelque surprise: cependant il n'y avoit pas d'apparence raisonnable qu'ils eussent voulu le trahir, après les preuves qu'ils lui avoient données de leur zéle & de leur courage, & après la générosité avec laquelle il les avoit récompensés, & qu'ils eussent fait une telle lâcheté pour favoriser un Prince odieux

à tout l'univers, & de qui ils n'avoient rien à attendre. Mais comme dans les circonstances militaires plus que par tout ailleurs, la défiance est prudence & sagesse, on cessa de les appeller aux Conseils, & de leur communiquer ce qui s'y délibéroit, pour leur faire voir qu'on avoit pris ombrage de leur conduite, & qu'on ne les craignoit pas, & que même s'ils donnoient quelques sujets de plainte, on étoit en état de leur faire un mauvais parti. Ainsi D. Henri n'admit plus dans son Conseil que les seuls Seigneurs & Capitaines François & Espagnols.

Les choses étant en cet état, le Roi tint un Conseil général, & déclara que son intention étoit d'aller en avant dans la Castille & sans délai ; sur quoi il demanda l'avis de du Guesclin le premier ; celui-ci lui répondit en peu de mots, en homme dont la sagesse dirigeoit les sentimens, » Seigneur, il n'y a pas là lieu à délibérer, il faut dès demain marcher vers Tolede, & la diligence est d'autant plus nécessaire, que si D. Pedre y attend le siége, vous l'y prendrez infailliblement : car tout lui manque, il n'a point de forces en campagne, ses pla-

ces sont dégarnies, & rien ne pourra arrêter les progrès de votre armée victorieuse; & si D. Pedre vous tomboit entre les mains, la guerre finiroit là. Si d'un autre côté ce Prince ne se hazarde pas à soutenir un siége, comme raisonnablement il ne le doit pas, il manifestera sa foiblesse, & ne craignez pas, sur ma parole, que les Bourgeois abandonnés & sans défenseur, exposent une si grande & riche ville aux désolations d'un siége ».

Cet avis fut reçu & approuvé sans contradiction, & dans un quart-d'heure la résolution fut décidée, d'aller mettre le siége devant Tolede: & sans attendre le lendemain, du Guesclin, Olivier son frere, le Begue de Villaine, le Chevalier Vert & Olivier de Mauny prirent les devans avec l'avant-garde, & le lendemain dès la pointe du jour, le Roi, la Reine & toute la Cour prirent la même route avec tout le reste de l'armée.

D. Pedre fut bien-tôt averti de cette grande marche, & vit bien que ses affaires étoient désespérées. Il assembla les habitans de Tolede pour les leurrer suivant son usage de fausses espérances: il leur dit qu'il avoit fait lever une puis-

sante armée à Séville, & à Cordoue; & qu'il comptoit la mener au devant de ses ennemis, mais que la défection des habitans de Burgos avoit dérangé ses mesures : qu'il espéroit de leur fidélité, & les conjuroit d'être plus constans dans son service que ne l'avoient été quelques autres villes : que la leur étoit grande, forte par son assiette & par ses murailles, garnie abondamment de toutes sortes de munitions, & remplie des plus braves hommes du monde : qu'il ne leur demandoit que de tenir huit jours, & qu'ils auroient l'honneur d'avoir sauvé l'Etat de l'usurpation de ces étrangers, & qu'avant ce terme, il viendroit à leur secours avec une armée de cent mille hommes : qu'il étoit fâché de les quitter, mais qu'il comptoit sur leur valeur, & que sa présence étoit nécessaire pour faire avancer cette grande armée.

Les Tolédans étoient trop bien informés de la fausseté de ces promesses, pour en être les dupes : ils sçavoient que non-seulement il ne s'étoit fait aucunes levées ni à Cordoue ni à Séville, mais que les nobles & le peuple avoient formellement réfusé de servir : cependant ils ne lui laisserent pas voir qu'ils étoient

si bien instruits ; & dans la peur de lui donner quelques soupçons qui le déterminassent à rester avec eux, ils lui promirent tout ce qu'il voulut ; car ils sentoient bien que sa présence ne pouvoit que leur nuire, & qu'au contraire quand il n'y seroit plus, ils seroient les maîtres dans leur ville, & se conduiroient suivant les occurrences.

Le Roi D. Pedre les quitta le même jour, emportant avec lui toutes ses richesses, ses plus beaux meubles, & ses bijoux, un entre autres si précieux que l'on craindroit d'écrire une fable en en faisant la description, si l'Histoire d'Espagne ne la confirmoit formellement ; mais elle ne dit point d'où lui venoit cette piece inestimable, ni ce qu'elle est devenue ; c'étoit une table d'or massif, toute relevée de figures & de sujets historiques en relief, & enrichie de pierreries, dont on ne peut exprimer la valeur, tant par leur nombre, que par leur beauté.

Quand il fut hors de cette grande ville, il se retourna pour la regarder encore une fois, & sentant le déplorable état de ses affaires, qui le réduisoit à fuir devant son frere bâtard, sans avoir

eu le moyen de lui oppoſer une armée, & qu'au contraire ſa Nobleſſe même lui refuſoit le ſecours, ſa férocité naturelle s'amollit, il verſa des larmes & dit à haute voix : » Ah ! Que je reſſens bien dans ce moment qu'il eſt un Dieu vengeur, qui me traite comme je ne l'ai que trop mérité par mes crimes : que ce Dieu en donnant aux Rois des Sujets à gouverner, leur fait rendre compte quand il lui plaît du repos & du bonheur des peuples ! Je te vois pour la derniere fois, grande ville de Tolede, & je n'en verrai plus d'autres que pour y montrer ma défaite & ma honte, & le triomphe de mon ennemi : que tous les Rois apprennent par un ſi terrible exemple, qu'un Prince qui ne ſçait pas ſe conſerver des amis ne mérite pas d'en avoir, & que c'eſt n'avoir point de ſujets que de n'avoir pas ſçu ſe concilier les cœurs de ceux ſur qui le Ciel nous a fait régner ».

Un aventurier, faiſant l'Aſtrologue, comme pareilles gens ne manquent pas auprès des Princes, ſur tout du caractere de D. Pedre, lui annonça, pour le conſoler, que ſa mauvaiſe fortune ne ſeroit que pour un temps, & qu'il ſe

reverroit plus puissant que jamais. On verra par la suite de cette histoire, à quoi se termina cette impertinente prophétie.

Quoique D. Pedre eut enlevé ses trésors avec toutes les précautions possibles, pour ne pas laisser juger qu'il partoit pour ne plus revenir, chacun le sçut le jour même : alors le bas peuple se répandit dans les rues comme une troupe de furieux, & crioit que puisque le Roi les abandonnoit ainsi aux armes des étrangers, & qu'en se retirant de leur ville, & emportant ses meilleurs & plus précieux effets, il renonçoit à y revenir, il falloit sans balancer se donner à un nouveau Maître, qui eut la puissance & la volonté de les protéger. Les Bourgeois eurent le crédit de dissiper cette canaille, & de la contenter de paroles, en sorte que cette émotion n'eut pas de suite.

Nous avons vu que du Guesclin avoit pris les devans avec l'avant-garde : le bruit de sa marche, & de celle de toute l'armée qui le suivoit, répandit l'allarme dans les environs de Tolede, en sorte que tous les gens de la campagne vinrent chercher un azile dans la ville,

avec leurs effets & leurs bestiaux, & y mirent le trouble & la consternation. Sur ces entrefaites Bertrand survint avec son monde, investit la place, & acheva d'y mettre l'effroi. Il envoya un Hérault sommer les habitans de rendre obéissance à D. Henri leur Prince légitime, proclamé & couronné suivant les loix & les usages des Rois de Castille. Ils demanderent vingt-quatre heures pour se consulter & rendre leur réponse. Il en arriva de même qu'à Burgos : l'assemblée générale se tint dans la Maison de Ville, où l'Archevêque (1), à la tête des habitans, leur dit : » Personne ne peut plus douter de la fâcheuse situation du Roi D. Pedre; sa sortie de Tolede ou plutôt sa fuite démontrent son désespoir & son impuissance : ce que nous devons considérer ici, c'est le merveilleux que Dieu lui-même fait paroître dans le renversement d'un si puissant Prince, que sa justice divine a frappé

---

(1) C'est le premier & le Primat de toute l'Espagne, & l'Archevêque le plus riche de la Chrétienté, excepté ceux qui sont Souverains. On estime son revenu à trois millions, argent de France.

de son foudre vengeur; & que le nouveau Roi en est le Ministre : si le Dieu des armées combat pour D. Henri, notre résistance sera inutile, elle sera téméraire & criminelle, & ne servira qu'à attirer sur nos têtes la vengeance du Ciel, dont la protection se voit sensiblement par les forces qu'il a plu à Dieu de mettre dans les mains de ce Prince victorieux ».

Dès que le Prélat eut achevé ce discours, toutes les voix s'unirent pour le prier de se charger de porter lui-même les clefs de leur ville à D. Henri, & de l'assurer du respect, de la soumission & de la fidélité des habitans. L'Archevêque se chargea bien volontiers d'une commission aussi honorable, avec un cortege des principaux Bourgeois. En sortant des portes il rencontra du Guesclin à qui il fit toutes les civilités, & les actes d'amitié qu'il crut devoir à un homme dont la renommée portoit toujours bien loin au-devant de ses pas le nom & les vertus : Bertrand lui apprit que D. Henri marchoit en forces vers Tolede, & le Prélat le pria de le conduire lui & sa compagnie vers le Prince, ce que du Guesclin leur accorda à l'ins-

tant, & se mit en route avec eux. Ils arriverent sur le soir au lieu où étoit le Roi à la tête de ses belles & nombreuses troupes : si-tôt que ce Prince apperçut de loin du Guesclin avec l'Archevêque & toute sa suite, il ne put contenir sa joie & son admiration ; il se retourna vers ceux de sa Cour : » En vérité, leur dit-il, cet homme a quelque chose d'admirable, lui seul vaut toute une armée, & il ne faut que son nom pour soumettre les villes ».

Du Guesclin lui présenta l'Archevêque, en lui disant qu'il lui amenoit un homme qui étoit moins l'envoyé des habitans de Tolede, que l'envoyé de Dieu même. Le Prélat se jetta à genoux devant Sa Majesté, & saisissant l'expression de du Guesclin, il dit : » Votre Connétable, Seigneur, a raison de me regarder comme un envoyé de Dieu, puisqu'il est évident que la résolution des habitans de Tolede de se soumettre à vos loix est plutôt une inspiration du Ciel, qu'un conseil humain ; souffrez que j'aye l'honneur de remettre à votre Majesté les clefs de notre ville, & de l'assurer que son autorité y est généralement reconnue de tous les habitans,

qui ne souhaitent que l'honneur de vous voir dans leurs murs, & de vous y prêter serment de fidélité ».

Le Roi promit qu'il s'y rendroit dès le lendemain, mais qu'il ne vouloit ni éclat ni dépense, seulement que son entrée fut solemnisée par la joie & les témoignages d'affection de ses Sujets. L'un des Députés partit tout de suite pour aller à Tolede porter cette bonne nouvelle avec l'ordre du Roi, qui y fut sçu le soir du même jour. Du Guesclin, arrivé quelque peu auparavant, avoit fait entrer ses troupes dans la ville pour se rendre le maître des portes, & pendant qu'il entroit par l'une, la garnison que D. Pedre y avoit laissée sortoit par la porte opposée. Il est inutile d'entreprendre de décrire la joie des peuples à la vue de leur nouveau Roi, il suffit, pour ne pas tomber dans les répétitions, de dire qu'au cérémonial près que le Roi avoit défendu, ce fut la même chose qu'à Burgos, mêmes cris de joie, mêmes transports, mêmes feux par toutes les rues : ce qui est aisé à comprendre par la bonne odeur que le nom de Henri portoit avec lui, en comparaison de la haine & de

l'indignation générale que D. Pedre avoit méritées.

Tolede soumise sans peine, & tous les arrangemens faits par le Roi, pour conserver toutes choses en ordre, Sa Majesté y laissa la Reine & partit pour Cordoue où il sçavoit que D. Pedre s'étoit retiré; mais si-tôt que ce malheureux fugitif sçut que son ennemi venoit à lui, il se réfugia à Séville, en sorte que la ville de Cordoue ne fut pas plus difficile à ranger à l'obéissance que Burgos & Tolède.

Les Officiers Anglois parmi toutes ces heureuses opérations, avoient eu lieu de s'appercevoir qu'on n'avoit pas en eux autant de confiance qu'auparavant, comme nous l'avons dit, que le Roi étoit extrêmement réservé avec eux depuis son entrée dans Burgos, & que les Conseils se prenoient sans leur participation. Pour s'en éclaircir, ils résolurent de s'adresser aux Ministres de D. Henri; (mais on observa que cette réflexion ne leur étoit venue, que quand ils avoient vu les affaires de D. Pedre absolument ruinées & désesperées). Ce fut à du Guesclin qu'ils crurent devoir

en parler le premier, connoissant son caractere généreux & bienfaisant. Hüe de Caurelée fut chargé de cette commission, & ayant cherché à joindre du Guesclin, il le trouva chez le Roi, & lui dit, les larmes aux yeux, qu'il avoit lui & toute sa Nation à se plaindre vivement de leur malheur, en ce qu'ayant rendu tant de si bons services, on les reconnoissoit si mal, & que l'on prétât l'oreille à de sinistres impressions qui s'étoient données sur leur compte par la méchanceté de gens qui n'oseroient se montrer pour les soutenir; mais que ce qui les étonnoit & chagrinoit le plus, c'étoit que lui qui étoit le plus judicieux homme du monde, & le cœur le plus droit, & sur l'amitié duquel il auroit crû devoir compter toute sa vie, ne l'eut pas instruit d'une opinion aussi fâcheuse, aussi deshonorante pour lui, ses amis, & tous ses compagnons d'armes. Du Guesclin lui répondit, qu'il avoit effectivement entendu tout ce qui s'étoit dit au désavantage de ceux de sa nation, qu'il n'avoit rien pû faire pour leur service dans cette occasion, ni désabuser le Roi de la défiance qu'il avoit conçue ou qu'on lui avoit inspirée contre eux,

qui ne pouvoit s'effacer qu'avec le temps; & par une grande fidélité à l'avenir pour le service; que quant à lui il ne pouvoit pas absolument attribuer cette défiance à une simple crédulité, puisque lui-même avoit vû tant d'allées & de venues, qui avoient un air d'intrigues, que cette défiance du Roi n'étoit pas si injuste & si mal fondée. Mais, reprit Caurelée, dans quel sentiment pensez-vous que le Roi soit actuellement? Je n'ai entendu parler de rien, répondit du Guesclin, depuis quelque temps; mais je ne vois pas de quoi vous vous plaignez: le Roi ne vous donne aucun sujet de mécontentement, vous avez partagé ses bienfaits avec ses meilleurs serviteurs, & vous ne pouvez pas dire qu'il vous ait refusé les témoignages de sa satisfaction. La fin de cette conversation fut que Caurelée pria du Guesclin d'assurer le Roi qu'il n'avoit pas de meilleur serviteur que lui, ni de sujets plus attachés à ses intérêts que les Anglois de son Armée.

Du Guesclin ne douta pas que le point de vue de Caurelée étoit de se réintégrer dans ses anciennes entrées au Conseil, & que voyant les affaires conf-

tamment assurées d'un côté, & entiérement ruinées de l'autre, il vouloit persuader qu'il n'avoit eu ni liaison, ni envie d'en contracter avec D. Pedre. Au reste on ne pouvoit en juger que par soupçons.

Le Roi à qui cette conversation fut rapportée, demanda à du Guesclin ce qu'il en pensoit : Je pense, répondit Bertrand, que Caurelée parle de bonne foi, par ce que pour parler & penser autrement, il faudroit qu'il eut perdu le bon sens & la raison. Le Roi depuis cela donna occasion à Caurelée de l'assurer de sa fidélité, & l'admit aux Conseils, & dans les secrets, comme auparavant.

Toutes les grandes villes de la Castille étant soumises au nouveau Roi D. Henri, il lui restoit Séville toute seule à subjuguer. Cette grande, puissante & ancienne ville, connue bien avant la fondation de Rome, se nommoit dans les premiers temps *Hispalia*, & elle a donné son nom à toute l'Espagne, nommée auparavant *Iberia* : elle prétend reconnoître Hercules pour son fondateur, & qu'elle a été rétablie & mise dans le lustre où elle est encore, par Jules

César. Elle est au milieu de la fertile campagne d'Andalousie, son assiete est admirable, & elle est enceinte de hautes & fortes tours & murailles, extrêmement peuplée, & ses habitans les plus riches de toutes les villes d'Espagne; aussi y a-t'il un proverbe qui dit, *Che non a visto Seviglia, non a visto maraviglia.*

D. Pedre s'étoit retiré dans cette ville, où il avoit rassemblé ce qui lui restoit de forces, en attendant encore bien davantage qu'il avoit sollicitées auprès des Maures de Grenade, & de ceux d'Affrique: ce secours étoit tout prêt de venir le joindre, car les Mahométans sçavoient parfaitement que si-tôt que D. Pedre seroit totalement ruiné, & D. Henri maître de toute la Castille, du Guesclin devoit tourner ses armes contre eux, pour leur faire abandonner toutes leurs possessions en Europe, & qu'on ne les y vît plus. Ils avoient cependant contre D. Pedre un ressentiment qu'ils n'oublioient pas, pour le massacre du Roi de Ben-Marine qu'il avoit tué de sa main, contre les droits sacrés de l'hospitalité: ils avoient été fort contens d'abord de le voir maltrai-

té par les étrangers & par ses sujets mêmes ; mais quand ils virent qu'ils alloient infailliblement être attaqués à leur tour, ils oublierent leur querelle particuliere pour penser à la cause commune, & se mirent en état d'entreprendre & de soutenir vigoureusement tout ce qui seroit à faire, soit pour attaquer, soit pour se défendre. D. Pedro avoit si mal soutenu son parti, que sa chûte précipitée avoit étonné tout le monde, en sorte qu'on avoit traité très-négligemment les secours que les Maures lui avoient promis. Les Ambassadeurs qu'il avoit auprès des Princes d'Affrique, sollicitoient avec vivacité l'embarquement de ces secours, pour les joindre au plutôt aux troupes de Grenade ; mais les Affriquains voyant D. Pedre sans ressource, ne se pressoient pas d'envoyer leurs forces contre un Prince victorieux, qui après les avoir défaites sur ses terres, ne manqueroit pas de poursuivre ses conquêtes jusques dans le Royaume de Grenade, & de-là peut-être jusqu'en Affrique ; en un mot ils craignoient de le provoquer, & ils agissoient le plus lentement qu'ils pouvoient.

Les choses étant en cet état, du

Guesclin marcha vers Séville avec l'armée, dans le dessein d'en commencer le siége : il envoya un Hérault pour dire aux habitans au nom du Roi Henri, que pour peu de réflexion qu'ils voulussent faire sur l'état présent des affaires, ils connoîtroient que les succès de D. Henri étoient visiblement l'ouvrage de Dieu même, qui lui avoit soumis toute l'Espagne, sans presque avoir combattu; que ce Prince marchoit à eux, non pour leur faire la guerre, mais pour recevoir leurs sermens de fidélité, & les réunir avec tous leurs compatriotes en un seul & unique peuple; qu'il les estimoit trop sensés pour craindre qu'ils voulussent se départir des sentimens uniformes de toute l'Espagne, en refusant de reconnoître pour leur Roi un Prince qui avoit plus conquis par sa bonté & ses vertus, que par son épée, & qui seroit très-fâché qu'ils le missent dans le cas d'agir avec eux autrement qu'il n'avoit fait avec Burgos, Cordoue & Tolede.

Le Hérault fit sa commission avec une extrême diligence; il se présenta à la porte de Séville, & celui qui y commandoit le mena au Roi D. Pedre, qui voulut le faire mourir; mais le peuple

qui connoissoit le mauvais caractere de ce Prince, & qui se défioit de la sûreté du Hérault, s'assembla tumultueusement, & fit dire au Roi que s'il faisoit outrage à cet envoyé, il alloit dépêcher vers du Guesclin, pour l'inviter à venir, & que les portes lui seroient d'abord ouvertes. Ils sçavoient bien que du Guesclin auroit été violemment irrité de l'insulte qui auroit pû être faite à son Hérault, & qu'il en auroit tiré une vengeance exemplaire, dont ils ne vouloient pas faire l'épreuve : D. Pedre fut donc forcé de le renvoyer, & il le chargea de faire de sa part beaucoup de menaces, qu'il devoit exécuter quand il seroit remonté sur son Thrône. Mais de la part de la ville, on le chargea de porter pour réponse que si D. Henri avoit trouvé des traîtres & des lâches dans toute la Castille, il trouveroit dans Séville des Sujets fideles à leur Roi, & des soldats intrépides, qui braveroient la mort pour la cause de leur Prince, & qui mettroient plutôt la ville en cendres, que de la voir possédée par un bâtard, un usurpateur & un révolté.

Cependant le mouvement que la populace avoit fait en faveur du Hérault

donnoit d'étranges inquiétudes à D. Pedre : ses soupçons furent encore augmentés & mêmes confirmés par une jeune fille Juive, sa maîtresse, qui trouva le moyen de s'échapper de la maison de son pere, & alla secretement trouver le Roi pour lui dire qu'elle étoit certaine que ceux de sa nation avoient des intelligences avec D. Henri, & qu'elle les avoit entendu comploter ensemble de lui rendre la ville : qu'il devoit juger de sa douleur par la passion qu'elle avoit toujours eue pour lui, & qu'elle conserveroit toute sa vie pour son service & sa personne : qu'elle avoit pensé mourir de frayeur pour son Roi, quand elle avoit appris cette perfidie avec tant de certitude. Elle accompagna ce discours d'un torrent de larmes & de soupirs; enfin elle le conjura par le souvenir de sa tendresse pour elle, & des faveurs dont il l'avoit honorée, de rompre cette dangereuse conspiration, ou d'en prévenir les funestes effets.

Cet avis de la part d'une personne qui ne pouvoit être suspecte à ce malheureux Roi, acheva de l'abattre, & de le remplir d'ennuis & de frayeurs. Il fit appeller D. Fernand de Castro, ce fidele ser-

viteur dont nous avons déja parlé, & le seul qui lui restât : il lui ouvrit son cœur, & lui exposa ses inquiétudes, & il lui dit ; » Quoique je ne puisse plus trouver de consolation que dans votre amitié & votre attachement constant, dans la sagesse de vos conseils & votre valeur dont j'ai fait tant d'épreuves, je dois encore me priver de vous, & je ne veux plus que vous attachiez votre fortune à un Prince que les disgraces accablent de toutes parts, je ne puis les voir partager à un homme qui m'a toujours été si fidélement attaché ; ma reconnoissance exige que je vous prie de vous éloigner de moi & de m'oublier entierement. Cette priere est pour moi le dernier & le plus cruel malheur que j'aye encore éprouvé de la part de la fortune, & qui consomme mon désespoir : mais s'il n'y a plus au monde de bonheur pour moi, du moins ce me sera encore une consolation de penser que mon fidele D. Fernand ne sera pas si malheureux que son Prince. Allez donc, mon cher ami, retirez-vous dans votre famille, mettez vous à l'abri de l'orage qui me menace, & vivez heureux, tandis que je vais traîner où je pour-

rai les restes d'une vie errante & misérable ».

D. Fernand pendant ce discours fondoit en larmes, & enfin il se jetta aux pieds de son Maître, & lui demanda, pouvant à peine parler, & suffoqué de sanglots, quel crime il avoit commis, & en quoi il avoit manqué à ses devoirs, pour perdre ainsi la confiance de son Roi, qu'il ne sçavoit pas avoir mérité le discours qu'il venoit d'entendre, que n'ayant jamais vécu que pour lui, il vouloit mourir pour lui, & qu'enfin ce lui seroit le comble des malheurs que de se croire moins malheureux que son Maître. D. Pedre lui protesta de nouveau que tout ce qu'il venoit de lui dire partoit de son cœur & de l'amitié qu'il avoit pour lui; que n'ayant jamais reçu de lui que de bons & salutaires conseils, il n'étoit pas juste qu'il l'enveloppât dans sa ruine, où il reconnoissoit évidemment, mais trop tard, la main vengeresse de la divinité, irritée de ses crimes.

Après qu'ils eurent ainsi exprimé leurs sentimens mutuels de tendresse, ils entrerent dans une conversation sérieuse sur ce qu'il y auroit encore à faire pour

derniere ressource ; & ils convinrent que D. Fernand feindroit d'abandonner D. Pedre, se rendroit dans ses terres au Royaume de Galice, & que là il feroit de son mieux pour amasser de l'argent, & le plus d'hommes qu'il pourroit, pendant que Dom Pedre de son côté assembleroit les Bourgeois de Séville, & leur feroit comprendre la nécessité où il étoit d'en sortir pour aller accélérer les secours que les Maures lui avoient promis, sçachant que l'embarquement étoit tout prêt en Affrique, & que les Grenadins n'attendoient que son arrivée pour se mettre en campagne avec de très-grandes forces.

D. Fernand partit suivant ce projet, & D. Pedre assembla les Bourgeois de Séville, & leur persuada (car il étoit homme d'esprit & éloquent), ce qu'il voulut leur dire, si bien qu'au lieu de trouver de la résistance, comme il s'y attendoit, ils le supplierent de ne pas attendre dans leur ville les événemens d'un siége : ils lui jurerent de se défendre jusqu'à la derniere extrémité, & de faire une si vigoureuse résistance, qu'ils lui donneroient le temps de venir à leur secours avec les forces considé-

tables sur lesquelles il comptoit.

D. Pedre très-satisfait d'une résolution si conforme à ses vues, ordonna aussitôt que tout son équipage fut prêt pour partir dès la nuit suivante, & les Bourgeois lui donnerent quarante des leurs les plus qualifiés pour l'accompagner, & lui rendre plus d'honneur. Il sortit donc de Séville dès qu'il fut nuit, & s'étant trouvé au point du jour sur une petite montagne d'où on voyoit la ville à découvert, dont il n'étoit encore éloigné que de deux lieues, il s'arrêta, & dit, je suis sûr de n'avoir plus là dedans que de bons & fideles serviteurs, car j'en ai fait sortir tous les traîtres qui y étoient encore; & en même-temps il fit signe à ses Gardes d'arrêter les quarante Bourgeois qu'on lui avoit donnés comme une escorte honorable: il en fit séparer vingt à qui il reprocha leurs trahisons, leur dit qu'il avoit intercepté plusieurs lettres d'eux, où il avoit découvert leur crime & leurs intelligences avec ses ennemis, & à l'instant les fit pendre en présence de leurs compagnons de voyage & en la sienne; il congédia les vingt autres Bourgeois, & continua sa route ou plutôt sa fuite.

Cette

Cette exécution annoncée dans la ville y excita une grande rumeur : mais soit que ces Bourgeois fussent coupables ou non, on trouva le moyen de la faire passer pour juste, & d'appaiser le peuple; & jamais on n'a sçu si ce n'étoit pas plutôt un trait de cruauté de D. Pedre, qui ne pouvoit se réfuser de donner de pareils exemples de sa férocité, qu'un acte de son autorité Royale.

Cependant D. Henri parut bien-tôt à la vûe de Séville, avec une des plus belles armées que l'on eut encore vues en Espagne. Du Guesclin, en sa qualité de Connétable, fit faire les quartiers, ordonna les campemens, & disposa toutes choses pour commencer les approches & faire une premiere attaque, & le lendemain il alla en personne reconnoître la place, accompagné seulement de cinq ou six Officiers; mais il avoit posté deux cens hommes d'armes à portée de le soutenir en cas de surprise & de nécessité. Les Sévillans ayant vu du haut de leurs murs ces six ou sept Cavaliers qui s'étoient fort avancés, firent sortir cent chevaux par une fausse-porte, dans le dessein d'envelopper ce peu de monde : mais du Guesclin étoit trop habile

dans le métier pour se laisser surprendre, & ç'auroit été la premiere fois. Il avoit envoyé un de ses hommes au galop jusques sur la contrescarpe. Celui-ci ayant apperçu ces cent chevaux des ennemis, revint, comme il étoit allé, en rendre compte à du Guesclin, qui fit en sorte de les attirer au combat, bien assuré que ses deux cens hommes-d'armes feroient leur devoir : en effet les cent ennemis sortent du fossé & viennent impétueusement fondre sur le Connétable & sur sa petite troupe, qui feignirent de se retirer, & tous étant bien montés étoient sûrs de ne pas être atteints que quand ils le voudroient : les ennemis les poursuivirent vivement, & furent étrangement surpris de voir venir à eux cent hommes-d'armes au trot, (car le Connétable n'en commanda pas davantage, afin de mieux engager le combat, & il avoit laissé les autres derriere une maison qui les couvroit entierement). Alors du Guesclin avec ses cent hommes-d'armes se met en contenance de recevoir les cent ennemis, qui se voyant égaux en nombre, combattirent vaillamment, lorsque cinquante nouveaux hommes vinrent rafraîchir la troupe de Bertrand,

& un moment après le reste s'y mêla. Les Sévillans jugeant qu'il n'y avoit pas à reculer, & qu'ils seroient déshonorés s'ils avoient fui, prirent le parti de se défendre merveilleusement. Du Guesclin crut qu'il n'auroit pas été digne de lui, ni dans l'exacte générosité de les faire tuer, & voulut les avoir prisonniers, pour sçavoir d'eux exactement l'état de la place : c'est pourquoi il leur cria de se rendre, & qu'ils seroient bien traités. Leur Commandant, qui étoit un Maure, très-vaillant & homme de bonne mine, lui remit à l'instant son épée : alors le Connétable fit cesser le combat, laissa les prisonniers à la garde de ses gens, & continua d'aller reconnoître la place, comme il avoit commencé. Après sa ronde faite, il revint à sa troupe, & donna la liberté à quatre-vingts des ennemis, les autres ayant été tués : Il leur fit rendre leurs chevaux & leurs armes, & se contenta de retenir le Commandant avec deux ou trois autres, & le lendemain il les renvoya aussi chez eux, après avoir pris d'eux toutes les lumieres dont il avoit besoin sur l'état de la ville.

Le retour de ces prisonniers dans Sé-

ville, contribua beaucoup à augmenter l'estime que l'on y avoit pour le Connétable, dont le nom y étoit déja parvenu : ces hommes raconterent avec quelle valeur & quelle prudence il avoit conduit son opération : mais ils ne pouvoient assez exalter sa grandeur d'ame & la générosité avec laquelle il les avoit traités ; en sorte que tout le monde convint que la renommée ne leur avoit annoncé de notre Héros rien qui ne fut exactement vrai.

Avant que de renvoyer ces derniers prisonniers, il les présenta au Roi, qui approuva tout ce qu'il avoit fait : le Prince interrogea lui-même le Commandant sur l'état de la place, & chargea des Seigneurs de sa Cour d'interroger de même, mais séparément, les autres prisonniers, afin de combiner leurs rapports, & de n'être pas trompés. Toutes leurs relations se trouverent uniformes, & on en conclut que Séville étoit suffisamment garnie de toutes sortes de munitions pour deux ans, qu'elle contenoit tant en soldats qu'en bourgeoisie plus de vingt mille hommes portans les armes, tous résolus à faire une belle défense, & à souffrir les dernieres extrémités, plutôt que

de fe rendre. Ils fe vantoient d'avoir la gloire eux feuls de rétablir le Roi D. Pedre, & qu'ils mettroient leur ville en cendres avant que de la voir paffer fous d'autres loix que les fiennes : les femmes, les enfans & les vieillards travailloient jours & nuits aux réparations des murailles, & aux nouvelles fortifications que l'on ajoutoit aux anciennes. On fçut que la garde ordinaire étoit de fix mille hommes qui fe relevoient toutes les vingt-quatre heures : que leur ville étoit féparée en trois quartiers, celui des Chrétiens, celui des Juifs, & celui des Sarazins, & qu'on en avoit formé un quatrieme dans le Palais du Roi, deftiné à y retirer les malades & les bleffés, avec les effets les plus précieux, & les richeffes des particuliers : que l'on difpofoit toutes les Eglifes pour être des aziles & des retraites en cas de befoins, ou que l'on fût forcé par un affaut : que l'on ne manqueroit pas de faire de fréquentes forties ; qu'enfin on donneroit au Roi D. Pedre le loifir d'affembler de puiffantes forces, & qu'on efpéroit le revoir dans peu de temps.

Sur ces rapports très-femblables de tous les prifonniers féparément, on dé-

libéra sur le parti qui étoit à prendre. On comprend aisément que les circonstances étoient trop intéressantes, pour que les avis ne fussent pas très-partagés dans le Conseil. Les uns vouloient que l'on se rendît maître de toutes les petites Villes & Places des environs, & que l'on s'y fortifiât, pour couper les vivres à une Ville si grande & si peuplée, qu'on l'affameroit immanquablement bien-tôt, & qu'ainsi peu à peu on la reduiroit à la nécessité de capituler. D'autres étoient d'avis que l'on se retirât sans entreprendre ce siége, & sans s'y engager plus avant; quelques-uns remontrerent que les chaleurs étant devenues excessives, les maladies se mettroient infailliblement dans l'armée, & qu'il étoit beaucoup plus sage de ne pas hazarder tant d'hommes qu'elles pourroient emporter, puisqu'il n'y avoit aucune apparence de réduire en trois mois une place aussi forte que celle-là, & que si on y étoit surpris de l'hyver, les marais se rempliroient d'eaux, & tout ce que l'on auroit fait deviendroit inutile.

Du Guesclin parla à son tour, & dit avec son assurance & sa confiance ordinaires: » Ce n'est point à des Conqué-

rans à prendre l'un ni l'autre de ces partis, quand même ils ſeroient les meilleurs ; nous ſommes dans le cas de tout attendre de notre bonne fortune, & de la valeur d'une armée tant de fois victorieuſe : il eſt très-évident que ſi l'on manquoit la priſe de Séville, tout ce que nous avons conquis juſqu'ici ſeroit perdu. Nous ne devons donc pas manquer à en preſſer le ſiége, puiſque nous n'en ſerons jamais les maîtres que par la force, & nous y employer ſans relâche : car d'un côté c'eſt ſe tromper ſoi-même volontairement, que de croire qu'en affamant la Ville à force de temps & de longueurs, nous amenerons les Bourgeois à capituler : de l'autre, ces mêmes longueurs donneront à D. Pedre le loiſir de venir ſur nous en force, & à ſes amis la hardieſſe de ſe joindre à lui, & de tout entreprendre, ce qu'ils n'oſent faire dans la ſituation actuelle de ce Prince, & la nôtre : au lieu que ſi nous pouvons, comme il n'eſt pas impoſſible, & comme je l'eſpere, entrer dans la Ville, la guerre ſera terminée, & la conquête de toute la Caſtille conſommée. Alors D. Perdre totalement dépouillé, ſera ſans reſſource, & au-

ra bien plus de peine à trouver des amis & des secours étrangers, que si nous laissions une si importante place en son pouvoir, avec tout le territoire des environs qui est extrêmement grand. Enfin quand cette derniere conquête sera faite, nous aurons à choisir, ou d'aller contre les Infideles de Grenade, comme c'est notre destination, ou à la rencontre des secours que D. Pedre pourroit amener d'Affrique.

L'avis de du Guesclin l'emporta sur tous les autres, aussi étoit-il sans comparaison plus juste & plus sensé, suivant la circonstance & l'état des choses. En conséquence il fut déterminé que sans autre délai, la Ville seroit dès le point du jour du lendemain, assaillie de toutes parts, & pour cet effet on commanda des travailleurs pour saper les murailles & y faire des ouvertures. Les échelles furent préparées, & quinze mille hommes ordonnés pour l'assaut, & grand nombre d'autres pour les soutenir & rafraîchir. On fit quatre attaques, le Roi en personne se chargea des deux premieres, dont l'une devoit être adressée au quartier des Mahométans, & l'autre vers une partie de celui

des Chrétiens. La troisieme fut confiée aux François, sous les ordres du Comte de la Marche, du Marechal d'Andreham, du Sire de Beaujeu, & du Chevalier Vert, (Louis de Châlon), & devoit attaquer l'autre partie du quartier des Chrétiens : & la quatrieme fut destinée aux Anglois, contre le quartier des Juifs, sous le commandement de Hüe de Caurelée & de Mathieu de Gournay. Du Guesclin avec ses Bretons devoit avoir l'œil par-tout pour seconder les assaillans, soutenir ceux qui auroient été repoussés, & chercher surtout à enfoncer quelques portes.

Dès qu'il fut jour, on marcha dans l'ordonnance que nous venons de dire. Les assiégés avoient bordé leurs murailles & leurs tours de gens de traits, pendant que les femmes & les enfans y portoient des pierres & des chaudieres d'eau & d'huile bouillantes, pour jetter par les créneaux sur ceux qui se présenteroient aux échelles. Tout ce que les assiégeans purent faire ce jour-là, fut de combler une partie du fossé, & il y eut de part & d'autre quelques hommes tués à coups de fléches; mais en petit nombre.

Le lendemain l'attaque recommença dès le point du jour, & les gens qui étoient à D. Henri, & sous ses ordres, animés par le souvenir de leurs victoires passées, & plus encore par l'espérance d'un grand pillage dans une Ville aussi vaste & aussi riche que celle-là, qui passoit pour la plus opulente de toute l'Espagne, alloient à l'assaut avec une ardeur inexprimable. Les habitans qui avoient à défendre leurs personnes, leurs familles, leurs biens, leurs maisons, leur patrie & leur propre honneur, connoissoient assez le péril où ils étoient de tout perdre, aussi se défendoient-ils suivant l'intérêt qu'ils avoient à conserver. Les assaillans dresserent donc les échelles de toutes parts, & de toutes parts elles furent renversées, de sorte que la journée s'étant passée dans de si violens travaux, la nuit vint les interrompre, & força les deux partis à se retirer.

Ces commencemens, ayant été plus à l'avantage des assiégés que des assaillans, leur avoient enflé le cœur, & presque dissipé la terreur que le nom & la réputation de du Guesclin leur avoit imprimée, jointe à la valeur connue de

ses Bretons ; ils allerent même jusqu'à mépriser l'armée de D. Henri, & à en donner des marques publiques : ces troupes irritées résolurent de s'en venger, en réparant avec avantage le peu de succès qu'elles avoient eu, elles prirent même de la haine contre les assiégés qui les avoient insultés. Ce siége dura très-long temps, & il n'y avoit pas de jour qui ne fut marqué par quelque événement extraordinaire.

Enfin D. Henri commença à s'ennuyer d'être trois mois devant une place, pendant que tant d'autres lui avoient ouvert leurs portes sans se faire battre, & même avec une satisfaction marquée. Il en fit un jour des reproches à ses soldats, il leur dit qu'il sembloit que leur valeur n'étoit plus la même qui lui avoit conquis tant d'autres villes, & ajouta que c'étoit cependant là que leurs travaux devoient être couronnés, & leurs conquêtes assurées. Ce peu de mots leur donne une nouvelle ardeur : ils courent aux échelles, les plantent contre les murailles & font des efforts surnaturels. Enfin après six heures d'une attaque générale, les Anglois parvinrent à forcer le quartier des Juifs, qui payerent leur

malheur bien cher ; car les Chrétiens & les Mahométans qui ne combattoient pas ſur les murailles, les ſoupçonnant d'intelligence, fondirent ſur eux avec une fureur qui tenoit de la rage, & firent de ces malheureux un carnage épouvantable. Du Gueſclin s'appercevant du ſuccès des Anglois, court de quartier en quartier, fait voir aux ſoldats les enſeignes du Seigneur de Caurelée, plantées ſur une tour ; cela leur donna une hardieſſe nouvelle, ils redoublerent leurs efforts, & les Bretons gagnerent le haut de la muraille. Alors tout fléchit & ſe mit en fuite vers le Château qui n'étoit pas capable d'en contenir la moitié, & les premiers entrés fermerent les portes aux autres, dans l'appréhenſion que les vainqueurs n'y entraſſent avec eux. Les derniers combattirent encore, mais foiblement, & enfin ils implorerent la clémence du vainqueur.

Le ſoldat étoit tellement animé qu'il ne vouloit pas ceſſer le carnage, quelques peines que les Chefs ſe donnaſſent ; cependant ils y parvinrent & ſauverent la vie à un bon nombre. Reſtoit à gagner le Château : du Gueſclin n'étoit pas d'avis qu'on le forçât, parce qu'il y

périroit immanquablement quantité de gens de marque, & de braves soldats du parti du Roi, & qu'en même-temps la même chose arriveroit du parti contraire, parce qu'il s'y étoit retiré tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la ville & dans la garnison. Il remontra ces raisons à D. Henri, & lui exposa que les Officiers & soldats ennemis n'ayant fait que remplir leurs devoirs, montroient qu'ils seroient pour lui des sujets fidéles, qui dans la suite pourroient lui rendre de bons services; que d'ailleurs il s'étoit retiré dans le Château un grand nombre de vieillards, de femmes & d'enfans, qu'il ne seroit pas possible de sauver de la fureur & de la licence du soldat: que le butin y seroit si considérable, que le soldat enrichi quitteroit l'armée, en sorte qu'il se trouveroit sans forces, & qu'une pareille victoire lui feroit à lui-même plus de tort que la perte d'une bataille.

Le Roi se rendit à de si bonnes raisons, & ordonna à du Guesclin de s'avancer sur le bord du fossé, & de parler aux Chefs & Commandans: il y alla, & les fit appeller par un Hérault;

ils deſcendirent à la porte, & ſortirent ſur la planchette qu'ils firent baiſſer. Du Gueſclin leur dit, que l'extrémité où ils étoient, ſervoit de témoignage & de preuve conſtante de leur valeur; mais qu'auſſi ils devoient juger que cette valeur n'étoit pas toujours invincible: qu'ils avoient acquis tant de gloire pendant le ſiége, par leur belle défenſe, qu'il ſeroit difficile de décider qui en remportoit plus d'honneur, des vainqueurs ou des vaincus. » Je vous conjure, ajouta-t-il, avec toutes les inſtances poſſibles, de ne pas obliger le Roi à vous faire attaquer: il eſt temps pour vous de reconnoître ſa bonté & ſa clémence, je vous en apporte de ſa part toutes les aſſurances que vous pouvez déſirer, & vous invite de les accepter. Mais ſi l'intérêt de votre conſervation vous touchoit ſi peu, que vous aimaſſiez mieux mourir honorablement l'épée à la main, que de vous ſoumettre aux loix que la néceſſité & votre état préſent vous impoſent, conſidérez au moins cette multitude de victimes innocentes dont le ſalut doit vous être cher, & que vous ſacrifieriez à une réſolution barbare qui tiendroit du

désespoir. Vous devez au contraire les protéger & les défendre, vous ne le pouvez qu'en acceptant une capitulation honorable, puisque désormais la force de vos armes vous est devenue inutile «.

Le Gouverneur répondit pour tous, qu'ils pouvoient être vaincus, mais que leur vertu ne pouvoit se soumettre à l'inconstance de la fortune : qu'ils étoient tous délibérés de mourir, & d'effacer par leur sang leur malheur & la honte de leur défaite : que les vieillards qui étoient parmi eux leur avoient appris à préférer une mort glorieuse à l'ennui & à la honte d'une conservation sans honneur, & qu'ils vouloient par leur mort continuer ces mêmes leçons à ceux qui viendroient après eux. Que les femmes les avoient élevés dans ces nobles sentimens, & qu'elles ne balanceroient pas à pratiquer ce qu'elles leur avoient elles-mêmes appris. Que quant aux enfans (dont sans doute quelques-uns échapperoient à la fureur des armes), ce seroit pour leurs peres & pour eux un opprobre éternel, s'ils avoient le malheur de vieillir souillés de la lâcheté de leurs ayeux : qu'au con-

traire ce seroit un honneur pour leur mémoire que ces mêmes enfans racontassent aux leurs, & transmissent à la postérité un acte si glorieux de fermeté & de courage. Cela dit, il remercia du Guesclin de sa bonne volonté, prit congé de lui au nom de tous ses compagnons, & ils rentrerent dans le Château.

Le Roi instruit de l'opiniâtreté des assiégés, en fut vivement mortifié : il regretta d'être obligé de faire un exemple nécessaire sur tant de braves gens; mais il ne put se dispenser de les faire attaquer de toutes parts, & dans un moment la muraille fut gagnée. Du Guesclin qui y étoit arrivé des premiers, contint les soldats, & suspendit l'affaire, pour se donner le moyen de faire un dernier effort sur ces hommes déterminés : il leur fit une seconde fois les offres qui leur avoient été faites, & qu'ils avoient rejettées, voulant périr plutôt que de recevoir aucune grace : cependant ils revinrent à eux, ils ne purent s'empêcher d'admirer la générosité d'un ennemi qui avoit la victoire dans les mains, qui non-seulement usoit d'une si grande modération, mais

sembloit encore leur demander comme une grâce leur conservation. Le Commandant ravi d'un si noble procédé, tendit la main à du Guesclin, ensuite il lui fit voir un bucher tout prêt où il alloit faire mettre le feu pour consumer tout ce qui étoit dans le Château, hommes & biens, enfin il lui donna sa parole, & lui remit le Château au nom du nouveau Roi.

Par la réduction de cette importante place, D. Henri se vit universellement reconnu pour Roi de Castille & de Léon, & n'eut plus rien à faire qu'à donner toutes ses attentions au gouvernement de ses Royaumes, & à récompenser tant de braves gens qui l'avoient mis & maintenu sur le Thrône : après quoi il les licentia, pour que chacun pût aller jouir dans ses biens & dans sa famille d'un repos qu'ils avoient si bien mérité.

Pendant l'intervalle du long siége de Séville, que nous venons de rapporter, le malheureux D. Pedre qui regardoit cette place comme la derniere qui pût lui conserver la qualité de Roi, & même comme imprénable, vû l'état où il l'avoit laissée, espéroit que la fidélité

le défendre de ceux qui le dépouilloient. On ne peut voir un événement si surprenant sans concevoir que la Divinité présidoit à tout ce qui étoit arrivé ; qu'elle avoit été trop offensée par les crimes, les barbaries, les impiétés de ce détestable Prince, pour n'en pas faire un exemple capable d'effrayer tous les hommes & les Rois mêmes).

Réduit à cette extrémité de malheurs, il sentit vivement la grandeur de sa chûte, en comparant sa gloire & sa puissance passées avec l'état où il se voyoit réduit : ses réflexions le conduisirent à une mélancolie mêlée de fureur : tantôt les larmes lui tomboient des yeux, tantôt les soupirs & les sanglots lui échappoient malgré lui ; mais son orgueil indomptable les lui faisoit cacher autant qu'il le pouvoit. En quittant le port, il fixa ses yeux vers la terre qu'il quittoit, il resta long-temps plongé dans une profonde tristesse, & dit enfin pour toute parole, *je la reverrai.* Un de ses Courtisans lui répondit, qu'il dévoit espérer le bonheur de revoir l'Espagne, & que si Dieu avoit voulu lui faire ressentir sa rigueur, ce n'étoit que pour faire éclater plus glorieusement sa justice & la bonté de sa

cause. Mais cet esprit inflexible ne tournoit pas ses vuës vers la Divinité, au contraire il ne méditoit que vengeances & supplices, & il s'écria encore une fois d'un ton plus violent que la premiere : *Je la reverrai*, vous dis-je, *oui ; je reverrai l'Espagne, & mes ennemis m'y reverront.*

Cependant le vent lui étoit favorable, & le poussa en peu de temps à Lisbonne, où le Roi de Portugal son oncle, apprenant son arrivée, vint au devant de lui, & le reçut avec tous les honneurs dûs à un si grand Roi. D. Pedre sans perdre un moment entra en matiere sur le sujet de son voyage, & sur l'état de ses affaires, dont ses Ambassadeurs avoient deja instruit les Ministres de Portugal, & conféré sur les demandes qu'ils avoient faites. D. Pedre offroit de donner sa fille aînée à l'Infant de Portugal, & de très grands avantages d'ailleurs, si ce Prince vouloit l'assister d'hommes & d'argent : la réponse fut que le Portugais le supplia de l'excuser de l'impossibilité où il étoit de le secourir : qu'il avoit été tellement sensible à ses disgraces, que s'il s'étoit trouvé en état de lui rendre service,

il n'auroit pas attendu qu'il eut pris la peine de venir le demander : le pria de considérer que ce Royaume étoit de peu d'étendue, qu'il se trouvoit dépourvû d'hommes & de finances par les guerres qu'il venoit d'avoir à soutenir : que de plus le secours qu'il pourroit lui donner seroit très-peu de chose en comparaison des forces de D. Henri, qui peut-être en saisiroit l'occasion pour lui déclarer la guerre & s'emparer de ses Etats, dont la conquête ne lui seroit pas si longue & si difficile que l'avoit été celle des deux Castilles & du Royaume de Léon : qu'il s'en rapportoit à lui-même s'il n'avoit pas un intérêt essentiel de garder la neutralité, tant par ce qu'il venoit de lui exposer, que parce que la femme de D. Henri étoit de son sang, quoique d'un dégré plus éloigné que lui.

D. Pedre voyant qu'il étoit absolument décidé dans le Conseil de Portugal de ne lui donner aucun secours, & qu'il n'y avoit aucune apparence d'en faire changer la résolution, se retrancha à demander au Roi seulement la permission de traverser ses terres pour se rendre dans le Royaume de Galice, où D. Fernand de Castro étoit allé l'atten-

dre, & d'où il espéroit de mettre quelque ordre dans ses affaires.

A peine D. Pedre étoit-il hors de Lisbonne, que Mathieu de Gournay, Anglois, y arriva de la part de D. Henri, & n'eut pas grande peine à remplir son ambassade, tout ce qu'il venoit demander au Roi de Portugal, se trouvant déja terminé à sa satisfaction : il confirma ce Prince dans ses sentimens, & repartit.

(Pendant un séjour qu'il avoit eu occasion de faire précédemment à Lisbonne, le Roi de Portugal ordonna un Tournoi pour le rendre témoin de l'adresse des Seigneurs de sa Cour. Gournay s'y montra glorieusement, & avec une force & une valeur extraordinaire : il avoit renversé tous les Chevaliers qui avoient osé entrer en lice avec lui. Il y avoit alors à la Cour un Gentilhomme Breton nommé de la Barre (1), qui faisoit honneur à sa nation, & qui y soutenoit avec avantage la réputation de bravoure qui lui étoit acquise : le Roi fit dire à ce

(1) Sa postérité subsiste encore près de Chinon en Touraine, sous le nom des Seigneurs de la Barre.

Gentilhomme de s'armer & de se présenter pour combattre contre Gournay; il s'arma, & entrant dans le champ, il fit signe qu'il demandoit à rompre une lance; Gournay l'accepta, mais il reçut de son adversaire un si furieux choc qu'il en fut renversé par terre, & qu'il en eut un bras cassé. L'Histoire dit qu'il étoit moins chagrin de son bras cassé que d'avoir été vaincu par un Breton, y ayant entre ces deux nations une antipathie invincible).

1367. Le Roi D. Henri sçachant que D. Fernand de Castro étoit dans la Galice & qu'il y travailloit pour le service de D. Pedre, qui devoit y arriver lui-même dans peu de jours, craignit que cette circonstance ne fit quelque tort à ses affaires dans Burgos & dans toute la Castille vieille; il s'avança de ce côté-là avec son armée, tant pour empêcher ce qu'il craignoit, que pour s'assurer du Roi de Navarre, dont l'inconstance, ou plutôt l'infidélité, lui étoit suspecte, & en même-temps contenir le Comte de Foix.

D. Pedre apprenant la marche de D. Henri, prit son parti de sortir de la Galice, après s'y être signalé par un trait

trait digne de lui, qui fut de faire assassiner l'Archevêque de Compostelle. Ensuite il s'embarqua avec les deux filles qu'il avoit eues de Marie de Padilla; mais le vent lui fut tellement contraire qu'il fut repoussé dans le même port d'où à peine venoit-il de sortir, & qu'il ne put jamais quitter que le vent n'eut changé. Il laissa en Galice son fidéle serviteur D. Fernand de Castro, qui s'employoit à y maintenir ce qui lui restoit d'autorité, & à lui conserver ce Royaume; mais l'arrivée de D. Henri renversa tous ses efforts, les plus grands Seigneurs étant venus se soumettre au nouveau Roi, & toutes les villes lui ayant ouvert leurs portes.

D. Fernand seul résista, & même se mit en défense dans une place que l'histoire ne nomme pas: D. Henri l'y assiégea, & le réduisit à lui donner sa parole de rendre sa place, si avant le jour de Pâques prochain, (1) son maître ne paroissoit pas en forces capables de rentrer

(1) C'est une négligence bien considérable aux Ecrivains de ces temps-là de ne rien dater, à peine peut-on trouver les dates des années dont on écrit les événemens.

dans les Etats dont il étoit dépossédé. D. Henri s'en contenta, & marcha vers la Navarre, toujours inquiet de la conduite du Roi Charles le Mauvais, perfide par caractere, & qui avoit mille fois donné sa foi & violé ses sermens, vis-à-vis des Rois de France Jean, & Charles V. son successeur. Il y eut entre D. Henri & Charles le Mauvais, une conférence où les deux Rois voulurent que du Guesclin assistât, pour être témoin & comme garant des traités qu'ils se disposoient à faire ensemble. Le résultat de cette entrevue fut que le Navarois entra de nouveau dans la ligue contre D. Pedre, promit de ne lui donner aucun secours, & d'empêcher le passage par ses terres aux troupes que le Prince de Galles pourroit lui envoyer : il confirma sur-tout ce dernier article, sur ce que l'on sçavoit que D. Pedre étoit déja en Guyenne, où le Prince de Galles résidoit, & qu'il sollicitoit son secours & sa protection. Quand cette négociation fut terminée, D. Henri fut obligé de licencier les troupes Angloises qu'il avoit avec lui, à qui le Prince de Galles avoit mandé de venir le rejoindre. Le Roi D. Henri

jugeant de-là l'orage qui se préparoit contre lui, fit partir du Guesclin pour la Cour de France, chargé de faire de nouvelles levées, & de les amener en Espagne pour l'ouverture de la campagne suivante.

A peine fut-il parti que D. Fernand de Castro regardant son absence comme une conjoncture favorable, & la séparation des Anglois d'avec D. Henri, comme un autre grand avantage, rassembla ses amis, & avec eux reprit une grande partie des places que D. Pedre avoit perdues dans la Galice, menaça le Roi de Navarre de lui faire la guerre, s'il ne renonçoit à son dernier traité fait avec D. Henri, & commença à ébranler sa fidélité & ses sermens. Pendant que D. Fernand de Castro, s'occupoit ainsi à rétablir les affaires de D. Pedre, D. Henri étoit à Burgos, où il tenoit les Etats du Royaume, y renouvelloit ses alliances avec le Roi d'Arragon, & se disposoit à la guerre pour le Printemps, & à conserver par ses armes des conquêtes qui lui avoient tant coûté.

1368. D. Pedre qui avoit d'abord voulu implorer le secours des Princes Afriquains, & que les circonstances

avoient empêché de passer la mer, s'étoit, comme nous l'avons dit, rendu en Guyenne, & étoit auprès du Prince de Galles à Bordeaux ; il le pressoit de contribuer de toute sa puissance à le rétablir : » Il y va de votre gloire, lui disoit-il, après tant d'actions héroïques qui rendront votre nom immortel, de vous déclarer protecteur d'un Prince opprimé : personne au monde n'est plus capable d'opérer mon rétablissement qu'un Prince heureux, vaillant, & redouté comme vous l'êtes ; & si vous vouliez seulement paroître en Espagne avec une puissante armée, je suis assuré que l'ancienne & naturelle affection de mes sujets renaîtroit dans tous les cœurs : je suis déja instruit que le plus grand nombre regrette de s'être rendu à mon ennemi, & d'avoir été forcé par ses armes victorieuses à recevoir ses loix : je sçais que les principales villes souhaitent de me revoir, & que chacune se rendroit avec d'autant plus d'empressement, qu'elles voudroient à l'envie l'une de l'autre obtenir une amnistie de leur défection : d'ailleurs votre intérêt personnel vous y engage ; si D. Henri reste en possession de la Couronne de Castille,

c'est pour vous un ennemi de plus & certain ; ce sera toujours un allié des François ausquels il doit sa grandeur présente, & leurs armes étant réunies, tôt ou tard ils vous enleveront la Guyenne. Voilà, ajoutoit-il, des moyens qui devroient vous déterminer, tant pour vos propres intérêts que pour les miens, mais de plus, & pour reconnoître vos bienfaits, je m'engage à rendre hommage des Royaumes de Castille & de Léon au Roi Edouard votre pere, & d'en contracter l'engagement pour moi & mes successeurs à perpétuité, en qualité de vassaux de la Couronne d'Angleterre ; je payerai tous les frais de la guerre, & pour garantie de mes promesses, je vous mettrai dans les mains tous mes trésors, & mes deux filles en ôtages ». Il ne craignoit pas de trop promettre, sauf à n'en pas tenir la moitié, & peut-être rien du tout. La principale piece de son trésor étoit cette table d'or dont nous avons déja parlé, p. 437.

Le Prince de Galles reçut les propositions du Roi D. Pedre, mais il ne jugea pas à propos de rien conclure, sans la participation d'Edouard son pere, à qui il dépêcha un exprès. Le Conseil de

ce vieux Roi eut de la peine à prendre un parti; on y connoissoit assez D. Pedre, pour juger qu'il ne tiendroit de ses promesses que ce qu'il ne pourroit absolument refuser, & qu'il les avoit faites avec tant d'étendue, que quand il auroit eu en les faisant, dessein de les tenir, il les réduiroit à rien, s'il redevenoit en forces; que quand même il voudroit les exécuter, les Etats de Castille s'y opposeroient, comme ceux de France avoient fait au traité de Bretigny. On prévoyoit qu'après son rétablissement il arriveroit de deux choses l'une, ou le dépit d'avoir été trompé, ou la nécessité de lui faire la guerre, après avoir engagé l'Angleterre dans de très-grandes dépenses perdues. Que par-dessus cela, on n'avoit aucune assurance de réussir dans une telle entreprise, & de chasser un Prince brave, victorieux & adoré de ses sujets, comme l'étoit D. Henri, pour remettre sur le Thrône un Roi dont on ne pouvoit se dissimuler les vices, & que ses cruautés & sa tyrannie avoient rendu odieux; qui ne respiroit que ressentiment & vengeances, & dont, par cette raison, ses sujets avoient lieu de craindre qu'il ne remplît son Royaume de

ſang & de déſolation. Que les Rois de Portugal & d'Arragon, & les Maures d'Eſpagne s'oppoſeroient à ſon rétabliſſement, par la crainte qu'ils auroient qu'il ne ſe vangeât du refus qu'ils lui avoient fait de le ſecourir : que ſi l'armée Angloiſe venoit à avoir du déſavantage en Eſpagne, ſoit par la perte d'une bataille, ſoit par les maladies, ou faute de vivres, ce qui étoit très-poſſible, on ſe reprocheroit d'avoir ſacrifié la fleur des forces du Royaume, & de l'avoir expoſée à être la proie des François & des Ecoſſois, anciens ennemis de la nation. On ſçavoit encore que le Roi de France avoit fait alliance avec D. Henri, & qu'il n'y avoit pas à douter que ſi le Prince de Galles alloit, ou envoyoit du ſecours à D. Pedre, le Roi de France ne le fît ſommer de s'en départir à cauſe de la mouvance de la Guyenne de ſa Couronne, & en cas de refus, qu'il n'entrât en armes dans cette Province & dans tout ce qui appartiendroit à l'Angleterre, où il ne ſe trouveroit plus perſonne pour défendre le pays. Pour concluſion on décida qu'il falloit abandonner D. Pedre à ſa mauvaiſe fortune, reconnoître que ſes diſgraces

étoient évidemment l'effet de la vengeance divine, & au contraire faire avec D. Henri une alliance très-étroite, pour le détourner de son attachement à la France.

Ces observations politiques, toutes sages qu'elles étoient, furent combattues & renversées par trois motifs. Le premier étoit l'empressement que tout le monde connoissoit au Prince de Galles pour cette entreprise; le second étoit l'ambition du Roi Edouard, qui désiroit voir avant de mourir les Rois de Castille au nombre de ses Vassaux : (comme si une pareille clause auroit pû se soutenir). Le troisieme motif étoit une jalousie que le Prince de Galles avoit du renom & de la grande réputation de du Guesclin, & celle que toute la nation Angloise avoit qu'une si grande & si belle expédition eut été faite par les François. On considéroit encore que de tous temps l'Angleterre avoit eu des alliances avec la Castille; on avoit compassion d'un Roi si généralement dépossédé, & on regardoit comme une chose d'une dangereuse conséquence pour les Souverains, de souffrir un bâtard jouir paisiblement d'une Couronne qu'il avoit

enlevée, sans aucune apparence de droit ni de justice. Par toutes ces considérations, le Roi Edouard envoya à son fils un pouvoir illimité de faire ce qu'il jugeroit à propos, & joignit à ce plein pouvoir quatre cens lances, & quatre cens archers que lui mena le Duc de Lancastre son frere. Un nombre de Seigneurs Anglois accompagnerent ce Prince à Bordeaux pour être de l'expédition.

A l'ouverture des lettres du Roi, le Prince de Galles se décida à l'instant pour la guerre qu'il souhaitoit avec passion, & toute la Guyenne fut d'abord en mouvement pour lever des hommes & pour les préparatifs. Tous les Seigneurs de la Province voulurent témoigner à ce Prince leur affection & leur courage, & se disputerent à qui auroit les plus belles Compagnies & les plus vaillans hommes. La difficulté étoit de sçavoir comment on entreroit en Espagne, & l'on sçavoit que dans l'entrevue du Roi D. Henri avec le Navarois, il avoit été convenu que celui-ci empêcheroit le passage par ses terres; & comme il étoit le maître des gorges des Pyrenées, il l'étoit par conséquent de barrer le chemin, s'il l'eut voulu, & on n'auroit pû ten-

ter de passer de force, sans exposer toute l'armée à un péril évident. Mais comme on connoissoit le Navarois pour peu scrupuleux dans l'observation de ses traités, on ne désespéra pas de le corrompre. Jean Chandos, Anglois, & le Captal de Buch, Gascon (1), se chargerent de cette négociation, & l'allerent joindre à Pampelune, où il les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié & de joie : ils eurent avec lui une conférence particuliere, & lui remontrerent de la part du Prince de Galles qu'il s'étoit fait un préjudice considérable en faisant alliance avec un usurpateur & un sujet rebelle : qu'il sçavoit à n'en pouvoir douter que D. Henri avoit contracté des liaisons qui ne se pouvoient rompre avec le Roi d'Arragon, ennemi juré de

(1) Il eut un frere, Archambault de Grailli, dont la femme Isabelle étoit sœur de Mathieu de Castelbon, Comte de Foix, après la mort duquel il en prit le titre en 1400, & en fit hommage au Roi Charle VI, à Paris, où il vint avec sa femme que l'on nommoit la Perle du monde, à cause de sa beauté & de sa vertu. L'illustre Gaston de Foix, Duc de Nemours, tué à Ravenne en 1512, étoit leur arriere petit-fils.

la Navarre, & que s'il ne prenoit de loin des mesures pour prévenir les événemens dont sa Couronne étoit menacée, il devoit craindre que ce nouveau Roi, se voyant constamment affermi, ne s'unît quelque jour avec celui d'Arragon pour le traiter comme D. Pedre, & le dépouiller. Que non-seulement par son dernier traité il avoit renoncé à ses anciens amis dont il avoit reçu des secours essentiels dans ses affaires, mais qu'il s'étoit jetté entre les bras des ennemis de sa personne & de sa maison. Qu'ainsi il étoit pour lui du plus grand intérêt de se maintenir dans l'amitié du Prince de Galles, & de lui donner par ses terres le passage qu'il lui demandoit pour son armée, d'autant plus qu'il ne pouvoit se dissimuler qu'en cas de refus, le Prince n'auroit pas beaucoup de peine avec d'aussi vaillantes troupes que les siennes à avoir par force, ce qu'il ne pourroit obtenir de bonne grace : que même, si ce n'étoit que le Prince souhaitoit cela de son amitié par préférence, il en feroit la proposition au Comte de Foix, qui ne demanderoit pas mieux, attendu l'argent que l'armée répandroit dans son pays : que les circons-

tances étoient pour lui les plus avantageuses du monde, par la situation fâcheuse où D. Pedre étoit réduit, & par la nécessité où il se trouveroit de lui accorder toutes les conditions qu'il lui imposeroit, & que s'il en faisoit difficulté, le Prince de Galles non-seulement l'obligeroit de les accepter, mais même se rendroit garant de leur exécution. Et ils conclurent par l'engager à venir voir le Prince de Galles à Bayonne, & lui offrir le passage qu'il souhaitoit à travers la Navarre, ce qu'il pouvoit faire sans scrupule, n'ayant fait aucun traité par lequel il se fût détaché de l'alliance d'Angleterre : qu'enfin quand il seroit à Bayonne, le Prince ménageroit ses intérêts avec D. Pedre, qui devoit être considéré malgré ses malheurs, comme seul & légitime Roi de Castille.

Le Roi de Navarre se rendit à tant & de si spécieuses raisons, & promit aux deux Négociateurs qu'il se rendroit à Bayonne, sous prétexte de rendre une visite au Prince de Galles. Il y fut reçu de la meilleure grace du monde, on lui fit bien des caresses & des amitiés, on traita pour lui avec D. Pedre, qui accorda tout ce que l'on voulut, au moyen de

quoi le Navarois promit non-seulement le passage, mais de joindre ses forces à l'armée Angloise.

Quand D. Henri fut instruit de ce voyage de Bayonne, il ne douta pas un moment de ce qui en pouvoit être l'objet : il en fit ses plaintes au Roi de Navarre, qui s'excusa d'une maniere digne de lui, c'est-à-dire, par de nouvelles perfidies. Il lui manda qu'il n'avoit fait ce voyage que pour voir le Prince de Galles, comme son ancien & intime ami : mais qu'il s'étoit trompé dans les idées qu'il avoit de son amitié, & qu'il avoit été forcé de signer ce qu'on avoit voulu, qu'autrement il auroit eu le dépit de se voir arrêter : que cette surprise ne changeroit rien à leurs traités ; que même il levoit actuellement des troupes pour fermer & garnir ses passages, qu'il lui en renouvelloit sa parole, & qu'il lui promettoit que ses ennemis ne passeroient pas. Que ces troupes qu'il levoit lui étoient tellement nécessaires pour cela, que si le Prince de Galles eut entrepris de passer avant qu'il eut pris cette précaution pour l'en empêcher, il auroit trouvé la Navarre toute ouverte, & sans obstacle ; que personne ne l'auroit

empêché d'y faire tant d'actes d'hostilités qu'il auroit voulu, & qu'il n'avoit osé faire plutôt des levées d'hommes sans que les Anglois en eussent soupçonné la destination : qu'enfin les circonstauces l'avoient forcé à faire ce qu'il avoit fait.

D. Henri ne fut pas la dupe de pareilles excuses, il vit bien qu'il avoit affaire à un homme qui faisoit sa partie des deux mains, pour favoriser l'un & tromper l'autre, suivant son plus grand intérêt. De sorte que pour s'en venger, il commanda à Olivier de Mauny d'entrer avec un corps de troupes dans la Navarre, & de ravager la campagne le plus avant qu'il pourroit. Mauny se trouvoit en Espagne, comme Lieutenant de du Guesclin qui étoit alors à la Cour de France, & pendant son absence commandoit les Compagnies qu'il avoit laissées dans sa Comté de Borgia.

Mauny ne tarda pas un moment à exécuter les ordres de D. Henri : il porta ses armes en Navarre, & fit des courses jusqu'aux portes de Pampelune. Le Roi de Navarre en fut grandement étonné; il craignit que son pays ne devint le théâtre de la guerre, ce qui auroit infailliblement ruiné son peuple,

qui étant le plus pauvre de l'Europe, n'auroit pû fournir à la subsistance d'une armée ennemie. Ce Prince faux par principes & infidéle par caractere, ne sçavoit plus quel parti prendre, il ne voyoit aucune assurance pour lui, de quelque côté qu'il tournât : il regretoit toujours le parti qu'il avoit abandonné, & il avoit en général le malheur de prendre toujours le plus mauvais.

Dans cette perplexité, il se résolut d'essayer de surprendre & de tromper Mauny : il lui envoya un homme distingué, pour lui remontrer qu'il étoit dans l'erreur à son sujet ; qu'il ruinoit un Prince & un territoire entierement acquis à D. Henri ; que ce n'est que par la crainte de voir son pays dévasté par le Prince de Galles & par D. Pedre, qu'il feint d'être leur allié ; mais que dans la vérité il est absolument & sincérement dans les intérêts de D. Henri, & que pour que l'on n'en doutât pas, il étoit prêt à faire tout ce que l'on exigeroit de lui. Mauny fut à son tour fort embarrassé sur la réponse qu'il feroit à cet exposé : il en fit part aux Ministres de D. Henri, qui ne furent pas moins embarrassés de ce qu'ils au-

roient à faire avec un esprit aussi cauteleux & aussi changeant que Charles : ils se déterminerent à feindre de donner dans ses piéges, & d'approuver sa conduite, parce qu'ils vouloient le ménager, de crainte qu'il ne se déclarât ouvertement, & ils crurent ne pouvoir rien faire de mieux pour le présent, que de l'entretenir par-là dans son inconstance, pour que le Prince de Galles & D. Pedre n'eussent aucune confiance en lui : par ce moyen, & cette négociation très-subtile, D. Henri tira encore du Navarois une nouvelle promesse confirmée par serment, de barrer le passage au Prince de Galles, & de l'arrêter autant qu'il le pourroit.

Il est temps de retourner à du Guesclin, que nous avons dit être à la Cour de France, & dont nous avons interrompu l'histoire par le récit que l'on vient de lire, & qui est nécessaire pour l'intelligence de ce que nous avons à raconter, après que nous aurons parlé de son voyage à Paris.

Toutes les aventures du malheureux Roi D. Pedre, étoient arrivées, jusqu'à son voyage à Bayonne, avant que du Guesclin partit pour la France ;

& ce ne fut qu'à l'occasion de la retraite des troupes Angloises de l'armée de Henri, & des soupçons que ce Prince eut contre le Navarois, que Bertrand eut ordre de lui, d'aller faire de nouvelles levées en France & en Bretagne, & de les lui amener.

Du Guesclin étant donc encore auprès du nouveau Roi de Castille, quand Charles le Mauvais fit tous les personnages que l'on vient de voir, D. Henri consulta notre héros, sur la circonstance critique où le Roi de Navarre le mettoit, & lui dit d'abord son avis. » Seroit-il possible, lui dit-il, que le Prince de Galles voulut prendre la protection d'un homme aussi méchant & aussi détesté que l'est D. Pedre ? Les Anglois seroient-ils sages d'entreprendre une affaire aussi périlleuse que douteuse, & dont il ne peut leur revenir le moindre avantage ? Plus j'y pense, plus je trouve qu'il n'y a pas la moindre apparence : cependant le bruit en augmente tous les jours, & le rappel que le Prince de Galles a fait des Anglois qui étoient auprès de moi, m'est un avis de ne pas négliger la rumeur publique. Toute l'Espagne est en allar-

mes ſur les nouvelles que l'on reçoit de toutes parts, que le Prince doit y venir avec une puiſſante armée pour remettre D. Pedre ſur ſon ancien trône. Je ne ſçaurois me le perſuader d'un Prince ſi ſage; ce ſeroit de ſa part agir contre toutes les loix de la prudence & de la politique, que de prétendre remettre toutes les villes d'Eſpagne ſous l'obéiſſance d'un homme généralement odieux, ſous la domination duquel on tremble de retourner; qui n'a ni places, ni amis, ni argent; tandis que je ſuis conſtamment établi ſur le thrône, que je ſuis à la tête d'une armée victorieuſe, & maître des bonnes & principales villes, & de la campagne, que je ſuis aſſuré du cœur des peuples, & que toutes les finances ſont entre mes mains. Ma penſée eſt donc que ce bruit qui ſe répand ſi généralement, eſt une fauſſe rumeur, & une vapeur qui ſe diſſipera d'elle-même «.

Du Gueſclin lui répondit, que tout ce qu'il venoit de dire étoit parfaitement penſé & raiſonné; mais que la fortune étoit une divinité capricieuſe qui ne raiſonnoit pas auſſi ſagement qu'il venoit de faire: qu'elle ſe plaiſoit ordinaire-

ment à traverser les conseils les mieux imaginés, & à déconcerter les hommes les plus avisés & les plus prudens. Que le Prince de Galles avoit le cœur enflé par les heureux succès qu'avoient eu toutes ses entreprises, & sur-tout par celui de la journée de Poitiers, en sorte qu'il pensoit que rien ne lui étoit impossible, & que sa bonne fortune devoit seconder par-tout sa valeur. Que dans la conjoncture présente, il ne falloit donc pas raisonner d'après ce que ce Prince devoit faire, s'il ne prenoit que de bons conseils, mais sur ce que lui peut inspirer son genie entreprenant, ambitieux & guerrier, qui ne cherche qu'à se couvrir d'une nouvelle gloire, rendre sa renommée plus éclatante, & multiplier ses faits d'armes : Ainsi, ajouta-t'il, mon avis est que vous preniez toutes vos mesures pour soutenir la guerre, que vous vous conserviez l'affection que vos sujets vous portent, & celle des grands, en les flattant d'espérances, & que vous ménagiez les villes & communautés : que vos places frontieres soient bien garnies de munitions, que vous entreteniez vos alliances avec vos voisins, que les passages soient bien

fermés, vos troupes bien payées, les regles de la discipline militaire observées, & enfin que vous ne vous borniez pas à mettre votre confiance dans les forces humaines; mais que vous imploriez le secours du Ciel, & les graces & les miséricordes de Dieu, par des prieres publiques : & je vais en France faire pour votre service une levée de vaillans hommes, que je vous amenerai avant qu'il soit temps d'entrer en campagne «.

1368. Après cette conversation ils concerterent ensemble la maniere dont le Roi se conduiroit, tant avec les Rois, qu'avec les sujets de Portugal, de Navarre & d'Arragon : du Guesclin se chargea de voir ce dernier en allant en France. Il partit donc de Burgos (1), & se rendit en diligence & directement à Barcelonne, où étoit le Roi D. Pedre d'Arragon; ce Prince le reçut avec des témoignages de joie si sensibles, qu'il n'eût pû en donner de plus grands au

(1) Il paroît que ce que nous venons de rapporter, s'est passé à l'époque citée plus haut, ou D. Henri tenoit les Etats généraux à Burgos.

plus cher de ses parens ; il lui dit que ce qu'il avoit fait en Espagne surpassoit tellement la croyance humaine, qu'on ne pouvoit le regarder sans ressentir pour lui tout le respect & l'admiration que l'on devoit aux héros : que quand les affaires de D. Henri seroient solidement terminées, il souhaitoit que tous les Rois de la Chretienté l'accompagnassent à la conquête de Jérusalem : qu'en son particulier, il promettoit de se ranger le premier sous ses enseignes, & qu'il s'estimeroit heureux de combattre sous les auspices d'un aussi grand Capitaine. Du Guesclin rougit d'un éloge si excessif dans la bouche d'un Roi, & de ses expressions, & se contenta de lui répondre modestement, que la valeur de D. Henri, & la bravoure des soldats que le Prince lui avoit donnés, avoient conquis la Castille, qu'il n'en avoit été que le compagnon & le témoin, & tout au plus un foible instrument, & qu'il n'avoit pas la vanité de s'en rien attribuer. Le Roi d'Arragon le retint quinze jours à Barcelonne, qu'il employa à lui procurer tous les plaisirs possibles, à lui faire voir la magnificence de sa Cour, & à lui confier les grands desseins qu'il avoit

contre les Sarazins d'Espagne & d'Affrique, & les moyens que lui donnoient pour son projet les Isles de Sardaigne, de Sicile, de Mayorque & Minorque, (1) & sa proximité avec les Royaumes de Grenade & de Murcie.

Du Guesclin lui répondit sur chacun de ces articles, lui donna les conseils qu'il crut convenables, & lui promit ses services : ensuite il s'apperçut que ce Roi étoit un peu refroidi pour les intérêts de D. Henri, il lui fit bien vîte comprendre que lui-même n'avoit pas de plus grand intérêt que de s'attacher à lui, parce que si D. Pedre se retrouvoit jamais sur le Trône, l'Arragon auroit en lui un ennemi implacable, qui ne lui pardonneroit jamais le passé. Le Roi en demeura tellement convaincu qu'il se détermina à renouveller ses traités avec D. Henri, qui à la vérité étoit dans son tort, pour n'avoir pas exécuté aux Etats de Burgos les anciens traités faits entre eux.

De Barcelonne, du Guesclin se ren-

(1) Sans doute que toutes ces Isles appartenoient alors à la Couronne d'Arragon.

dit à Toulouſe, où étoit le Duc d'Anjou, frere du Roi, qui ſçavoit déja ſon départ d'Eſpagne, & qui l'attendoit : il lui fit une réception très-favorable, & le retint le plus long-temps qu'il put : pendant ſon ſéjour en Languedoc, il s'aſſura d'un nombre de braves gens de ſa connoiſſance, avec qui il convint de les prendre à ſon retour de Paris, & de les mener avec lui en Eſpagne. Il partit enſuite pour la Cour, ayant reçu du Roi un ordre réïtéré de s'y rendre. Il ſeroit ſuperflu de décrire combien ſa préſence fut agréable au Roi, quelle ſatisfaction il eut de le voir arriver glorieux & conquérant ; & la joie que du Gueſclin reſſentit de la vue de ſon Roi, & de recevoir de ſa part tant de témoignages de ſon amitié & de ſon eſtime.

Notre Héros arrivant à la Cour, étoit inſtruit des préparatifs de guerre qui ſe faiſoient en Guyenne, & des pratiques ſourdes du Prince de Galles avec le Roi de Navarre, & jugea de-là qu'il n'avoit point de temps à perdre, & que le plutôt qu'il pourroit ſe rendre auprès de D. Henri, ſeroit le mieux : c'eſt pourquoi il ſe mit à preſſer ſes levées, & il écrivit en Bretagne & en Normandie,

à tous ses amis, & rassembla tout ce qu'il put de soldats & Officiers ayant servi sous lui.

Toute la jeune Noblesse de France souhaita d'être du voyage, & d'aller apprendre le métier sous ce grand maître: il s'en présenta en si grand nombre, qu'il ne fut embarrassé que du choix: il se borna à quatre mille hommes d'armes faisant douze mille chevaux effectifs, (1) & la meilleure cavalerie du monde sans contredit. Pour l'infanterie, il ne leva que deux mille arbalêtriers à pied, parce que dans ce temps-là la cavalerie, même les nobles, ne faisoient point de difficulté de se mettre à pied quand on le leur commandoit. Il donna à cette armée le rendez-vous auprès de Toulouse, & dépêcha des couriers à D. Henri, pour lui donner avis de

(1) Les Hommes-d'Armes étoient tous Gentis-hommes, ils avoient avec eux chacun leur Ecuyer & leur Coustiller qui combattoient avec eux. Ils ont varié en différens temps, & je vois qu'aux Etats de 1576, on accorda au Roi 3000 Hommes-d'Armes, faisant 12000 chevaux; j'ai déja dit que cette milice a varié en différens temps.

la marche de ses troupes, & de la sienne, le priant de ne point livrer de bataille, qu'il ne fut auprès de lui.

Cependant le Prince de Galles avoit donné à Ausch le rendez-vous à toute son armée, & lui même s'y rendit de Bordeaux : il y resta quelque temps pour y attendre le Duc de Lancastre son frere qui venoit le joindre, comme nous l'avons dit, & lui amenoit un renfort d'Angleterre, avec ce qu'il avoit rassemblé d'hommes dans la Bretagne par où il avoit pris sa route. Le Comte de Foix vint à Ausch saluer le Prince de Galles, qui le pria de tenir sa place en Guyenne pendant son absence, & d'avoir soin de toutes choses. Jacques Roi de Mayorque se rendit là aussi auprès du Prince; il se plaignit à lui de l'invasion du Roi d'Arragon qui s'étoit emparé de son Isle, & implora le secours du Prince qui lui promit que dès qu'il auroit terminé l'affaire pour laquelle il marchoit, & reconquis la Castille, il travailleroit pour ses intérêts : & ce Roi le suivit à la guerre avec D. Pedre.

Le Prince de Galles avant que d'engager son armée dans les montagnes, crut devoir prendre ses précautions pour

ne pas tomber dans quelque surprise de la part du perfide Roi de Navarre : il étoit instruit du dernier traité qu'il avoit fait avec D. Henri, dont il ne sçavoit cependant pas les clauses ; (mais avec un homme comme Charles on ne pouvoit prendre trop de suretés.) Il fit donc partir avant lui Hüe de Caurelée (1), pour s'emparer des gorges, & les occuper, en l'attendant ; pensant n'avoir pas un moment à perdre, vu que l'on étoit au mois de Février, & que si les passages venoient à se boucher par la chûte des neiges, dans des routes aussi impraticables que celles des Pyrenées, toute l'armée, Capitaines & Soldats, y periroient infailliblement de faim & de froid, qu'ainsi il falloit prévenir les obstacles qui pourroient s'y trouver.

Hüe de Caurelée en entrant dans ces

---

(1) Ce ne peut pas être celui que nous avons vû venir à Paris, comme l'un des chefs des grandes-Compagnies, & avoir été présenté au Roi par du Guesclin, puisqu'il avoit pris parti avec lui, pour passer en Espagne, à moins qu'il ne se fut retourné du côté du Prince de Galles son Prince naturel.

dangereux passages, ne fut pas peu étonné de ne trouver aucunes nouvelles du Roi de Navarre, ni personne de sa part pour lui servir de guide à lui & à son camp-volant, ces montagnes étant déja couvertes de neiges, & traversées de mille précipices. Ce Général entra en défiance qu'il n'y eut de la trahison de la part de ce Roi artificieux, qui avoit toujours trompé tout le monde, & lui-même plus que personne; (car il conduisoit toujours si mal ses stratagêmes, que le plus souvent ils tournoient contre lui, & qu'il étoit ordinairement lui-même sa premiere dupe: il avoit peur de tout, sa timidité causoit ses légeretés, & lui avoit fait hazarder cent fois sa personne & ses Etats.) Caurelée, qui sans doute avoit ses ordres, prend très-promptement son parti pour punir ce Roi de son infidélité: il se jette brusquement sur les villes de Mirande & du Pont de la Reine, & s'en rend maître, en donne avis au Prince de Galles, & mande au Roi de Navarre, qu'il se passera bien de lui & de ses gens pour ouvrir au Prince de Galles son maître un passage par son pays. Le Navarois usa de ses détours ordinaires, & de l'avis de son Conseil,

voulut allonger les affaires pour gagner du temps, & éluder ses traités par une négociation qu'il auroit fait durer tant qu'il auroit pû. Il écrivit au Prince de vives plaintes contre Caurelée qui le traitoit en ennemi, quoiqu'il sçut la part qu'il avoit prise dans la ligue contre D. Henri, & qui par provision lui prenoit ses villes : il supplioit le Prince de les lui faire rendre, & de commander à Caurelée de lui faire des satisfactions proportionnées à l'insulte.

Le Prince lui répondit en peu de mots & même assez cavalierement qu'il n'avoit point donné d'ordres positifs à Caurelée d'entrer en ennemi sur les terres du Royaume de Navarre, mais bien de traiter comme tels tous ceux qui s'opposeroient à son passage, & qui favoriseroient le parti de Henri le bâtard. Le Navarois comprit bien par ce style que ses secrets étoient découverts, & en particulier le dernier traité qu'il avoit fait au préjudice de celui de Bayonne. Sur cela il resta tranquile comme s'il eut été dans une parfaite neutralité : il laissa, d'une part, traiter son pays comme on voulut, sans s'y opposer, & de l'autre, il ne rendit aucun service pour faci-

ſiter le paſſage, & ne ſe mit point en peine de fournir des vivres pour les gens de guerre.

Caurelée cependant n'avoit avec lui qu'une poignée d'hommes, avec leſquels il ne pouvoit pas beaucoup entreprendre : le Prince lui-même en avoit trop peu pour les hazarder à une aventure où tout auroit pû ſe perdre à la fois : ainſi leurs opérations reſpectives demeurerent par force ſuſpendues juſqu'à un temps plus favorable : & ſi le Navarois eut voulu ou oſé profiter de la circonſtance, il pouvoit aiſément obliger les Anglois à reprendre le chemin de Bordeaux : mais ſes deux places lui tenoient au cœur : outre que ſes Miniſtres qui étoient ſecretement dans les intérêts de D. Pedre, lui remontroient ſans ceſſe que ſi Mirande & le Pont de la Reine reſtoient démembrés de la Navarre, ce ſeroit deux portes aux Anglois pour s'emparer de ce qu'il poſſédoit du côté de la France, & le joindre à la Guyenne, comme les Caſtillans avoient fait du côté de l'Eſpagne, & qu'il ſe verroit à la fin reſſerré dans des bornes ſi étroites, qu'il n'auroit plus de Roi que le nom, & que ſes voiſins non-ſeulement n'auroient plus au-

cune considération pour lui, mais qu'ils le mépriseroient infailliblement. De-là ils tiroient cette conséquence, qu'il falloit satisfaire le Prince de Galles & se déclarer pour lui sans délai, parce que le moindre retard pourroit donner lieu à D. Henri d'entrer sans obstacle dans la haute Navarre, comme le Prince de Galles étoit actuellement dans la basse: que si cela arrivoit, il se trouveroit entre deux grandes Puissances qui feroient de son pays le théâtre de la guerre, & qui chacune de son côté vexeroit les sujets, & les réduiroient à la derniere misere; & qu'à la fin le parti qui seroit victorieux pourroit le détrôner, sans qu'il eut le moyen de faire résistance.

Ces observations politiques, mais spécieuses, mirent le Roi de Navarre dans de terribles inquiétudes: il se trouvoit entre deux alternatives aussi embarrassantes l'une que l'autre, & il ne sçavoit à laquelle se fixer: après avoir bien tourmenté son esprit intriguant pour se tirer d'un pas aussi difficile, il se détermina du côté le plus pressant, & ne trouva pas de meilleur moyen d'écarter l'orage qui le menaçoit, que de traiter

avec D. Pedre, & de s'arranger avec lui le moins mal qu'il pourroit, sauf à négocier encore, mais secretement, avec D. Henri, dès que l'occasion s'en présenteroit. Il avoit auprès de lui un Gentilhomme, nommé Martin de Kares, homme d'esprit & de mérite, & subtil Négociateur : ce fut lui que le Navarois choisit pour cette délicate commission; il lui fit sa leçon & l'envoya au Prince de Galles chargé de lui représenter que si son Maître n'avoit pas exécuté les conventions faites à Bayonne, c'est que ses suretés avec D. Pedre n'étoient pas satisfaisantes; & cet habile envoyé parvint à le lui prouver tellement que le Prince en convint, ou feignit d'en convenir; & répondit à de Kares qu'il pouvoit s'en retourner vers son Maître, l'assurer de sa part qu'il auroit tout le contentement qu'il pourroit désirer; mais que comme ils n'étoient qu'à peu d'éloignement l'un de l'autre, il seroit à propos que pour négocier face à face, & ménager le temps des allées & des venues, il prit la peine de se rendre à Saint-Jean Pied-de-porc : que là les deux Princes ayant leurs Conseils auprès d'eux trouveroient avec lui plus aisément les

moyens d'ajuster toutes les difficultés, tant d'une part que de l'autre.

Le Roi de Navarre ne goûta pas cet expédient ; il sentoit bien ce qu'il méritoit par ses fourberies, & craignoit que ce rendez-vous n'eut d'autre objet que d'attenter à sa liberté : il considéroit que l'armée étant toute aux environs, il seroit enveloppé avant que de s'en appercevoir : cependant il se détermina à en courir le risque, & partit pour se rendre à Saint-Jean Pied-de-porc. Avant que de sortir de Pampelune, pour aller faire un nouveau traité avec D. Pedre, il envoya secretement un homme de confiance à D. Henri, pour lui expliquer les raisons qui le forçoient à entrer dans cette négociation, & tâcher de lui persuader sa constance dans ses traités avec lui ; qu'il demeuroit ferme dans ses premiers sentimens, & dans la résolution de traverser de tout son pouvoir le dessein des Anglois : son appréhension étoit que si D. Henri venoit à sçavoir son voyage vers le Prince de Galles, il n'entrât dans la Navarre, & ne lui déclarât la guerre comme à un ennemi personnel. D. Henri balança s'il ne le feroit pas, mais il considéra que c'étoit pour

lui un trop foible ennemi, & un ami ſans conſtance & ſans fidélité, qu'il étoit au-deſſous de lui de l'attaquer ouvertement, & qu'il auroit toujours aſſez de moyen de le ruiner, s'il lui arrivoit de faire quelque choſe de contraire à ſes intérêts.

Le Prince de Galles ayant appris que le Roi de Navarre étoit arrivé à Saint-Jean Pied-de-porc, lui envoya le Duc de Lancaſtre ſon frere avec Jean Chandos; qui tournerent ſi bien cet eſprit inconſtant, qu'ils l'amenerent dès leur premiere conférence à un nouveau traité, dont les articles y furent accordés de tous points, & ils le firent conſentir, pour les conclure définitivement, à un rendez-vous avec le Prince de Galles & D. Pedre, qui s'y trouverent en perſonnes : & là le traité & toutes ſes conditions furent arrêtés, ſignés & jurés.

Quand cet accord fut fait, & que le Prince de Galles ne craignit plus rien du Navarois, il ſe mit en état de faire paſſer les montagnes à ſon armée, & comme il y auroit eu trop de difficultés à la faire paſſer tout entiere à la fois; il la diviſa en trois corps : il donna ſon avant-garde à conduire au Duc de Lan-

castre & à Chandos, Connétable de Guyenne ; elle étoit de dix mille chevaux. (Il y avoit à la suite de Chandos un Seigneur Breton nommé de Neuville, qui servoit à ses frais avec trente lances qu'il commandoit, & cela pour servir au rabais de sa rançon, ayant été fait prisonnier à la bataille d'Auray.) Cette avant-garde passa un lundi.

Le lendemain le Prince de Galles avec D. Pedre, & le Roi de Navarre, (que les Anglois menoient avec eux comme une caution de sa parole,) passerent avec le corps de bataille : & le troisieme jour l'arriere-garde, conduite par le Roi de Mayorque, les Comtes d'Armagnac, (de Foix) & d'Albret, & Olivier Sire de Clisson, qui étoit arrivé de Bretagne deux jours auparavant, & avoit amené trois cens Gentilshommes.

Cette armée étoit une des plus lestes que l'on pût voir, elle étoit composée de tout vieux soldats aguéris, Anglois, Bretons, Gascons & Poitevins, qui avoient toute leur vie fait la guerre en France, en Bretagne & en Normandie. Les Seigneurs Vassaux de l'Angleterre, ou amis particuliers du Prince de Galles, s'y rendirent ; en sorte que le tout en-

ſemble paſſoit le nombre de quarante mille hommes de bonne infanterie, & trente mille de la plus belle & de la meilleure cavalerie de l'Europe.

Du Gueſclin informé que le Roi de Navarre avoit donné paſſage par ſon pays au Prince de Galles, évita les montagnes, & paſſa par le Royaume d'Arragon avec ſes quatre mille hommes-d'armes & ſes 2000 arbalêtriers, & là il prit un renfort de cinq cens lances qui étoit deſtiné au ſervice de D. Henri, commandé par le Comte d'Aigüe, jeune & vaillant Capitaine, mais trop préſomptueux.

Le Prince de Galles étant entré dans la Caſtille, écrivit de ſa main une lettre qu'il envoya par un Hérault à D. Henri, où il lui marquoit, qu'il n'avoit perſonnellement aucune animoſité contre lui, qu'il ne venoit point en Eſpagne pour s'y couvrir de gloire aux dépens du ſang de quantité de braves gens, que les batailles détruiſent toujours : mais qu'il n'avoit pu refuſer à D. Pedre le ſecours qu'il lui avoit demandé : que la malheureuſe ſituation d'un ſi grand Roi l'avoit ſenſiblement touché, ſur-tout étant chaſſé de ſon Royaume par ſes propres ſu-

jets, & en particulier par ceux qui auroient dû s'intéresser le plus vivement à le maintenir sur son Thrône, & lui donner avec plus de zéle des preuves de leur fidélité & de leur affection. Qu'il s'étoit trouvé très-heureux & très-honoré d'avoir été recherché jusques dans sa ville de Bordeaux pour être l'azile, le protecteur & l'espérance d'un grand Roi, malheureux & dépossédé : qu'il auroit couru aux extrémités de la terre pour trouver une occasion aussi glorieuse & aussi honorable que celle que la fortune lui présentoit ; qu'il ne pouvoit croire de lui qu'il persistât à retenir ce qu'il avoit ôté à D. Pedre, qu'il devoit au contraire regarder comme son Roi & son Maître ; ni qu'il s'obstinât à jouir comme d'une conquête légitime, de ce qui n'étoit précisément qu'une usurpation & une révolte criminelle ; qu'il sçavoit aussi-bien que personne que les particuliers n'ont jamais eu le droit de tirer l'épée contre leurs Princes, & que celui de faire la guerre est un droit sacré réservé aux Souverains : qu'ainsi il l'estimoit trop raisonnable pour ne pas rétablir les affaires du Roi son Seigneur dans l'état où il auroit dû être le premier à

les soutenir : que les circonstances devoient l'engager à faire usage de ses vertus, & de la haute réputation que sa valeur & ses grandes qualités lui avoient acquise : que ce seroit se déshonorer que de s'opiniâtrer à défendre la possession d'une Couronne aussi mal acquise que celle dont il jouissoit ; qu'au contraire il lui seroit glorieux & honorable de la restituer à celui à qui elle appartenoit par le droit de sa naissance & par toutes les loix : que s'il étoit capable de se rendre à des motifs si équitables, il lui offroit sa médiation auprès de D. Pedre pour qu'il le rétablit dans ses bonnes graces & qu'il mit en oubli tout ce qui s'étoit passé : qu'il employeroit même ses bons offices pour lui procurer de plus grands avantages qu'il n'en avoit jamais eus, & tout ce qu'il pourroit lui même souhaiter, offrant d'être la caution de son traité. Enfin il lui disoit que dès que la paix seroit faite entre eux, comme il la lui demandoit, il s'engageoit à joindre son armée à la sienne, & de l'accompagner lui-même à la guerre contre les Sarazins d'Espagne, & qu'il contribueroit de tout son pouvoir à le mettre en possession des Royau-

mes que ces infideles y avoient usurpés : qu'il n'avoit rien plus à cœur que de lui donner les plus grands témoignages de la haute estime qu'il avoit pour sa personne, & qu'il en rechercheroit toutes les occasions, & que ce seroit avec un déplaisir extrême qu'il se verroit contraint de le combattre.

D. Henri reçut cette lettre, & la lut en présence des principaux Seigneurs & Capitaines de son armée : tous convinrent que le procédé du Prince, bien loin d'avoir quelque chose d'offensant, étoit de la plus grande générosité, & faisoit voir le caractere d'un vrai honnête homme. On agita long-temps dans le Conseil quelle réponse il convenoit de faire à cette lettre, on s'arrêta à la faire en cette sorte. Le Roi lui manda, » J'ai été de la derniere surprise qu'un Prince aussi illustre par ses vertus & sa valeur, que par sa naissance Royale, ait pû se résoudre à donner un azile à D. Pedre, dont il ne pouvoit ignorer les crimes qui l'ont rendu l'objet de la haine du ciel, & l'opprobre de la terre : il est inconcevable que deux personnes de caracteres aussi éloignés l'un de l'autre, ayent pû s'accorder en quelque chose ;

je ne craindrai pas de dire que la Providence par un effet de sa volonté, qu'il ne m'appartient pas de sonder, a voulu concilier toutes les vertus avec tous les vices : quant à moi je ne dois ni ne crois pouvoir avec honneur abandonner un Thrône où la bonté divine m'a placé par un miracle évident, & d'où sa justice a précipité D. Pedre pour le punir de ses crimes, de ses cruautés, de ses impiétés & de ses perfidies. J'ai même une si grande opinion de votre vertu, que je suis persuadé que vous même auriez regret d'avoir réussi à le remettre sur le Thrône, & que vous connoissez trop bien celui pour qui vous vous interressez, pour douter que si vous ajoutiez cette nouvelle victoire à toutes celles que vous avez remportées ailleurs, elle n'auroit pas d'autre effet que d'exposer les peuples de la Castille à la vengeance & aux cruautés d'un tyran impitoyable. Je ressens une douleur sincere de voir qu'un tel homme ait surpris par ses artifices un cœur si généreux, qui auroit dû au contraire s'unir avec tous les gens de bien pour punir un si méchant homme, plutôt que d'autoriser par votre assistance tant de

forfaits exécrables : je vous prie donc de vous retirer avec votre armée, & de vous épargner & à moi la douleur de voir périr tant de vaillans hommes, & de ne me pas forcer à devenir l'ennemi d'un Prince dont j'estime infiniment le mérite & les vertus «.

Le Prince de Galles ayant reçu cette lettre, ne put s'empêcher de dire tout haut, & en présence même de D. Pedre : » Nous allons avoir en tête un homme plein de cœur & de bon sens : c'est à nous à bien sérieusement conduire notre entreprise «. Et tout de suite il donna l'ordre de marcher vers la Castille.

Nous avons dit plus haut que du Guesclin en partant pour la Cour de France, avoit laissé dans sa Comté de Borgia Olivier de Mauny, pour y commander pendant son absence les François qui se trouvoient encore en Espagne. Ce Seigneur indigné des perfidies réitérées du Roi de Navarre, & résolu d'en avoir raison, & de le punir du préjudice inestimable qu'il causoit à D. Henri : prend avec lui trois cens lances, entre dans la Navarre, brûle plusieurs villages, fait un dégat général par tout où

il peut parvenir. Le Roi de Navarre assemble en diligence cinq ou six cens lances pour le combattre ; mais Mauny se poste si avantageusement que dès que cette troupe paroît, il la surprend, la bat, en tue la plus grande partie, & fait le Roi lui-même son prisonnier. Cet événement fut si étonnant, que tout le monde pensa que c'étoit-là encore un nouveau stratagême de ce Roi, & que cette opération & sa captivité étoient concertées entre lui & Olivier de Mauny. Cependant on revint de cette opinion qui réellement n'étoit pas juste, & qui n'étoit fondée sur aucune apparence d'objet, en un mot elle ne tendoit à rien.

La Reine de Navarre sa femme ayant appris qu'il étoit entre les mains d'un parti qu'il avoit mille fois trompé, craignit qu'on ne le traitât en prisonnier de guerre, & que même on ne le fit mourir. Elle partit de Pampelune avec une bonne escorte, & se rendit au camp du Prince de Galles, & lui ayant été présentée, elle se jetta à ses genoux, & lui dit fondant en larmes, qu'il n'y avoit que la haute considération que son mari avoit toujours eue pour lui, qui l'avoit

détaché des intérêts de D. Henri, & engagé à ouvrir ses passages à l'armée Angloise : que son pays étoit ruiné & sacrifié à la vengeance du Castillan, & sa personne en prison, & peut-être en danger de sa vie. Qu'elle venoit le supplier, comme le réfuge & le protecteur des Rois malheureux, de garantir la vie du Roi son mari du péril où elle étoit, & de lui procurer sa liberté, qu'il n'avoit perdue que pour s'être attaché à ses intérêts.

Le Prince de Galles lui répondit qu'il partageoit bien sincérement sa douleur & le malheur du Roi de Navarre : » Ne craignez rien pour ses jours, Madame, lui dit-il, il est entre les mains d'un homme plein d'honneur & de générosité, qui sur ma parole n'entreprendra rien contre lui : quant à sa liberté, il n'est pas encore temps d'y travailler, mais le moment en viendra dans peu, & je ne le négligerai pas ». Les Anglois de leur côté étoient fort aises de la captivité du Navarois ; car quoiqu'il fut dans leur parti actuellement, ils n'étoient jamais sans défiance de ses infidélités, & le craignoient plus que s'il eut été un ennemi déclaré : ils pensoient que s'ils ve-

noient à avoir du dessous en Castille, ce Prince qui étoit toujours pour le parti le plus utile, leur fermeroit leur retour par ses montagnes, & les mettroit en danger de ne pouvoir s'en retourner, & de périr jusqu'au dernier. D'ailleurs ils avoient de la peine à revenir de leur premiere opinion qu'il s'étoit entendu avec Olivier de Mauny ; & les partisans de D. Henri les entretenoient dans cette idée, pour perpétuer leur défiance.

Suivant qu'il avoit été arrêté depuis peu de jours au Conseil du Prince de Galles, son armée entra en Castille, & dès qu'elle fut arrivée dans les environs de Sauveterre, elle y trouva en abondance tout ce qui étoit nécessaire pour la subsistance des hommes & des chevaux (1). Il s'approcha de la ville, & envoya un Hérault la sommer de se remettre dans l'obéissance de D. Pedre. Les Bourgeois balancerent sur le parti

---

(1) Faute inconcevable de la part de D. Henry, de n'avoir pas fait le dégât d'un terrein par où les ennemis devoient arriver, pour les affamer dès leur entrée. Si du Guesclin eut été auprès de lui, cela n'auroit pas échappé à sa prudence.

qu'ils avoient à prendre, & après deux heures de délai qu'ils avoient obtenu pour délibérer, ils envoyerent les clefs de leur ville à D. Pedre. Ce Prince barbare vouloit commencer à exercer son caractere violent sur eux, & les punir pour en faire un exemple qui effrayât les autres places de la Castille; mais le Prince de Galles, plus sage & plus humain, lui dit qu'il ne souffriroit pas que les peuples qui se soumettroient à sa discrétion reçussent aucun mauvais traitement; qu'il étoit plus à propos de montrer de la douceur, que de jetter dans le désespoir ceux que l'on réduiroit, & qu'autrement ce ne seroit que ranimer la haine de la nation contre lui. D. Pedre fut contraint de se ranger à ce conseil, mais son cœur pervers se promettoit bien de les châtier dès qu'il seroit assez fort pour se satisfaire.

L'armée Angloise trouvant dès son arrivée une abondance si grande tant dans le plat pays, que dans la ville même de Sauveterre, pensa que cette abondance étoit inépuisable, & fit une telle profusion des vivres, qu'au bout de huit ou dix jours tout lui manqua à la fois, tant par le désordre des soldats, que par

la négligence de ceux à qui il apparte- noit d'y veiller : cette disette générale détermina le Prince de Galles à livrer bataille, & tâcher de la rendre décisive. Il connoissoit la valeur de ses troupes, accoutumées à vaincre, & il comptoit sur sa bonne fortune personnelle : mais son principal motif étoit qu'il sçavoit que du Guesclin n'étoit pas encore ar- rivé de son voyage, il le redoutoit & souhaitoit profiter de l'absence de ce grand Capitaine : il pensoit encore que les gens qu'il amenoit avec lui seroient capables d'animer & encourager les trou- pes de son ennemi.

Il quitta donc Sauveterre, & fit mar- cher en avant Guillaume Felleton, Sé- néchal d'Aquitaine, avec quinze cens chevaux & quelque infanterie ; pour ré- pandre l'allarme, fatiguer les ennemis par des escarmouches fréquentes, em- pêcher leurs fourageurs, charger leurs convois & enlever quelques quartiers, en un mot commencer la petite guerre. Felleton s'avance en effet, se poste à la vue de l'armée de D. Henri, lui fait des prisonniers, donne pendant une nuit dans le quartier du Roi, & manque à se saisir de D. Henri lui-même. Ce Roi

ne put souffrir cette façon de faire la guerre, & voulant faire voir au Prince de Galles qu'il avoit trop de cœur pour le craindre & se laisser braver de la sorte, il fit marcher son armée sur Navarret: elle étoit de plus de soixante mille hommes de pied, & de plus de quarante mille de cavalerie, sans le renfort qu'il attendoit de François & d'Arragonois.

Le Prince de Galles de son côté s'étant avancé jusqu'à la ville de Vittoria, peu éloignée de Navarret, s'y logea & assit son camp au pied des murailles. Il n'y avoit plus entre les deux armées de rivieres à passer, en sorte que dans l'une comme dans l'autre on ne doutoit pas qu'il n'y eut bataille dans très-peu de temps.

Les affaires étoient dans cet état quand du Guesclin arriva à l'armée de D. Henri. Sa présence fit un effet étonnant, elle ranima les soldats, & sembla leur donner une ardeur nouvelle, beaucoup mieux que le secours qu'il amenoit. Il étoit accompagné du Maréchal d'Andreham, du Begue de Villaines & d'un nombre de jeune Noblesse Françoise, outre les Comtes d'Aigüe & de Roquebertin, Seigneurs Arragonois.

Le Comte D. Tellès, frere de D. Henri, voulant sçavoir des nouvelles au vrai du camp ennemi, avoit à ce dessein détaché quelque cavalerie. Il sçut que le Duc de Lancastre avec Jean Chandos & toute l'avant-garde du Prince de Galles étoit à tel endroit qu'on lui indiqua : il résolut d'aller les y attaquer, & pria du Guesclin d'être de la partie pour prendre ses avis. Celui-ci qui ne demandoit que de telles expéditions, fut d'abord prêt, & ils partirent ensemble à l'entrée de la nuit avec six mille chevaux, tant François qu'Espagnols, & au point du jour ils trouverent Hüe de Caurelée campé dans une prairie, le long d'un ruisseau sous un petit bois. Ils le chargerent si vigoureusement que tout fut tué, & les bagages enlevés. Caurelée voyant le désordre de ses gens, rassembla quelques Compagnies qui s'étoient réfugiées auprès de lui, & tenta de prendre le Comte Tellès en arriere, mais on s'en apperçut assez à temps pour tomber sur lui, lui tuer un nombre de ses meilleurs hommes & le forcer à chercher son salut dans la vîtesse de son cheval. Le Duc de Lancastre & Chandos apprirent bien-tôt cette aventure, ils

firent prendre les armes à tout leur monde, & se mirent en bataille sur le penchant d'une colline. Le Prince de Galles & le Roi D. Pedre y accoururent, & toute l'armée se rangea au même lieu, croyant que celle de D. Henri en alloit faire autant, & qu'il y alloit avoir bataille. Du Guesclin & D. Tellès voyant tout ce mouvement parmi les Anglois se consulterent pour sçavoir s'il ne seroit pas à propos de les charger sans leur donner le temps de se reconnoître : ne sçachant à quoi se résoudre dans le moment, ils se bornerent à faire quelques escarmouches pour tenter la fortune, sauf à prendre leur parti suivant la contenance des ennemis. Ils envoyerent donc des escarmoucheurs, mais les Anglois ne s'en émûrent point, & les reçûrent à coups de fléches, ce qui les détermina à se retirer. Les Anglois ne les suivirent point de crainte de tomber dans quelque embuscade ; mais le parti Espagnol en se retirant se trouva face à face avec Felleton, qui ne sçavoit rien de ce qui venoit d'arriver. On l'attaque vaillamment, il se défend de même, enfin il tombe mort, tout son monde reste sur la place ou est fait prisonnier, & tout

son

son bagage emmené au camp de Dom Henri.

Cet heureux succès anima tellement le courage de l'armée d'Espagne contre les Anglois, que les soldats ne demandoient qu'à marcher au combat. Les plus sages Capitaines ne se trouvoient pas de ce sentiment; ils connoissoient la valeur des deux nations, & ne vouloient pas risquer le succès, ni se livrer à l'impétuosité Castillane. On tint conseil dans la chambre du Roi; du Guesclin prit la parole le premier, & dit au Roi, qu'il estimoit que Dieu avoit permis qu'il eût affaire à des ennemis aussi braves que les Anglois & les Gascons, pour manifester plus clairement les effets de sa puissance & de sa protection: que cependant l'occasion demandoit qu'il se servît de tous les moyens qu'il avoit pour assurer sa dignité & ses conquêtes: que le plus sûr parti pour être victorieux étoit de ne point combattre, parce que les Anglois impatiens & volages par tempéramment s'ennuieroient bien-tôt des longueurs de la guerre, que les vivres leur manqueroient dans peu, qu'il suffisoit donc de leur disputer le terrein pour les consumer, & que

bien-tôt ils seroient trop heureux de demander la paix & de se retirer. Que si au contraire il leur livroit bataille, il perdroit tous ses avantages en les exposant au hazard de l'événement, & au sort des armes. » Enfin, je me sens obligé, Seigneur, de vous dire que les Anglois battront les Espagnols; je ne doute pas que la valeur ne soit égale des deux côtés, mais les Anglois ont une maniere de combattre plus décidée & plus dangereuse ».

Le Comte Tellès s'offensa de ces derniers mots, & interrompant brusquement du Guesclin; » hé quoi! s'écria-t-il, Messire Bertrand, est-ce là la résolution où je vous ai vû, je n'attendois pas de votre part un tel conseil; pensez-vous que les Espagnols ne valent pas bien les Anglois? Est-il raisonnable que vous, & les François qui sont ici sous vos ordres, soyés les maîtres dans l'armée, & que tout y soit soumis à vos idées & à vos volontés? Vous ne composez que la dixieme portion des troupes, & vous croyez valoir vous seuls plus que tout le reste ensemble : c'est que vous commencez à devenir vieux, & que la peur vous gagne ». Moi! de la peur, répond

Bertrand avec vivacité, je n'en ai jamais ressenti la moindre atteinte, & si quelqu'un étoit si téméraire que de m'en taxer, je lui en donnerois à l'instant démenti comme à un imposteur & un lâche. D. Henri interrompit cette altercation, de peur qu'elle n'eût des suites, & il fut enfin résolu qu'on donneroit bataille. Du Guesclin ne put encore s'empêcher de reprendre la parole & de dire au Roi : » Vous voulez, Seigneur, que nous combattions, il faut vous obéir, j'y mourrai ou serai fait prisonnier ; mais je vous le repete, les Anglois vont remporter sur vous une victoire complette, & vous verrez que les Espagnols ne leur résisteront pas ».

Du moment que la résolution de donner bataille fut prise, on ne s'occupa plus d'autre chose dans l'armée d'Espagne. D. Henri comptoit que son armée étant beaucoup plus forte en nombre que celle des Anglois, la victoire lui étoit assurée, & qu'elle le mettroit tout d'un coup & pour toujours en paisible possession de la Couronne de Castille ; que delà à la tête de son armée victorieuse il entreroit dans la Navarre, & s'en rendroit d'autant plus aisément le maître,

que le Roi étant prisonnier, il ne s'y trouvoit personne pour s'y opposer, & que tout le pays seroit dans une consternation générale. Il vouloit sur-tout se venger de Charles le Mauvais, qui, comme nous l'avons déja dit plusieurs fois, étoit l'auteur de la guerre, & de l'effusion de sang qui alloit se faire, & qui auroit pû empêcher tant de maux, s'il eut refusé aux Anglois le passage des montagnes. Les desseins de D. Henri alloient encore plus loin ; il projettoit, après avoir défait les Anglois & conquis la Navarre, d'aller attaquer les Sarrazins, les chasser d'Espagne, & unir à sa Couronne de Castille les Royaumes de Grenade & de Murcie, & toutes les terres qu'ils possédoient.

Il se rangea donc à l'avis de la bataille. Il donna le commandement de son avant-garde à du Guesclin & au Maréchal d'Andreham : elle étoit composée de Seigneurs François & Bretons avec leurs troupes, faisant au-dela de six mille hommes-d'armes, (dix-huit mille chevaux) la fleur & même l'espérance de l'armée, & c'étoit le corps le plus avancé sur la droite.

Le second corps étoit aux ordres de

ses deux freres D. Tellès & D. Sanche, & étoit de vingt-cinq mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Cette troupe étoit un peu plus en arriere que celle de du Guesclin & à sa gauche le long d'un ruisseau. Du Guesclin la voyant si bien rangée & dans un appareil le plus brillant du monde, demanda à d'Andreham ce qu'il pensoit d'une troupe si belle, qu'il sembloit que rien ne pourroit lui résister : le Maréchal lui répondit qu'il en espéroit beaucoup, & qu'elle montroit une grande résolution & une grande fermeté. Et moi, dit du Guesclin, je ne crois seulement pas que ces hommes là mettent l'épée hors du fourreau, ils fuiront dès qu'ils verront les Anglois devant eux.

La troisieme bataille avoit pour Chef le Roi D. Henri en personne, & contenoit sept mille hommes-d'armes, & trente mille de pied : auprès de lui étoient tous les Seigneurs des Royaumes de Castille, de Léon & de Portugal : ce troisieme corps étoit entre les deux premiers, & un peu plus en arriere que le second.

Outre cela il y avoit un corps de réserve composé des Comtes d'Aigüe

& de Roquebertin avec leurs Arragonnois, tous bien armés, & montés sur des chevaux admirables; leur destination étoit d'être par-tout, pour donner du secours où il en seroit besoin.

Cette grande & belle armée se trouva rangée en bataille dès le point du jour le samedi 3 Avril 1369 : on vouloit combattre du matin pour éviter la grande chaleur & la poussiere.

Le Roi D. Henri, monté sur une superbe mule des montagnes d'Arragon, alloit de rang en rang pour animer les Chefs & les Soldats; » Souvenez-vous, leur disoit-il, mes amis, que c'est moins pour remonter sur le Trône de Castille que le Roi D. Pedre a imploré le secours des Anglois, que pour avoir le moyen & l'autorité d'assouvir sa fureur & sa vengeance; & ne croyez pas que si le Prince de Galles, qui est sans contredit le plus ambitieux Prince de son siecle, obtenoit la victoire, il lui rendît sa Couronne, & qu'il ne la gardât pas pour lui-même, comme un ôtage des engagemens que D. Pedre a pris avec lui : ainsi les Castillans se verroient assujettis à une domination étrangere : que si au contraire ce Prince rétablissoit le

cruel D. Pedre, ce seroit mettre sur le Thrône la cruauté, l'inhumanité & la tyrannie même, & ce malheur seroit si général, qu'il n'y auroit ni Noblesse, ni Peuple, ni Militaire, ni Bourgeoisie, qui ne dussent s'attendre à en ressentir la violence, chacun à son tour. Vous m'avez volontairement appellé à la Royauté, & placé sur le Thrône de mes ancêtres : je ne crois pas avoir donné à personne sujet de s'en repentir, & je vous proteste qu'en combattant pour me maintenir dans cette haute dignité, je n'ai d'autre objet que de faire le bonheur de la nation, & la préserver des fureurs de mon ennemi : ainsi votre bonheur, votre repos, votre fortune sont entre vos mains, c'est à présent à vos épées à assurer votre tranquillité & celle de votre patrie ».

Qand il fut arrivé au corps que commandoit du Guesclin, il le prit par le bras, l'embrassa, & lui dit : » Je tiens ce bras redoutable qui a déja fait tant de belles actions en ma faveur : c'est aujourd'hui, vaillant Bertrand, qu'il faut l'employer pour affermir une Couronne que je tiens de vous, & que je voudrois voir sur votre tête, si c'étoit celle de

l'Univers entier : une moindre ne seroit pas digne d'un Héros dont le cœur est plus grand que toute la terre ».

Ensuite D. Henri étant allé reprendre sa place, & la priere étant faite, toute l'armée s'écria qu'ils étoient tous disposés à mourir pour un Prince si bon, si grand, si magnanime que le victorieux D. Henri, Roi de Castille.

Le jour ne faisoit que paroître, quand on apperçut l'armée Angloise sur un petit côteau, & descendant dans la plaine de Navarret, en cet ordre. Le Duc de Lancastre, frere du Prince Edouard de Galles commandoit l'avant-garde destinée à combattre contre celle de du Guesclin : il avoit auprès de lui Jean Chandos, les deux Maréchaux de Guyenne, Hüe de Caurelée, & plusieurs autres Seigneurs Anglois.

Le second corps étoit aux ordres du Prince de Galles, du Roi D. Pedre, & de Martin de Kares, Navarois, qui représentoit là le Roi son maître ; sa destination étoit contre D. Tellès & D. Sanche.

Le troisieme étoit conduit par le Roi de Mayorque, Jean de Grailly, (Captal de Buch), les Comtes d'Armagnac

& d'Albret, & étoit opposé au corps du Roi D. Henri : c'étoit le plus considérable de tous, & il étoit composé de François, Béarnois, Allemands & Poitevins. Les Sires de Clisson & de Retz commandoient le corps de réserve composé des Bretons qu'ils avoient amenés. Les Anglois se trouverent rangés en plaine précisément dans le même ordre que l'armée d'Espagne, & les uns & les autres avoient leurs bagages sur les derrieres.

Le vaillant & pieux Prince de Galles voyant deux nombreuses armées Chrétiennes prêtes à se détruire l'une l'autre, fut touché jusqu'aux larmes de cet affreux spectacle : il plaignit, en soupirant, les malheurs de la Chrétienté, & que tant de gens qui devroient se porter une affection mutuelle qui leur est tant recommandée par leur Religion, se disposassent à se tuer les uns les autres, au lieu de s'unir contre les ennemis communs du Christianisme, & levant les mains & les yeux vers le Ciel, au lieu de haranguer ses troupes, il prononça à haute voix ces belles paroles :

» *Mon Dieu, de qui l'œil éternel pénetre dans le fond des ames, vous sçavez*

que je n'ai quitté mon pays que pour aider à maintenir le bon droit d'un Roi chassé injustement de son Etat ; donnez à ses ennemis l'esprit de paix que nous leur avons demandé : ou bien, Seigneur, ajoutez votre force à nos armes, & conduisez nos coups, afin que nous obtenions la victoire en votre nom ». Ensuite il se retourna vers D. Pedre, lui tendit la main, & lui dit : » *Nous verrons aujourd'hui si Dieu veut que vous soyiez Roi de Castille, mais souvenez-vous de lui promettre de pardonner sincérement à vos ennemis, & de traiter à l'avenir les sujets qu'il vous aura rendus, avec plus de justice & de modération que vous n'avez fait* ».

Toute l'armée commençoit à s'ébranler, & on alloit sonner la charge, lorsque Jean Chandos (le du Guesclin d'Angleterre) sort de son rang, s'approche du Prince de Galles son maître, tenant à la main une Banniere roulée, la lui présente, & lui dit : Monseigneur, il y a long-temps que je suis Chevalier ; graces à Dieu & à vos bienfaits, je suis assez puissant en terres & assez riche, pour être Chevalier Banneret. J'ai dans mes Fiefs assez d'Ecuyers & de Cheva-

liers pour accompagner ma Banniere & la défendre, si vous voulez m'honorer de cette qualité. Le Prince prit la Banniere de la main de Chandos, la donna au Roi D. Pedre, & le pria de la déployer, ce qu'il fit, & on vit les armes de Jean Chandos en écusson; (il portoit d'argent au pal de gueules, au pied fiché). D. Pedre la lui rendit & lui dit : » Voilà, brave Connétable, votre Banniere que je vous mets en mains toute déployée : je ne doute point que tous ceux qui la suivront n'apprennent par votre exemple à combattre vaillamment & à la bien défendre : vous êtes Chevalier Banneret ». Chandos l'ayant reçue, rendit graces aux deux Princes, & tout de suite la porta aux Gentilshommes ses vassaux qui étoient dans l'armée à ses ordres, & leur dit ces mots : » Messieurs, cette Banniere est la vôtre : il y va de votre honneur autant que du mien qu'elle soit vue bien avant parmi les ennemis, & qu'elle soit généreusement conservée ». Tous jurerent d'en bien faire leur devoir, & de la conserver au prix de leur sang, & l'ayant reçue de sa main, ils la donnerent à porter ce jour-là à un Chevalier nom-

mé Guillaume Alary. (Nous rapportons ce trait, pour que le lecteur connoisse ce que ce mot de Bannerèt signifie en Angleterre, & le cérémonial pour donner cette qualité, & même le grade qu'elle donnoit au-dessus des autres Chevaliers, mais pour l'obtenir il falloit être très-riche).

Cela fait, les trompettes sonnent de toutes parts pour la charge : le Duc de Lancastre à la tête de l'avant-garde marche au petit pas, & du Guesclin s'avance vers lui : les deux corps étoient à pied & s'approcherent en gardant un profond silence, qui les étonnoit également, & qui exprimoit le cœur & la fierté des combattans. Si-tôt qu'ils furent à la portée du trait, les fléches partirent en si grande quantité que le Ciel en fut obscurci, mais elles firent peu d'effet, chacun étant de part & d'autre armé de cuirasses qui leur résistoient : cependant il y fut tué quelques hommes, & quelques autres blessés.

Les fléches étant épuisées, on en vint à l'arme blanche, & on se joignit. Les Chefs des deux armées étoient attentifs aux efforts de ces deux avant-gardes, comme si la victoire alloit dépendre du

succès de l'une contre l'autre. Elles se joignirent encore de plus près, & tentérent long-temps de se rompre réciproquement, sans pouvoir y parvenir; enfin elles se rompirent, & ce fut alors que l'on vit un combat digne des vaillans hommes dont elles étoient composées, & leur exemple anima tellement les autres corps, qu'à peine le Prince de Galles pût-il contenir l'ardeur des siens. Il marche contre D. Tellès, qui sans se donner le temps d'être attaqué, dès qu'il apperçoit D. Pedre, tourne le dos avec vingt mille chevaux qu'il commandoit & se sauve en déroute. (Voilà ce que du Guesclin avoit prévû & prédit). On ne sçait si ce fut lâcheté ou trahison, mais le plus vraisemblable c'est le défaut d'expérience, ne s'étant jamais trouvé en si périlleuse avanture : peut-être encore, dit l'Historien, fut-ce l'aspect de D. Pedre, & ce caractère majestueux que la Divinité imprime sur le front des Rois, & qui porte par lui-même l'allarme dans les cœurs de ceux qui les ont offensés (1).

---

(1) D. Tellès étoit frere de D. Henri, fils d'Eléonore de Gusman, & comme lui bâtard & su-

D. Tellès par sa fuite entraîna presque tout le corps qui étoit à ses ordres, le reste fut bien-tôt défait, & D. Sanche son frere qui le commandoit avec lui, mais plus vaillant, fut fait prisonnier.

Le Prince de Galles empêcha que l'on allât à la poursuite des fuyards pour ne point déranger son ordonnance; mais il commanda seulement un petit corps de quatre mille hommes pour les recevoir, en cas qu'ils se ralliassent; car cette fuite étoit si brusque & si inopinée, que le Prince craignoit que ce ne fût une feinte, & qu'ils ne revinssent à la charge, quand on ne penseroit plus à eux, ou que peut-être leur objet eut été de faire un détour pour tomber sur les Anglois en arriere ou en flanc. Quand il eut pris cette précaution, il partagea son monde en deux corps; il en donna un à D. Pedre, qui étoit très-brave de sa personne, pour qu'il allât prendre en flanc D. Henri, qui étoit aux prises avec le Roi de Mayorque: & avec l'autre

---

jet révolté. Sans doute que sa frayeur provenoit de la peur de tomber dans les mains de D. Pedre, & d'éprouver sa cruauté.

corps, il alla au secours du Duc de Lancastre son frère, & de Chandos son Connétable, qui avoient affaire à du Guesclin.

D. Pedre s'acquitta parfaitement de sa commission; il chargea ses ennemis avec beaucoup de vigueur. Ce corps de D. Henri qui jusques-là avoit bien combattu, se voyant attaqué par des troupes fraîches, & sçachant la fuite honteuse de D. Tellès, plia tout entier & se mit en déroute après très-peu de résistance. Le cruel D. Pedre animé de fureur contre ces malheureux, en fit passer la plus grande partie au fil de l'épée, & rassasioit son inhumanité du sang de ses sujets, pensant déja tenir la victoire, & se voir rétabli sur son Thrône. Mais le Prince de Galles, aussi estimable par la bonté de son cœur & sa vaillance, que D. Pedre étoit odieux, voulant épargner le sang, manda aux siens de cesser cette boucherie, & de se rendre auprès de lui, ce qu'ils firent à l'instant.

Les Arragonois de leur côté, s'étant avancés en bon ordre pour combattre, avoient été totalement défaits par Olivier de Clisson, & par le Sire de Retz, en sorte qu'il n'y avoit plus que le corps

commandé par du Guesclin, qui combattit encore; aussi toute l'armée Angloise se tourna-t-elle contre lui; il avoit auprès de sa personne le Maréchal d'Andreham, le Begue de Villaine avec les autres François & Espagnols qui avoient eu assez de courage pour se joindre à lui; & ils soutenoient toute l'armée Angloise avec une troupe bien inférieure en nombre.

Pendant leur combat il arriva deux choses dignes de notre Histoire, après que nous aurons dit quel fut le sort du Roi D. Henri.

Quant il eut vu l'entiere défaite de son parti, il prit quatre ou cinq mille chevaux de ceux qui avoient combattu à ses côtés, & vint se joindre à la bataille de du Guesclin : quand il y fut arrivé, il dit tout haut : » Vous allez voir, mes braves & généreux amis, que je n'étois pas tout-à-fait indigne de la haute dignité où vos armes m'avoient élevé ». A l'instant il se précipite dans les ennemis, en tue cinq ou six de sa main. Dieu le garda dans un si grand danger par un miracle évident, & le conserva pour en faire la gloire & le bonheur non-seulement de l'Espagne & de la France, mais

de toute la Chrétienté, où toutes les têtes couronnées le comptent parmi leurs ayeux ; & ce fut certainement par une singuliere protection du Ciel qu'il se retrouva au milieu de son monde, sans la moindre blessure. Du Guesclin saisit l'occasion pour lui conseiller de mettre sa personne en sureté : qu'elle étoit trop chere à l'Espagne & à ses amis pour qu'il l'exposât comme il venoit de faire, que de sa conservation dépendoit la fortune & le bonheur de sa famille, & qu'il falloit espérer d'être plus heureux une autre fois. Le Prince reçut ce sage & fidele avis, & ayant choisi seulement quatre des siens pour rendre son évasion plus secrette, il se retira de la mêlée : ensuite il expédia un courier à la Reine sa femme pour l'instruire du mauvais état de ses affaires, & il lui manda de se rendre en diligence & secretement avec ses enfans & sa maison à Transtamare, où elle recevroit de ses nouvelles.

Pour revenir à ce que nous disions il y a un moment être arrivé au corps d'armée de du Guesclin : un brave Chevalier Castillan, nommé Martin Ferrand, homme très-vaillant & d'une grande for-

ce, s'attacha à Chandos, le renversa de cheval, & se mit en posture de lui couper la tête : mais celui-ci aussi adroit que vigoureux, tira une dague qu'il portoit à son côté, & en donna un si furieux coup dans le ventre de son adversaire au défaut de ses armes, qu'il le tua sur la place.

Le second événement fut qu'un Gentilhomme Anglois, grand ami de Chandos, chercha du Guesclin pour avoir l'honneur de lui donner le premier coup, mais il eut affaire à son maître, qui le tua de sa main & d'un seul coup. Chandos au désespoir de la mort de son ami, voulut le venger ; mais les Capitaines des deux partis les entourerent en si grand nombre, que l'on empêcha un des deux plus grands hommes du monde de périr de la main de l'autre.

Le Duc de Lancastre attaqua le Begue de Villaines, & il y eut du sang répandu autour d'eux, & par eux-mêmes, mais le Begue succomba sous le nombre, & fut contraint de se rendre prisonnier.

Le Prince de Galles, suivi de D. Pedre, rencontra dans la mêlée du Guesclin, le Maréchal d'Andreham, & Gauvin de Bailleul avec un nombre d'autres,

parmi lesquels se trouvoit Sylvestre de Budes (1). Ils étoient tous adossés contre une muraille, où ils ne pouvoient être attaqués par derriere, & combattoient comme des lions : le Prince les considéra quelque temps, puis ne voulant pas voir périr de si braves hommes, il s'avança vers eux, leur tendit la main, & leur dit avec bonté : Rendez-vous, vaillans Chevaliers, c'est assez combattre, conservez-vous pour de plus heureuses avantures : ils alloient effectivement rendre leurs épées, lorsque D. Pedre, que sa férocité n'abandonnoit jamais, fend la presse, & s'approche du Prince de Galles, en criant de toute sa force, point de quartier, tant que ces hommes là vivront, je ne me croirai jamais Roi de Castille. Du Guesclin l'entendit, & entrant dans une furieuse

(1) Il portoit ce jour-là l'enseigne de du Guesclin, comme un très-brave & très-distingué Gentilhomme Breton. Le nom de Budes, subsiste encore, & a donné à la France l'illustre Maréchal de Budes, Marquis de Guébriant. Il est enterré à N. D. de Paris, avec sa femme aussi illustre que lui.

colere, il s'élança contre lui, & lui porta un si grand coup d'épée, qu'il le fit tomber sur les genoux, quoique le coup n'eut porté que sur le bouclier; mais comme il avoit le bras levé pour lui en porter un second, un Anglois le saisit par le milieu du corps, un autre l'arrêta par son casque, & ils lui dirent tous deux: Messire Bertrand, il faut vous rendre ou mourir. Il fit des efforts pour se débarrasser de leurs mains, mais il entendit le Prince de Galles qui crioit aux siens qu'ils ne fussent pas si hardis que de tuer un si brave Chevalier: du Guesclin tourna la tête vers le Prince, & lui rendit son épée, en disant, au moins ai-je dans mon malheur la consolation de remettre mon épée au plus généreux Prince de la terre.

Edouard la reçut, & donna son prisonnier en garde au Captal de Buch, qui lui dit: Messire Bertrand, tel est le sort des armes, vous me fites prisonnier à Cocherel, & je vous tiens aujourd'hui: oui, dit Bertrand, avec une petite différence, vous avez été mon prisonnier, & vous n'êtes ici que mon gardien. Le maréchal d'Andreham se ren-

dit pareillement au Prince de Galles, & tout le reste de leurs troupes fut tué ou fait prisonnier.

Tel fut le succès de la bataille de Navarret, que le Prince de Galles eut l'avantage de gagner par sa valeur, & par la lâche fuite de D. Tellès, avec le champ de bataille, & tout ce qui peut caractériser une victoire complette. On n'avoit rien à reprocher au Roi D. Henri, sinon d'avoir confié à son frere, jeune homme sans expérience, une partie d'une affaire si intéressante pour lui, & de n'avoir pas écouté l'avis de du Guesclin par préférence à la vanité très-déplacée de ce même D. Tellès. Il est même certain que ce Roi, avec un peu de réflexion, & s'il n'eut pas eu alors des vues d'ambition au-delà de ses forces, auroit compris qu'il lui étoit bien plus aisé de se défaire des Anglois, que de les vaincre, & d'épargner, en gagnant du temps, la terrible effusion de sang qui se fit dans cette déplorable journée : enfin il ne fit pas l'action d'un homme sage, comme il l'étoit, d'exposer sa Couronne à la fortune d'une bataille.

Quand toute l'affaire fut terminée,

le Prince de Galles fit ſonner la retraite, & rendit graces à Dieu de ſa victoire ſur le champ de bataille même ; après quoi voyant le Roi D. Pedre arrivant du combat, il lui montra cette plaine couverte de morts, de mourans & de bleſſés, & lui dit : » Vous voilà victorieux, mais il n'en eſt pas moins vrai que vous avez perdu une bataille, puiſque vous ne recouvrez votre Royaume qu'au prix du ſang de vos ſujets ; Dieu les a punis de vous avoir abandonné, tremblez à votre tour qu'il ne vous puniſſe, ſi vous ne changez votre maniere de gouverner ». Enſuite portant la parole à tous ceux qui étoient préſens, il ajouta ; » Les Princes doivent être ſages & modérés, puiſque leurs paſſions coutent la vie à tant d'hommes. Ah ! que nous ſommes malheureux de ne pouvoir parvenir au but de nos deſſeins & de nos projets, ſans perdre les perſonnes qui nous ſont les plus attachées, & les plus dignes de notre affection » ! D. Pedre voulut ſe jetter à ſes genoux pour le remercier du grand ſervice qu'il venoit de lui rendre, mais il l'en empêcha & lui dit : c'eſt Dieu qui vous a donné la victoire & non

pas moi, c'est à lui que vos actions de graces doivent s'adresser, vous lui devez tout, & rien à moi.

On fit chercher parmi les morts le corps de D. Henri que l'on croyoit resté sur le champ de bataille, on en fit autant parmi les prisonniers; on ne le trouva pas, & on ne pouvoit l'y trouver. D. Pedre en devint furieux, & appercevant du Guesclin au nombre des prisonniers que l'on avoit rassemblés ensemble, il essaya de se jetter sur lui & de le frapper, tout désarmé qu'il étoit, d'une dague qu'il avoit à la main, mais on l'empêcha de faire une si mauvaise & si honteuse action: au moins, dit-il, au Prince de Galles, donnez-le moi, je le payerai son poids d'argent. Le Prince indigné le lui refusa, & dit ces belles paroles: » Vous me connoissez bien mal de me faire une proposition si indigne de moi, & que tout le monde & moi-même me reprocherois éternellement: si Messire Bertrand étoit votre prisonnier, je le racheterois de son pesant de pierreries: je vois assez quel traitement vous lui feriez, s'il étoit entre vos mains ».

Le Prince fit ensuite avancer en sa présence le Maréchal d'Andreham, & lui

dit qu'il étoit fort étonné de le voir parmi ses prisonniers, & qu'il devoit sçavoir que n'ayant pas payé sa rançon, & se trouvant pris les armes contre lui, il étoit dans le cas de perdre la tête : le Maréchal lui répondit qu'il ne le pensoit pas ainsi, qu'il s'étoit armé pour D. Henri, contre D. Pedre, & non contre le Prince d'Angleterre.

Le Prince ne voulut pas être juge lui-même de cette question, il la déféra à douze Chevaliers, lesquels après avoir mûrement examiné l'affaire, la déciderent en faveur du Maréchal, & le renvoyerent de cette accusation.

Il y avoit aussi un nombre de Seigneurs Castillans qui furent pris dans le combat armés pour D. Henri : D. Pedre vouloit les faire tous mourir, comme criminels de leze-Majesté ; mais Edouard le pria de leur pardonner, ce qu'il ne pût lui refuser, sauf à trouver le moment de contenter son caractere vindicatif. Ces Seigneurs rentrés en grace lui firent hommage & serment de fidélité : les villes de Burgos, de Léon, Tolede, Cordoue, Séville, & toutes les autres du Royaume envoyerent des Députés au Roi, & toute la Noblesse vint en personne

lui

lui faire la cour, & son fidele serviteur D. Fernand de Castro vint le rejoindre : enfin dans l'intervalle d'un mois tous les pays & places qu'il avoit perdus étoient rentrés sous son obéissance. Par reconnoissance pour les bienfaits du Prince de Galles, il voulut au commencement de sa bonne fortune que la justice se rendît souverainement au nom de ce Prince, mais quand son état fut parfaitement & solidement rétabli, il changea de conduite tout aussi-tôt ; il ne tint plus aucun compte des promesses qu'il lui avoit faites, & l'amusa de fausses espérances pendant quatre mois que le brave & trop généreux Edouart passa à Valladolid, durant les grandes chaleurs de l'été. Sa santé en fut considérablement endommagée, & ses Médecins craignirent que le mal ne devint sérieux, comme il le devint en effet : car au bout de quelque temps l'enflure se déclara, & dégénéra en hydropisie, qui l'emporta à la fin, comme nous le dirons en son temps. Cette maladie l'engagea à reprendre le chemin de la Guyenne, d'autant plus qu'il sçavoit que D. Henri y étoit, faisoit des courses, & avoit pris d'assaut la

ville de Bagnieres en Bigorre, & s'y étoit fortifié. Il eut quelques difficultés avec le Roi de Navarre qui étoit sorti de prison, au sujet de son passage par les montagnes, mais les choses s'arrangerent dans une entrevue qu'ils eurent ensemble, au moyen de quoi il se rendit à Bayonne.

Pendant son séjour à Valladolid, il avoit mis à rançon presque tous les prisonniers François, ou les avoit échangés, & de tant de personnes de marque qu'il tenoit, il ne s'étoit réservé que le seul Bertrand du Guesclin. Son Conseil lui remontra que s'il lui rendoit sa liberté toute la Castille pourroit encore se réunir sous sa conduite, par la haine que l'on portoit à D. Pedre : que cela occasionneroit une seconde guerre plus dangereuse que la premiere, parce que l'armée Angloise affoiblie par les maladies & par les fatigues ne pourroit repasser en Espagne, sans être exposée à périr de misere dans un pays stérile, où les vivres lui seroient aisément coupés; que même D. Pedre profiteroit de l'événement pour éluder ses promesses. Sur ces représentations, le Prince jugea à

propos de conserver du Guesclin en son état de prisonnier, & de l'emmener ou envoyer à Bordeaux.

Il ne faut pas passer ici sous silence un nouveau trait de perfidie de Charles le Mauvais Roi de Navarre; on a vu qu'il avoit été fait prisonnier par Olivier de Mauny, & nous venons de dire qu'il étoit devenu libre, voici comment cela arriva. Mauny, que Bertrand avoit laissé comme son Lieutenant dans sa Comté de Borgia, y avoit mis en bonne garde le Roi de Navarre. Après que la bataille de Navarret fut perdue pour D. Henri, Mauny jugea bien qu'il ne pourroit garder sa ville, & que soit de la part des Anglois, ou des Navarois qui voudroient ravoir leur Roi, il seroit infailliblement assiégé, & se détermina à composer avec le Navarois de sa rançon: celui-ci convint de lui donnner une de ses terres en Normandie, une somme d'argent, & trois mille livres de rente, & de lui mettre dans les mains, comme ôtage de ses promesses, le Prince Pierre son second fils. Mauny accepta les conditions, le jeune Prince est amené à Borgia, Charles est mis en liberté. Ils partent ensemble pour aller à Tudelle

donner la derniere formalité à leur traité. Mais au lieu d'en voir exécuter les conditions, Mauny est arrêté lui-même par ordre de ce perfide Roi, & son frere Eustache de Mauny présent à cette violence, ayant mis l'épée à la main pour défendre son frere, est tué sous ses yeux. Par grace on lui promit sa liberté à la condition préalable de rendre l'Infant, & il en fallut passer par-là. Ainsi ce brave Breton fut la dupe de sa bonne-foi & de sa confiance, il eut le chagrin de perdre son frere, & n'eut pas même du Navarois la dépense qu'il avoit faite pour lui à Borgia, non plus que sa rançon.

Le Roi D. Henri en se sauvant après la perte de la bataille de Navarret courut mille avantures aussi fâcheuses l'une que l'autre. Il se rendit d'abord à Borgia où Mauny lui donna des chevaux frais; de-là il passa au Royaume d'Arragon, & étant prêt d'y entrer, il fut reconnu & attaqué par plusieurs hommes qui voulurent le tuer, ou le prendre, pensant que s'ils le menoient mort ou vif au Roi D. Pedre, ils tireroient de lui une récompense digne d'un si grand service; mais sa valeur, ou pour mieux

dire la Providence qui lui gardoit la Couronne de Castille, le tira de ce danger. Il vit le Roi d'Arragon de qui il reçut tous les témoignages possibles d'amitié, mais ayant quelque soupçon que sa personne n'étoit pas là en sûreté, & qu'on avoit dessein de l'arrêter, il jugea à propos de se sauver, ce qu'il fit en trompant un nombre de gardes qu'on lui avoit donnés comme par honneur, qui en effet étoient pour ne le point perdre de vûe, en sorte qu'il se trouva sur les terres du Comte de Foix, avant qu'on se fut apperçu de son évasion à la Cour d'Arragon. Il envoya à Barcelonne un Gentilhomme qui l'avoit accompagné dans sa fuite, & le chargea d'une lettre de créance, pour faire entendre au Roi d'Arragon que ce n'étoit pas par aucun motif de défiance de lui ou de son Conseil qu'il avoit ainsi quitté ses Etats, mais pour que tout le monde jugeât que le Roi n'étoit plus disposé à le secourir, & par-là lui épargner des chagrins de la part de D. Pedre, qui, disoit-on, menaçoit de lui déclarer la guerre.

Le Roi d'Arragon feignit de prendre ces excuses pour valables, mais il ne les reçut intérieurement que pour ce qu'el-

les étoient. Le Comte de Foix, quoiqu'ennemi de D. Henri dans la derniere bataille, eut assez de générosité pour le recevoir comme un Prince malheuraux; il compatit à sa mauvaise fortune, & lui fit bon acceuil, & le Prince le quitta très-satisfait. Cependant on a crû que le Comte avoit eu regret de ne l'avoir pas fait arrêter.

De-là D. Henri se rendit à Toulouse où résidoit le Duc d'Anjou, frere du Roi de France, ennemi juré des Anglois, & toujours secretement fâché de leur succès. Là D. Henri, tranquile & en sûreté, se mit à recueillir les débris de ses malheurs, & ayant été joint par quelques Gentilshommes Bretons, il se mit à faire des courses dans la Guyenne, pour se venger du Prince de Galles, qui n'y étoit pas encore de retour. Il prit par escalade la ville de Bagnieres en Bigorre, comme nous l'avons déja dit, & de-là il se répandoit sur toute l'étendue de la domination Angloise, & y faisoit le plus de dégât qu'il pouvoit.

La Princesse de Galles en porta ses plaintes au Roi de France Charles V. comme suzerain. Le Roi manda à D. Henri de cesser ses hostilités, & fit mê-

me arrêter & mettre en prison le jeune Comte de Sancerre, qui assembloit ses amis, & levoit des soldats pour aller le joindre. Sur ces entrefaites le Prince de Galles arriva en Guyenne, ce qui obligea D. Henri à se contenir & à prendre garde à lui-même; car il fut instruit que l'on mit bien-tôt des troupes sur pied pour le suivre & le charger. Cela l'obligea de quitter Bagnieres, de licentier pour un temps les troupes qu'il avoit rassemblées, & de se retirer à Toulouse où il étoit assuré d'un azile.

Peu après son arrivée à Toulouse, la Reine sa femme se rendit auprès de lui: elle avoit passé par l'Arragon qu'elle avoit été obligée de quitter par ordre du Roi, qui même avoit retenu sa fille aînée, qu'il avoit mariée à l'Infant D. Juan, fils de D. Henri. Les raisons de ce Roi pour en user ainsi étoient sensées. Dom Pedre étoit un ennemi trop dangereux & trop puissant pour n'être pas redouté, de sorte que depuis son rétablissement en Castille, l'Arragonnois avoit fait avec lui un traité de paix, par lequel il s'étoit engagé à être son allié pour toujours, & à renoncer aux intérêts de D. Henri: ainsi le Roi d'Arragon se trouvoit abso-

lument lié, & il sembloit que de toutes parts toutes choses tournassent au désavantage de D. Henri, & favorisassent son adversaire.

Mais les desseins de la Providence n'étoient pas remplis : elle avoit mis D. Henri sur le Thrône de Castille, & elle l'en avoit renversé par sa volonté que l'on doit adorer, & non pas en sonder les décrets : nous allons dans le livre suivant la voir exercer sa justice, & punir l'exécrable D. Pedre de ses anciens & de ses nouveaux forfaits.

Fin du troisieme Livre & du Tome premier.



